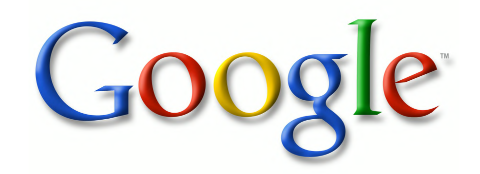
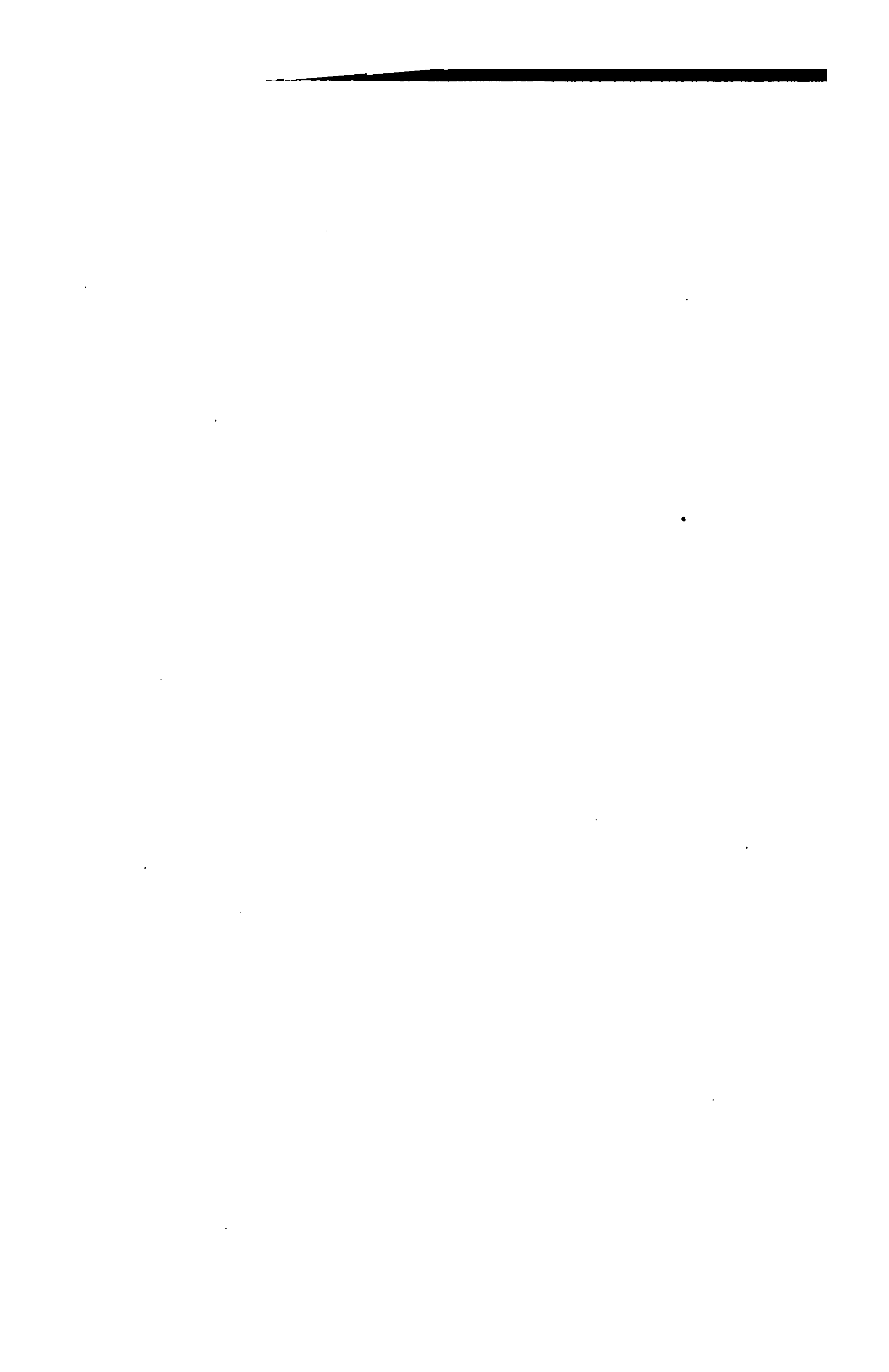








ESSAI

SUR

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES

PATOIS DU MIDI DE LA FRANCE.

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ A 100 EXEMPLAIRES.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES

PATOIS DU MIDI DE LA FRANCE

AUX XVIe ET XVIIe SIÈCLES,

PAR LE Dr J.-B. NOULET,

Correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, membre de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

PARIS.
J. TÉCHENER, LIBRAIRE,
RUE DE L'ARBRE SEC,
Près la colonnade du Louvre.

1859.

Toulouse, Imp. de A. CHAUVIN, rue Mirepoix, 3.

L'*Essai sur l'histoire littéraire des patois du midi de la France* a paru par fragments, de 1856 à 1859, dans la *Revue*, dirigée à Toulouse par M. F. Lacointa (1). Notre étude devait embrasser l'histoire des productions patoises écrites dans les idiomes du midi de la France jusqu'à 1800; mais des travaux scientifiques, depuis longtemps entrepris et desquels nous ne pouvons nous distraire suffisamment, nous obligent d'arrêter l'impression de l'*Essai* à la fin du dix-septième siècle, sans que nous renoncions toutefois à la reprendre un jour, et à remplir ainsi le cadre que nous nous étions primitivement tracé.

Nous devons donner quelques explications sur la manière dont nous avons conduit ce travail : quant aux citations empruntées aux ouvrages que nous avons eus à étudier, c'est à dessein que nous les avons multipliées, désirant composer une sorte d'*anthologie patoise,* qui suffira à faire apprécier nos jugements sur les productions rares et difficiles à consulter. En reproduisant fidèlement les textes avec l'orthographe des auteurs ou des éditeurs, nous nous sommes néanmoins permis les corrections qui nous ont semblé indispensables pour arriver à l'intelligence de ces passages; nous avons aussi cru devoir adopter une accentuation uniforme dans le but de faciliter la prononciation (2). Quant à la

(1) Ce Recueil, qui portait d'abord le titre de *Revue de l'Académie de Toulouse*, a pris ensuite celui de *Revue de Toulouse et du Midi*, sous lequel il se continue avec un succès mérité.

(2) Nous n'avons employé que l'accent grave appliqué constamment et exclusivement à l'E ouvert.

ponctuation, nous l'avons souvent remaniée pour rendre le sens plus facile.

Le chapitre ou appendice final, consacré à la *Bibliographie patoise* des seizième et dix-septième siècles, paraît ici pour la première fois. Cette liste nous a coûté de longues et minutieuses recherches; nous avons étendu nos investigations jusqu'aux productions les plus réduites, parce que nous avons pensé qu'en pareille matière, rien, absolument rien n'est à dédaigner, si ce n'est au point de vue littéraire, tout au moins aux points de vue philologique et bibliographique.

Nous devons avertir que c'est avec intention que nous avons négligé d'énumérer un petit nombre d'ouvrages du seizième siècle que les bibliographes classent parmi ceux qui sont écrits dans nos patois, parce que, contrairement à cette opinion, nous les considérons comme étant du domaine de la langue romane dont ils révèlent la décadence; ils appartiennent, nous le croyons, à l'*infime roman.* C'est là, au reste, une question de principes que nous avons désiré laisser intacte, pour la traiter plus tard en disant comment nos patois sortirent de la langue romane.

Quant au répertoire lui-même, nous avons cherché à être complet et exact dans la reproduction des titres des ouvrages cités; nous avons eu à notre disposition, à de très-rares exceptions près, les compositions qui nous les fournissaient. Ainsi, les différences souvent notables que les bibliophiles pourront remarquer dans notre catalogue comparé aux catalogues déjà publiés, ne doivent pas nous être reprochées. Nous n'avons pas voulu relever, autrement que par l'exactitude que nous avons apportée dans la rédaction de ce travail, les omissions et les erreurs de nos devanciers.

Toulouse, novembre 1859.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE V.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES

PATOIS DU MIDI DE LA FRANCE.

AVANT-PROPOS.

Depuis que Charles Nodier fit semblant, il y a une vingtaine d'années, de défendre les productions plus ou moins littéraires, écrites dans les idiomes, disons mieux, dans les *patois de la France*, les ouvrages de ce genre, auparavant oubliés, devinrent de mode; ils ont été depuis recherchés avec un très-grand soin, et les prix auxquels se sont élevées, dans les ventes publiques, même des productions sans valeur, ont témoigné, plus que nous ne saurions le dire, de cet engouement bibliographique qui touche néanmoins à son déclin.

Mais à quoi ont abouti les efforts tentés par les bibliophiles qui se sont disputé les bouquins d'une date ancienne et aussi ces pages de la veille, dont quelques rares exceptions méritaient seules l'honneur qui était fait à toutes, sans distinction de mérite? A presque rien, sinon à rien.

Nous avons eu, à la vérité, quelques dénombrements de ces prétendues richesses, inventaires mal orthographiés qui, tout incomplets qu'ils

étaient, ont pu faire croire, d'après le nombre des productions citées, que la France méridionale était en possession d'une littérature à elle propre, riche, variée, continuant, même de nos jours, l'œuvre des troubadours du moyen-âge. — Supposition risquée sur des titres d'ouvrages qui n'avaient pas été lus; car je ne sache pas qu'un seul de tous ceux qui, par passe-temps, se sont laissés aller à collectionner des livres grands ou petits, écrits dans nos patois, se soient décidés à en entreprendre l'étude sérieuse.

Etait-il bien nécessaire de le faire? — Pourquoi pas? — Toute vérité est bonne à dire, et celle-ci un peu plus que bien d'autres qui ont exercé l'esprit de nos critiques modernes. Si Nodier a eu raison, il faut se montrer favorable aux patois, c'est-à-dire mettre des entraves à la diffusion de la langue et de la littérature françaises, faire obstacle, en un mot, à ce beau progrès qui s'accomplit si merveilleusement, grâce au bon sens du pays et malgré les collectionneurs de livres.

Heureusement Nodier n'avait développé qu'un spirituel badinage, et, quels que soient les respectueux hommages rendus encore par quelques-uns, — à l'exemple de cet ingénieux écrivain, — aux *patoiseries*, tout cela a fait son temps, livres et paradoxes.

Toutefois, il ne demeure pas moins digne de curiosité de savoir ce que tient, au sûr, ce coin négligé de notre littérature provinciale; c'est ce qui nous a décidé à en entreprendre l'examen. Ce n'était pas, au reste, un travail de long cours, mais comme qui dirait de simples promenades dans un petit pays perdu, où nous devions, après avoir parcouru force landes stériles, rencontrer quelques fraîches et riantes solitudes, étoilées de fleurs agrestes, embaumées de doux parfums de poésie.

CHAPITRE PREMIER.

Apparition de la littérature patoise à la fin du seizième siècle. — Salluste Du Bartas. — Augé Gaillard. — Le chanoine Blouin. — Chansons provençales. — Louis de Labellaudière et Pierre Paul.

Au déclin du seizième siècle, tandis que la littérature française, retrempée au goût antique, se réglait lentement et se fixait, la littérature romane du Midi abandonnait définitivement la forme dont le moyen-âge l'avait revêtue, pour s'épuiser en imitations, — non plus même dans la belle langue des troubadours, — mais dans les patois qui en étaient sortis, et qui, comme autant de rejets abâtardis, s'essayaient de reverdir au pied de ce tronc désormais desséché. Il y avait donc au Nord un mouvement vital tout favorable au progrès de la langue nationale, et, au Midi, un semblant de rénovation inutile, sorte de protestation sans but et sans portée en faveur des idiomes locaux.

En ce moment, une école célèbre rêvait pour les lettres françaises des destinées que l'on n'avait pas encore osé pressentir jusque-là. Joachim Du Bellay proclamait (1) ce qu'elles tenaient déjà, et tout ce qu'elles faisaient espérer dans un prochain avenir. Chaleureux et patriotiques efforts couronnés de succès en rehaussant la manière de Marot, qui était et devait rester néanmoins la manière nationale.

On sait que si ce noble but fut dépassé par Ronsard et la Pléïade dans les genres sérieux, il fut merveilleusement atteint dans les compositions légères, d'où naquit, en France, le lyrisme, plus tard trop contenu par Malherbe.

Cependant, le tour pédantesque et recherché de l'école de Ronsard, dans les grands sujets, avait séduit bien des esprits, sinon tous les esprits; et, certes, notre manière ne s'en est jamais complètement affranchie. Peut-être même n'y avait-il pas moyen de faire mieux; comment comprendrait-on autrement l'engouement que les contemporains eurent pour les grandes œuvres de Guillaume-Salluste Du Bartas?

Né au centre de la Gascogne, calviniste rigide, Du Bartas repoussa le sensualisme païen de la nouvelle école, et s'affranchit de tout secours

(1) *Défense et illustration de la langue françoise* (1549).

des muses profanes, ne s'inspirant que de la Bible. Mais il eut le tort de croire ennoblir et élever ses sujets en gonflant outre mesure son langage et en l'embarrassant d'un néologisme étranger au génie de notre langue. Non pas que Du Bartas ait manqué de talent; il en avait et beaucoup; mais, renchérissant sur les défauts d'une école dont l'exagération du langage était le culminant défaut, il porta plus loin que tout autre l'emphase et la recherche que l'on prit un moment, ce semble, pour la véritable perfection, mais que l'esprit français, fin et délicat, ne put longtemps supporter. Surprise, mais non entraînée, la France abandonna bientôt cette déplorable tentative, à laquelle un ridicule ineffaçable, et poussé jusqu'à l'injustice, s'est depuis attaché.

Pour bien comprendre le travers dans lequel se laissa entraîner Du Bartas, il faut tenir compte de l'atmosphère poétique qu'il respirait et aussi de sa position personnelle. Seigneur gascon, il écrivait en français, retiré dans une province où se parlait exclusivement l'un des patois les plus tranchés de la romane du Midi. Du Bartas se servait donc d'une langue apprise, bien étudiée sans doute, mais à une époque où elle n'était pas encore définitivement fixée. Cette langue n'était point celle qu'il avait sucée avec le lait, celle qui lui était familière, ou pour parler plus juste, qui lui était naturelle. Or, c'est dans ce cas surtout qu'un écrivain, qu'un poète, est porté à tomber dans toutes les exagérations d'une mauvaise manière, et c'est ce qui advint à celui-ci. Aussi fut-il surtout le poète de la province, et s'il est vrai de dire que la France entière se laissa piper aux œuvres de Du Bartas, il est juste de convenir que les plus chaleureux applaudissements ne lui vinrent, ni de la capitale, ni de la cour.

Toutefois, le talent naturel de Du Bartas (ceci dût-il passer pour un paradoxe) était un talent élevé, clair, gracieux, élégant, facile, avec une teinte marquée de goût antique. En voici une preuve irrécusable, une seule pourtant : Un jour, tout huguenot qu'il était, il se laissa captiver par la muse païenne, dont j'ai dit que seul, au milieu de tous les autres, il repoussait le secours. Ce jour-là, et rien que ce jour-là, il se trouva naïvement, c'est-à-dire véritablement poète. Ce fut comme une voix harmonieuse, mais non efféminée, qui lui parla au cœur, et l'austère calviniste laissa tomber la Bible et sa cithare d'or pour écouter cette enchanteresse et redire ses accents. Mais pour rendre ces doux chants il lui fallut recourir à sa langue maternelle, à la langue gasconne.

Je veux parler de la pièce de vers que le seigneur Salluste composa pour l'accueil de Marguerite de Valois, faisant son entrée, en 1579, dans la ville de Nérac. Trois nymphes, représentées par de jeunes et belles filles (les nymphes latine, française et gasconne), débattent devant la reine, à laquelle des trois revient l'honneur de la saluer. L'occasion était solennelle. Après la sanglante action de la Saint-Barthélemy, Henri de Navarre, échappant à la cour de France, avait regagné la fidèle Gascogne, et tout aussitôt sa noblesse était accourue se ranger autour de lui, pour l'assister dans ses projets. Du Bartas n'avait pas manqué au rendez-vous d'honneur; mais, tout en reprenant les armes, il n'avait pu sans regret quitter ce manoir qu'il a si heureusement chanté, et abandonner ce qui lui tenait plus à cœur encore que ses intérêts de seigneur, ses immenses travaux littéraires, qu'il devait craindre, ce qui arriva, de laisser inachevés. Il désirait donc ardemment la pacification générale du pays, que la reine mère faisait reposer sur le rapprochement de Henri et de Marguerite; et voilà comment Du Bartas fut amené à célébrer cette feinte réconciliation, dont le but politique ne fut point atteint.

La mise en scène et le dialogue font de ce poème un petit chef-d'œuvre; la manière surtout en est remarquable; c'est une simplicité relevée qui tranche du tout au tout avec le style des autres œuvres de Du Bartas. On trouve, toutefois, que la nymphe française a conservé beaucoup de ses grands airs habituels; mais dans les discours de la nymphe gasconne, rien, absolument rien ne trahit l'auteur de *Judith* et des *Semaines*. Cette gracieuse nymphe défend à ravir ses droits à l'honneur qu'on lui dénie de saluer la reine : elle ne souffrira point que des langues étrangères l'effarouchent de *leurs grands mots*. C'est en vain que ses deux rivales feront valoir leurs antiques droits au beau langage, la nymphe de la Baïse ne se déconcertera point pour si peu : « Si au » temps passé, dit-elle, les enfants de la Gascogne eussent tenu la » plume comme ils maniaient le fer, certes elle n'aurait point à redouter » les prétentions des deux illustres étrangères, ses rivales, mais Pallas a » gardé le silence au milieu d'eux, et ils ont mieux aimé bien faire que » bien dire. » Enfin, et pour dernier trait, elle leur dit, et ceci était bien vrai : « La beauté dont vous vous vantez n'est que pur artifice, » grands airs, colifichets, ajustement et fard; ma beauté à moi, a pour » mère la nature; la nature toujours fut plus belle que l'art. » Laissons parler Du Bartas :

LA NYMPHE LATINE.

Qua Pater æquoreas Tiberis festinat in undas,
Orbis me peperit dominatrix Roma subacti.
Nympha Latina vocor, quæ te Regina saluto.
Salve, ô magna soror, conjux et filia regis.

LA FRANÇOISE.

O Nymphe, oses-tu bien accueillir, peu courtoise,
L'honneur du lis Royal, d'une étrangère voix?
Chère sœur, qui peut mieux qu'une Nymphe Françoise
Saluer et la perle et la fleur des François.

LA GASCONNE.

Carot Nymphe besie, e tu Nymphe Romane,
N'anes de tous grans mots ma Princesse eichanta;
Nou ia ta gran lairoun qu'aquet que l'aunou pane:
Dessus l'autrui jouque lou pout nou diu canta.

LA LATINE.

Nympha puellari vultu, facieque tenella
Incedo visenda : tamen præcedo tot annis,
Tot seclis aliàs docta stipata caterva,
Mecum artes habeo, leges, atque optima quæque.

LA FRANÇOISE.

Avant le nom Latin et que les Romulides
Eussent le champ d'Evandre en pointes aiguisé,
Le parler docte-sainct des Bardes et Druydes
En Grèce, en Italie, en Memphe estoit prisé.

LA GASCONNE.

S'en man mous hils auen lou temps passat tengude
La plume com lou her, iou pouiri rampela,
Mes entr'ets dinquio-ci Pallas s'es biste mude:
Car ets an mes amat plan hé, que plan parla.

LA LATINE.

Barbara Nympha mihi est, cujus sit Gallia mater,
Barbara Nympha mihi est, cujus sit barbarus ipse
Vasco pater; supero vocis modulamine utramque;
Moribus ingenuis linguaque excello diserta.

LA FRANÇOISE.

En faconde, en richesse, en douceur je te passe,
Si Tulle revivoit, il parleroit François;
En Patare Apollon, les Muses sur Parnasse
Ont oublié pour moi le Latin et Gregeois.

LA GASCONNE.

Toute boste beutat n'es are que pinture,
Que maignes, qu'affiquets, que retourtils, que fard:
E ma beutat n'a punt aute mai que nature,
La nàture toustem es més bele que l'art.

LA LATINE.

Sunt cedenda ergo Reginæ, ô Celtica Nympha,
Jura salutandæ, quæ nos retinere nequimus,
Vasconicis Nymphis, pugnax gens illa, tenaxque
Propositi nimium : ne nos certare paratæ.

LA FRANÇOISE.

Escoutons donc sa voix barbarement diserte:
Cédons-luy nostre droit: tous nos débats sont vains,
Tu dis vray : le Gascon a la teste si verte,
Qu'il vient le plus souvent des paroles aux mains.

LA GASCONNE.

I'eichem esta la force : oun més on s'arrasoue,
Mes on be qu'jou é dret de parla daüant bous.
Jou soun Nymphe Gascoue, er'es are gascoue,
Soun marit es Gascoun, é sous sutgets Gascous.

Baise, enfle toun cous: coummence-t'he més grane
Que lou Rhin, que lou Po, que l'Ebre, que la Tane:
Gloriouse, he brouny toun gay per tout lou Moun!
Baise, enfle toun cous : coummence-t'he mes grane,
Puch que iamés lou Rhin, lou Po, l'Ebre, la Tane
Nou bin sur lou graué tau beutat que lou Toun.

Creich, ô petit Nerac! Nerac, creich tas barralhes;
Leue tas tous au ceu; cinte de tas muralhes
Tout so que de plus bet cintet iamés lou Moun!
Clare haube deu jour, bet escoune de grassie,
Huch leu, huch, bé mucha sur l'aute Moun ta fassie!
Assiu raye un Lugran plus lusen que lou Toun.

O merle ! ô roussignol ! ô meillengue ! ô luneiche !
Courés deu bet casau que la Baïse engreiche,
Saludats d'un dous cant la plus bere deu Moun.
O Parc, cargue de fruts tous arbres plus saubatges !
Per arcoulhi ta Dame acate tous ramatges !
Parc, nou se bic iamés tant d'aunou que lou Toun.

Tu sies la ben bengudo, Estele que goubernes
Nostre macau batut d'auratge é de subernes,
E d'un espia courtés desencrumés lou Moun.
Esperit Angelic, la bére de las béres,
Moun cot, de cent hyuers é de cent primaberes,
Nou pousque este pelat d'aute jun que deu Toun.

Goué coume ta Cugnade, aunou cla de nostre atge,
A ta bengude a heit plus bet soun bet bisatge,
Eu semble en t'aquista, conquista tout lou Moun !
Goué coume aqueste cour en aise toute nade !
Goué coume tout sa guens arrits à toun intrade,
Coum lou pople soun gay maride dan lou Toun !

Surtout goué toun marit de qui l'uberte fassie,
La doussou, lou grand co, la memorie, la grassie,
A cent cops meritat la couronne deu Moun ;
Goué, goué, coume de gay lou co li pataqueje !
Goué, coum per sadoura soun amourouse embeje,
Et a toustem hiquat soun oueil dessus lou Toun !

Diu sie toun guarde cos : Diu de soun dit escriue
En papé de toun cos sa lei, que toustem biue !
Pousque he tas bertuts lusi per tout lou Moun !
Lou laget deu grand Diu de ta teste s'absente !
Salhe, au cap de nau mes, un gouion de toun bente,
Que semble au pay deu co, de la care sie Toun !

Diu tengue toun marit abricat de sas ales !
Diu nou bate iamés toun marit à de males !
Diu hasse toun marit le plus grand Rei deu Moun !
E puch que bostre pats es la pats de la France,
Diu bous tengue loungtemps en pasible amistance :
Cent ans sies tu d'Henric : cent ans Henric sie Toun.

N'avons-nous pas eu raison de dire que le génie poétique de Du Bartas était le naturel uni à une élégante simplicité? Ce ne fut donc

que systématiquement qu'il écrivit en français dans un langage artificiel, presque toujours barbare, qu'il forgea à plaisir, et dans un style non moins barbare, et tellement hérissé d'importunes aspérités, que son genre est resté comme le prototype du ridicule en poésie. Pourquoi ne se fatigua-t-il pas de suite à son aride labeur de ses *Semaines*, si péniblement soutenu. Il aurait pu nous ravir dans des compositions qui auraient, il est vrai, moins émerveillé ses contemporains, mais qui auraient certainement suffi à illustrer son nom, en l'entourant d'une auréole de gloire d'un éclat calme et doux; car, en littérature, le faux goût peut devenir de mode un moment, mais il ne parvient jamais à triompher de l'avenir.

Nous avons donc à reconnaître Guillaume-Salluste Du Bartas pour vrai poète de par la muse gasconne, et c'est une bonne fortune pour nous de trouver l'occasion de défendre, par un côté oublié, cette illustration littéraire mal famée, qui appartient à ce côté-ci de la France. En rencontrant son nom le premier, parmi les poètes dont nous cherchons à apprécier le mérite, il nous a semblé qu'il figurerait bien, posé au frontispice de nos études; trouverons-nous d'ailleurs l'occasion de toucher encore à une aussi grande renommée?

Du seigneur Guillaume-Salluste Du Bartas, au maître charron de l'Albigeois, Auger Gaillard, il n'y a que la main : le poète célèbre dont toute la France, et surtout la France calviniste, lisait avec admiration les hyperboliques vers, encouragea le poétastre dont la renommée ne s'étendit jamais fort loin.

Auger Gaillard était, comme Du Bartas, de la nouvelle religion, mais là seulement exista la communion qui unit un moment ces deux intelligences si disparates. Du Bartas, sévère réformateur, ne faisait entendre que des accents austères et religieux; sa personne répondait à ses œuvres, le gentilhomme protestant reflétait le poète, et le poète le gentilhomme.

Auger, lui, était entré dans les rangs de la réformation, avec tant d'autres esprits inquiets du temps, par occasion, un peu par malaise et sans conviction. Une fois, il parvint à contraindre son esprit jusqu'à traduire un Psaume, à l'imitation de Clément Marot, mais ce fut pour ne plus y revenir, aimant mieux s'en excuser que de rompre avec ses habitudes, en disant à ses amis, les huguenots sans doute, qui s'étonnaient de trouver sa muse trop frivole :

Mous bous amix qu'etz en aqueste rialme,
Se bous troubatz qu'aqueste petit salme
Sio pla fiquat en lenguo d'Albiges,
Un autre cop en d'aquest'sot lengatge,
Se Diou o vol, ne metrey d'abantatge ;
Mas pel presen ieü nou gausabo ges.

Malgré cet engagement, il n'y revint jamais. Il se hâta de reprendre au plus vite ses allures ordinaires, et cette manière commune dont la triviale nudité est toujours tellement naïve et naturelle, qu'on est prêt à la lui pardonner. Ce ne sont que vers, sonnets, propos adressés à maints seigneurs, où Gaillard, sans mesure et sans retenue, parle de lui avec un laisser-aller le plus souvent compromettant.

S'il va à la guerre (notez bien à la guerre civile), ce n'est pas, entraîné par les élans d'une conviction profonde en faveur d'une opinion ou d'un parti, mais attiré qu'il y est par l'appât du butin. Tout cela est triste, fort triste à relever, et voilà pourtant ce qu'il gagna au commerce des grands dont il ne cesse de se vanter, et qui ne le supportaient auprès d'eux que grâce aux grelots de sa muse cynique. Aussi, habitué qu'il était à la servilité, combien il enviait l'existence de Tony, le fou bien doté du roi Charles IX! Rebelle aux beautés de l'art, il ne se modifia point au contact des hommes de haut rang qui l'accueillirent; il ne prit d'eux ni le ton, ni les manières.

Dès 1561, Auger Gaillard était entré dans une bande huguenote, qui avait Guillaume de Lherm pour chef; il servit ensuite dans la plupart des guerres religieuses qui se succédèrent si fatalement. Composant des vers aisés dans le dialecte de l'Albigeois (il était de Rabastens), charron de profession, jouant du rebec par occasion, il cumulait les positions précaires d'ouvrier sans atelier, de poète ambulant et de ménétrier, travaillant peu ou point de son métier, râclant pour tout le monde, récitant ses compositions un peu partout, et de cela faisant son gagne-pain.

Les armées qu'il suivit le mirent en rapport avec la France du nord; il lut les poètes de ce côté, sans leur emprunter ni le nombre, ni la délicatesse ; il ne se crut pas moins appelé à composer dans leur idiome. A ce propos, il convenait que son esprit était sans culture, mais il ne s'en estimait pas moins pour cela, au contraire ; aussi se plaçait-il aussi près qu'il l'osait, et ce n'était pas fort loin, de Ronsard, de Desportes, de Baïf et d'Amadis Jamin. Il a bien l'air de rire tout le pre-

mier de ses vanteries, mais il était par ce côté de la famille des poètes, et il voulait bien que l'on prît au sérieux ce qu'il disait sous un faux semblant de badinage :

Je suis Auger Gaillard, autheur de cet ouvrage
Lequel j'ai faict ici pour mander en tout lieux,
Il est faict en françois et en mon sot langage
Pour faire gazouiller les jeunes et les vieux.
Je l'ay faict un peu mal, le pouvant faire mieux,
A celle fin qu'on die : « Ah ! c'est Auger Gaillard. »
Si je l'eusse mieux faict, quelques sots envieux
Eussent peut-être dit : « Ceci a faict Ronsard. »

Et parlant ailleurs avec un sans-façon inqualifiable des quatre poètes de Henry de Valois, il dit, mais, à l'en croire, pour rire seulement :

Encaros que Baïf et Amadis Gemi
Sion pus sabens en rimo un petit may que my,
Si lour aguero ieü lours obros courrigidos,
Toutis aürion badat quant las aürion legidos.

Cet excès de suffisance lui venait du cas que semblaient faire du charron-poëte, bon nombre de personnages de son temps. L'humble position dans laquelle Gaillard était né et avait vécu, exagérait, comme cela arrive en pareil cas, son mérite réel, qui se réduit à une sorte de facilité à rimer, parfois suffisamment ingénieuse, mais sans aboutir jamais néanmoins à la poésie d'inspiration et de sentiment. Je ne sache pas qu'un seul trait relève nulle part le terre-à-terre de ses compositions, boutades et badinages grossiers, requêtes et placets sans dignité, remercîments d'une âme commune à quiconque lui a jeté un écu au soleil, voire même un teston et jusqu'à de vieilles défroques.

Quelle confusion pour le Sonnet, ce genre rival de l'Ode, de par Du Bellay, d'être employé à *sonner* une supplique aussi plate que celle qu'Auger Gaillard adresse au roi Henri III :

SOUNET AL REY.

Dedins acquest' sounet, noble Rey de la Franso,
Se recoumando à vous lou paüre Augié Gaillard ;
Vous pregan humblomen de prene en bouno part,
Quant de ma paüretat vous faü la demoustranso.

Ieü fario be beléü de rimos d'impourtanso,
Se de vostres diniés me fasiots qualque part;
Mas ieü nou podi pas farga re de bragart,
Se vostro Magestat qualque paüc nou m'abanso.

Ieu souy, coumo vous dic, roudié de mon estat,
Mas ieu me recoumandi à vostro Magestat;
Se n'eri poun roudié fario quicon de bel.

O noble Rey sourtit d'uno tant noblo rasso,
Suffriretz-vous que ieü reprengo la pigasso?
N'auretz pas vous pietat d'aquest' pouéto noubel?

Certes, il n'y a pas là de quoi émerveiller, et pourtant s'il fallait en croire Auger Gaillard, il se débitait plus de ses écrits que de Bibles et de Psaumes (1) : ce qui prouve tout simplement, sans toutefois prendre à la lettre l'exagération de l'auteur, que le Midi, — ce qu'il a conservé depuis, — a de tout temps accordé une faveur marquée à sa langue nationale, même lorsque celle-ci fut descendue au rang des patois et tombée jusque sous la plume des écrivains les plus vulgaires.

Un autre attrait donnait aussi, nous le croyons, un peu de montant aux productions d'Auger Gaillard : la vente de son premier livre (*Las Obros, — Les Œuvres*) avait été interdite à cause des obscénités qui y étaient répandues, et ce n'était que difficilement qu'il en avait obtenu la main-levée. Mais, loin de se corriger, il se montra plus licencieux dans son second ouvrage, qu'il intitula, en équivoquant sur le titre, mais de façon à ce que personne ne s'y trompât : *Le livre gras* (*Lou libre gras*), tout en cherchant à donner le change au lecteur, en avertissant qu'embarrassé, du reste, de l'édition des *Œuvres,* il vendait les deux ouvrages ensemble, voulant imiter en cela les bouchers qui, pour faire passer de la viande maigre, l'accompagnent de viande grasse. Mais personne ne se méprit sur ce titre, qui signifiait très-explicitement que Gaillard avait émaillé son livre de force gravelures, ce qu'il se croyait permis d'ailleurs, n'eusse été que pour ne pas faire mentir son nom :

Car que me serbirio de m'appela Gaillard,
Et que ieü n'uzés poun de qualque gaillardiso!

(1) Rabelais se vantait aussi qu'il s'était plus vendu de son livre en dix mois que de Bibles en dix ans.

Belle excuse, comme on le voit ! La vente de ce méchant recueil fut à son tour interdite et l'édition supprimée, sans doute dès son apparition, car pas un seul exemplaire n'a été retrouvé. Mais ne le regrettons point ; ce qui a été conservé des œuvres de Gaillard, par Gaillard lui-même, dans son *Banquet* (*Lou banquet*), est plus que suffisant pour nous permettre de porter un jugement sur la valeur littéraire du ménétrier-charron, et apprécier le langage de l'Albigeois dans la dernière moitié du seizième siècle. Que gagnerait donc l'érudition et le goût à avoir à remuer un tas plus considérable d'ordures, sans être dédommagés par l'espoir d'y rencontrer une seule perle !

Si parfois Auger Gaillard touche un mot, comme par hasard, des drames lamentables qui ensanglantèrent sous ses yeux l'Albigeois, ce n'est que pour arriver à nous informer que, par deux fois, son atelier fut pillé, et que lui-même fut obligé de s'exiler de sa ville natale. De tout le reste et de ce que tant d'autres eurent à souffrir des désastres publics, rien. Et pourtant il y avait dans les malheurs du temps de quoi puiser de nobles et généreuses inspirations ! Du Bartas n'y avait pas manqué, lui, en bénissant la réconciliation, qu'il croyait sincère, de Henri de Bourbon et de Marguerite de Blois, qui lui semblait, comme à tous, ouvrir l'horizon d'une paix durable.

Ainsi que le reste du Languedoc, la province d'Albigeois était donc en proie à cette épidémie de guerre civile qui avait la religion pour prétexte ; chaque ville fut agitée ; celle de Gaillac eut ses troubles, dès l'année 1561 ; depuis, elle passa tour-à-tour au pouvoir des papistes et de ceux de la nouvelle religion, comme on appelait alors les nouveaux sectaires. Chaque changement dans la fortune des deux partis entraînait de nouveaux et de plus cruels malheurs. Ce sont les péripéties, les vicissitudes de cette guerre impie, qu'un auteur contemporain, Mathieu Blouin, a racontées dans un long récit (il n'a pas moins de deux mille cinq cents vers), rimé en langue vulgaire.

Blouin était chanoine de l'abbaye Saint-Michel de Gaillac ; lorsque le calme fut rétabli, vraisemblablement durant les quatre à cinq années de trèves qui précédèrent la grande guerre de la Ligue (de 1580 à 1585), ayant recouvré les loisirs du canonicat, il s'employa tout entier, entre les heures du chœur, à raconter le souvenir des calamités publiques dont il venait d'être le témoin. A son avis, Gaillac, entièrement oublié jusque-là, méritait d'avoir sa page d'histoire, surtout écrite dans la

langue du pays, et le voilà se mettant aussitôt à l'œuvre, et *remontrant* au lecteur le zèle et l'affection qui l'ont décidé à remplir cette lacune :

Lectour, quand ieau beizo en legen las historios
Qu'aquéls que las fazioan per faute de memorios,
O beleau per mespretz, nou mensounabon gez
Lou renomat Gaillac que es en Albigez,
M'anery amagena, sen re dire a degus,
Que si fario be ieau quand nou fario re pus,
Per dona passotems an aquels que bendroan,
Qu'almens so que s'es fach de nostre tems sauroan,
De tout se fa se pot o la mage partido,
Et be que mon Historio on bejo mal garnido
Et nudo de bels mouts graciouses et plazens,
Moun lengatge groussié m'escuzo aucunomens,
Et se, 'ls berses nou son de mesuro et compas,
Come esse els deourian, iau nou m'enchauty pas.

Ce n'est pas, au reste, d'emblée que Blouin entame son sujet; pouvait-il laisser passer l'occasion si favorable qui lui était offerte de décrire, avec cette commune complaisance que nous avons tous pour le pays natal, sa bonne ville de Gaillac, et le terroir qui en dépend, son vignoble surtout et les vins qui en proviennent, dont la juste réputation s'étendait déjà au loin ?

Per lou countentomen d'aquels que nou son gez
Estats dins la dieauces et pays d'Albigez,
Et que no an bist jamay drech oun es situado
La bille de Gaillac, pertout tan renoumado
Ieau boli escrieaure aissi sen m'y amuza brico
Qu'elo es plantado en loc de pasatge et trafico,
Et qu'aprop Alby almens ello es be pus grando
Qu'autro de l'Albigez et bel cop pus marchando.
Bastido certos es en un fort bon pays
Ont la pus part dets cats son touts bestits de gris,
La rivièro de Rud' ou de Tarn apelado
Ondejan doussomen l'y baigno de passado
Lou fons de sous grans murs despey la tour del poun
Del long de l'Abbadio jusqu'al Castel de l'Houm.

. . . .
. . . .

Pel regard del bigné cascuns ne fariey rire
Car de forso qu'es gran gaire be o ausi dire

D'aco dels Balitrands jusqu'al pe de Mauriac
El es lart et pus long quel bigne d'Andilhac.
Lou bon bi que se y fa, per o dire en un mout,
A causo de sa forso es estimat per tout.

Enfin, après bien des digressions, Blouin arrive à son récit, et le voilà racontant ce qui se passa à Gaillac, pendant les premiers troubles de France, du même style qu'il venait d'écrire ses deux ou trois avant-propos, c'est-à-dire dans un langage négligé jusqu'à la trivialité. L'auteur choisit presque toujours le tour badin, même lorsqu'il a à raconter les plus horribles actions : il y a là comme une pointe, mais fort émoussée, de cet esprit français moqueur et goguenard, se gaussant de tout, se consolant en riant des malheurs passés dans l'imprévoyance des malheurs à venir. Gaillac venait d'être plusieurs fois saccagé, en partie brûlé ; les églises étaient vides de leurs saintes images profanées ; le sang de ses habitants rougissait encore les pavés de ses carrefours ; le Tarn n'avait pas eu le temps de rejeter sur ses bords tous les cadavres qu'il avait engloutis au son du tocsin, à la lueur des torches funèbres, qu'un de ses enfants, le bon chanoine Blouin, plein d'une douce quiétude, au sortir de la stalle qu'il venait de reconquérir, psalmodiait sur ces lamentables horreurs une narration, véridique pour le fond, mais tracée avec l'intention manifeste d'égayer ses lecteurs. Quant aux tristes leçons à tirer de tant de malheurs publics, le brave homme n'en a cure ; pouvait-il y songer ? La France jouissait d'un calme apparent, la récolte du vin avait été abondante, il était redevenu chanoine !

Au reste, disons, à la louange de Blouin, qu'on ne découvre jamais même un semblant de passion dans ses récits ; c'est froidement, le sourire sur les lèvres, un sourire sans ironie, qu'il trace les plus odieux tableaux ; peu lui importe que le pillage, que l'incendie, que le meurtre viennent d'ici ou de là, des huguenots ou des papistes : ce qu'il se propose, c'est de vous intéresser à son récit en l'égayant à sa façon. Voyez plutôt avec quelle froide insouciance il a retracé les premiers massacres des protestants :

Or, toutz lous catholics vesian qu'à la deffenso
De Gailhac degus pus nou fasion resistenço,
Pels houstals, à troupels, anabon toutz armatz
Serca lous igounauts que seron amagatz,
Et tant que ne trouberon, ambe bruch et rudessos,
Toutz nutz lous secoution de caps pels las fenestros.

Un Carrery surtout, plaidijaire advoucat
Que dins sa chimeneyo sero claus amagat
Per un seu effantou q'amaga lou veguec,
Al poble catholic dessalat el fourec,
De sa fenestro abal el fourec secoutut.
. . . .
. . . .
D'autres cruelomen mena on lous bezio
Als pus nautz cabinets d'abal de l'Abbadio
Et toutz encamisatz, las mas darre liados,
Et descuns cops tabe las cambos estacados,
Apreb lous abe dich se boulion confessa,
Pels traus dels fenestrous els lous fasion passa;
Toutis vius lous trazion al pus plouns dedin Tarn,
Ses degune merci, ni pietat de lour carn,
Ses les plange boussi, toutz liatz lous ronssabon.
. . . .
. . . .

Le *Poème burlesque de Blouin*, comme quelques copistes l'ont désigné au titre, est resté inédit jusqu'à ce jour. J'en ai vu plusieurs copies, dont l'une paraît être de la main de l'auteur, en belle ronde, offrant de continuelles retouches. C'est là une de ces raretés qui tiennent bien leur place dans les grandes collections publiques et que l'historien et le linguiste peuvent consulter avec profit; quant au littérateur, il n'a guère, en le lisant, qu'à éprouver une profonde indifférence, sinon un complet dégoût. Ce qui manque, avant toutes autres choses, au récit de Blouin, c'est la forme et la convenance, c'est-à-dire ce qui donne à la pensée le relief, la grâce, le ton et la portée, qui seuls protégent les œuvres de l'esprit.

Puisque nous voilà faisant halte en pleine réforme, signalons, en passant, une œuvre qui semble digne d'être mentionnée. Ce n'est pourtant qu'un mince recueil de chansons composées dans l'idiome provençal. Qui en fut l'auteur? — Dans quelle ville furent-elles imprimées? — C'est ce que je ne saurais dire, la précieuse plaquette qui nous les a conservées étant muette à ce sujet. Il y est question d'événements alors récemment passés en Provence, et le poète, comme l'imprimeur, eut de bonnes raisons, sans doute, de garder l'anonyme. Au reste, c'est encore un dès indifférents aux passions des partis qui attaque vivement les travers du

temps partout où il les découvre, frappant deçà, delà, et sur tout le monde, plaçant pourtant toujours les gens d'église en tête de ses kirielles satiriques. Il dit, dans une chanson, des catholiques et de ceux de la religion réformée :

Crestians nouels de Prouenso
Que d'auffenso
Sens consienso
Fases vautres tous les jours
De far mal en fases scienso.

Et un peu plus loin :

Ieu non vos sabrio pas dire
Cant be'n mire
Qui fa pire
Los crestians vielhs ho noveaux
Car se fan de gran injuris
Et perjuris
Oultro juris
Per villos et per casteaux.

Tout intéresse dans ce livret, qu'un bibliophile zélé, M. Gustave Brunet, de Bordeaux, a fait réimprimer, en 1844, à un petit nombre d'exemplaires. On y trouve un portrait caricaturé du temps, tracé au trait, naïvement, avec des incorrections, comme il est permis à la chanson populaire d'en commettre. Ainsi, l'auteur inconnu nous dira :

En Prouenso ha uno villo
Qu'es pleno de tan de bens
Tout le monde y habito
Bonos et malvaysos gens
Tous los jours en ven caucun
Maudit sia tant de ratun
Que tant roygon, roygon, roygon,
Que tant roygon lo comun.

Los Capellans fan la danso
Et roygon tous los premiers
An las dens que semblon lanso
Roygon plus fort que maunuyers
Et de lenou senton le fun
Maudit sia tant de ratun
Que tant roygon, roygon, roygon,
Que tant roygon lo comun.

Toutos gens de toutos sortos
Capellans et Advocats
Toutos gens de raubos cortos
Toutos gens das tres estatz
Tous roygon ben lo comun
Maudit sia tant de ratun
Que tant roygon, roygon, roygon,
Que tant roygon lo comun.

De touts los mestiers que son
Que seron y que seran
Roygon toujourt pauc ho pron
Roygerou et roygaran
Mauben fara à cascun
Maudit sia tant de ratun
Que tant roygon, roygon, roygon,
Que tant roygon lo comun.

J'arrive à l'œuvre capitale de la fin du seizième siècle; elle fut celle d'un gentilhomme de Provence, du nom de Louis Bellaud de Labellaudière. Après sa mort, qui arriva en 1588, ses vers furent recueillis avec un zèle tout fraternel, par Pierre Paul, son oncle par alliance, poète lui aussi, qui les fit imprimer huit ans plus tard, profitant de cette occasion pour donner au public ses propres poésies. Ce fut ce livre qui inaugura, dit-on, l'imprimerie à Marseille. Les consuls, gouverneurs de cette ville, vinrent au secours du libraire éditeur du volumineux recueil que Pierre Paul allait mettre en lumière. Mais le consulat, qui donnait ce témoignage de sympathie aux lettres provençales, établi au plus fort des luttes religieuses, tomba bientôt après. Il était composé d'hommes dévoués à la Ligue, et avait à sa tête le fameux Charles Cazaux, l'*appui des mutins*, comme l'appelle Malherbe, dans son ode au roi Henri-le-Grand. Aussi, le libraire Mascaron se hâta-t-il de changer le frontispice factieux du livre qui venait de paraître et de lui en substituer un nouveau aux armes royales de France. Il enleva, en même temps, la dédicace faite à la louange des consuls, protecteurs de cette œuvre, laissant exister néanmoins quelques vers qui leur étaient adressés, et qui, répandus çà et là dans l'ouvrage, pouvaient passer inaperçus au milieu de tant d'autres.

C'était Pierre Paul qui s'était mis en verve pour immortaliser le nom des magistrats qui avaient fait un si gracieux accueil à ses rimes et à

celles de son ami; la suppression du témoignage de la reconnaissance du poëte, fut l'œuvre du libraire; il lui importait avant tout de débiter, sans danger d'offusquer le pouvoir triomphant, le papier noirci par ses presses, devenu sa marchandise.

Louis de Labellaudière était mort jeune, à 31 ans, comme nous l'apprend un de ses panégyristes :

Belaud ayant attaint cinq lustres six années,
Couronné de Lauriers, volla entre les Dieux,
Après qu'il eut à Paul ses œuvres destinées :
Qui, maugré le trespas, le font revivre ès cieux.

Il avait laissé de nombreuses compositions que son oncle produisit sous trois titres particuliers : *Les Œuvres et Rimes* (*Obros et Rimos prouvenssalos*), — *Le Don-Don infernal* (*Le Don-Don infernal, où sont descrites en langage provençal les misères et calamitèz d'une prison*) — et *Le Passe-Temps* (*Lous Passatens*).

Les deux premiers ouvrages sont remplis des lamentations de l'auteur. Voici à quelle occasion : sur le point de s'embarquer sur l'Océan pour une lointaine expédition, le tocsin de la Saint-Barthélemy mit obstacle au départ de la flotte. Comme de Labellaudière s'en revenait, lui et ses compagnons de guerre, chacun regagnant son manoir paternel, ne songeant point à mal, s'il faut l'en croire, il fut arrêté en passant par Chantelles, et de là jeté dans les prisons de Moulins. Il y subit une longue détention, abandonné de ses amis, de ses protecteurs, voire même du roi de France à qui il était tout dévoué. C'est là qu'il composa, pour adoucir les soucis de sa captivité, je ne sais combien de sonnets, sans nous dire, toutefois, les véritables motifs de son emprisonnement. A peine si le premier sonnet nous en apprend quelque chose :

Apres aver roudat sept mez per lou terraire
De Bordeaux et Pouictiers, en fin mourian de fan :
Esperant toutos fes d'au jour à l'endeman,
De nous tous embarquar per noste viagi fayre.

Mays taleou qu'à Paris fon acabat l'affaire
Dau jour sant Bourtoumiou venguèc un Pa ta tan,
Per fayre proulonguar lou viagi à un autr'an :
Et cascun interin aness' à son repaire.

So que fort gentioument feran tous en bon ourdre,
Et coumo gens de ben vivian sensso desourdre,
Miracles ey soudars per non y estre inclins.

Mays lou diantre fet ben, que passan per Chantello
Feury fach presonnier dessus mon haridello :
Et puys de caut-en-caut menat drech à Moulins.

Tout cela se passait le 20 novembre de l'an 1572, ainsi que nous le lisons dans le second sonnet, et voilà le joyeux Labellaudière, lui qui ne laissait pas s'écouler une journée sans rimer ses plaisirs, qui passe quatre longs mois sans invoquer sa trop facile muse, dans cette sinistre prison où il est

Vivent sensso soûlas coum'un amo dannado.

Cependant, un jour, l'inspiration lui revient, et il reprend le cours interrompu de ses vers. Il commençe, comme il était naturel de le faire, par de chaudes aspirations vers la liberté, et lorsqu'il se laisse gagner par ses souvenirs, les premiers sont pour sa chère Provence, son berceau.

Amariou may cent fes
Y vioure de salados,
De sebos ou d'aillets;
Que de perdrix lardados,
Estent dins la presoun,
Luench de moun Avignoun.

Le froid du délaissement qui l'a gagné lui arrache quelques plaintes; il maudit son dévouement au roi de France et aux grands qui l'ont oublié sous les chaînes.

You puesqui de Caron la barquo passar aro,
Si iamais puorty plus ny geino, ny couteou,
Petard, ny cabusset, per estre gendarmeou :
Et faire per lou Rey à credit la tantaro.

Pertant non vouoly pas ly virar iamais caro,
Mais tous-tens ly seray coum'un barbet fideou ;
Vivent dins mon houstau à plezer de budeou,
Dounaray la preson au Diable de la faro.

O qu'heuroux és qui pouot sa paurete vidasso
Passar entre lou sious sensso seguir la trasso
De Princes, ny de Reys, de Barons, ny Seignours.

Car per aver s'amour, faut sa libertat vendre,
Puis devenir flatour, et sus tout ben entendre
Coumo faut lou fillan tentar au juoc d'amours.

Mais, déjà, les premiers murmures de sa mauvaise humeur s'apaisent, tant son âme est facile et sans haine. Il ne reste plus qu'un peu de dépit qui n'altère pas sa fidélité à son souverain. Ce n'est donc pas en vain qu'il a invoqué la muse; grâce à cette enchanteresse, sa captivité s'adoucit, il en vient à de délicieuses évocations : une foule de souvenirs, comme autant de douces émanations du pays, se réveillent en son âme calmée; c'est toujours en premier lieu la Provence, l'amitié ensuite, puis l'amour; le pays natal, ses amis, et les gracieuses images des femmes qui s'étaient laissé aimer par lui. De ces derniers, il n'oublie ni l'un d'eux, ni l'une d'elles, et celles-ci étaient pourtant nombreuses, car Labellaudière, c'est lui qui nous l'apprend, ne s'était jamais piqué de constance :

De my au fach d'amour you siou coumo la luno,
Tantost vau vers la blanqu' é tantost vers la bruno;
Et vou troby mon ben, aquy planty bourdon.

Une fois entré dans cette voie, chaque son qu'il tire de sa lyre est un écho du cœur. Captif, il est sensible à toutes les joies du dehors; à travers les murs du cachot, les senteurs du printemps lui montent à la tête; il rêve des belles moissons de l'été; les vendanges d'automne lui donnent le délire; tout, jusqu'au vent d'hiver criant tristement autour de lui l'impressionne et le ramène à son bonheur passé. Froidement couché sur la paille humide, il aime à se rappeler le confortant coin du feu, où il s'est vu si souvent entouré de joyeux convives et de femmes aimables, et il tend de plus fort ses mains vers sa chère Provence, vers ses amis, vers ses maîtresses!

Parfois, pourtant, le prisonnier se retrouve face à face avec la réalité, il a attendu jusqu'à la veille un ami qui devait le délivrer et qui n'est point revenu, et il se prend à murmurer. Un jour, qu'il dut être plus triste que de coutume (sans doute le jour où il s'arrêta à l'ingratitude de cet ami infidèle), il se sentit oppressé sous le poids de l'isolement et il se tourna vers Dieu, qu'il se prit à invoquer, dans un sonnet, qui devint, s'il faut en croire le titre qu'il porte, son oraison journalière; mais ce fut là le seul sentiment religieux que put exhaler cette âme tout affolée des plaisirs terrestres; voici cette prière :

O bon Iesus, you ay tant oufenssado
Ta majestat et de nuech et de jour
Per lous peccas qu'you paure peccadour
Senty aver fach à milliers per journado.

Tout vergougnous n'ausi faire uno huillado
Vers ton houstau per pregar ta doussour :
Et toutosfes sensso tu, ô Segnour,
Ma persoun' es de Paradis privado.

Velà perque non saby plus que faire,
Tant you m'y vesi enfonssat coum' un pouaire
Au poux d'Enfert per mon hordre peccat.

Maïs tu qui sies mon vray Segnour et mestre
Perdouno my, afin que puesquy estre
Jonch à la glory, quand serey trespassat.

L'oraison du prisonnier a dans le livre un entourage fort peu édifiant; les sonnets qui lui font cortége ne sont rien moins que dévotieux. Mais l'usage du temps l'autorisait ainsi; un poëte se produisait tout entier, au grand jour, sans nul déguisement; on n'avait point encore imaginé cette pruderie hypocrite qui vint plus tard et qui dure encore. Voyez plutôt comme la chose se pratiquait durant les dernières années du seizième siècle. Labellaudière, catholique zélé, sinon scrupuleux, écrivant une lettre en prose et en français, dans le faux goût de Rabelais, alors si prisé, conclut ainsi, après une longue tirade contre un luthérien qu'il fait intervenir dans son récit : « *Or sus le temps amenera toutes choses à son* » *deu. Prions Dieu que l'Eglise vive : et cependant, beuvons du* » *meilleur, ne nous fachons de rien, aimons le piot sur toutes choses* » *et les amis.* »

Les *Œuvres* et le *Don-don* infernal, ce dernier ouvrage que l'on trouva trop hardi et qui ne fut imprimé qu'après avoir été retouché, ne renferment, à vrai dire, que des banalités plus ou moins heureusement rimées. Le *Passe-Temps* s'en distingue par la manière généralement plus relevée, ce qui donne à quelques sonnets une véritable valeur. Il ne faut pas croire, pourtant, que les compositions qui surnagent au-dessus des autres tiennent une grande place; non, mais celles-là sont incontestablement dignes d'être remarquées. Ce dernier livre est consacré aux joyeux plaisirs, aux gais passe-temps de l'auteur, et si, pour chanter l'amitié, les faciles amours et la bonne chère, il ne se couronne pas

précisément de roses, à la manière des anciens, ses vers exhalent néanmoins encore comme un parfum antique.

Tel était Labellaudière, allant des plaisirs à la poésie, qui n'était que l'écho des premiers; poète par goût, par délassement, par habitude; plein d'insouciance pour la gloire (on le croirait du moins), sillon profond qui aurait demandé trop de peine à cette organisation insouciante et voluptueuse. Au reste, il ne cultiva qu'un petit nombre de genres: le sonnet habituellement, et, comme par hasard, les stances et l'ode.

Le sonnet était alors dans toute sa primeur; il venait d'être accueilli en France avec une faveur privilégiée; Du Bellay, en même temps qu'il proscrivait, nous l'avons déjà dit, la plupart des petits genres de poésie encore en usage, recommandait de « *sonner ces beaux sonnets, non* » *moins docte que plaisante invention italienne.* » Mais l'horizon du sonnet est fort resserré; comme ces pierres gravées que l'on n'estime qu'en raison de leur pureté et du fini que l'artiste leur a donné, le sonnet doit tout son prix à l'art avec lequel le poète l'a conduit; l'art seul le fait valoir. Voilà pourquoi un tel poème doit être sans défaut, c'est-à-dire un chef-d'œuvre; précieuse rareté en tout temps, mais surtout alors que les poètes remplissaient tout un livre de ces compositions. Labellaudière n'en risqua pas moins de trois cents; certes, beaucoup trop pour sa gloire.

Disons-le tout de suite, les sonnets de Labellaudière, agencés sur les plus futiles propos, et quelquefois même sans propos, indiquent plus souvent le sentiment que le talent poétique; les meilleurs péchent encore par la faiblesse ou par l'absence de l'invention. A cette manière on devine donc une sorte de facilité négligente, paresseuse même, abandon d'un esprit qui fait passe-temps de la muse, sans se mettre en souci de la captiver. Homme de plaisirs et de plaisirs sensuels, Labellaudière traite cette divinité sans façon; il la prend, il la quitte, pour la reprendre encore, comme il prend et quitte ses maîtresses; mais pour y revenir sans cesse. Quant aux artifices de l'art, il les ignore, ou, ce qui revient au même, il n'en tient aucun compte.

Dans l'effrayante suite de sonnets qu'il nous a laissés, il n'en est donc qu'un bien petit nombre qui méritent une distinction particulière, soit à cause des divers tableaux qui y sont tracés que pour les sentiments qui y sont exprimés. Je vais produire les meilleurs, parmi ceux que j'ai triés.

En voici un, d'abord d'une facture gracieuse, mais que gâte quelque peu la dernière image :

De ren nou my servis veire uno grand' planuro
De prats, vrais noiriguiers d'uno meisson de flours,
Ny vezer un jardin bigarrat de coulours :
En rendent lou tribut à sa mayre naturo.

De ren nou my servis vezer un aigo puro,
Glougloutar doussament fazent millo contours,
Puis dins un beeu vallon anar prendre son cours :
Et à cent millo aubretz donnar sa nourrituro.

Aquo nou my servis que d'un refrescament,
Apaisse la doulour de l'amouroux tourment,
Puis que nou vezy plus ma doucetto blegiero.

Eslongnat de son hueil, siou coumo lous mallaus,
Que revon dins un liech pensan à tous prepaus,
Arpejar dins lou fonds d'uno grosso ribiero.

Le sonnet suivant dénote un esprit nourri de la fable; il est entièrement dans le goût de la renaissance :

Entre tant d'amourous que l'Archier a domptat,
You puorty mays d'encie (à vous) coublo sacrado
De Lucresse et d'Eurial, qu'uno flecho daurado,
Et l'un et l'autre couor d'un cop vous a blessat.

Vivens avez sentit touto felicitat,
Sensso esprouvar lou mau de la flecho plombado,
Et you per ben amar uno fiero oustinado,
Ren que plours et soupirs ello nou m'a leissat.

Jalous, vous pourty encier, puis qu'après vostre Parquo,
Un grand prince, de fas, grand de nom, grand de marquo,
Per sous riches escrits vostro fin a lauzat.

May puis qu'en faut parlar, metten l'encier à bando
Vouostro rediero hounour cent fes vous és plus grando
Que lous plezers passas de l'amourous combat.

Dans l'invention du sonnet qui suit, on devine comme un vague reflet, comme un ressouvenir anacréontique :

Lou jourt que ton bel hueil au fonds de ma courado
Dounet lou cop mourtau, aniou troubar Caron,
Afin de my passar las ribos d'Acheron;
Puis qu'ansin lou voulié ma fiero destinado.

Mais quand Caron veguet au naturau pintado
Ta facy sus mon frond, aguet pou, lou leiron,
Donc fuort luench d'au terren sa barquo fon tirado.

A l'houro my cridet, tu puortes las beoutas
D'uno que tant de gens per l'amour à tuas
Tous you lous ay passas l'estigiouzo ribiero.

Au Monde tourno t'en, vay, vay mon enfanton :
Car si tant de beoutas passavi vers Pluton,
Son Enfert devendrié uno glori trop fiero.

A mon avis, le plus remarquable sonnet de Labellaudière est le suivant. Le poète y exprime, selon son habitude, l'amour sensuel ; d'abord contenue, sa passion s'exalte et atteint jusqu'aux extrêmes limites du délire :

Voudriou paguar bon préz, que foussi nat Bergier,
Mais (que vous) autamben foussas nado Bergiero
Ensemble gardarian la troupetto laniero,
Souto lous hueilz fideous de mon gros chin flaugier.

N'aurian pou de la dent d'aquel Loup passagier,
Mais dins un beou vallon anarian faire chiero,
Ezens de la pouisou d'uno lenguo parliero,
Pratiquarian l'amour dins lou bouosq estrangier.

Puis sentent de ton hueil la vivo matrassado,
Sus ta bouquo prendriou d'uno longuo tirado,
Un beizar Italian, et tu pleno de fuoc,

D'au brandon amourous, au miou fariez seguido,
Et cognoissent ma fe, mon amour, et lou luoc,
Au doux plezer d'Hymen my lachariez la brido.

Quoique la plupart des sonnets de Labellaudière soient loin de valoir, ainsi que j'en ai averti, ceux que je viens de rapporter, on retrouve néanmoins en mille endroits le poète naturel arrivant sans efforts au lyrisme. Il est seulement regrettable que, presque toujours, le laisser-aller, qui lui est habituel, ne le fasse détonner ; contrastes continuels, qui refroidissent l'admiration pour ce trop facile talent. Mais la critique doit se montrer bienveillante pour Labellaudière, et se souvenir qu'il ouvrit la carrière en composant, le premier, des vers dans le dialecte provençal,

après que le roman classique eut été oublié. Aussi a-t-on pu dire de lui :

C'est celuy qui premier nous trassa la manière
De chanter, composer en Prouvensal les vers :
C'est celuy qui choisit les mots plus familiers,
Pour nous dépeindre au vif la peine prisonnière.

Labellaudière eut bientôt de nombreux imitateurs, pâles satellites gravitant autour de cet astre qui reluisait radieux sur toute la Provence ; mais ils furent peu goûtés de leur temps, et rien ne nous est resté de leurs efforts.

C'est à bon droit qu'est favory
Des Muses, et le mieux chery,
Que nul que la Provence porte
Esveillant mille sommeillars,
Que sur les papiers par brouillars
Veulent or' chanter à sa sorte.

Du mouvement imprimé à la muse provençale par Labellaudière, nous n'avons donc que son œuvre, si prisée de ses contemporains, et fortuitement l'œuvre de Pierre Paul, dont le nom s'est trouvé assez heureusement abrité, par la renommée de son neveu, pour ne point faire naufrage comme celle de ses émules rimeurs.

Ce Pierre Paul, écuyer, intitula son trop volumineux recueil : *Barbouillage et fantaisies journalières* — (*Barbouillado et phantazies journalieros*); sorte de mosaïque où l'auteur a rassemblé tous les vers qu'il avait composés, sans trop y songer, et à la volée, comme il le dit lui-même dans le sonnet final, sous forme d'avertissement et d'adieux au lecteur bénévole.

Apres qu'auras (Lectour) fourrat dins ta pansseyo
Tout mon barbouillament, tu diras que l'Autour,
L'istarié cent fes mious estre à un brifadour,
D'un pareou de pardris ou d'uno fricasseyo.

La plus part de mey vers son nas dins uno aleyo
De gros agrioutiez per passar la calour :
Car s'you aviou sentit dau sagrat mon loudour
You non auriou rimat anssinto à la vouleyo.

Car despuis que siou nat souto lou firmament,
Mon mestier és istat pourtar journalament
Lou durandail de Mars, pendut à la centuro.

Et si ben mey escrits non son fach per compas,
Nou faudrié pas (l'amic) t'en panar lous detras :
Mais ben, enmando lous bouscar son aventuro.

Acceptons ces excuses, et n'oublions pas que les fantaisies poétiques de Pierre Paul, qu'il estimait certainement bien plus qu'il ne veut nous le faire entendre, et bien plus que ne valent des lieux communs assez pauvrement rimés, servirent de délassement à un homme de guerre, qui aima les lettres et cultiva avec passion, sinon avec un véritable talent, la muse maternelle.

CHAPITRE II.

La littérature patoise au dix-septième siècle. — Pierre Goudelin, de Toulouse. — Poëtes de la Gascogne : Bertrand de Larade, Guillaume Ader, Gabriel Bedout, Louis Baron, Dominique Du Gay, Jean-Guillaume Dastros. — Mazarinades. — Badinages à l'adresse des Lectourois.

Au dix-septième siècle, la littérature méridionale n'eut qu'à suivre la pente naturelle que lui avait imprimée le siècle précédent, pour se trouver dans le vrai goût français que Malherbe réglait enfin ou plutôt qu'il asservissait. A ce moment, on constate que nos poëtes deviennent plus nombreux. Ceux de Toulouse apparaissent et font saillie sur le premier plan, grâce à Goudelin et à son cortége.

Pierre Goudelin, la plus grande de ces renommées, commença fort jeune à s'essayer sur la muse Toulousaine ou Mondine (pour Ramondine), comme on disait alors et comme l'on continua à dire longtemps après. Son premier recueil de vers ne parut qu'en 1617; — Goudelin avait alors trente-huit ans; — il atteste un talent très-varié, nourri des anciens et façonné parfois à la manière italienne. Il le publia sous le titre gracieux de *Bouquet Toulousain* (*Le Ramelet Moundi*), rameau qui ne cessa de s'accroître, tantôt d'un bouton, tantôt d'une fleur, délicieux épanouissements qui échelonnèrent la vie entière du poëte, si bien que sa verve ne s'étant point affaiblie avec l'âge, il aurait pu dire, comme Malherbe, au bout de sa carrière, si, comme lui, il eût aimé la jactance :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages,
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur (1).

Le talent de Goudelin fut toujours un talent plein de sève, mais guidé par l'étude et par l'art, fécond et mesuré tout à la fois. Nous venons de nommer Malherbe; eh bien! Goudelin montre plus d'imagination, d'entrain et de feu que son illustre contemporain; il est surtout plus varié, moins contenu que lui pourtant, ce que nous ne lui imputons pas à défaut. On voit qu'il procède, par plus d'un point, des poètes de la pléiade, n'ayant retenu de ceux-ci que les heureuses qualités, le mouvement et la diversité. Mais un plus grand honneur, le plus grand de tous, lui revient, ce nous semble, pour avoir su tirer le premier de l'idiome vulgaire de Toulouse une langue poétique par excellence, et si complète qu'elle est demeurée comme un modèle inimitable, tant le génie particulier de Goudelin l'a fait valoir. C'est à peine si, de loin en loin, trahissant son humble origine, elle semble déroger quelque peu sous sa plume qui la maîtrise; car, en y regardant de près, on trouve que le mot d'apparence triviale est encore à sa place.

Goudelin ne s'en tint pas à un seul genre ni à un petit nombre de genres. Il était bien du Midi sous ce rapport, du Midi, où la variété nous plaît tant. Il s'exerça donc sur tous les tons, depuis le Coq-à-l'âne ou la farce, — ces dialogues facétieux étaient alors en fort haute estime, — jusqu'à l'Ode, le genre lyrique le plus élevé. En toutes choses, il imprima le cachet de sa distinction, résidant à la fois dans le tour poétique, dans le choix des sujets et dans leur conduite; ce même tour dans un style resplendissant d'images et dans l'heureux emploi des expressions, servant à rendre merveilleusement, non pas tant sa pensée, mais jusqu'aux moindres nuances des sentiments de son âme et des délicatesses de son esprit. Goudelin réalise donc, à nos yeux, la forme poétique dans son idéal le plus élevé, et l'on n'a rendu, ce nous semble, qu'à demi justice à son génie, en le proclamant le prince des poètes patois du Midi; il mérite davantage.

Né à Toulouse vers 1579, Pierre Goudelin était fils d'un chirurgien renommé de cette ville, ainsi que nous l'apprend Germain de Lafaille, son biographe. Il étudia avec fruit les lettres humaines au collége des

(1) Ode au roi Louis XIII : *Donc un nouveau labeur* (en 1627).

PP. Jésuites ; puis il suivit les cours de jurisprudence, prit le titre de docteur en droit et se fit recevoir avocat au Parlement, comme pour se donner une contenance dans le monde ; car il ne fit jamais profession du barreau. — Peu favorisé de la fortune, il fut néanmoins toujours oublieux des biens qu'elle dispense, tellement que, parvenu au terme de sa vie, tout lui manqua, même le nécessaire ; aussi, trois ans avant l'époque de sa mort, il se trouva placé dans la nécessité de recourir aux bienfaits de sa ville natale. On vit alors l'insouciant vieillard, avec une grâce touchante et sévère, venir, sans fausse honte, en s'appuyant sur sa Muse, l'aimable coupable qui seule l'avait distrait des soins de la vie, présenter sa requête au corps municipal de Toulouse, en lui faisant hommage de la dernière fleur de son rameau poétique (*La Floureto noubèlo del ramelet moundi*). L'offrande fut agréée avec reconnaissance et le placet favorablement accueilli. Les Capitouls, assistés du Conseil de bourgeoisie, regardant les œuvres de Goudelin comme des services rendus par lui à la cité, lui assurèrent une rente viagère. Bientôt le Chapitre de la métropole s'associa à cet hommage public rendu au talent et à la moralité du poète.

C'est que Goudelin n'avait jamais cessé de vivre dans l'estime de tout le monde. Apprécié des hommes lettrés de son temps, attiré chez les grands pour les charmes de son esprit fin et enjoué, il fut constamment admiré de ceux-là, tandis qu'il était idolâtré de la foule qui, tout en se trompant sur le véritable caractère de son talent, voyait en lui la personnification du génie populaire. Mais, à cause même de sa naïve admiration pour Goudelin, le peuple altéra les traits de ce poète si délicat, et il en fit le *Goudouli* légendaire, toujours vivant dans ses souvenirs ; le peuple imagina donc une sorte d'histrion au visage aviné, aux propos hardis et cyniques, versifiant sans respect pour la mesure et la rime contre celui-ci, contre celui-là, contre la noble compagnie du Guet surtout, allant jusqu'à railler la tombe, en se composant une épitaphe trop triviale pour être même bouffonne (1).

Certes, tel n'était pas le poète admis dans l'intimité des plus grands personnages de la province, recherché par l'élite de la société toulou-

(1) Le P. Sermet, évêque constitutionnel de Toulouse, qui était homme d'esprit, mais avant tout du peuple, s'y est trompé lui aussi en attribuant à Goudelin cette prétendue épitaphe qu'il nous a conservée dans les mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, in-4°, t. IV, p. 225.

saine, pour le tour relevé de ses piquantes saillies, pour les grâces de son imagination et la parfaite honnêteté de ses mœurs.

Possédant une fortune médiocre, qui n'était même que de l'aisance avant qu'il eût *mangé son fonds après son revenu*, il ne demanda rien aux hommes puissants qu'il approcha, bien différent, en cela, des poètes de son temps, et des meilleurs. Content du commerce des muses et de la considération qu'il en retirait, son ambition n'alla point au-delà; enfant gâté du vulgaire, il ne lui sacrifia rien de la noblesse et de la distinction de son talent; doué au suprême degré du sentiment moral, il ne profana jamais sa plume; sincèrement religieux, il s'inspira des mystères sacrés, devant lesquels il inclinait humblement sa raison, et les célébra dévotement. Tout intéresse donc en lui : caractère, dignité, croyances, talent!

Arrivé au moment où la société française prenait de la stabilité, en brisant les dernières entraves du moyen-âge, sous l'habile main, disons mieux, sous les battements du cœur du grand Henri, il n'a aucune des agitations d'un homme de parti; il est pour le roi de France, comme il est pour la religion de l'Etat. Sentiments féconds qui, en se généralisant, portèrent si haut les destinées du pays en réduisant les factions. Aussi voyons-nous Goudelin placer au frontispice de son œuvre poétique l'expression de sa douleur à l'occasion de la mort de Henri IV; plus tard, il célèbre le règne de Louis XIII et le gouvernement du cardinal; enfin, il put saluer d'un gracieux espoir Louis XIV au berceau et rendre hommage à l'habileté de la reine-régente. Mais, qu'on y regarde de près, et l'on constate que, dans ses louanges désintéressées, le poète entend surtout célébrer la France et ses glorieuses destinées.

Vraiment, c'est une belle et touchante figure que celle de ce bon bourgeois de Toulouse, se laissant aller à la dérive toute sa vie, toujours moral, toujours honnête, toujours français, ne faisant parade ni de son talent, ni de sa foi religieuse, ni de son patriotisme, tant ce lui sont des vertus familières. Une douce gaîté, pleine de franchise et de retenue, fut surtout la bienfaisante fée qui, durant sa vie, le guida sans l'éblouir, et qui vint doucement lui fermer les yeux au suprême moment.

Elle était certainement avec lui, lorsque, après avoir vendu son dernier morceau de vigne, il répondait à des amis qui semblaient le lui reprocher doucement : « Que pouvais-je en faire? Il y pleuvait comme à la rue. » — Et aussi, alors que peu de temps avant sa mort, se

promenant dans le cloître du couvent des Augustins, un de ses familiers lui demandait : que faites-vous ici, Goudelin? — Je heurte, pour qu'on vienne m'ouvrir, répondait le vieillard souriant, en frappant significativement de son bâton les pierres tumulaires sur lesquelles il marchait.

Homme aimable, dont, quarante ans après qu'il eut cessé de vivre, ses amis, dit Lafaille, conservaient chèrement la mémoire! A qui appartient-il d'espérer de si durables attachements et de mériter un si touchant éloge?

L'éminence du talent de Goudelin et le goût de Toulouse pour ses œuvres, qui donnaient à son langage familier, alors d'un usage général, une sorte de consécration, favorisa singulièrement le mouvement que le Rameau avait commencé. Les compositions écrites en patois, une fois de mode, on les vit figurer en toute occasion dans le Midi. C'est ce qui vient encore de se produire de nos jours à propos des poésies agenaises de M. Jasmin. La Muse vulgaire fut donc appelée à tenir dignement sa place, et souvent la première, dans toutes les fêtes : aux réjouissances publiques d'abord, où son rôle était marqué; dans les solennités religieuses, dans les salons des grands, et jusque dans les séances académiques.

C'est ainsi qu'à Toulouse, les Jeux-Floraux faisaient oublier la faiblesse et la monotonie des Chants Royaux qu'ils couronnaient, et qui étaient écrits dans un français plus provincial qu'on ne saurait le dire, en admettant la lecture des vers *Ramondins;* aux fêtes de Noël, on représentait dans les églises des Pastorales, expression d'une foi toute naïve, quelquefois avec son grain de montant gaulois; les gouverneurs de la province de Languedoc, dans les ballets qu'ils offraient en manière de passe-temps à la noblesse du pays, appelaient l'idiome méridional à venir aiguillonner la belle humeur de ces réunions, comme si le langage vulgaire avait eu le privilége de pouvoir tout oser et tout dire.

Ainsi se produisit de ce côté ce mouvement littéraire. Dès que Goudelin eut donné, non pas le signal, mais le ton, le Midi suivit cette voie, et ce fut alors le beau temps de la littérature patoise, qu'il eut l'honneur, sinon d'installer, tout au moins de protéger et de soutenir de l'éclat de son talent.

Goudelin n'était pas, en effet, un de ces poètes rimant à l'aventure, qui ne savent au juste où ils vont; chez lui, tout était préméditation, jusqu'aux heureux traits de sa verve, qu'il n'acceptait définitivement qu'après

mûre réflexion. Sous ce rapport, il y avait en lui du Malherbe; mais son inspiration, toute contenue qu'elle soit, est, comme nous venons de le dire, plus vive, plus variée, plus féconde surtout que celle du froid réformateur. Son vers est aussi plus facile, plus coulant, tandis qu'il ne lui cède en rien pour le mécanisme de la versification et l'agencement du rhythme.

Mais ici commence vraiment notre embarras. Que devons-nous choisir parmi tant de richesses pour faire ressortir aux yeux de tous la vérité de nos jugements sur cette illustration, tenue en grande estime sans doute, mais encore incomplètement appréciée? Nous craignons de ne pas savoir nous arrêter. — En général, même dans le Midi, où le nom de Goudelin est si prisé, on ne cite guère de lui que ses Stances sur la mort de Henri IV, un sonnet pastoral et un ou deux Chants Royaux. Ces pièces de sa jeunesse, toutes belles que nous nous plaisons à les reconnaître, sont écrites, les stances surtout, avec quelque peu d'emphase et d'exagération; on voit que le poète de Toulouse s'est laissé gagner, avec tous les autres, par la mode nouvelle, devenue le suprême bon ton. Toutefois, il faut lui tenir compte d'avoir su, même à son début, s'arrêter sur la pente du mauvais goût régnant, au point de n'avoir cédé qu'avec retenue, et seulement dans les genres élevés. De cette manière, il ne s'affranchit jamais entièrement; il comprenait le grand vers alexandrin comme le comprenait Du Bellay; il le lui fallait sonore, pompeux, presque déclamatoire. Mais n'est-ce pas ainsi que l'employèrent nos grands poètes du règne de Louis XIV, Molière excepté? Lafontaine lui-même, rompu aux petits vers, familiarisé dès longtemps avec le style naïf des Trouvères, ne parvint à écrire en grands vers qu'en se guindant.

Voilà pour le style noble; mais dans les sujets moins relevés et jusqu'aux plus familiers, Goudelin, employant le vers de huit syllabes, n'emprunte rien à personne, et devient un modèle, en y déployant une verve fluide, jet de naturel coulant sans entraves, où le trait placé à propos ne sent jamais l'effort ni l'effet calculé. Son lyrisme est exactement adapté aux sujets qu'il traite; on n'y découvre aucune trace de cette vaine enflure, de cette façon embarrassée qui déjà faisait loi, ni de ces ombres jetées là où l'esprit doit être vivement éclairé et comme subitement illuminé.

Il est temps d'en venir aux preuves.

Parmi les compositions en grands vers, on distingue, ai-je dit, les

stances à la mémoire du roi Henri, quelques sonnets et deux chants royaux. Dans le Midi, tout le monde récite le début de la première de ces pièces, et, en effet, on ne saurait lui opposer rien de plus gracieux :

Jantis Pastourelets, que, dejouts las oumbretos,
Sentèts apazima le calimas del jour,
Tant que les auzelets, per saluda l'amour,
Uflon le gargaillol de milo cansounetos,

Petits rius, doun l'argen beziadomen gourrino,
Pradets, oun le plaze nous embesco les èls,
Quand la joueno sasou bous cargo de ramèls,
Augèts coussi se plaing uno Nympho moundino.

La Nymphe toulousaine ayant disposé à l'entendre bergers, ruisseaux et prairies, commence ses plaintes sur la mort du bon roi :

Quand del coumu malhur uno niboul escuro
Entrumic la clartat de moun astre plus bèl,
Yeu disi quand la mort, dans le tailh d'un coutèl,
Crouzèc le grand Henric sul libro de naturo,

De roumècs de doulou moun amo randurado
Fugic del grand soulel la pamparrugo d'or,
Per ana dins un roc ploura d'èl et de cor
Del partèrro frances la bèlo flou toumbado.

Et voilà le poète qui célèbre le mérite du prince tant pleuré de ses sujets :

Les fourtunables Reys doun le mounde fa fèsto,
Soun coumo de roubis pausats en roso d'or,
Oun le balent Henric, tout brasses è tout cor,
Ero le diaman qu'oundrao tout le rèsto.

La tèrro, en tremoulan al brut de sas armados,
Li dounao la bouts per soun prumiè seignou :
Tabe, per le plassa dins le temple d'aunou,
Le cèl l'abio fourmat à bertuts rapourtados.

Aco's el que su'l fi remetio la balanço
Taléu que la rasou se plaigno d'un afroun,
Aco's el que prenio la fourtuno pe'l froun,
Que clabelao pèy su'l scèptre de la Franço.

Henri IV est ensuite représenté comme un lion dans les combats, et c'est ainsi qu'après avoir énuméré les grandes qualités de son héros, Goudelin, entraîné par son indignation, apostrophe le misérable dont le bras régicide ne put être arrêté par les hautes vertus de Henri :

Dounc, ô tygre cruêl, piri que l'ours salbatge,
Pla t'abion poussedit las Feramios d'ifèr,
Quand ta scarioto ma s'anèc arma de fèr,
Seignour Diu ! contr'un Rey que daurao nostr'atge.

Qui te piegèc le bras de tant d'asseguranço,
Que nou fiblèsso pas jouts l'ourrou d'un tal cop,
Sampa l'esprit de nèyt que li trigao trop
Que bisso reboundut le soulel de la Franço.

Après ces plaintes si légitimes, ces regrets si bien sentis, ces colères si profondes, la pensée de la mort, celle des misères de la vie et des joies pures d'en haut s'emparent de l'âme du poète, la dominent, et il est ainsi amené au trait final, d'un effet si puissant, qu'on n'y reconnaît que par la réflexion un ressouvenir virgilien, tant le sentiment chrétien relève l'inspiration. Ecoutons Goudelin :

Escantit es le lum, usat es le bèl moble,
De qui la tèrro fèc l'aunou de soun oustal,
La descarado Mort, un cop tout à bèl tal,
Endrom dedins le clot le pages è le noble !

Le mounde es uno mar oun, coumo jouts de belos,
L'home sent quado jour qualque bent d'afflicciu,
Mès, nostre Rey coumoul de touto perfecciu,
Hurous hoste del cèl, trepejo las estelos (1).

Certes, on ne peut méconnaître dans ces beaux vers la touche d'un grand maître. Les stances de Malherbe, de la même époque et sur le même sujet, pâlissent à côté des stances du poète toulousain, et si quelques exagérations font tache dans ces dernières, que dire, sous ce rapport, de celles de son émule (2) ?

(1) *Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.* Virgile, Egl. V. — Racan avait aussi imité ce trait en se l'appropriant.

(2) Je me contente de citer les trois premières strophes ; c'est le duc de Bellegarde qui parle :

Nous avons déjà trouvé le sonnet cultivé, et jusqu'à l'abus, par Labellaudière; Goudelin en a usé avec mesure, mais en traitant ce genre comme il le demande, c'est-à-dire avec une rare perfection. L'un surtout, qui a été analysé avec beaucoup de goût par Lafaille, doit être, à juste titre, regardé comme une de ces heureuses exceptions qui, à de rares intervalles, semblent donner raison à l'opinion exagérée de Boileau. Quoique ce poème soit ce qu'il y a de plus connu des œuvres de Goudelin, nous ne pouvons donc l'omettre :

SOUNET.

Hièr, tant que le caüs, le chot è la cabèco,
Trataon, à l'escur, de lours menuts afas,
È que la tristo nèit, per moustra sous lugras,
Del gran calel del cèl amagabo la mèco,

Un pastourèl disio : b'è fait uno gran pèco
De douna moun amour à qui nou l'a bol pas,
A la bèlo Liris, de qui l'armo de glas
Bol reudre pauromen ma poursuto bufèco !

Mentre que soun troupèl rodo le coumunal,
Yeu soun anat cent cops parla-li de moun mal;
Mès la cruèlo cour à las autros pastouros.

Ah ! soulel de mous èls, se jamay sur toun se
Yeu podi fourrupa dous poutets à plaze,
Nen farè tant gintet que duraran tres houros.

Voici un second sonnet, dans lequel la recherche se prononce à la fin surtout, sans qu'il cesse pourtant de nous attacher. Le sujet est une

Enfin l'ire du Ciel et sa fatale envie,
Dont j'avais repoussé tant d'injustes efforts,
Ont détruit ma fortune, et sans m'ôter la vie,
M'ont mis entre les morts.

Henri, ce grand Henri, que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle âme, beau patron des célestes ouvrages,
Qui fus de mon espoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

invitation de bal faite aux demoiselles de leur village par des bergers, quelque peu beaux esprits, nous le reconnaissons :

SOUNET.

Bèlos, de qui le Cèl m'alèbo le bisatge
Quand bol brouda de lums soun gran habillomen,
E doun la gaillardio forço ta doussomen,
Que tout cor ba bouca jouts l'arquet d'un maynatge,

Guignoulet è Liris, perletos del bilatge,
Bous desiron fa part de lour countentomen,
Quand pifres è clarins, d'un gay resounomen,
Cèrcon de gratilhous les pès è le couratge.

Sense nous mespreza, per n'èstre que pastous,
Benèts tasta le gauch de bostres serbitous,
E guimba brabomen sur l'herbeto flourido,

Un decembre d'afas nou nous torro jamay,
A l'an de nostr'humou nou se trobo que may,
Que de milo plazes nous courouno la bido.

Les chants royaux sont dans le même ton que les sonnets ; ils offrent, avec quelques autres compositions, de délicieux tableaux de la nature et de la vie champêtre, encadrés dans des poèmes allégoriques conduits avec un soin extrême. Les églogues de Goudelin ont toujours une grâce parfaite ; on n'y trouve point les bergers de Virgile avec leurs luttes poétiques, les coupes ciselées offertes en prix, mais simplement des peintures empruntées à la vie réelle des champs, relevées de tout le charme de la poésie, c'est-à-dire de ces effets de l'art qui, tout en conservant la couleur vraie du sujet, font valoir jusqu'aux choses les plus vulgaires.

Prenons pour exemple le chant royal ayant pour refrain : *La biuleto de mars que nous meno la primo.* A peine levée, à l'aube du jour, tout en laçant son corset, tant elle a hâte, Liris visite dans son jardin les plantes préférées ; mais c'est surtout la violette, soigneusement cachée au sein de ses feuilles, qu'elle cherche à découvrir pour s'en parer. Elle a enfin cueilli la fleur printannière impatiemment désirée, et elle court heureuse la montrer au berger, qui l'attend dans la prairie voisine.

CANT ROUYAL.

La pastouro Liris mayti pren sa perneto,
E le loung del courset cordo les anelets,

Al punt que le soulel, en plegan la bouneto,
Pencheno soun pel d'or su'l naut des tucoulets ;
Be s'en ba debès l'ort prene la permenado,
Oun remiro se nays la planto semenado,
Sarclo dins un carrèu de bouïs passomentat
La pansejo, le gauch, le muguet-muguetat,
Mès, entre tant de flous qu'elo ten en estimo,
Fouzilho doussomen, dan le nas acatat,
La biuleto de mars que nous meno la primo.

Enta tantos, Liris, plus fièro que berreto,
Se fizo de braba tant de pastourelets,
Que fan pe 'l coumunal le palaman paureto,
Dan le bastou garnit de milo ramelets.
Dejà sort de l'oustal, dejà met en parado
L'amourouseto flou de poutets honorado ;
Un troupèl de mèmès la siéc à pas countat,
Dinquios oun Janouti, d'amour persecutat,
En demouran Liris, soulet se demarrimo,
Liris qu'à soun Bergè mostro per raretat
La biuleto de mars que nous meno la primo.

Bèlomen, ça dits el, coutinaudo Droulleto,
Que me fas desira le lum de tous eillets,
Per qui le cèl se plang que la tèrro souleto
S'honoro d'un pareil de bèlis souleillets,
Bèni moun riban blu, ma doublo girouflado,
Moun cantèl de pa blanc, moun mèl è ma caulado,
Aproprio bitomen de moun èl encantat
Aquel bèl bisatget oun l'Amour afustat,
A cops de biro d'or, deçà, delà s'engrimo,
E laisso-me senti sur toun se musquetat
La biuleto de mars que nous meno la primo.

Atal, en coumençan mant' uno cansouneto,
Toutis dous cap-é-cap gardon les agnelets
Que froun encountro froun assajon la courneto,
O guimbon sus las flous al sou des flajoulets.
Tant an menat de brut é tant fayt la cambado,
Qu'un'abeillo des pès en brounzin s'es lebado,
E tiro la malou d'un fissou despitat,
Per dedins las nazics lour au bailla couytat,
Mès quand bey ma Liris autalèu s'apazimo

E baiso sense brut, é tout bere quitat,
La biuleto de mars que nous meno la primo.

La merbeillo que siéc ta gentilo floureto
Per sobros de plaze crido les auzelets;
Le senil en fredous banto la couloureto,
Segoundat de taris é de roussignoulets,
De qui le dur-dur-dur al mièi de la ramado
Ten Floro rejouido é Diano charmado;
Un Zephir entretan y cour en libertat
E se chapoto tout dins le ros argentat,
Tant, de sa proprio ma, la naturo s'esprimo
A randre bèl le loc oun Liris a pourtat
La biuleto de mars que nous meno la primo.

Que de traits heureux, de gracieuses peintures, de ravissants tableaux! — Je me hâte et j'arrive à ne choisir qu'un petit nombre de compositions lyriques, là où tout serait à citer. Pourtant, il faut en convenir, le poète qui se sert d'un idiome populaire ne parvient que difficilement à cette parfaite convenance de style que commandent des genres si divers. Voici quelques poèmes que nous invoquons à l'appui de notre admiration; une chanson d'abord :

Dan quin moutet de cansouneto
Dirè jou gracios à l'Amour,
Que m'a triat un'aymieto,
Qu'en beautat mato le bèl jour.
Mès, hèlas! per èstre ta bèlo
Nou rèsto pas d'èstre cruèlo.

Tant de beautats qu'on s'imagino,
A moun sens, nou soun que rebrecs,
Quand soun bèl èl que m'embelino
Dins le miu mando sous lambrecs.
Per ta beautat, que tant honori,
Pastoureleto, jou me mori.

Un petit mè, dins ma cabano,
Me douno tout countentomen,
Siô que sur la primaygo lano
Yeu passe la ma doussomen,
O qu'el, en demenant la coueto,
Poupe sa mayre sur l'herbeto.

Douno-me'n un poutet en cambi,
E fazan tengan é tengan,
Atal, yeu troubarè relambi
Del mal que tous eillets me fan :
Bèni dounc, bouqueto sucrado,
Bèni me fa bèlo parado.

Comment négliger l'idylle suivante; elle est sous forme de dialogue et dans un rhythme remarquablement ingénieux. Un berger courtise Liris, qui se rit ou semble se rire de son amour :

— Ay ! per ayma mourirè lèu !
— Obe belèu ?
— Sense belèu, bèlo pastouro.
— Counto-me coussi ba toun joc ?
— Moun cor alucat à tout'houro,
Nou bol pas escanti le foc.

— Que te fa mal, paure douillet ?
— Le souleillet.
— Un ta bèl astre t'impourtuno ?
— Tout me crassissi permo d'el.
— O ! qu'es pla toucat de la luno
D'ana fa l'amour al soulel !

— Moun soulel, se bos tout sabe,
— Iau boli be.
— Es toun bèl èl enbelinayre.
— Nou fazan pas à fa l'amour.
— Yeu morio s'aco n'es l'esclayre
Que dins moun armo douno jour.

— Bergè, parlen d'autres afas.
— Nou podi pas.
— Mè salbi dounc enta'l bilatge.
— E yeu corfailli pauromen.
— O ! Dius, que be serio doumatge,
Ajan binagre bitomen.

— Amour, le fourtunable Diu....
— Adiu ! Adiu !
— Te pague d'aquesto butado.
— Amour é re me soun tout-u !
— Placio-li te randre coufado
D'un que jamay nou sio de tu.

Tout attache dans ce court poème : la gaucherie amoureuse du pâtre, sa tendresse, qui s'exalte, s'irrite, et arrive jusqu'à l'imprécation sous la fine raillerie de l'indifférente ou, nous l'aimons mieux, de la coquette villageoise.

Ici encore nous avons le regret d'omettre une foule de charmantes compositions, à commencer par le portrait de cette beauté de fantaisie (*Beutat fantaziado*), gracieux rêve d'amour du poète, jusqu'à celui si ressemblant, quoique grotesque, du Croquant (*Le Croucan*), un de ces routiers pillards d'alors, digne d'avoir été illustré par Callot. Combien ne trouverions-nous pas de ces petites pièces de vers qui sont dans toutes les mémoires et que nous nous complaisons à redire, entre nous méridionaux, aux heures de ces épanchements où se peint si vivement, trop vivement peut-être, notre attachement aux choses du pays natal ! Citons-en quelques-unes.

Dans le dialogue suivant, on reconnaîtra le ton railleur et provoquant tout à la fois de la jeune fille des champs, dont Virgile avait si heureusement saisi l'instinct de fine coquetterie :

Malo me Galatea petit, lasciva puella ;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

LIRIS A PEYRET.

— Coussi bas-tu, Peyret, ta triste é soulitari ?
— Mori de ta beautat, miserable caytiu !
— Se bos fa têstomen, bau quèrre le noutari ?
- Que podi jou douna, Liris, quand soun tout tiu !

Comme la recherche est bien déguisée dans l'épitaphe de ce bon aumônier, dont le poète a dit avec sensibilité :

Aci repauzo prisounié
Le paure cos d'un almouynié,
De qui la famillo bibento
De cinq soous n'a pas heritat,
Car le foc de la caritat,
Que tenio soun armo rousento,
Fazèc foundre tout soun argen
Sur la ma de la pauro gen.

Quel heureux début ouvre la description du jardin du président de Berthier :

Be t'augi be, Muso jouyouso,
Que me bènes randouleja;
Oyda, tourno-te passeja
Per las campagnos de Toulouso :
Disen que dinquios à Paris
Toun aynat Ramelet flouris.
Touto lengo pot fa merbeillos;
Mès per loutja l'admiraciu,
Un bèrs nous drubis las aureillos
Quand es clabat à perfecciu.

Avec quelle facile nonchalance le poète cède à sa muse familière tout en voulant lui résister! — Ne dit-on pas que ses premiers vers sont en estime de Toulouse à Paris? — c'est que toute langue peut faire des merveilles en poésie, mais à la condition que le poète atteindra la perfection dans ses vers; il hésiterait donc à recommencer, s'il n'était sûr de trouver l'inspiration aux lieux même qu'il va chanter, sous les bonnes grâces de son Mécène :

Yeu sabi, per y prene l'ayre,
Un loc de gracios é d'amous,
Ount uno Foun, grosso d'humous,
De cent beutats se ben ajayre;
Aqui tu seras en aunou
Jouts le noum d'un brabe Seignou
Qu'honoro tout de sa presenço,
E faras un Broutou noubèl,
Se, dins sous carrèus de plasenço,
Sa Grandou te bey de boun èl.

Las Piucèlos que sur Parnasso
An fayt miracles d'autres cops,
Aci bolen canta per ops
E fourrupa dan la grand' tasso :
Lour trabail, que jamay nou mor,
Enritchira de rimo d'or
Councos é nichos d'artifici,
Tant que sur les bassis goutens,
Tu pouiras ufri toun serbici
A l'Apolloun de nostre tems.

On sait quelle fut autrefois la vogue des Noëls, de ces chants populaires qui occupèrent, depuis le dix-septième siècle jusqu'aux troubles de

notre grande Révolution, une si large place dans les fêtes que l'Eglise consacre à célébrer la naissance du Messie. Ces compositions, sur lesquelles j'aurai à revenir, furent surtout écrites dans les patois des provinces. Goudelin a payé un ample tribut au goût du temps, et il l'a fait avec bonheur, sans toutefois s'élever aussi haut que dans les autres genres; on dirait que l'orthodoxie le gênait et le contenait outre mesure. Ses Noëls sont naïfs comme doivent l'être des récits légendaires. Pourtant une pointe de lyrisme en relève la forme; le poète n'y efface jamais le chrétien, et l'on y chercherait vainement quelque chose de l'ironie calculée, de la piquante malice, des impiétés hypocrites qui ont rendu célèbres et scandaleux les Noëls bourguignons de La Monnoye.

Tout en conservant une certaine réserve poétique, le ton de Goudelin se relève dans quelques compositions où le sentiment religieux l'inspire, comme dans son Ode sur la mort (*De la Mort, Odo*) et les stances sur la passion du Christ (*De la mort é passiu de Nostre-Seigne*) publiées, sinon composées, à la fin de sa carrière. Il dit de la mort :

Se fugèts ouèy, ça dits l'auribo,
Jà bous atraparè douma;
Balestièro de quado ma,
Flagèl de la persouno bibo,
De tout sèxe fau mous bouïgnous,
Truqui sur baylets é seignous,
Esprit, couratge, bouno mino,
Soun à moun bras indiferens,
E les èls d'aquelo moundino,
Morts nou faran plus les mourens.

Goudelin a aussi écrit en prose, dans un style fort maniéré, je dois le reconnaître, mais où le génie poétique brille par éclairs continuels. Son Avertissement au public placé en tête de ses Œuvres, le spirituel commentaire qu'il a donné de son premier recueil, les dédicaces de ceux qui viennent ensuite, nous le montrent toujours maître de son sujet et familiarisé avec les littératures ancienne et moderne.

Nous nous contenterons de citer l'épître à Philippe de Caminade, président au Parlement de Toulouse et chancelier des Jeux-Floraux, à qui Goudelin dédia la troisième fleur de son Bouquet (*Le Ramelet moundi*, — *Tresiemo Floureto*).

« MOUNSEIGNOU,

» Clytio l'autre cop Nympho, aro Floureto, nou bol pas desplega le

» bel ajançomen de sas féillos daurados que le Soulel nous li trameto
» qualque poutet de sas calouretos et coulouretos aymados. Un petit
» assemblatge de Gentillessos nou gauzo pas se dire Flloureto noubelo,
» se de bostros fabous, Mounseignou, elo nou retiro qualque doussou
» d'el, que tout soulet li sera so que le gran luminari del cèl es à toutos
» las estelos flouridos d'un partèrro. Bertadièromen, elo se ten fizo de se
» manteni jouts bostre Noum, perque le Souci, l'Englantino è la Biuleto
» sy soun retirados per despita l'injuro de cent siècles é nou se blazi que
» dan l'Eternitat. Yeu creirio boulountié que las tres Charitos se degui-
» zen en tres Flouretos, afi qu'en bous, elos pousquèsson saluda lours
» parentos ô béromen toutos las gracios d'un esprit rabissent. »

Les mêmes qualités et les mêmes défauts, ceux-ci le plus souvent exagérés, se font remarquer dans les prolognes pour des Ballets que Goudelin récitait, le visage recouvert d'un masque, à la mode italienne, dans les splendides fêtes que donnèrent à Toulouse les ducs de Montmorency et de Ventadour. Il faut, au reste, prendre ces compositions pour ce qu'elles sont et ce qu'elles devaient être, c'est-à-dire des divertissements selon le goût de l'époque. La grosse gaîté, on le sait, y avait sa place marquée, ce qui explique les traits nombreux qui nous blesseraient aujourd'hui et qui égayaient alors les plus aristocratiques réunions de la province de Languedoc. Mais il n'y a pas que cela, tant s'en faut; on y distingue une foule de saillies spirituelles, d'ingénieux rapprochements, de traits badins, reluisant sur des canevas le plus souvent mythologiques, agencés avec un art infini; ceci était à l'intention des esprits d'élite, le reste pour de moins délicats.

Goudelin ne composa que rarement en vers français, et bien lui en prit : la province, tout au moins celle de Languedoc, n'arriva que fort lentement à savoir suffisamment la langue française, ce que l'on constate en étudiant le peu qui nous reste de nombreuses tentatives faites parmi nous jusqu'à la fin du dix-septième siècle et bien plus tard encore. Ce fut pourtant un chant royal écrit dans le détestable français de Toulouse qui mérita à Goudelin, alors étudiant en droit, le prix du Souci d'argent aux Jeux-Floraux.

On comprend sans peine que les juges qui avaient eu le mauvais goût de couronner d'aussi méchants vers n'ouvrirent jamais les portes académiques au grand poète patois. Seulement, quand arrivait le trois de mai, c'était Goudelin qui leur venait en aide, à l'Hôtel-de-Ville, en y récitant des vers en langue vulgaire qui faisaient braver les ennuis

des chants royaux officiels et attiraient la foule à ces solennités. L'exemple donné par Goudelin fut suivi pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin ceux qui se disaient, si mal à propos, les descendants directs des Troubadours, devenus académiciens de par le roi, crurent déroger en tolérant la muse méridionale à leurs fêtes : détermination que déplorait un aimable esprit, Palaprat, enfant de Toulouse, cherchant à revendiquer, mais en vain, pour l'idiome *Ramondin* ses antiques prérogatives.

Honoré de sa ville natale, Goudelin, dont la gloire rayonnait dans tout le midi de la France, s'éteignit à la fin d'une longue vie, doux laisser-aller, fantaisie continuelle, écoulée, mais non épuisée dans la fréquentation de la Muse, les joyeux passe-temps, les gais propos et la culture de l'amitié, sans que ses mœurs en fussent jamais altérées. Toulouse n'a point cessé de lui être reconnaissante de la gloire qu'il avait fait rejaillir sur elle : aucun nom n'y est plus vivant que le sien.

La muse méridionale qui nous a conduits à sa suite, de la Gascogne à travers l'Albigeois, jusqu'en Provence, nous ramène par le Toulousain au pied des Pyrénées et aux confins de cette même Gascogne, notre point de départ, pour y rencontrer un poète dont le nom a été quelquefois prononcé, sans que ses œuvres soient néanmoins connues. Je veux parler de Bertrand de Larade, de Montréjeau. Uniquement voué à la poésie vulgaire et se déclarant inhabile à tout autre genre littéraire, quoiqu'il obtînt un prix aux Jeux-Floraux, en 1610, Larade chercha ses Mécènes à Toulouse, y contracta d'honorables amitiés, et mérita que Goudelin écrivît à sa louange une Odelette en patois toulousain, et un quatrain en français toulousain aussi.

Lorsque la *Muse gasconne* (La *Muso gascoune*) parut, en 1607, Larade n'avait que vingt-six ans, étant né en 1581, comme il nous l'apprend dans les vers suivants :

Mil cing cens heitante è un,
Larade be prengous nechensse ;
Quy nou counegue quada un
Assy aura sa counechensse.

Tout dans ce livre, ainsi que dans *La Marguerite gasconne* (*La Margalide gascoue*) et les *Mélanges* qui l'avaient précédé, atteste un esprit d'une culture fort ordinaire, que ne relève aucune qualité d'élite.

La *Muse gasconne* contient trois pastorales, dont une mythologique : les *Amours de Venus et d'Adonis* (*Las Amous de Benus et Adonis, dam la gelousie de Mars*), parades de tréteaux sans plan, sans intrigue, écrites dans un style commun et sans sel, même du moins fin.

Sa manière se relève quelque peu dans les chants royaux et les sonnets qu'il appelle *Tindets*, sans doute pour rendre ce mot à la gasconne. En voici un des meilleurs :

DIALOGUE DEU DESPIEIT ET D'AMOU.

TINDET.

Lou Despieit à l'Amou bailec uë desmentide,
Amou d'aco fachat loubs enpouigne au coulet;
Lou Despieit, en tout tems un tarible poulet,
Loubs baile en lou guahan uë grane estrementide.

Amou dichouc labets remetan la partide;
Nac bouy he sa dichec puch quet tenguy soulet,
An s'esclatara be lou son de ton pioulet,
Que trope heit me'n as deu tems de Margualido.

Mes tu sabes, Despieit, que jou soy un gran Diou,
E qu'a m'arebenga nou serey pas tardiou,
Lous Dious estan eou Ceou e noun pas en la terro.

Iou demory per tout, e lassus e debat,
Qui que ses, à la fin, puch quet tenguy debat,
Per ta mort, ses moury, mourira noste guerre.

Le triomphe de Larade est dans la chanson. Les compositions de ce genre que nous fournissent ses recueils sont de véritables *Pastourelles*, qui méritent d'être distinguées. Ces petits poèmes, quoique d'une invention peu variée et roulant tous sur les peines de l'amour, ne manquent pas d'un certain charme, qu'ils empruntent surtout à la gracieuse naïveté des tableaux et du langage. Sous ce rapport, Larade est le précurseur en ligne directe de cette pléiade de charmants poètes du Béarn, groupés autour de Despourrins et dont nous aurons un jour à nous occuper.

A en croire Larade, — et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? — il fut le premier qui, sur les bords de la Neste, ait chanté des odes et

des sonnets. Avant lui, personne n'avait, comme il l'a fait, composé d'une gaillarde humeur deux fois sept mille vers pour établir sa renommée, qu'en bon fils, il ne séparait pas de celle de sa ville natale.

Ey aumens lou prumè queu seu bort de la Neste
Cantec odes, tindets, deu tems de moun oneste,
Nat nan coy dauant jou heit, duẽ gouilarde humou,
Sept et sept mille bers, con horce saben prou,
Pèr he bioure moun noum e ma bille poublade.

On lira avec plaisir quelques-unes de ses pastourelles empreintes, comme toutes celles de ce poète, du sentiment tendre et mélancolique qu'éveillent dans les âmes la nature sauvage des montagnes et les vastes solitudes abandonnées aux pâtres :

CANSON.

Adiou, adiou, cent mille copts,
Bosques, tepes et mountaignetes,
Puch que jou perdy aux meilous opts
Lous pas, lous tems, las cansounetes,
Adiou, adiou, tepes hourquts,
Bosques, avetz, quasses bronquts.

Adiou esgouaus, adiou arious,
Adiou gaujouses aubaredes,
On lous mey morts tournauen bious,
En las sasous presque mes hredes;
Adiou gais pastourelets,
Reis de bousautis quan boulets.

Adiou moutous, oeiles, aignets,
Crabes, crabots, braus et brauetes,
Juncts que t'a poulidets anets
Jou hasey per las bergeretes,
Quan quauque cop sur la berdou
Dauy les franc de ma Condou.

La chanson que nous transcrivons, composée sur un thème bien usé pourtant, — les plaintes d'un amant dédaigné, qui menace une indifférente bergère d'aller mourir loin d'elle, — est relevée de traits heureux, d'accord avec le ton aisé de la composition.

CANSON.

James n'aury pensat,
Trop ingrate mestresse,
D'estre arrecompensat
De tante de rudesse :
Puch que tum'bos, ingrate, perd'atau,
Adiou, adiou, per tu moury m'en bau.

Oeils en rise mordens,
Noubs membren las oeillades,
Dab bostes treitz ardens,
Que cent cops m'aouetz dades,
Quan anauy desens lou boste ostau :
Adiou, adiou, per bous moury m'en bau.

On son lous segramens,
Ou son tan de promesses
De fis alechamens,
De traidoures caresses :
Puch que tu n'as que he de ton lejau,
Adiou, adiou, per tu moury m'en bau.

Digues un poc sy jou
Ey pronouciat paraule,
Que de touto douçou :
Per que m'es tu donc aule
Puch que donc tu t'auffenses quan nou cau,
Adiou, adiou, per tu moury m'en bau.

Jutgen un poc de pres,
Touquem à la consciense,
De he atau espres,
Quy prenere pacience.
Puch que jou souy per ta mou ta malau,
Adiou, adiou, per tu moury m'en bau.

Diou beray, è tout hort,
Jout' demandy justicie,
Contre quim da la mort
D'un treit de sa malicie :
Adiou, adiou, ô plasent Mourejeau !
Adiou, adiou, d'amou moury m'en bau.

Dans l'ode, dont nous ne citons que quelques strophes, Larade, tou-

jours poète berger, a recours à une poésie plus relevée, sans cesser d'être marquée au coin d'une simplicité appropriée au sujet.

ODE.

Diou t'ajut, pastoure,
Acy que souy jou,
Et doman plan doure
Que nouy serey nou :
Jou mory, jou mory,
D'extreme doulou.

Quan l'herbe ey hlouride,
Leu que cay la hlou
E se ren hletride,
E pert sa coulou :
Jou mory, etc.

Atau t'escay bere,
Per nou dam fabou,
En ta toucoüere
Bac couneguen prou :
Jou mory, etc.

Toute cause ey bonne,
Bonne en sa sasou;
Lou temps nou m'estonne
Tant com ta rigou :
Jou mory, etc.

Cambie, aoueillere
Ton aurioue humou,
Per estre mes bere
Ame la douçou :
Jou mory, etc.

N'auras en ta bite
Un atau pastou;
De Diou es maudite
En disen de nou :
Jou mory, etc.

James nou t'amade,
Qu'en ben, en aunou :
Adiou, courroussade,
Adiou, toute amou!
Jou mory, etc.

Larade composa encore dans une foule de genres, mais toujours sans élévation. Il se plaint en maints endroits, dans sa *Muse gasconne*, des fâcheuses affaires que Montréjeau lui suscita; ses épigrammes, l'une surtout, dans le goût obscène, me font craindre que le jeune poète n'ait mérité la juste sévérité de ses concitoyens. Du reste, quelle que soit l'opinion que nous pouvons nous faire aujourd'hui du talent de Larade d'après ses ouvrages, à la vérité de tons très-variés, ce qui laisse une certaine latitude à notre jugement, tout nous porte à croire qu'il fut suffisamment estimé de ses contemporains; lui-même avait une assez haute opinion de sa valeur, lorsqu'il disait en s'adressant à son dernier livre :

QUATRAIN A MON LIBE.

Mon hil, nou creinges pas la marcialle troupe,
Ny que lous mès sabens te donguen mès deu nas,
Que tou Pay ey beouet, negat, com bère soupe,
Deu nectar de Parnasse, ou tout om nou beou pas.

La suffisance avec laquelle Larade a signé le passe-port de ses vers nous servira de transition naturelle pour arriver à Guillaume Ader. Celui-ci fut un érudit médecin de Gimont, né, nous le tenons de lui-même, dans le territoire de Lombez :

De tout loc ne sourtis (Gouarrès), Lombès aunou de Saoue.
Lou m'en cariau païs, mes que peire ni graoue,
S'a bist deguens soun claus, è nouirit à l'entour,
Mille balens gouarrès, de qui jou dirè, un jour,
L'aunou à la bansoun dab autant de parade
Que l'Anèide aus Latis, aus Troyens l'Iliade.

Fier, comme on le voit, de son origine, Ader fit suivre dans tous ses ouvrages son nom de l'épithète de gascon, tirant vanité d'appartenir à cette province, qui, par un surcroît de faveur, après avoir fourni quelques seigneurs ayant fait leur chemin dans les armes et dans la politique, venait de donner un roi à la France. A la vérité, au moment où Ader publiait sa principale œuvre poétique, Henri IV avait cessé de vivre ; mais la cour n'avait eu ni le temps, ni même l'intention de se *dégasconner*, soit au point de vue du langage, ce à quoi Malherbe s'employa inutilement malgré son zèle pédagogique, au dire de Balzac, soit à celui des mœurs vantardes et fanfaronnes : le baron de Fæneste

posait toujours, sans se corriger, devant l'implacable plume de d'Aubigné.

Ader fut l'écho de cet esprit d'exagération et d'outrecuidance qui défraya si longtemps encore après lui le théâtre. Dans son *Gentilhomme Gascon* (*Lou Gentilome gascoun è lous heits de gouerre deu gran è pouderous Henric gascoun, Rey de France è de Naouarre*), se proposant de célébrer, dans une suite de longs récits, la jeunesse d'un gentilhomme accompli, il choisit naturellement un cadet de Gascogne pour représenter cet idéal de la noblesse de France. Il va sans dire que son jeune seigneur tient en toutes choses le premier rang dans le long apprentissage de la guerre, qui commence par l'escrime et la chasse, et finit par la prise d'assaut d'une place d'armes et le gain d'une bataille rangée, ayant pour résultat l'extermination des ennemis jusqu'au dernier.

On comprendra, sans peine, que Henri IV, qui flattait à si bon droit la vanité gasconne, ne pouvait être oublié par Ader; aussi est-ce lui qu'il invoque au début, en le prenant pour modèle. Il lui dit :

Touts aquets grans Roumans de qui la plume oundrade,
Eei depuch tant de temps dequie nous arribade,
Que banten un Hector, un balent Achillès,
Soun mès genecs que jou, sabens è bet parlès.
Mès s'aquets m'an passat de sciense et de lengouatge,
Jou courri d'aouant ets, è preni l'aouantatge,
De so que jou diré dab bertat é rasoun,
Que noun houc james un coum lou noble gascoun.
Gentilome d'aunou, de bertat è de race,
Nou pas per un trafic ni per croumpe d'uë place,
Mès heit à forse piçs en bèt miei deus coumbats
Noiurit de forse poudre, é bestit d'aquets draps
Que hilen dab martets, batanen à la horgue,
Per ana deus prumès quan lou pistoulet morgue.
Henric hilh de la Gouerre, è lou paï deu souldats,
Tu que t'as gouasaignat, en tant de grans coumbats,
Lou riche nom de Rei, è portes sur la lanse,
Autour deu nom Gascoun, la couroune de Franse,
Grasits-me que jou digue è d'escriougue perfeit
Un bouin è gran gouarrè au biou de toun pertreit.
Autreje è da se t'plats, au subjet que m'amuse
Tas armes per patroun, è ta glorie per muse.

Mais ce n'était pas encore assez à propos du roi gascon : aussi Ader, après avoir décrit la victoire si complète qui couronne les hauts faits de son gentilhomme, fait-il tomber des nues, et alors qu'on s'y attend le moins, sur le champ de carnage et au milieu de l'armée victorieuse, un bouclier, ouvrage de Vulcain lui-même, sur lequel sont allégoriquement burinées les belles actions du grand Henri et de ses nobles de Gascogne :

La nouë que peu ceu esparriquade s'ère,
Coun sus leu miei d'aoust uë nere peuglère,
Se capère de rouge, amuche un eslambret,
Dessarre quant è quant l'escharruscle d'un pet.
È poussade d'un bent, lèche ana deslambrade
Sus lou camp de bataille uë roundèle daurade.
Ancille deu païs que lou haure Vulcan,
Peu mandament dés Dius de sa deouine man,
A hourgat è batut, è graouade l'historie
Deu passaouant Henric dessus toute memorie.

Tout au milieu de ce chef-d'œuvre, dû au marteau d'un dieu, brille l'astre royal monté sur un dragon, et autour s'irradient, comme autant de satellites de sa gloire, ses trois fils et les nobles privilégiés qu'Ader veut flatter. Le livre lui-même est dédié à Louis de Nogaret de la Valette, duc d'Epernon, ce tant renommé cadet de Gascogne, qui tenait un si beau rang à la cour de France, depuis le règne de Charles IX.

Quant à la manière du poëte, elle se révèle tout entière dans les deux fragments qu'on vient de lire ; partout on rencontre cette même jactance. La Gascogne, s'admirant dans ce tableau de fantaisie, où elle crut se reconnaître, raffola de l'œuvre d'Ader. A en croire ses contemporains qui célébrèrent l'auteur en français, en latin, voire même en grec, suivant la coutume du temps, le médecin-poëte de Gimont avait laissé bien loin derrière lui Homère et Virgile ; ces louanges étaient certes à l'unisson du livre et de l'auteur !

Pour nous, le *Gentilhomme gascon* n'est qu'une suite de récits sans couleur et sans vie, platement versifiés, et où ne se fait jamais jour, même pour un instant, le sentiment poétique.

Avant d'avoir produit cette grande composition, Ader avait publié, dès 1607, un livret rempli de sentences morales rimées et disposées par quatrains, à la manière de l'espagnol Berin et de notre Dufaur

de Pibrac. Il intitula ce recueil : *le Caton gascon* (*Lou Catounet gascoun*), empruntant ce titre, alors en faveur, aux *Distiques de Caton*, ainsi que l'on appelait un livre de Caton le Censeur (*Carmen de moribus*). Les cent quatrains d'Ader furent fort goûtés dans toute la Gascogne et même en deçà, et leur vogue dura jusqu'à la fin du siècle dernier.

Citons quelques-uns de ces préceptes de morale et de conduite dans le monde :

N'aimes arren que nou se t'appartengo,
Seguich, lou dret en toutis les ahez,
Ben aquesit de tort ou de traouez,
Jamès sera qu'a malo fin nou bengo.

Nou prenguos pas mes ahez que ta peno,
E tous moyens nous pousquen suppourta;
Aquet que bo trop gran hech apporta,
Et cau que cajo, ou que perdo l'aleno.

Tant qu'om te sab forço argent en la bousso,
De toutis es moussur è compagnoun,
Quan nou n'as mès, delechat ès deu moun,
Coum si jamès counegut nou t'augousso.

Dits la paraulo, après l'aue pensado,
A gens sagrèts, que n'aymen pas le brut;
Atau ne ba deu perpau qu'as tengut,
Coumo 'deu bent, ou duo peiro getado.

Se hès plase, hè lou de bon couratge,
Sapios à qui, guerdot' de t'empacha
Que mou te caillo, à la fin, reproucha,
Qu'en regast per ó l'amie è son gatge.

Nou sios d'aquets qu'esposera ūo Moro,
Un arrebrec, mès qu'ajo forço argent,
Si n'as mouillè de qualque bouno gent,
L'argent s'en ba è la bestio demoro.

En terminant ses quatrains, l'auteur adresse le gracieux sonnet suivant aux galants hommes et poètes gimontais; il sera suffisant à faire apprécier son talent en l'art des vers français, et sûrement, après l'avoir lu, il ne viendra à l'esprit de personne de se plaindre de la préférence qu'Ader accorda à la muse gasconne.

SONNET.

Je ne veux ni ne puis me taire aveque vous,
Qui succez au berceau la bien disante muse,
Et quoiqu'autre sujet mes jeunes ans amuse,
Je veux nourrir mon âme en votre lit si doux.

Ce n'est pas que je sois envieux ou jaloux;
Mais mon âme ne peut, endurcie et pierreuse,
Venir auprès de vous, comme auprès de Méduse,
Ayant l'esprit au vers si vite et si fougoux.

Vous aimés tendrement votre Muse Gasconne,
Qui docte, riche et belle, en votre vers raisonne,
Et se fait écouter au langage voisin.

Je l'aime, mais non pas pour alumer des flammes,
Mais pour remedier aux erreurs de nos ames;
Et me dire, en effet, d'ame et corps medecin.

C'était là, à proprement parler, de la part du jeune médecin, qui dissertait doctement, en latin, de la peste et de la véracité des miracles de l'Evangile, faire, en style demi-barbare, acte de pure courtoisie (1). Cette bonne grâce à louer ses concitoyens porta ses fruits, et, comme nous l'avons dit, il en recueillit plus tard une si riche moisson de louanges, qu'elle aurait écrasé, sous son exagération, tout autre qu'un poète de Gascogne.

En pénétrant plus avant dans cette province, nous aurons à signaler plusieurs poètes qui disputèrent à Larade et à Ader le sceptre de la poésie vulgaire : à Auch, nous rencontrons Gabriel Bedout. Il naquit dans les premières années du dix-septième siècle dans cette ville, de laquelle il a dit en bon fils : « *Noste bile d'Auch ei auta plan, per parla, coumo per he, la mai, la princesse, la douts et la prumiero bilo de Gascougno.....* » Son père, honnête bourgeois, versé dans l'étude des belles-lettres, y exerçait la médecine, après y avoir rempli la charge de consul. Le jeune Bedout, étant venu étudier le droit à Toulouse, composa dans cette ville, à dix-neuf ans, une sorte d'élégie, *la Solitude amou-*

(1) *Enarrationes de ægrotis et morbis in Evangelio; opus in miraculorum Christi domini amplitudinem ecclesiæ christianæ eliminatum.* Tolosæ, 1620. — *De pestis cognitione, provisione et remediis.* Tolosæ, 1628.

reuse (*La Soulitude amourouse ou l'amourous soulitari*), qui le fit distinguer. Dans cette pièce de vers, il prend prétexte des rigueurs d'une belle et ingrate maîtresse, pour s'exercer dans le genre descriptif, au point, ce nous semble, d'en abuser : le ciel, l'enfer, les éléments, les campagnes, les prés, les ruisseaux, les montagnes, puis les habitants de la terre, de l'air et des eaux, y sont tour-à-tour ramenés comme motifs de ses trop longues doléances. Nous n'en donnerons que les trois dernières strophes, cette composition n'en a pas moins de quarante-cinq :

Boun Diu ! tan d'oubjèts ta dibers
Que jou canti deguens mous bers :
Ceu, infer, elemens, campaignes,
Prats tapissats d'erb'è de flous,
Arbes, arius, castets, mountaignes,
Auzèts, cigales è grillous.

Tout, enfin, he creche moun mau,
Quan tu nou'm bos da so qui 'm cau,
Tu, per qui tanta jou souspiri,
Après aüe loung temps begut
Lou bin dèchent d'un tal martiri,
Que'm aües so qui 'm es degut !

Jou speraüi per ma doulou,
Après la'spine quauque flou ;
Mès, elas ! ma bere traidoure,
L'arrelotge de tas fabous
Demore trop à touca l'oure
Qui deu courouna mas amous.

La *Solitude amoureuse* fut fe fondement de la réputation de Bedout, dont le talent ne s'éleva jamais plus haut. Mais au lieu de s'en tenir à des pastorales de ce genre, on le vit ne s'inspirer bientôt que des œuvres de Goudelin, alors dans toute la plénitude de son talent. Il s'essaya, à la suite de celui-ci, dans des genres très-variés, le prenant pour modèle en toutes choses, sans l'avouer néanmoins, et comme cela arrive presque toujours en pareil cas, l'imitant dans ses qualités les moins dignes d'estime.

En 1642, lorsque déjà Bedout avait atteint la quarantaine, ses vers, jusque là éparpillés, furent réunis et publiés sous le titre de *Parterre gascon* (*Lou parterre gascoun coumpouzat de quaoutre carreus*). Quoique l'auteur ait averti à la fin que cette collection de poésies gasconnes,

qui aurait pu s'augmenter de bien d'autres, avait été recueillie par ses amis et imprimée en son absence, l'économie du livre et surtout les préfaces dont il fait précéder chaque compartiment, prouvent la part que l'auteur y avait prise, et Bedout, si fier de son œuvre, fait là bien inutilement acte de fausse modestie.

Le premier compartiment du Parterre gascon est rempli par la *Solitude amoureuse* que j'ai déjà fait connaître, et dont l'auteur disait, en s'en exagérant le mérite : « Amics, bous aouets remarcat à l'entrado de » moun parterre, la beutat è l'audou de l'*Amourous soulitari ;* acos » uë flou que lous meillous nas an sentit dab plaze, è lous meillous » oüeils espiat dab admiratioun, si mesleu jou nou deüi dize qu'aco » soun milo flouretos que nechen l'uë coste l'aute per garni lou prume » carreu. »

Tout aussi peu varié, le second compartiment ne comprend qu'une de ces mascarades en prose, — passe-temps carnavalesque, alors en vogue, — composées sur le patron de celles que Goudelin avait écrites, comme nous l'avons dit, pour les fêtes de Toulouse.

Le troisième compartiment renferme des pièces diverses, parmi lesquelles il faut distinguer *Les plaintes de Dorimont* (*Dorimoun que se plaing de sa pastoure Jaquette*), et, dans le genre badin, *La mort d'un chat* (*La mort d'un gat*).

Dorimont se lamente ainsi, dans un style où la recherche fait tache :

Dous aire deu meu Gers, è tu, douce ribère,
Oun mous oüèils an jetat uë ribère de plous,
E bous auts, arbourets, qui couneguiets ma bère,
Coundats-lou mas doulous.

Petits anjous de bosc, qui dessus uë branquete,
Per me da lou boun jour entounats uë cansou,
Si bezèts per aci ma pastoure Jaquete,
Hazets-lou la lessou.

Pastourets d'alentour, qui benguts à l'oumbrete
Counda bostes amous au soun deu flageoulet,
Mentre que l'Espaignol se crame la berrete
Au hoüèc deu pistoulet.

E tu, troupèt d'aignets qui per acere prade
Repauzes à plaze dessus l'erb'è las flous
Entretant que Lidor, Thirsis è Filorade
Ban amassa grillous ;

Secretari d'amou, qui sabes ma tristesse,
E qui per m'escouta camines lentement,
Arriu, bigne, bergè, quan bejats ma mestresse,
Digats-lou moun turment.

Bedout continue de même jusqu'à la fin, et, comme on le voit, sur le ton de *L'amoureux solitaire.* C'est, à proprement parler, une seule pensée délayée dans dix strophes, pour arriver à cette conclusion inattendue :

Adiu, Jaquet', adiu ! lou ceu, lou tens, ma pène
Haran de leu qu'un jour tu cambiaras d'umou,
Quan beges Dorimoun renesché de sa cène
Coum'un phœnix d'amou.

Le quatrième et dernier compartiment est tout dévotieux; il s'ouvre par un chant royal, jeté dans le moule de ceux de Goudelin, hormis le talent poétique. C'est une allégorie obscure, embarrassée, mal conduite, écrite dans un style plein d'intention, sans toutefois arriver au genre élevé, que Bedout semble ne pas avoir pu atteindre. Puis viennent des *Noëls* insignifiants, suivis de *Prières* en prose, qui peuvent être très-orthodoxes, comme l'auteur l'affirmait, mais qui n'ont certainement aucune valeur littéraire.

Outre le reproche que nous avons fait à Bedout de refléter trop souvent et fort incomplètement Goudelin, on découvre dans sa manière un défaut plus répréhensible encore. Au lieu de s'appliquer, comme ses émules de la Gascogne, à maintenir dans ses écrits la pureté de l'idiome aquitain, il ne cesse d'y déroger. En vain cherche-t-il à s'en excuser, — ce qui prouve que ses contemporains lui en avaient fait la remarque ; — il dit à ce sujet : « *Jou èi emplegat lous us* (mots), *per so que soun bous gascous, è per hugi l'equiuoque, è lous autes, per so que soun tabe gascous, è, quan no'un seren pas, per so que lous bers m'ac permeteren.....* »

Enfin, si Bedout écrit en patois, il pense en français, et dès-lors il ne fait qu'un très-rare usage du génie particulier au dialecte dont il se sert, renonçant ainsi à la seule pointe d'originalité qui, après tant de concessions faites à la langue d'outre-Loire, restât encore à la littérature méridionale.

Tout en maintenant dans ses compositions la pureté du langage aqui-

tain, Louis Baron se laissa trop gagner, lui aussi, à la manière française. Il était né à Pouyloubrin, non loin d'Auch, en 1612. Etudiant à Toulouse, ses succès dans les belles-lettres le firent tellement distinguer, qu'à vingt et un ans il entrait professeur-régent au fameux collége de l'Esquille; trois fois il remporta des prix aux concours des Jeux-Floraux.

Un charme particulier l'attira vers la poésie en langue vulgaire, charme qui s'accrut encore lorsque, après avoir renoncé au barreau, il se fut retiré dans son village natal, auprès de son père, qui exerçait les fonctions de juge dans le comté d'Astarac. Il s'est complu à chanter, dans une ode, cette solitude préférée.

ODE A L'AUNOU DE POUYLOUBRIN.

Canten, gascounes pastouretes,
Las bigarades mountaignetes,
Deu tucoulet de Pouyloubrin;
E per sa glorie, qu'es ta bère,
Hassan tinda per la ribère
Lous fredous de nostre clarin.

Aquet bèt loc de ma nechence
Merite, per recounechence,
Un couneert ta plan ajustat
Qu'au dous aire de noste Muse
L'embeie se trobe camuse
E lou prets de noste coustat.

Au plus haut d'aquere montade,
Mille arberets hèn la ramade,
E surtout au soumet d'un tap
Coubert d'un tapis de berdure,
Oun tout lou jour l'oumbrete dure,
Uë grane oume leüe lou cap.

Las Nymphes dansen la pabane
Sur la poumpouse barbacane
Oun ère teng sas arrasics;
E l'amour que y hè besiadures,
Per esprouba s'an las cars dures
Lour y beng da quauquès pessics.

Un castel de peyre carade,
De sa bieillesse hè parade,

Sur uë tour bastid'en orbat,
Qu'a sous titres en letre rouge,
Doun le fret, lou bent ni la plouge
N'an destintat lou mendre mot.

Acy, qu'un ayre salutari
Es medici è pouticari,
Nou s' parle pas de recipès;
E ses aute mau ni feblesse,
Las gens mourichen de bieillesse,
Si nou s'ausicen tout exprès.

Deu temps qu'un rebers de fourtune
Cassec Apollon et Neptune
Deu palais on lotjon lous Dius,
Neptune à Troyes massounaüe,
Apollon acy cansounaüe,
Tout au loueng d'aquets arrius.

La douts de noste hount countente,
Lou mès alterat destalente
Dan soun cristail, qui semble bin,
E lou Gers quand la be ta fresque,
Tout escounut, deguens la cesque,
Nou gauze pareche l'Estiu.

Echo, soulamen acy ploure
Quan lou soubeng lou temps è l'houre
D'aquet ta malhurous akè,
Qui neit è jour la tourmentaüe,
Quan Narcisse qu'ero pregaüe
Lou digoug que n'ac boulè hè.

Per naüe pas mès de bergouigne
Jou bouti fin à ma besouigne,
E pregui que d'aquet tepè
Toustens lou ceu prene la cure,
E que de nade malbenture
Nouy boute pas jamès lou pè.

Voilà le tableau, — nous l'avons beaucoup abrégé, — que Baron a tracé de Pouyloubrin, et dans lequel il s'est délecté jusqu'à s'y oublier, comme on s'oublie aux lieux qu'on chérit. Il en a fait de même dans son ode à l'honneur de la Gascogne (*Ode à l'aunou de la Gascougne*), où un peu de vanterie était de mise, n'eût-ce été qu'en faveur du sujet :

Enquoère que la bère race
Deus omes que nèchen aquiu
Merite que quauque gran Diu
Bengue deu ceu prene ma place ,

Ses menti jou podi soustengue,
Au dise de bèt arramat,
Que countre aquet noble climat
Toute la terre n'a que tengue.

Sa charmante description du printemps (*Lou printens*) devrait ici trouver sa place, si nous n'avions encore quelques emprunts à lui faire, l'un surtout où brillent les qualités de son esprit et de son cœur.

Baron eut de nobles amitiés; parmi toutes on remarque sa ferveur pour Goudelin. Attaché d'affection au grand poète de Toulouse, plein d'admiration pour son génie, il lui adressa, de son vivant, des vers à l'occasion de la dernière fleur de son bouquet poétique. Lorsque la mort eut éteint l'astre éclatant de la poésie méridionale, Baron exhala ses regrets dans une ode qui mériterait d'être reproduite tout entière :

La Hlou que prengoug de sa man
Nou pergoug pas lou lendeman ;
Aquere en pourtèc mès de mile,
E deus broutous d'un pé soulet,
Se coumpousèt lou Ramelet,
Que flaire per toute la bile.

Qui nou sab pas que sas cansous
Fournichen toutes las douçous
Que pot demanda la musique ;
Près d'un cap d'obre ta plasent,
En la bouque deu maudisent
La lengue beng paralitique.

Toulouse, tu nou'n podes mès !
Roume a perdut per tout jamès
Sous Houraces è sous Birgiles,
E la Grèce a bist entutat
Soun Houmère qu'a meritat
D'estre bourges de tant de biles.

En touts aqueris esperits
Qui soun estats ta fabourits

De las Hilbetes de Memorie,
Enquoüere que perden lou cos,
Lechen au bach force d'echos
Que retentissen de lour glorie.

Atau deu famous Goudelin
Lou renoum n'aura jamès fin,
E sas Hlouretes ta bantades,
Dab lour lustre qu'an meritat,
En casau de l'eternitat
Se beiran tout james plantades.

. . . .

Adonné, comme nous l'avons dit, à l'étude des anciens, Baron appliqua parfois son facile talent à imiter, assez librement pourtant, les lyriques latins, dont, au reste, ses œuvres originales offrent de nombreuses réminiscences. Sous ce rapport, il fut l'un des premiers à entrer dans cette voie, où le suivirent une foule de nos poètes. Dans son ***Ode à Calixte***, il prend Horace pour guide — (*Ad Manlium Torquatum*), — et il exprime avec une grâce naïve le retour du printemps après l'hiver rigoureux, la diversité des saisons, la fragilité de notre existence, sans négliger les charmantes images que la mythologie avait fournies à son modèle :

Lou fret a pleguat en Scythie,
Lou tems n'a res que nou sie dous,
E loüi de nostes terradous,
Lou ben barbegelat perseguis Orithie.

Las Gracios dansen toutos nudes,
E tenguen lou bal nèit è jour,
Las Nymphes, toucades d'amour,
En un roc ahumat nou soun mès escounudes.

Per tout s'entreteng l'allegresse,
Lou plase court per tout estrem,
A la bengude deü printem
Noste cos adroumit he biarda la paresse.

Mès lou bet tems, bère Caliste,
Nou dure pas tout-à-james;
Lou jour, la semane, lou mes,
Passen coumo le treit per d'aoüant noste biste.

A la fin toutis en de passe,
E disparèchen coum bèt hum,
Tantos hè cla, tantos hè crum,
E res d'assegurat nou demor'en uë plasse.

Caliste, tas lises gantetes,
Oun es le paradis d'amour,
Se blemerin au prumè jour,
Coum hen, en plen youer, las plus belles hlouretes.

Diane se trobe petite,
E per tant que pregue lous dious,
Nou pot remettre au rang des bious,
L'esperit innoucent de soun caste Hipoulite.

Si jou nou conserbi ta glorie,
Toun renoum se troubara court,
E toutes lous qui t'hen la court
Nou dresseran jamès d'autas à ta memorie.

Tel est le ton naturel et uniforme de Baron, se traduisant en un style élégant et facile, avec quelques mignardises semées çà et là, sans fadeur pourtant; il ne s'élève jamais plus haut. Néanmoins, la délicatesse des images qu'il rend et des sentiments qu'il exprime, l'heureux choix des termes qu'il emploie et le tour relevé de sa pensée, donnent un charme réel à ses vers et font de lui le plus gracieux poète de la Gascogne. On se le représente livré à une molle indolence, passant sa vie — (il mourut à cinquante et un ans, à Pouyloubrin) — en doux loisirs, distribués entre sa famille, ses amis et la Muse, redevable du paisible bonheur que reflètent si bien ses poésies à la douceur de ses mœurs et à l'oubli de la renommée.

Pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, l'Armagnac eut aussi son poète : Dominique Dugay. Né à Lavardens, il s'y retira après avoir pris ses grades de docteur en médecine et y pratiqua l'art de guérir, tout en y composant force vers gascons qui répandirent bientôt son nom. Il obtint aux Jeux-Floraux la Violette, en 1690, et l'Eglantine trois ans après, pour deux compositions françaises que recommande seulement une étude suffisante de la langue nationale. En même temps, Dugay récitait à Toulouse, dans les séances publiques du mois de mai, ses œuvres gasconnes, qui, nous le croyons, décidèrent les juges en sa faveur, plutôt que ses œuvres françaises, ces dernières n'ayant été com-

posées, ce semble, que pour répondre aux exigences du programme académique.

La vraie manière de Dugay est la manière gasconne ; le dialecte qu'il emploie lui est familier, trop familier peut-être, car il ne sait pas l'assouplir et s'en rendre maître, au point d'en tirer une langue poétique digne de ce nom ; et si Dugay a une façon plus franche, plus déterminée que Baron, c'est aux dépens de la distinction qui lui manque et que son émule possédait si exquise ; sous ce rapport, les taches que l'on remarque dans les sujets badins qu'il traite deviennent des défauts réels lorsqu'il touche à des sujets élevés.

Vaincu au concours des Jeux-Floraux de 1689, Dugay se présenta l'année suivante à ses juges avec trois ou quatre suppliques à la main, choisissant, en concurrent bien avisé, pour son patron, le président Fieubet de Maniban, chancelier des Jeux. Il disait entre autres choses à ses juges (*A Moussurs dels Jocs de Damo Clamenço*) :

Ajam, nobles Moussurs, dats me boste suffratge,
Nou bous recusets pas permo deu parentatge,
A mens de housilla tout lou biél têstomen,
Degun mou'm pot prouba que legitimomen
Y ajo, acy, de tans-qu'èts, nat juge que m'attaigno,
Ni que sio moun amic à modo de Bretaigno :
E quan aco sere, Moussurs, hèts un effort
Dab aquestes Goujous, joun serèy prou d'accort.

Counsiderats, au mens, que sense nado ajudo,
You'm trobi acy deguens coum yo pèyro cajudo,
E se boulèts sabe qu'ei ço que'm ya pourtat,
Acos bosto justicho è bosto integritat.
La soullicitatioun de tout tems rebutado
A tant esparricat bosto gran renoummado,
Que n'aprehendy pas que me doungats deu mus,
Mens enquoué que bouillats que m'entourne camus,
Empechats-me, s'etz plats, d'aue aquero bergouigno ?
E nou boulentets pas que quan tourne en Gascouigno,
Lous que'm saben aci digon, à tout perpaus,
Yè gouase ? lou quan cassat à cops de cabessaus.

S'il s'applique à traiter un sujet grave, comme il l'essaie dans ses *Stances morales* (*Stanços mouralos*), il se borne à versifier des lieux communs sur la mort :

L'arrêt es dat, que cau moury;
Nat remèdy nou pot gouary
La mès pouchanto creaturo.
Lou rey, lou prince, lou bourges,
Pagon ta plan coum lou pages
Aquet tribut à la naturo.

L'exemple mous es trop present;
E ço que ya de mès prusent,
Noste fourtunable Daufino,
Qu'a ût despuch pauc acquet sort,
Per se garanti de la mort
N'a pas troubat nado lesino.

Puch qu'ac besem, è que's atau,
Attendam-nous, touts coumo cau,
A la fin que se mous aprèsto;
Biscam dounc plan, per plan mouri;
Qui biu plan nou pot pas peri;
De mau biûe, malo mort rèsto.

Ce ton ne varie pas jusqu'à la fin, et rien ne rehausse cette poésie traînante et décolorée.

En vain dans un chant royal (*Alcinoûs souignous deu casau de Corcyro*) (1) cherche-t-il à guinder sa muse, ses vers alexandrins restent au-dessous de ce genre. Le poème d'ailleurs se développe si obscurément que c'est à peine si on en a le mot, à la fin, même après l'explication que Dugay en donne, et dans laquelle il rappelle sa précédente défaite aux Jeux-Floraux. La voici :

D'Ulici patient, d'ab la boux emprountado,
Jou deplori, hillots, lou malhur deu Gascoun
Qu'aouc tanto de nas per la prumèro annado
Que s'ensajèc d'archa ser lou mont Helicoun,
Peu casau renoumat en las obros d'Oumèro,
Enteni aqueste loc oun l'espèrit hè chèro :
Loc que lou maubès tems aure detja gouastat
Se bistoment caucun nou l'aousso artetat;
Mès qui, gran Maniban, que tout lou mon admiro,
Acos bous, è per tant jou bous èy noumentat :
Alcinoûs souignous deu casau de Corcyro.

(1) Homère a célébré dans l'Odyssée les jardins d'Alcinoûs, roi de l'île de Corcyre (Corfou), et raconté la généreuse hospitalité que ce monarque offrit à Ulysse naufragé.

Dugay a mieux réussi dans une composition à laquelle il n'a point mis de titre, et qui, à en juger par les caractères typographiques qui, dans le recueil, la distinguent des autres œuvres du poète, avait à ses yeux et à ceux de ses amis un mérite hors ligne. Au début, il parle des ennemis de la France, — les Espagnols et les Sardes, — qu'il traite avec un profond dédain, en paraphrasant ce vers bien connu de l'Art poétique d'Horace :

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Yo mountagno, autes cops, en gran mau de mainatge,
Amiaüo tant de brut, que tout lou besiatge,
A l'entene, cresouc que hare yo Ciutat :
Mès de que s'acouchèc, après tout, d'un arrat.

Yo tan fablo, Moussurs, enquoüè que mensoungèro,
Abarrèi lous ahès se trobo bertadèro,
Coum om bei en estiu qu'un auratge brounent,
Bèt souben nes are qu'un eschaure de bent.

Atau des enemics ligats contre la Franço,
L'embejo descarado è la soto arrougança.
Quan an de touts estrems samoüat lou terrotrum,
Nou soun jamès are qu'yo mountagno de hum.

On aura certainement remarqué que la plupart des traits de cette heureuse imitation et de la moralité qui vient à la suite sont empruntés à la délicieuse fable de la Fontaine : *La Montagne qui accouche*, alors dans toute sa primeur.

Comme Baron, le poète de Lavardens prit plaisir à imiter Horace ; une fois ils traitèrent le même sujet, l'ode *Diffugère nives;* on connaît la manière de Baron, avec sa légère pointe de philosophie sensuelle ; voici celle de Dugay : l'ode du lyrique latin, sous sa plume, comporte une moralité chrétienne, sans perdre toutefois aucun des traits de la mythologie. Si son style est moins assoupli que celui de son émule, il montre plus de vigueur que lui, et l'imitation se tient aussi plus près de son modèle :

Aro que lou tor es passat
Diu sap en nostes prats coum l'herbeto ba creche !
La hoüeillaco detja coumenço de paretche,
E lou cabeil deu blat sourtich tout herissat.

La terro beng de prene un bisatge fort gay,
L'aygo que cour tout dous de pachèro en pachèro,
Nou campejo pas mès degueus nosto arribèro
E respètto lou mes de may.

Rejoüiscam'us dounc Goujous;
Las Gracios toutos despuillados,
Las Nymphos cargados de flous
Mous coumbidon à hè forço sauts è camados.

Demèst nostos rejouissanços
Sounjen pourtant à boun assient,
Que lou tems, lou mès arrisent,
Nou permet pas qu'ajam de loungos esperanços.

Tout cour en arremouliėja
A l'entour d'un cercle immoubile,
Lou tens nou hè que cousseja,
De crese l'arresta sere plan inutile.

De nousaus noun es pas atau
Quam em en la demoro nero,
Tau punt qu'aüem biardat d'aqueste coumunau
N'en arrem qu'oumbro è que poubero.

Hassam, Hillots, de bounos obros
Que pouscon gratüilla la justicho de Diu,
Tau, que douman nou deu pas èste biu
Boulere plan n'aüe de sobros.

Dugay fut donc un esprit cultivé, comme tous les poètes de son temps et de son pays qui viennent de nous occuper, suffisamment nourri des anciens, qu'il se plut à imiter, sans atteindre toutefois à l'atticisme des modèles.

Louis Baron et Dugay nous ont ramené au pur gascon, dont Bedout nous avait détournés un moment. Jean-Guillaume Dastros nous y maintiendra. Nous avons de lui deux poèmes didactiques publiés sous un même titre : *Le triomphe de la langue gasconne* (*Lou trimfe de la lengouo gascouo aus playdejats de las quoüate Sasous et deous quoüate Elomens daoüant lou Pastou de Loumaigno*). Ce sont les plaidoyers des quatre saisons de l'année et des quatre éléments, prononcés devant un berger de Saint-Clar de Lomagne, qu'ils ont choisi pour juge. En dehors de cette œuvre capitale, nous connaissons de Dastros une ode à la louange de Goudelin, qui lui mérita une gracieuse réponse

du poète de Toulouse; un recueil de noëls et un catéchisme très-abrégé, mis en rimes pour en rendre la récitation facile aux plus simples parmi le peuple. Ce dernier ouvrage, aujourd'hui fort rare, rappelle avec les noëls, que Dastros était prêtre.

La manière de ce fécond poète réside toute dans une sorte de facilité triviale, n'arrivant jamais, même comme exception, aux grâces du langage. C'est une causerie mesurée et rimée, qui revient la même dans toutes ses compositions. Ce qui paraît irréprochable chez lui, c'est son respect, disons mieux, son amour pour le dialecte de sa toute petite patrie, la Lomagne. Il va sans dire, et ceci est un trait commun à tous les poètes de la Gascogne, d'où qu'ils viennent, que chacun d'eux regarde le patois dont il se sert comme la fine fleur du langage de la province tout entière. Pour Dastros, cette merveille ne dépasse pas un territoire de sept lieues!

Crey-me, gascoun, n'ajos bergouïgno
De nosto lengoüo de Gascouïgno,
Ni de l'augi, ni d'en parla
Coumo à Laytouro è à Sent-Cla.

Goüè qu'es la soulo legitimo,
Qu'es la hlou, la pèrlo è la primo
Que parlo lou gascoun courau,
Lou gascoun blous è naturau
En un mujoulet de sèt lèguos.

Indiquons les poëmes de Dastros, et d'abord les plaidoyers des saisons de l'année, venant débattre leurs prétentions à avoir le pas l'une sur l'autre devant un simple berger, tenant sa cour et donnant ses arrêts aux bords de l'Arrats, modeste rivière traversant la fertile Lomagne, le pays natal du poète. Il était né à Lagarde, près de Lectoure. Voici comment Dastros débute dans le prologue qui précède les débats; c'est le berger-juge qui parle :

Un jour deou gayresc mes de may
Jou m troube suou ribatge gay
De l'Arrats, pastenc de Loumaigno,
Delioürat de touto magaigno
Oun nou hasioi que braga,
Esperan l'ouro d'alarga,
En tira quauques cops d'arrounos,
Quant tout en fourmo de persounos

Daoûant mous oûeils s'aparin plan
Las quoûate tempouros de l'an.

De las Nimfos deou moun la pèrlo,
La Primo paric touto stèrlo,
Mageno bèro coum'un jour,
Touto jouguinos, touto amour.

Er'èro d'yô fayssou supèrbo,
Touto habilhado d'un berd d'hèrbo,
Passomantat de milo hlous,
Bigarrat de milo coulous,

E de sa peilho lou haudatge
Ero chamarrat de ramatge,
Oun milo auzets pintrats au biou
N'aoüen manquo que deou piou piou.

Teffle, amarriat è de boun atge,
Escarrabilhat personnatge,
Massip, plan brabe è plan gentiou,
A la près seguichè l'Estiou,
Bestit de telo fort leugèro,
Deygaoüerat denquio l'aychèro.

Cabeilhs de blat touts barbejats,
D'orch è de segle abarrejats,
Lou serbichen, ses auto finto,
De gorros, d'escharpo è de cinto.

Au loc de daguos è pugnaus,
Et pourtaoüo dailhos è haus,
Soun cot ero cargat de palos,
De hourquos, lagets è bibalos.

Grassietto coum'un cougoumet,
Mamoto coum'un cousoumét,
L'Autouno à siéc se m'aparic,
Qû'au telèou courouc à l'abric
Duo aubaredo plan hoüeilhado,
De coulounbin èr'abilhado.

Ero aoüè per pendens d'aureilho
Dus arrasins ses nado hoüeilho,
Sous autes jouyèous touts toucans,
Bracelets, cintos è carcans,

De qu'om bey las nobios floucados
Eron de poumos entroucados.

Rouge coumo bèt cherubin,
Housso de hoüec, housso de bin,
Ardon, è gran coumo en yô garbisso,
Embourboussat en yô perisso,
Dab soun gran cap tout estroupat
Prumè d'yô coho per debat,
Touto embiroüado de dentèlo,
E per dessus d'yô gran chapèlo,
Que nou muchaoüo arre qu'eou nas,
Dab yos mitanos en sas mas,
En sous pès yos granos pantouflos
De pailho, caudetos è mouflos,
Yoüèr, lou bèt darrè bengouc.

E puch quad'un d'ets me digouc
Qu'est s'èron amassats touts quoüate
En ma presencio per debate
Lou prèx, lou d'aoüant è l'aunou,
E qu'ets s'en estaoüon en jou.

Jou dounc de touto ma sapienço,
Lous prestè boulentès audienço :
La Primo de jou s'aoüansèc,
E la prumèro coumensèc.

Et dès-lors, les saisons commencent à entonner leur éloge. Après avoir longuement fait valoir leurs avantages, elles se taisent enfin, et le berger de l'Arrats, arbitre en dernier ressort, prononce l'arrêt suivant, donnant raison à chacune d'elles, en juge avisé qu'il était, trouvant que tout est pour le mieux dans l'ordre et le retour des divers temps de l'année :

Aquô nou sire pas assès
D'aoüe escoutat ta plan debate
Las Sasous de l'an toutos quoüate,
Si l'om no'ous jutjo lou proucès.

Jou nou hu jamès aboucat,
Jou n'è jamès lègit Bartolo,
Jou è pauc de sen, la tèsto holo,
E sonn badoc coum' un aucat.

Mès encoüa jou'm senti prou hort,
Puch que sur jou l'om s'en repauso,
De da jutjomen à la causo
E nou bouy arre deou report.

Jou boli de mès espera
Deou jutja dab tant de prudencio,
Que nado d'eros, en conscienço,
Nou pouyra pas s'en apera.

Ni nou harè coum aquet pèc
Que per aoüe, suou tepe d'Ido,
Jutjat Benus la mès poulido,
Tant de magaigno se croumpèc.

Jou arroumii lou playdejat,
Mot-à-mot tout jou l'especuli,
E toutos las rasous calculi,
Car jou ne punt de prejutjat.

La Primo a demuchat ta plan
De sous auzèts la meloudio,
E de sas hlous la goüailhardio,
Qu'ero es la mès bèro de l'an.

L'Estiou a demuchat ta plan
Lou besouing qu'an las creaturos
De soun blat è de sas mesturos
Qu'et es lou mès ob de tout l'an.

L'Autouno a demuchat ta plan
La richesso de las peyrignos,
De sous bergès è de sas bignos,
Qu'ero es la mès richo de l'an.

L'Yoüèr a demuchat ta plan
Lous plases que gousto sa panço,
Soun cauha, sous jocs è sa danço,
Qu'et es lou mès aysat de lan.

Si toutos an dounquos rasoun
Qu'in gausara coundanna nado,
Ni bouta de touto l'annado
Lüo d'aoüant l'auto Sasoun.

Si cau per toutjour un Arrèst
Sur aquero dousso countèsto,

Ajats l'aureilho touto prèsto ;
Deou prounouncia jou soun tout prèst.

Asso's un Arrèst plan estret,
Oun non y a que tres parauletos;
Tenguèts dounc las aureilhos dretos
E rechechenguèts : Toutos an dret.

Tout se passe de même dans le plaidoyer des quatre éléments, ouvrage que Dastros a développé avec plus de complaisance encore que le premier, et qui conclut exactement comme celui-ci ; c'est pourquoi il suffira de rapporter les quatre derniers vers de l'arrêt :

L'Ayre es Rey au loutgis deoüs bens,
Lou Houec au Houec, la Tèrro en Tèrro,
L'Aygo en l'Aygo, è sès auto guèrro
Horo de Prouçès ses despens.

Cette poésie, sachons-le reconnaître, est froide, décolorée, sans qu'une seule image, qu'un trait, qu'un sentiment, qu'une intention, viennent surprendre l'esprit ou le cœur à travers ce canevas didactique. L'ode que Dastros adressa à Goudelin n'est guère plus poétique ; ses noëls et son catéchisme, comme on devait s'y attendre, le sont chacun un peu moins. Aussi l'impression qui reste après avoir lu les ouvrages de Dastros, c'est de se le représenter comme un de ces ecclésiastiques, faisant passe-temps des lettres, un peu à la gauloise, quand ils l'osaient; mais étant au fond pleins de respect pour les principes honnêtes et chrétiens. Chemin faisant, nous rencontrerons quelques-unes de ces bonnes natures dont la gaîté fut tempérée par une douce morale, image de leur vie moitié sensuelle et moitié dévote.

Prouvons notre dire : à la fin de son *Triomphe des noëls gascons*, — *(Lou trimfe des nouèls gascous)*, — Dastros n'a pu contenir sa belle humeur, qui s'était plusieurs fois trahie dans ses deux poèmes. Comme on va le voir, elle était fort légitime : En l'année 1643, date de la première édition du rarissime livret, les vendanges avaient été abondantes et le vin était bon. On chantait donc en Gascogne, et mieux valait un noël, fut-il un peu guilleret, que les sottes chansons qui couraient les veillées, et voilà le vicaire de Saint-Clar qui, le verre en main, plein de reconnaissance envers Dieu, de qui tout émane, même la *purée septembriale,* entonne le premier les couplets suivants sur un air de branle cher aux enfants de la Lomagne.

Qualo sira la perssouno
Qui nou cantara Nadau,
Aquest' annado ta bouno,
Qu'om pot hè trouta l'uchau?
Cantem dounc ses pensa'n mau,
Que l'un à l'aut' arrespouno :

Hestejo, hestejo plan Nadau,
E, per hesteja, carrejo,
Carrejo, carrejo leou, Bidau,
Bin per hesteja Nadaü.

Lou Rittou è lou Becari,
Quan ajon, cado maytin,
Dic la Messo è lou berbiari,
Que se hassen pourta hiu,
E puch que canten ses fin
Aqueste mot salutari :

Hestejo, hestejo, etc.

Cau tabe que la Noublesso
Si tengo de soun estrem,
Per à Nadau hè caresso,
En canta è breoüe frem,
E en hè un terro-trem.

Hestejo, hestejo, etc.

Lous Marchans è lous Bourgesis
En bese tant de bisat,
Cantaran dab lous Pagesis
Gracios an qui nous l'a dat;
Des Mestiaraus nou y a nat
Que se care de tres mesis.

Hestejo, hestejo, etc.

Qu'en bèt hila, las hennetos
Canten Nadau de boun co,
En beoüen cauqos lermetos,
Que Nostre-Seigne b'ag bo,
Si lèychon, per cant'aquo,
Toutos autos cansounetos.

Hestejo, hestejo, etc.

Per hè cara las gendarmos,
Et nous cau crida mès qu'ets,

E hè countro sas alarmos
Tinda beyres è brouquets,
E lous pouchans mots aquets
Lous haran quita las armos.

Hestejo, hestejo, etc.

Nou creignan ta pauc que benguo
Abarrejo nous Satan,
Ni que jamès nous surprengo
Tant qu'ajam lou beyre en man,
Surtout aus qui cantaran
Nadau de co è de lengo.

Hestejo, hestejo, etc.

Preguem touts, aquesto hèsto,
Lou Hillet è mès la May,
Que tant de fabou nous prèsto,
Que nous a pleyat lou chay,
Que nous goüarde, se li play,
D'enemics è de tempesto.

Hestejo, hestejo plan Nadau,
E per hesteja carrejo,
Carrejo, carrejo leou, Bidau,
Bin per hesteja Nadau.

Il ne faut pas croire que, tandis que les poètes qui viennent de nous occuper s'exerçaient dans les patois aquitains pour la seule satisfaction de leur esprit, la Gascogne fût restée étrangère aux agitations de la France. Le mouvement de la Fronde s'y était fait sentir, comme partout ailleurs, et là aussi les pamphlets et les libelles étaient venus exciter contre Mazarin les haines populaires. Condé, après avoir suivi le parti de la cour, avait fait volte-face et s'était déclaré pour les frondeurs. Aussi, en 1651, fut-il choisi pour être opposé au cardinal dans un chant royal, remarquable autant par la pureté de l'idiome dans lequel il est écrit, que par l'ampleur du style. L'auteur, qui nous est inconnu, l'avait fait précéder d'un Chant Royal, sur les affaires du temps, écrit dans un français détestable, et avait publié les deux *Mazarinades* sous ce titre : *Chants royaux dictés aux Jeux-Fleuraux dans Tolose, le premier mai* 1651, *sur la déroute Mazarine*, feignant de les avoir produits à la fête des fleurs, en se gardant bien d'y mettre son nom ni celui de l'imprimeur.

CANT ROYAL.

LA FELICITAT PASSATGÈRO.

Si de bostos fabous aus amics hasècs chèro,
Puncèlos qu'habitats lou double Tucoulet,
Ses crento de refus las medissos espèro
Lou qu'es è que toutjour sera boste bailet :
Ajudats m'acoucha dins aquesto scrituro
De toutos las qu'e bist la mès raro abenturo.
Des darrès jours de jun un sur tout, à mon grat,
M'amièc dins lou gran claus d'un riche Poutentat,
Oun en bèt escoutan des Roussignols l'aubado
Entenu claroment, un pauc à l'escartat,
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontado.

LA COUJO.

Na guouaire, ça dissouc, qu'aci la Jardinèro
Plantèc un de mous gras dan lou bèc deou sarclet,
E pus qu'auques maytis arribèc maynatgèro,
La pichèrro à la man abeuran à galet :
Après aquet arros lou soureil m'escauhuro,
E contro tu besin mou pè que s'asseguro,
Creis denquio qu'a ton coup mon brancatge montat
Se troubèc promtomen à tous brans ajustat,
Oun hi penjourleja mous coujars en parado,
Taloment que jou soun, à dise la bertat,
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontada.

L'AUTOUR.

Es asso, dissiê-jou, quauque boux bertadèro?
Ou be quauque esperit que lotjo peou bousquet?
Per sabe la bertat jou gaigni l'espalièro,
E de grapos m'en bauc oun augi lou caquet,
Aqui la Coujo bi, rouganto en sa pousturo,
Qu'au houeillatge deou Pin soun houeillatge mesuro,
S'arrapo dau sous hious d'un è d'aute coustat,
Se picquo sottomen de tengue grabitat,
En tractan lou Pignè coumo soun camarado,
E d'aquero faissou bi ses difficultat
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontada.

LOU PIGNÈ.

Lou Pignè l'y dissouc, ta bigou passatgèro,
Paubro marroufle qu'ès, iou prèsi mens qu'un blet
E lou mèstre deou claus, houssos encoüe plus fièro,
Estimo mès que tu lou quiti serpoulet.
D'un rat à ta rasic la soulo mourdeduro
Pot prumè de douman fini ta besiaduro,
E perfèit de ton frut, de qui ès tant d'estat,
Enflat d'aire è de bent, couèit è cru toutjour fat,
Dau lous milhous adobs à cad'un desagrado,
Doun pot donquos tira tanto de banitat
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontado.

LOU PIGNÉ.

Per mi, nou sabi quand, sourtit de pepinièro,
Des frutès' ses mouri soun aci lou soulet,
E despitan lous bens, foudres è pèriclèro,
Dus siècles ja passats m'y besi fèrme è dret:
Hyouèr, estiou, moun frut abricat de berduro,
Ses creigne caut ni fret à soun aise maduro,
Jou soun hil d'aquets païs qu'à Colchos an pourtat
Tout ço que de balent augouc l'antiqüitat,
Quand Jason y gagnèc aquero lau daurado:
Qu'es donc au prèx de jou? Ren que calamitat
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontado.

ALLEGORIO.

Lou Pignè dins mous bèrs bous a representat
CONDÈ, doun la Maisou, de touto ancienetat,
Sus fermes fondomens la glorio a relebado:
E de tu MAZARIN mustro l'infirmitat
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontado.

AUTOMENT.

CONDÈ, per lou Pignè bous es representat,
Qui coumo sous aujous balent a resistat,
Quand l'embejo lanssèc sur et la periclado:
E de tu MAZARIN mustro la flaquetat
La Coujo qu'au Pignè hèc la rodomontado.

Je note ici pour ne rien omettre, et aussi à cause de leur mérite lit-

téraire, une suite de spirituels badinages à l'adresse des habitants de Lectoure. Aiguisées de vives malices, ces productions sont encore lues avec un certain attrait ; elles durent sûrement obtenir un succès d'enthousiasme lors de leur apparition.

Chaque localité a une façon d'être qui devient comme le trait moral et saillant de ses habitants ; de là ces sobriquets qui les caractérisent parfois d'une manière si pittoresque et si vraie, et qu'il faudrait conserver si le plus souvent ils ne servaient à entretenir des rivalités et des haines entre des populations voisines. Or, les Lectourois ont de tout temps aimé la distinction, les belles manières. Dans cette petite cité, qui fut le siége d'une colonie romaine, qui devint celui d'un évêché, qui était, au moment auquel nous allons nous reporter, la capitale de la vicomté de Lomagne, on a toujours affecté les habitudes des grandes villes. Il n'en a pas fallu davantage pour exciter les propos badins et quelque peu envieux de voisins, moins soigneux de leur urbanité. A la fin du dix-septième siècle, des quolibets couraient déjà sur Lectoure, qui devint bientôt le but de quelques malicieux esprits. Leurs vers, colportés sous le manteau, sans auteur avoué, acquirent, à cause même de cette demi-obscurité, plus de piquant.

Cette guerre d'épigrammes qui pèse encore sur le cœur des Lectourois, et qu'il n'est certes pas de notre intention de raviver, en supposant qu'elle soit même assoupie, eut son point de départ dans une alarme mal fondée, qui tint les habitants de Lectoure en grand émoi pendant quelques heures. Voici ce qui serait arrivé : Lectoure, après être longtemps demeurée au pouvoir des huguenots, avait été définitivement reprise par les catholiques ; craignant les fâcheux retours du passé, ses habitants exerçaient une active vigilance pour empêcher toute surprise de la part des calvinistes. Or, pendant une nuit de printemps, noire et pluvieuse, celle du jeudi saint de l'année 1689, ils aperçurent des feux qui rampaient le long des escarpements sur lesquels est bâtie la ville. On crut à une attaque ; le tocsin sonna et donna l'alarme ; bientôt toute la population, hommes, femmes, enfants, et jusqu'aux moines, furent sous les armes, prêts à opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance. Cependant, au crépuscule du jour, on découvrit à la place de farouches assiégeants de paisibles concitoyens faisant la chasse aux colimaçons. De là l'épithète moqueuse de *Limaucaires* (chercheurs ou mangeurs de limaçons) que l'on a donnée aux habitants de Lectoure.

Nous possédons deux récits manuscrits de cette plaisante aventure,

l'un en patois de Toulouse, l'autre en pur gascon. Ils sont de d'Arquier, prêtre de Saint-Clar de Lomagne. Je crois faire plaisir aux lecteurs en empruntant quelques passages à l'une et à l'autre de ces spirituelles compositions :

LA METAMORPHOSO DES HIGOUNAOUS EN ESCARGOLS DINS LE BALOUN DE LEYTOURO.

POUÈMO EN LENGATGE TOULOUSÈN.

La neit del jour qu'un Dious finic nostro misèro,
La luno fournissio soun humido carrièro,
Les hommes al repaous fasion toutis la cour,
Exceptat les boulurs è les que fan l'amour;
Quand Calbin, enratjat de beire que Leytouro,
Qu'èro, tems es estat, sa fidèlo pastouro,
N'abio plus cap d'agnèl nouirit dins soun pousou
Dounèc à Lucifèr uno talo lixou :
« Escouto, Lucifèr, moun amic, entre milo,
» Jou senti dins moun cor trop escalfa ma bilo,
» Per souffri plus loungtemps que laisses bioure en pax
» Un nisal de gascous countro iou mutinats.
» Crei-me, pusque toutjour cerqui ton abantatge,
» L'infèr debendra lèou qualque triste hermitatge
» Se nou bos pas serbi mous èffans è les tious,
» Que Louis a pribat de las counsoulatious.
» Ajos hounto, à la fi, que per ta negligenço
» El les ajo oubligeats à faire penitenço,
» A passa le careme amb'un faix d'espinars,
» Que naission per despieit aqueste mes de mars;
» Per benja noblomen tant de berdos injuros,
» Qu'an fait ceca sur pè cent millo creaturos,
» Qu'afin de m'oubei boulion manja lebraus,
» Fai marcha proumptomen prèsqu'autant d'higounaus.
» Mai, pulèou douno lour un bisatge tarrible,
» Glisso-te dins lour cor per le randre inbincible,
» Armo-les de flambeous alucats dins l'infèr,
» Baï trempa dins le Styx la punto de lour fèr;
» Per metre à foc, à sang, une bilo rebèlo,
» Que del tems de Monluc, me demourèc fidèlo,
» Et que ben de quita mous anciens règlomens
» Per segui d'un prélat les noubèls sentimens. »

Calvin poursuit encore ses excitations, et l'auteur reprend son récit :

Calvin finic aïci soun infernalo harengo ;
E Lucifèr jouyous l'y pissèc sur la lengo
Per le recoumpensa d'abe millou parlat
Al proufit de l'infèr que tout autre damnat.

Lucifer va, suivant les conseils de Calvin, éveiller le zèle des démons en faveur des huguenots. Il veut qu'une nuée de monstres, tirés des profondeurs des Pyrénées, viennent en aide à l'armée qui va assiéger Lectoure.

Mais voilà qu'un ange, gracieux messager du ciel, au moment où, dans Lectoure, tout s'apprête à résister aux assiégeants, se pose sur la pointe du clocher de la cathédrale :

Penden tout aiço dounc l'Anjo se preparabo
A prebeni le mal que Léytouro riscabo ;
Aprèp, el descendèt de la bouto de cèl
D'un airè que nou pot exprima moun pincèl.

C'était un ange d'un blanc plus pur que la neige, à la chevelure plus blonde, plus éclatante que celle du soleil, aux ailes reflétant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Debout, sur le clocher béni, il remplit sa mission divine :

Aqui, tout animat d'uno boux de trouneire,
Qu'entendion soulomen les que le poudion beire,
El coumandèc en mèstre al troupèl des demouns,
De rentra bistomen dins lours antres proufouns.

A ce commandement, Satan prend la fuite et retourne aux enfers ; et s'adressant à l'armée des calvinistes, l'ange continue :

Per bous, sa diguèc l'Anjo, canaillo incourrigiblo,
Que serets de l'infèr la paillo incounbustiblo,
Hereticos maoudits, infernals loups-garous,
Judasses furibens, igounauous maliciouses,
Que tracassats Louis quand bol bous rendre hurouses,
Calbinistos ingrats, infames parpaillols
Debenèts proumptomen autant d'escagarols
Qu'èts aqui de souldats que coumpousats l'armado
Déja prèsto al moument de mounta l'escalado.

Le céleste protecteur n'eut pas achevé que la troupe guerrière de Calvin fut changée en colimaçons, c'est-à-dire

.... En cournuts animals
Qu'encaro tiron peno à traina lous oustals,
E grimpant braboment dessus qualquo muraillo,
Semblon toutjour despèi presenta la bataillo,
Óu, per dire milhou, boule douna l'assaut,
Coumo se lour instinct èro encaro igounaut.

Mais l'aurore se lève, les consuls de Lectoure, ignorants du prodige, sortent gaillardement à la tête des leurs contre les ennemis,

Quand un groussiè paysan, aougit coum'un ouràcle,
Benguèc fort à prepaous lour counta le miracle,
E per milhou prouba sa reèllo bisiou,
D'un grand sac d'escargols moustrèc la proubisiou;
D'abord àquels Cesars, d'uno mino gentillo,
Menon les ennemics prisouniès dins la bilo,
Oun, per se plà benja, cadun dins soun oustal,
Les manjèc ambe pebre, oli, binagre è sal.

J'ai dit que le même sujet avait été traité dans l'idiome gascon. Il le fut, en effet, et tout aussi heureusement par le même auteur, en le variant toutefois. Je suivrai encore mes manuscrits :

LA GUERRO DOUS LIMAX CONTRO LOUS LEYTOURESES.

Sietge de la bilò, lou 7 avriou 1699.

POUÈMO DE MOUSSU D'ARQUIÉ, CAPERAN DE SENT-CLA.

Lou dijaus-sant passat à dèx houros de nèit
Quand las gens de Leytouro anaoun touts aou lèit,
Ets aougin un tourment d'ab toutos las campanos
Aou clouquè, pes coubens, dab petitos è granos
Aoutalèou ets sourtin horo de las maisous
Cargats de pistoulets, de fusils è bastous.
Semblaouo qu'ets bouleoun espaounta la tèrro
En boulen declara aous Huguanaous la guèrro.
Qui bibo! qu'es asso? Oun soun lous ennemits?
Lous caou enbrigailla à pousses è à pics.
. . . .
. . . .

Gnaouèo ende creba de rise de lous bese
Courre de touts coustats, n'ac pouyrets jamès crese :
Lous magistrats prumès, bourgeses è marchans,
Seguits d'un régiment de praoubes artisans,
Armats de cap en pè de bastous è de barros,
De coutèx, de lajets garnits de bounos garros.
Las hennos dan careils è cene aous deouantaous,
Ende creba lous oueils an aquets Hugounaous.

Un moine, éveillé par le bruit de la ville, jette par ses cris l'alarme dans le couvent ; la communauté s'arme et sort, tous les religieux sont en marche, excepté le prieur, qui.....

.... N'aurè be hèit autant
S'aouè couchat deguens, mès n'èro estat gourmant.

Tout allait au mieux, les habitants de Lectoure faisaient bonne contenance; mais une détonation se fait entendre et la peur s'empare d'eux: Ils se recommandent aux saints, à la Vierge, s'apprêtant à rendre leur âme à Dieu.

L'auteur termine en disant :

Jou n'aourè jamès hèit se boulèoue tout dise
Que nia per spouti è mès creba de rise;
Mil ans après nous aous lous mucharan aou dit,
E touts, grand è petit, cad'un sera stourdit
De bese que Leytoure ajo ataou pres las armos
E pendent uio nèit da de granos alarmos
Sense aoue bist arre que de houecs escartats,
Qu'èron de praoubos gens que cercaouen limats.

Ouarats aqui la fin d'aquero tragedio
Que d'aci à milo ans passera per houlio,
Touts lous cots que beiran, à la Plaço, limats,
La paòu lou prenguera, creiran èstre assièjats.

Dans cette seconde pièce de vers, l'attaque perd déjà le caractère du simple badinage, les traits cessent d'être tous courtois; mais la satire s'était montrée bien plus vive encore dans deux autres compositions qu'à cause de cela même nous négligerons, nous arrêtant là où les convenances ne sont plus respectées.

CHAPITRE III.

Poètes du haut Languedoc à la suite de Goudelin : — François Boudet, — Grégoire de Barutel, — Julien Gemarenc, — Gautier, — Jean-Antoine Pader, — Jean-Louis Guitard. — Pièces de vers détachées ; noëls. — Bernard Grimaud.

Il est temps de nous séparer des poètes de la Gascogne et de revenir à ceux de Toulouse, que nous retrouvons tressant des couronnes sur la tombe vénérée de Goudelin. Quelques-unes des épitaphes, comme on disait alors, composées en son honneur, nous ont été conservées. Toutes respirent un sentiment de profonde admiration pour sa mémoire. Dans l'une, la plus ingénieusement conduite, l'auteur, qui nous est inconnu, a supposé que quelques zoïles obscurs ont osé attaquer une si haute renommée et qu'ils n'ont point trouvé de contradicteurs ; c'est pourquoi l'ombre de Goudelin, justement indignée, vient, au milieu d'une nuit, éveiller son meilleur ami et exciter son zèle attiédi, en lui parlant de la sorte :

Jou soun, Tircis, jou soun l'home que tant aymabos,
Toun amic Goudouli, que tu tant estimabos,
E que petits è grans pourtabon dins le cor,
Et le presabon may que cent courounos d'or.
Aro, jou nou soun res qu'un'oumbro passatgèro,
Uno fumado, un bent, uno bapou laugèro,
Que pauc-à-pauc de tu s'es bengudo approucha,
Anèyt, exprèssomen, per t'ana reproucha
Le tort que tu t'ès fayt dins un'amour ta forto,
Que tu dibios abe per ma persouno morto.
Bay, tu nou saurios plus que passa per ingrat,
Per que despèy le tens que, d'un cop descarat,
L'auribo me gitèc tout le loung sur la tèrro ;
Tu n'as jamay sounjat à declara la guèrro
A d'esprits cabifols, doun jou sabi le noum,
Qu'an boulgut escanti le flam de moun renoum....

L'ombre exige que son ami prenne la défense de sa gloire, — rêve adoré des poètes, ce semblerait, même au tombeau, — et celui-ci, on le pense bien, a hâte d'obéir. De là *Le regret de Tircis sur la mort de*

son ami Goudelin, où l'on trouve des vers heureux, d'une facture franche et aisée, comme ceux-ci :

Le mounde es incoustent, tantos rits, tantos plouro,
Impoussible jamay d'y trouba 'no boun'houro.
. . . .
Sous plases soun passats dins uno maytinado ;
Soun gauch n'a jamay bist la fi de cap d'annado ;
Las nibouls des affas entrumissen soun jour ;
Le malhur cado joun y fa fa cailhibaris,
El metis se peris, el s'acasso, s'encour,
E per un jour hurous ne trobo cent d'amaris.

Qui au pot milhou sabe qu'aquel que jou souspiri,
De qui jou porti dol, causo de moun martyri,
Le paure Goudouli, de Toulouso le gauch....
. . . .
Helas ! Pièrre a cluquat, qu'encaro moun èl plouro,
E que les bèls Esprits regrèton à tout houro.
(Lauzat siô Diu !) Coussi benèn del trot al pas,
El qu'èro ta gailhard, madur coum'uno pero,
L'auribo dins un res l'a secoutut ta bas,
Que ço qu'aro es amb'el n'es que fum è poulbero.
. . . .
Ducs, contes è seignous, de soun sabe gilouses,
D'èstre toutjoun d'amb'el s'estimabon hurouses ;
Encaro, bau jouga, de sous trèts mantun rits.
Nou cresi pas jamay que dègu le segounde ;
Sous Bèrses ta pla fayts pipaboun les Esprits,
E sous drolles reparts fasion bada le Mounde....

Ceci se passait au temps où François Boudet, prêtre toulousain, deux fois lauréat aux Jeux-Floraux, composait une ode en l'honneur du langage de Toulouse ; *Le triomphe de l'idiome Ramondin* (*Le trinfle del Moundi*). Après avoir rappelé, avec plus d'assurance que de vérité, l'antiquité de sa langue maternelle, Boudet fait assez justement, en ces termes, la part du français et du patois de Toulouse :

Jou sabi be que le lengatge
Qu'es en bogo dedins Paris,
S'a fait tout siaüet un passatge
A l'aproubaciu des Moundis ;

Jou sabi que'l a de flouretos,
Toutos claufidos d'amouretos;
Mès le cèl nou l'y a pas dounat
De paraulетos ta mignardos,
Ni d'espressius ta coutinaudos,
Coum'al nostre, qu'es soun aynat.

Quant au plus beau sujet d'admiration qu'il éprouve pour le doux idiome de son pays, il le tire de la célébrité qu'il doit aux compositions de Goudelin. Il imagine donc que le poète de Toulouse a triomphé d'Homère, de Virgile, voire même de Ronsard, devant l'Olympe réuni en cour de poésie, exagération qui dépasse jusqu'à l'extrême limite du lyrisme! Quoi qu'il en soit, voici le jugement des dieux à ce sujet, tel que Boudet l'a formulé :

Arrèst ; qu'aquel grand persounatge,
Qu'a ta pla muscat soun ramèl,
Que pot pretendr'à l'abantatge
D'embelina les Dius al cèl,
Aurio la plus supèrbo plaço
Demèst les Princes del Parnasso,
E que quand el boudrio parla
En lengatge d'aquesto Bilo,
Homèro, Ronsard è Birgilo
Serion tenguts de se cala.

Ainsi, la poésie vulgaire continuait de se bien maintenir à Toulouse après la mort de Goudelin. Comme de son temps, la muse patoise venait fraternellement, avec une grâce modeste qui lui seyait bien, au secours de la muse française, toujours aux expédients pour répondre à l'attente du public, quand arrivait la fête de mai aux Jeux-Floraux.

Il arriva même parfois, à l'époque où nous sommes, que les honneurs des *Triomphes*, c'est-à-dire des fleurs académiques, furent accordés plutôt à la muse officieuse qu'à la muse officielle. Ce que nous avons vu se produire à l'occasion des succès du gascon Dugay devant l'aréopage toulousain, ne fut donc point un fait isolé et exceptionnel; voici venir quelques poètes languedociens qui se firent, eux aussi, un titre de leurs compositions patoises devant les juges des concours. Ceux-ci les encouragèrent même dans cette voie par nécessité d'abord et aussi par une sorte d'engouement irréfléchi qui, à la vérité, ne dura point et qui ne pouvait point durer.

Parmi ces lauréats, le premier qui s'offre à nos appréciations est Grégoire de Barutel, de Villefranche-Lauragais; poète plein d'entrain, compagnon de belle humeur et de mœurs peu sévères, si nous nous en rapportons, à défaut de documents biographiques, à un indiscret ami, qui le complimente crûment dans un sonnet que nous allons rapporter. On le trouve à la suite des vers de Barutel, couronnés par l'Académie Florale, en 1651 :

Barutel, grand maistre du verre,
Favori du grand dieu Bacchus,
Cher amy de tant de c....,
Que tu fais tous les jours en terre.

Qui croiroit que ton éloquence,
Avec tant de facilité,
Eust si dignement mérité
Les faveurs de Dame Clémence.

Quand tu seras ensevely
Dans le fleuve noir de l'oubly,
Encor dira-t-on à ta gloire :

Il estoit drolle et bon enfant,
Et parce qu'il aymoit à boire,
Un Dieu l'a rendu triomphant.

Les œuvres poétiques de Barutel répondent à ce portrait, qui, pour être d'un assez pauvre rimeur, nous semble avoir le mérite de reproduire ressemblante la silhouette du joyeux poète de Villefranche. Dans les vers qui nous restent de lui nous ne trouvons, en effet, que propos badins, jeu, vin et fillettes. Le côté sérieux des choses n'est point du tout son fait ; voici, par exemple, comment Barutel dépeint la vie au temps du grand roi Henri :

Del tens del gran Henry tout prenio la mounino,
Nous èron à l'engrais auta pla que's tessous ;
D'un gigot de moutou, d'uno grasso galino
Doublaon, sense poou, l'emmolle des gipous.
On n'ausia poun parla qu'en bilo ni bilatge,
Lou souldat cèrquo-brut fèsso cap de rabatge;
Le flambèu de la pax èro nostre fanal;
La justisso, labets, tenio le goubernal ;
Diu nous abio dounat un Rey ta debounari !...

Nous connaissons de Barutel plusieurs badinages, dont le ton n'est pas plus relevé que dans le passage qu'on vient de lire. Parmi ceux-ci, il faut distinguer les deux Chants-Royaux qui lui valurent le prix de l'Eglantine ; le *Lansquenet et l'Etape* (*Le Lensaquanet et l'Estapo*). La poésie française ne lui était point familière, aussi éprouve-t-on peu de sympathie pour ses rimes, soit qu'il exalte les rigueurs du parlement de Toulouse contre les Frondeurs, soit qu'il les consacre à célébrer la sévérité du président de Grammont dans les mêmes circonstances. Mieux lui convenait de se laisser aller à son goût pour des conceptions patoises enjouées et disertes, telles que celles qui trouvant les mainteneurs des Jeux-Floraux dans un accès de belle humeur et aussi à bout de ressources, comme il a été dit, pour soutenir leurs concours défaillants, les décidèrent à couronner la grosse gaîté de Barutel.

Le recueil du lauréat de l'an 1651, est dédié à Jean de Bernuy, Bailli de l'Aigle et grand Sénéchal de Malte. Il s'ouvre par la *Consultation sur une rencontre* (*Consulto sur un rencountre*), obscure allégorie à propos des fleurs données en prix par les Capitouls de Toulouse ; il y est dit :

Atal mentre que souspirabi,
Que jangoulabi è que plourabi,
E qu'èr' al cap de ma litçou,
Un capitoul, barbo d'ybori,
Me parlèc d'aquesto faissou,
Sur la porto del Counsistori :

Se de Flouretos d'impourtanso,
Dins le partèrro de Clemanso
L'on culhis de quatre faisous,
Barutèl nou sios pas en peno,
Les bèrses femoun les broutous,
Quand rajoun d'uno dousso beno.

Atal sense foutja la tèrro,
Ses poou de grèllo ni de guèrro,
Nous culhen aici quad'an ;
Les Cants-Royals fan le rabatge,
E secoutèn as que pla fan
Toutos nostros Flous al pilhatge.

Ce style, plus que familier, se retrouve dans ses Chants-Royaux, qui,

au dire de Barutel, ***mettaient au pillage*** les fleurs de l'Hôtel-de-Ville. Qu'il nous suffise de citer le début de celui qui a pour titre le ***Lansquenet :***

Salut, Efans, parlen à touto l'assemblado,
Des qu'an quitat la boto è pres les sabatous;
Boulèts per passotems qu'aquesto maytinado,
Attenden le dinna, jouguen quatre testous?
Baillo cartos, petit; goujat qu'alqu'escabèlo!
Al gay Lensaquenet, Messiurs, atal s'apèlo
Le joc dibertissent qu'on diu may estima,
Oun l'on, ouèi, s'enretchis et s'apaouris douma;
Mès so que mai me plai d'aquel joc d'impourtanso,
Es quan couchi segur è lèbi dan la ma,
La Bèlo, le Partit è la Rejouissanço.

C'est encore aux Jeux-Floraux que se produisit un autre poète des environs de Toulouse, Julien Gemarenc, de Lanta. Déjà connu par quelques rimes patoises qui avaient été accueillies avec faveur, Gemarenc en vint à convoiter, lui aussi, les fleurs académiques. Sa manière n'avait pas pris à son début une allure très-relevée; il en convenait, et il allait jusqu'à s'étonner de son excès d'audace, au début d'un Chant-Royal, dans lequel il célébrait, comme cela était alors de mise, le roi Louis XIV victorieux du prince d'Orange. Reconnaissons tout d'abord que ces vers ne sont pas mal tournés :

Moi qui du seul Burlesque ay fait enfler ma veine,
Et pour qui le Comique eut jadis tant d'appas,
Qui, sur les chalumeaux de Pan et de Silène,
Chantay des vers gascons, dont on fit quelques cas,
J'entreprends d'entonner la vigueur incroyable
D'un Héros en valeur à luy seul comparable.

Le Chant-Royal (*La défaite de Gérion*), et le *Sonnet pour l'Essai*, celui-ci composé sur un vers final proposé par les juges du concours, sont écrits en français et encadrés entre plusieurs compositions patoises, qui, par la liberté qu'elles lui laissaient, allaient mieux à la trempe de son esprit alerte et délié.

Il dit au roi, dans un sonnet :

Gran Rey, ma Mûso bous aprèsto
Quicon doun n'abèts pas besoun :

Bous que trioumphats cado joun,
B'abèts de Trioumphes de rèsto.

D'ambe tant d'oucasius de fèsto
Les soucys n'ou s'acordon poun;
Acos pes Enemics que soun,
E le lauriè per bostro tèsto.

Tout brabe qu'èst, be jougarè,
Gran Rey, que bous estounarè,
En bous ufrin ta pauc de causo.

Atal jou soul, sense gran brut,
Fauc may qu'endejà, bèlo pauso,
Dous cens mil'homes n'an pouscut!

On se laisse gagner par le tour aisé qui règne dans ce morceau. Il en est de même dans celui qu'il adresse à ses vers :

Fils arraulits d'un paire nèssi!
Baldrio may que bous empachèssi
De bou'n ana gourrineja.
Mès, chardit, que degu bous gause fa la guèrro,
Se le pus grand Rey de la tèrro
Bous bol estrena d'un cop d'èl :
E se me fasèts fa dous tours dins sa memorio,
Jou nou pensi pas que de glorio
Jou posco caure dins ma pèl.

Jusque-là Gemarenc est suffisamment contenu; mais il tourne déplorablement au ton maniéré dans des stances libres sur *La bataille du Mont-Cassel* (*La batalho del Mount-Cassèl, o le prince d'Orange en derrouto*). Il entre en plein dans le faux goût, quand il cherche trop complaisamment à nous faire savoir *Ce que ne sont pas et ce que sont les yeux d'Antoinette* (*Ço que nou soun pas et ço que soun les èls d'Antougneto de S.*), composition où le lecteur ne rencontre qu'antithèses de pensées et d'images :

Ecillets, le sutjèt me tento;
Mès le respèt è la crento
Me fan herissa les pels.
Pourtant nou sion pas relopis,
Ça, bousauts èts dous Soulels....
Mès, per de Soulels, èts trôpis.

Ets trop pauquis per d'Estelos,
E nou cal pas que, coumo elos,
Malebets bòstro clartat.
De la Luno on bous distingo,
Perço que bostro beautat
Noù creis ni nou se demingo.

Il va ainsi douze strophes durant, et il termine enfin en s'écriant ·

Sec! Antougneto, tous èls,
A nostres paures pincèls,
Fan al tocos-y-se-gausos.
Mès, per tout dire amb'un mout,
N'èstre re de tant de causos,
Es, pel segur, èstre tout.

Dans un autre recueil, — antérieur de quelques années à celui qui nous a fourni les vers que nous venons de rapporter, — Gemarenc avait publié, avec des compositions originales, des imitations de plusieurs épigrammes de Martial; celle-ci, par exemple, la vingtième du premier livre: ***Si memini, fuerunt tibi quatuor, Ælia, dentes.....***

Uno bièilho de nostre loc,
Humido è grasso coum'un broc,
Que nou fa jamay cap de flèumo,
Juro, tempesto may-que-may,
E dits que n'a sentit jamay
Un mal plus maudit que le rèumo.
B'au cresi: le malhur n'es que per les perdens;
Elo n'abio que quatre dens,
Que costo le papet à peno fasio batre:
Al milhou, cresio pla chapa,
Tal raumas ben à l'atrapa,
Qu'en toussin, din dus cops, las crachèc toutos quatre.
Mès, bièilho, tout le Mounde sap
Que nou pos biure que countento,
Per qu'aro, nèyt è jour, pos toussi, sense crento
De jamay pus n'escupi cap.

C'étaient là, sans doute, quelques-uns de ces vers badins dont l'auteur s'accusait tout doucement, mais non sans en tirer vanité, en tête de son épître au roi. De telles imitations, difficiles à réussir dans une

langue poétique fixée, le deviennent bien davantage lorsqu'on fait usage d'un idiome populaire. Il faut donc excuser Gemarenc et de plus grands poètes que lui, de ne pas avoir toujours su éviter, en suivant cette pente, le tour trivial et les traits de mauvais goût que ce genre lui-même semble solliciter.

Nous venons d'adresser à Gemarenc le reproche d'avoir fait abus d'antithèses dans quelques-unes de ses productions ; que dirions-nous de la tendance d'esprit de Gautier, à qui tout fut un sujet de rapprochements et d'oppositions ? Nonobstant ce défaut, inhérent à sa manière, Gautier est sans contredit un des meilleurs poètes de Toulouse. Il est regrettable que la plupart de ses vers soient licencieux. Ceux-ci sont conséquemment interdits aux lecteurs qui voudraient y chercher autre chose que des documents lexicographiques.

Des productions graveleuses de Gautier nous n'avons pas à nous en occuper autrement, ne voulant pas nous montrer indulgents à l'égard d'un poète de mérite qui s'est trop complu dans un genre que l'on peut parfois excuser, lorsqu'on ne constate qu'une débauche d'esprit passagère et comme une sorte d'ivresse du talent, mais qu'il faut flétrir alors qu'il devient une habitude et en quelque sorte le cachet d'un auteur.

Ceci dit, à notre grand regret, au désavantage de Gautier, cherchons à apprécier ce poète de talent, encore si peu connu, que l'on n'a pas su s'accorder même sur le lieu de sa naissance. Il était certainement de Toulouse. Ne prenant que son bon côté poétique, nous commencerons par ses vers les plus connus et qui méritent de l'être, ceux qu'il a adressés à la montre de sa maîtresse (*Le Relotge*). Cette pièce, malgré la recherche continuelle des idées et les contrastes qui y sont sans cesse mis en saillie, est ingénieusement conduite. Une fois entré dans la voie du poète, le lecteur se laisse aller à poursuivre avec lui sa spirituelle fantaisie et se complaît au discours, un peu long pourtant, tenu au privilégié bijou de la belle Marie, par le trop spirituel et trop peu tendre amoureux :

LE RELOTGE.

Tu qu'as troubat per artifici
Le mouvomen perpetuèl,
E que fas autant d'exercissi
Coumo fa le Soulel al Cèl,

Bèl Relotge que toutjour beilhos,
Gardo ma bèlo de dourmi ;
Fai tant de brut à sas aureilhos,
Que beilhe calque cop per my.

Jou te prègui, digos-me couro
Touto ta sounario pouira
L'y fa presen d'uno boun'houro,
Que belèu la me dounara.

Sa bertut, sa faissou moudèsto,
Soun esprit è tout so de siu,
M'an boutat un martèl en tèsto,
Que trabailho may que le tiu.

Digos à la bèlo Mario
Que nou dormi ny nèit ny jour,
E que tu fas per industrio
So qu'ieu pratiqui per amour.

May, se jou n'èy ni fi ny pauso,
Boli que sapio, per le mens,
Qu'acos elo soulo que causo
Mous amourouses mouvemens.

Toutis les cops que te regarde,
Mostro ly coussi cal ayma,
E, sense que res te retarde,
Baizo sa delicado ma.

Se ly beses prene la plumo
Per me douna d'assignatius,
Couito-te mai que de coustumo,
En fabou de mas affectius.

May elo n'es jamai de lese,
Ou n'au bol poun, ou n'au pot pas,
Me cal fa jouga per la bese,
May de ressorts que tu n'as pas.

Per tu qu'à tout houro la beses,
Quan drom è quan se bol leba,
B'ès plus hurous que tu nou creses,
D'ana per tout ount elo ba.

Tu dansos tout-cop qu'elo danso,
O quan fadejo dan calqu ;
E dins sous affas d'importanso,
Elo se goubèrno per tù.

Soullicito dounc ma dounselo,
Fay qu'en despièit de sous affas,
Jou pèsquo demoura d'amb'elo,
A tout-houro, coumo tu fas.

Bei coussi sous trècts que me blassoun
Fan nostres moumens discourdans;
Car les tius dins un re se passoun,
E les mius me duroun cent ans.

Mès quan soun èl m'es fabourable,
Les ans nou me duroun qu'un jour;
Nou sabi pas qu'in es coupable
Ou ta bitesso ou moun amour.

Que se moun amour me mescounto,
Ou se tu fas trop de camy,
Helas ! aquelo que te mounto
Es la que me demount'à my.

Ces vers, remplis de recherche et d'intention, parurent en 1671, dans le *Recueil de poésies de la Muse Ramondine* (*Recuil de pouesios de la Muso Moundino*), avec vingt autres compositions de Gautier. Un éditeur tria à deux reprises, dans des copies de ce livret, qu'une bonne fortune bibliographique nous a fait posséder, ainsi que quelques autres pièces isolées du même auteur, tout ce qu'il renfermait d'acceptable, au point de vue des mœurs, et le publia à la suite des œuvres de Goudelin. C'est de cette façon que furent popularisées, avec le *Relotge*, les *Stances contre l'eau* (*Stansos countro l'aigo*), et l'*Ode en faveur du vin* (*Odo en fabou del Bi countro l'Aigo*). Dans ce dernier ouvrage, Gautier débute ainsi :

M'en bau parla de nostre chay,
Adiu Parnasso per jamay ;
Hypoucrèno n'es qu'un'ayèro,
Pegaso nou te sèrqui pas,
Aisso n'es pas uno matièro
Oun toun roussi boute le nas.

Iéu parli de quicon de blous,
D'un beuratge miraculous,
De la licou que nous embriaigo;
Brêf, d'ambe touto libertat,
Susteni le bi countro l'aigo :
Qui de bousaus m'y es de mitat.

Me semblo que jou n'èy pas tort
D'èstre del partit del plus fort;
Teni dounc per nostro barriquo,
Persoque saby so que ten.
Me piqui per le que me piquo,
E susteni qui me susten.

. . . .

Déjà, la distinction s'affaiblit dans les Stancés et dans l'Ode ; elle s'efface pour faire place à une triviale nudité d'expressions dans les Chansons de table et surtout dans les poésies dont nous nous interdisons même la reproduction des titres, nous contentant d'exhumer du *Recueil* une chanson bachique depuis longtemps oubliée :

CANSOU.

Jou soun le que ne bali quatre,
S'es questiu de mangea quicon,
Jou soun le souldat d'endacon,
Que sap fa tout sounque se batre,
E que demèst flascous è plats,
Bous au bouti tout à tres blats.

Jou n'aymi poun les coutelasses,
Ni nè que fa de m'en serbi;
Car quant jou soun armat de bi,
La tèrro tramblo jouts mous passes,
Amay me semblo que le cèl
N'es pas segur daban moun èl.

Quant un Regimen de poulailio
Me pot toumba jouts le coutèl,
Me digats que fau d'aquo bèl;
Jamai n'è bist tant de mourtailio.
Ça ! lardadouros, benguó l'ast,
Car es tens de fa le degast.

Cado cop l'embejo me piquo
D'ana fourça les batailhous
D'un'armado de mouscailhous
Qu'an assiéjat nostro barriquo.
Aro-ba! serio aco pla fait,
Quant touts poupan del mèmo lait!

En l'année 1663, Jean-Antoine Pader, avocat au parlement de Toulouse et fils d'un peintre de distinction, qui exerçait son art dans la même ville, parut au concours des Jeux-Floraux les mains pleines d'œuvres littéraires écrites en français : sonnets, madrigaux, stances, chants royaux, sans qu'il dédaignât toutefois l'appui de la muse populaire. Elle lui inspira l'*Ode en faveur d'une Vieille, adressée à la jeunesse toulousaine (Odo per uno biëillo à la joüenesso de Toulouso)*, que rien ne fait valoir, si ce n'est l'irréprochable pureté de l'idiome. Il y avait pourtant dans le grotesque portrait tracé par le lauréat de quoi défrayer un auditoire qui, après les insipides vers français produits au concours, attendait avec des trépignements d'impatience les vers patois compris de tous, et flattant si bien, vaille que vaille, l'amour-propre local, très-sensible à cet endroit.

Si le bon goût n'avait pas suffisamment contenu la verve de Pader, il restait dans le badinage, dont voici quelques strophes, de quoi provoquer le gros rire de l'assistance toulousaine. Le poëte disait aux jeunes gens :

Joüenesso, de degus nou rigos,
En trufo-trufan nou me digos
Cap de mal de las biëllos gens;
Te bauc fa bese sense peno
Qu'uno biëllo bal uno joüeno,
Mès que sapio moustra las dens.

Belèu me diras qu'un' aujolo
A le tin coulou de moussolo,
Qu'uno piucèlo a le froun lis
E que soun tin mato l'albastre;
Pla, b'es souben blanc coumo plastre,
Perco qu'es de plastre metis.

Bèni-me, d'uno beutat bloundo,
Que res à toun dire nou segoundo,

Banta la pamparrugo d'or ;
Belèu la courolo argentado
De la miu bièllo emmounecado
Te rejouirio mai le cor.

Se sous èls fan un pauc de ciro,
Cado jour Amour la ne tiro;
Tabes per soun flambèu li'n cal;
Encaro giton qualquos flambos,
E fan soubeni de luscrambos
Entournejados de coural.

Sept ans plus tard, après avoir remporté le prix de la Violette, Jean-Antoine Pader obtenait celui du Souci et venait prendre rang, ce qui était alors le comble de l'honneur à Toulouse, parmi les juges du concours.

On pense bien qu'avec de tels mainteneurs les Jeux-Floraux restaient attachés aux vieux usages. Aussi trouvons-nous la poésie vulgaire conviée tous les ans à la fête des fleurs. Rarement, depuis Goudelin, y avait-on applaudi des compositions d'une facture aussi relevée que celles qui vont nous occuper.

Elles sont de Jean-Louis Guitard, avocat toulousain : il vient à propos clore cette génération de poètes qui, avec des qualités différentes, soutinrent suffisamment, durant le dix-septième siècle, l'honneur de la Muse toulousaine.

C'est dans les recueils des triomphes de Guitard aux concours des Jeux-Floraux, que nous empruntons nos citations, en y prenant, d'abord, un Chant-Royal, dont la conduite nous semble quelque peu embarrassée :

CANT-ROUYAL.

Grand Diu qu'as de ta ma la naturo prestido,
Esprit qu'on nou coumpren, que n'as ni cap ni fi,
Dibino majestat, de sagesso claufido,
Ten-me dins la calou que ben de me sazi.
Demèst las raretats de la Biblo sacrado,
Ma Muso cop sur cop touto s'es enflambado;
Per trouba la bertat è parla brabomen,
Ne qual que fouzilha dins aquel foundomen;
Permo d'aquo tabes ouèy ma beno s'alando,
E rabit, en cantan, remiri soulomen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

Quand l'amic d'Israèl, de soun pople le guido,
Que dins un brès de junc se laissèc coundezi,
Auguèc d'un Egyptièn escoudoumat la bido,
De caps à Madian el courrèc s'azazi.
Talèu s'escampilhèc sa brabo renoummado,
Que Gèthro per mouilhè l'y dounèc soun aynado,
Dan qui lèn de la cour, beuze de pèssomen,
En paissen sous troupèls el bisquèt loungomen;
Aqui Diu l'estrenèc d'uno fabou ta grando
Que per parla d'amb'el fèc naisse expressomen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

Ount bas? Arrèsto-te, Mouïso, ça ly crido
La bouts que sort del foc qu'à sous èls bey luzi;
Aco's assi de Diu la tèrro benasido,
Dount sens'èstre descaus tu n'ès que trop bezi.
Grand Diu, ça respoun el, l'armo touto englaziado,
Pè nut, de ginouillous, è la caro amagado,
Bous èts dounc le sutjèt de moun estounomen,
Aquo's bous que tustax à moun entendomen,
A bostro boulountat cal que moun cor se rando,
Rouzent de la calou que gito bibomen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

Ta fachat es, talpun, qu'a sa paraulo augido,
Que ly dix : bous poudiots, moun Diu, milloa cauzi,
Pulèu sur bostre fil remetèx la partido;
Diu s'irrito labex, prèst à le malazi,
Lèu, per apazima sa coulèro affougado,
El se cargo per ops d'uno talo embassado;
Soun oupiniastretat n'es plus qu'emprièissomen;
Pharaoun l'augira parla distinctomen;
El fregis d'accoumpli tout ço que Diu demando.
Tabes, pel' darniè cop, el adoro humblomen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

Le serpen de metal, la trumado emmalido,
Que dèx cops Diu fasquèt sur l'Egypto brounzi,
Prèp del Bouissou n'es res, ni la mar despartido,
Qu'en clouquiès de cristal ba ental cèl se frounzi.
Oy la metisso mar qu'en l'aire prezurado,
S'entourno dins l'abisme, è, touto rejuntado,
Sul cruèl Pharaoun s'aploumbo encountinen,

L'aigo que sort d'un roc truçat escassomen,
Soun de cops famillès, quand Mouïso coumando;
Mais nou pot pas quand bol tourna beze un moumen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

ALLEGORIO.

Quand per rebiscoula la naturo adalido,
De sa gracio, le cèl boulguèc te perbezí,
Ta Birginalo Flou, BIÈRGES, fourèc gandido;
Res n'a pouscut jamay l'orreza ni blazi.
Ta councepciu tapauc nou fourèc pount tacado;
La plus aujolo nèu de la zono tourrado
N'a res de blanc al prèx de toun habillomen;
Diu passèc dins toun se coumo fa justomen
Le soulel al trabès la bitro la may cando;
Tu souleto, tabes, ès bertadièromen
Le Bouissou prezerbat dins le foc que l'abrando.

C'est ainsi que le poète célèbre l'immaculée conception de la Vierge Marie, cent soixante-trois ans avant que l'Eglise n'élevât cette croyance au rang des dogmes catholiques.

Guitard a écrit avec la même convenance de langage un autre Chant-Royal, *Iphis*, ainsi que des stances à l'occasion de la reprise des concours des Jeux-Floraux, due aux soins du premier président de Maniban.

Il faut croire que Guitard avait acquis les heureuses qualités qui le distinguent dans le commerce des poètes latins, de Virgile surtout, qu'il s'essaya à traduire, comme le témoignent deux fragments qui nous ont été conservés. L'un est tiré du deuxième livre de l'*Enéide;* il suffira pour le faire apprécier de lui emprunter le récit de la scène émouvante de la mort de Laocoon et de ses fils : *Hic aliud majus miseris multoque tremendum....*

Un pus estrange cas, qu'al cos fa trambla l'armo,
Dins nostre simple cor semeno may d'alarmo :
Per ministre, al hazard, Laocaoun cauzit,
Fasio d'un gran taurèu, brabomen coustezit,
A l'aunou de Neptuno un public sacrifici :
Quand, dins l'ouccupaciu d'aquel sant exercici,
(D'au counta la ferou me sazis tout le cos),
Dous serpents descarats, le loung de Tenedos,
Al coubit de la mar, labetz apazimado,
Se presenton de froun sur la plano salado;

Dret al bord toutis dous benen à grandis nats,
De l'estoumac en sus fièromen relebats,
Foro l'aygo toutjoun lours crestos tenen dretos,
E formon per darrè dous seilhous jouts lours quouetos.
On bey lours esquinals, qu'on nou pot pagela,
Se goudilha, s'estorse, è pey s'agrumela.
Jouts la brumo dount soun de tout coustat claufidos,
On augis brouzina las oundos secoutidos.
Dejà pes camps, déjà fan dous seilhous noubèls,
Re que sang, re que foc nou sourtis de lours èls;
En fiulan les fissous de lours lenguos fourcudos
Lambrejon à l'entour de lours gulos fendudos :
Emblaymat de ferou d'uno talo biziu,
Cadun, deçà, delà, s'enfuch may mort que biu.
Les serpens entretan ses perdre tens ni forço,
Debès Laocaoun se lançon d'un'estorço ;
A sous efans prumiè s'agaffon cant-è-can,
E de fait è de dit, cingladis que les an,
A bèl tal reddomen lour fan cruchi les osses,
E sur el qual secours benio d'amb'un matras,
S'azalbron toutis dous, è nou le pècon pas.
Tal pun que l'an s'azit, un parel de cinglados
Li fiblon enta's rens à fizanço sarrados,
E dret la lounzo en sus al tour del ganitèl,
Dus cops entournejats fan un double nouzèl :
Aqui per subrepes de lours cruèlos obros
Mostron dessus soun cap lours esquinos de sobros.
Dabort el s'esperforço à les desagaffa,
E, tant que de Diu, pot ambe las mas s'y fa.
Dans sa foxo buffèquo entretan que s'ensajo,
Per las gorros del cap un orre sang li rajo,
E de sous crics mourtals fa retrouni le cèl.
Atal bramo un taurèu quand amb'un pic garrèl
De l'auta s'es salbat, ount à soun loc è plaço
A fait en se brandin regita la pigasso.
Les serpens, atalèu quel toumbo redde mort,
Se denouzon, è ban dret al Temple.........

Avec le concours de 1693, où la poésie patoise, comme pour se faire plus vivement regretter, se montra avec quelque éclat, finit la période pendant laquelle les productions écrites dans le langage vulgaire furent publiquement honorées à Toulouse. Cette période s'arrête, en effet, en 1694, au moment où Louis XIV érigea les Jeux-Floraux en Académie

de belles-lettres françaises. Ce fut là le dernier acte d'autorité royale en faveur de la langue nationale contre les idiomes du Midi, issus de la langue romane : le roi de France avait raison.

Avant d'arriver à deux grandes compositions sur lesquelles nous aurons à nous appesantir, il ne sera pas hors de propos et d'intérêt d'enregistrer plusieurs pages volantes de cette époque, épaves littéraires, qui, à défaut d'autre mérite, ont au moins celui de la rareté.

Nous avons fait comprendre, en passant, que les concours des Jeux-Floraux se traînaient péniblement, non sans quelques interruptions, pendant la seconde moitié du dix-septième siècle. Il y avait sans doute plusieurs causes à cet affaiblissement successif qui les menaçait d'une fin prochaine. Mais l'un des plus puissants motifs de leur déconsidération provenait du scandaleux abus que l'on y faisait de la faveur dans les distributions des prix. Ce n'était pas seulement des vers dépourvus de mérite que l'on y couronnait, mais, ce qui était pis encore, on accordait les fleurs dont les capitouls faisaient les frais au nom de la ville, — dépense que les mainteneurs s'obstinaient, malgré toute vraisemblance, à attribuer à la générosité de l'imaginaire Clémence-Isaure (1), — à des concurrents qui venaient effrontément faire parade de compositions que des complaisants leur livraient! De là un Chant-Royal de l'année 1678, le *Cheval de louage (Le roussy de lougatge).* — Voici l'explication de cette satire allégorique, d'ailleurs assez transparente d'elle-même :

Le roussy de lougatge, hounourablo assemblado,
Es qualque bèl pouèmo, ou qualque cant-rouyal,
Que dins aqueste loc ben fa sa permenado,
Quand le que l'a spelit se demor' a l'houstal.
Le que le logo dounc, qu'atal aco s'apèllo,
Per que nou l'a pas fait naisse de sa cerbèllo,
Pèy qu'on le bey beny, dan sa peço à las mas,
Nous troubla per acy le poutatge è l'agras,
Jou'n bezi pla qualcun que cambio de bisatge;
Aquel es justomen le que tu noummaras
Le cabaillé mountat sul chabal de lougatge.

(1) Voyez sur ce mensonge historique notre dissertation intitulée : *De Dame Clémence-Isaure, substituée à Notre-Dame la Vierge Marie comme patronne des jeux littéraires de Toulouse*, Mém. de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, année 1852, tome II, p. 191, et tirage à part.

Nous ne regardons pas comme une œuvre de pure fantaisie un autre Chant-Royal, *Le mois de mai* (*Le mes de may*), — adressé aux mainteneurs des Jeux-Floraux. C'est là, à notre sens, un spirituel persifflage à l'adresse de ceux-ci, et dans lequel le délaissement de leurs couronnes est malicieusement ramené dans le vers du refrain, à la fin de chaque strophe : *L'adieu du mois de mai à Madame Clémence* (*L'adiu del mes de may à Madamo Clamenço.* — Cette pièce, versifiée avec goût, est signée du pseudonyme *Le fils de dame Bernarde* (*Le fil de dono Bernado*). — Il nous suffira d'en transcrire deux strophes :

Arbitres de las flous, la glorio de nostre atge,
Qu'abèts le jutjomen è l'esprit d'un angèl,
Nouirigats d'Apoulloun, que Clamenço a per gatge,
Per garda, à tout jamay, las claus de soun castèl,
Bous de qui le renoum fa trambla la courado
Des plus affisoulats que sion dins l'assemblado,
E qu'abèts qualques cops ta doctomen dictat,
Per laissa bostres nouns à la posteritat,
Dan peno, dan susou è dambe diligenço,
Bous prègui tantis qu'èst de legi per pietat
L'adiu del mes de may à madamo Clamenço.

Bèlo damo de flous (sa dits, dan soun lengatge,
Le paoure mes de may), bèlo bouco de mèl,
Qu'abèts, per un jamay, dounat bostre heritatge
A la bilo, per mo d'augi quicom de bèl,
Jou quiti per un pauc ma raubo bigarrado ;
El es tens, el es tens de fa ma retirado ;
Jou è fait naisse de flous per creisse bostre estat,
Jou è randut bostre loc un palais encantat,
May per qui?... Per de gens faitis per excellenso,
Qu'à l'houro que parlan escouton de boun grat
L'adiu del mes de may à madamo Clamenço.

Parfois, nos poëtes se sont inspirés des événements du temps, tout en donnant un tour local à leurs récits, ce qui fait le principal mérite de ces compositions. C'est ainsi que nous avons de 1682 une lettre en vers sur la naissance de Louis, duc de Bourgogne, fils du Dauphin et petit-fils de Louis XIV (*Sur la nayssenço de Mounseignou le duc de Bourgougno, mout de letro, de l'amic à l'amic*), — et une autre lettre sur le retour à la santé du roi Louis XIV, postérieure à la mort de la reine Marie-Thérèse, arrivée en 1683 (*Letro moundino sur la joyo per le recoubro-*

men de la santat del rey). Enfin un Chant-Royal, *Le coq* (*Le poul*), et deux sonnets sur les heureux succès de Louis XIV à la guerre : ouvrages qui manquent tous d'élévation.

Parmi les pièces de vers qui se rattachent à des faits purement locaux, indiquons la *Description de la procession générale de Toulouse* (*Descripciu de la poussessiu generalo de Toulouso, que se fa le dex-è-sept del mes de may, à l'aunou de la delibrenço*). Cette cérémonie religieuse, qui a été reprise de nos jours, fut instituée pour perpétuer le souvenir de la victoire définitive que le parti catholique remporta à Toulouse sur le parti calviniste, le 17 mai 1562, jour de la Pentecôte, après bien du sang répandu. Les vainqueurs attribuèrent leurs succès à l'intercession, auprès de Dieu, des saints dont les reliques étaient conservées dans la basilique de Saint-Sernin, et de là vint l'usage de rendre un hommage public à ces restes regardés comme le *palladium* de la ville sainte, qui, par privilége spécial, ne tolérait pas un seul hérétique dans ses murs !!!

N'ayant ici qu'à apprécier le mérite littéraire de cette pièce de vers, nous reconnaissons que le poète ne s'est pas mis en grands frais d'imagination. Au reste, il voulait, on le voit bien, n'être qu'exact, et il a réussi, en n'oubliant rien du religieux cortége, pas même les droits de préséance. C'est donc là un document précieux, digne d'être employé, lorsqu'on voudra écrire et peindre convenablement l'histoire de Toulouse.

L'auteur dit au début, en s'adressant à un ami, retenu par la maladie loin de Toulouse :

Perque le lhèyt t'a retengut,
E que (l'Amic) n'es pas bengut
A nostro Poussessiu de Bilo,
Que de tous Amics uno pilo,
Per mor de tu m'an saludat,
Jou boli-be, per amistat,
Satisfa toun humou curiouso,
Sur la Poussessiu de Toulouso,
Què se fa toutjoun et jamai
Le dèx-è-sèpt del mes de mai ;
Poussessiu pleno de merbeillos :
Cluco les èls, dièrp las aureillos.

Del tems què's prumiès Higounaux
Nous bouillon troubla le repaux,

Nostres Aujols, plenis d'alarmos,
Le cor contrit, et l'èl en larmos,
Bièllars et jouens, fillos, efans,
Augueren recours as Corps-Sans,
Que dromen douçomen al Temple
Del gran Sàrni, Sant sans exemple :
De sorto que per lour bertut
L'Higounaut demourèc cournut
E desfait à plato cousturo.

Puis vient l'ordre de la procession, où tout le clergé séculier et régulier assistait, entouré des corps de métiers; le parlement, l'université, les capitouls et toutes les autorités de la ville prenaient part à cette pompeuse démonstration qui attirait tous les ans un grand concours d'étrangers.

De là, le *Petit plat de raretés, dédié aux Cousins et Cousines* (*Petit plat de raretats*, *dediat as Cousis et Cousinos de Pentocousto*), — c'est-à-dire à l'adresse des campagnards, curieux et badauds, que les Toulousains désignaient alors, comme aujourd'hui, par le sobriquet moqueur de *Cousins.*

Tout événement un peu considérable éveillait à Toulouse la verve patoise; à chaque nomination de premier président au parlement, on était sûr d'entendre célébrer la vertu du magistrat préféré, et toujours sur le même ton. Nous avons de cette époque des vers sur l'entrée du président Morand en 1687 (*L'intrado de Moussu le premier president*).

La satire affectait surtout de parler le langage populaire; elle se révèle, avec toute sa naïve crudité, dans une composition ayant pour titre : *La cage de Tounis* (*La gabio de Tounis*), et cela à l'occasion du supplice de la cage de fer, dont on avait récemment fait usage à Toulouse. On appelait ainsi la peine subie par les filles folles de leurs corps, qui, enfermées dans une cage de fer, étaient plongées, à plusieurs reprises, selon la gravité de leurs méfaits, dans le courant de la Garonne. L'île de Tounis venait d'être le théâtre de cette sévère punition, lorsque parut le curieux morceau dont la citation suivante fera suffisamment comprendre et l'esprit et le ton :

La pouliço fa ço que cal,
Elo n'ourdouno jamai mal;
Quand s'agis de regla la Villo,
Uno Gabio nou suffis poun :
M'an dit que ne fan douxe millo,
Que trabaillaran nèit et joun.

Les dérèglements des femmes sont attaqués d'une façon un peu moins acérée, mais non moins vive dans les *Stances véridiques* (*Le siècle malhurous, o la banitat de las fennos è fillos del tems; Stancos bertadieros*). — L'auteur en accuse le luxe des toilettes, n'admettant plus déjà ces distinctions dans la mise qui avaient servi, naguère encore, à séparer les diverses classes de la société française, et que les édits somptuaires n'avaient pu contenir.

Après avoir tracé, à sa manière, le tableau de l'âge d'or, le satirique arrive à l'âge maudit, qui est celui de son temps, et il s'écrie :

La Bertut que se bei laissado,
De per tout tristomen cassado,
Que'l mounde ly mostro las dens,
S'es salbado, touto souleto,
Pèy, amagado, la paureto,
As counfins pus secrèts de calques sants coubens.

Il dit des femmes assez peu poétiquement :

Examinen un panc le sèxe,
Bejan s'es dins le metis èxe
Coum'èro despèi panc de tens :
May que tout es Damos noubèlos,
Nou se bey re que doumaisèlos,
O Madonos, aro, s'apelon las de mens.

Las Doumaisèlos soun Damados,
Las Madonos Doumaiselados;
Per de Mestressos n'ou n'i a pus.
Despey quel Coufet es en tèsto,
Le Capayrou fasèc le rèsto,
Las Pernos et les Bèils, al tens qu'èn, es l'abus.

Puis viennent les conseils fort bien déduits qu'il donne aux parents aveuglés, dans le but d'arrêter de si criants abus :

Paire abuçlat, maire credullo,
Ta fillo douçomen s'embullo,
Se beses pourta dan plase.
Las bragardisos qu'on li douno,
Car al tens qu'èn nou y a persouno
Que sio ta fat, enfin, de douna res per re.

Per abe calquos garnituros,
Basses, rubans o coufadouros,
De baguos, diamans o bijous,
D'estoffos bèlos, de dantèlos,
Ó d'autros talos bagatèlos,
Nou manquon pas jamay de prene randebous.

On trouve dans cette boutade des traits plus incisifs encore, que nous nous abstiendrons de citer pour l'honneur de nos aïeules. Ces plaintes d'un esprit inquiet ne semblent-elles pas à la décharge de notre époque ? Se récrie-t-on autrement aujourd'hui ?

Mais quittons nos moralistes moroses et venons-en à quelques poètes qui surent mieux s'accommoder des mœurs de leur temps, n'en prenant, ce semblerait, que ce qui était à leur convenance. Parmi ceux-ci nous plaçons Laborde, célébrant gaîment l'excellence du vin dans un Chant-Royal qui mériterait d'être cité tout entier. Voici l'explication que l'auteur a donnée à la fin de son allégorie : *L'Hypocras inventé par le grand Hippocrate :*

Noué, que le prumié troubèc le bi muscat,
Es aquel gran douctou que iou bous è dictat,
E le bi que su'l nas fa flouri l'escarlato,
Es ço que dins moun cant bous a representat
L'Ipoucras inbentat per le grand Hypoucrato.

Parmi les compositions, sans nom d'auteur, qui ne renferment que de simples badinages, peu se distinguent par leur atticisme, comme on devait s'y attendre. Aussi les passerons-nous sous silence, nous réservant de les faire suffisamment connaître dans un chapitre final que nous nous proposons de consacrer tout entier à la Bibliographie patoise. Une foule de ces raretés ne nous semblent être d'ailleurs que des satires personnelles, aujourd'hui véritables énigmes, dont le mot ne sera probablement jamais trouvé.

Mieux vaut nous arrêter à une des plus intéressantes pièces de vers de cette époque. Elle est relative au premier essai de navigation entrepris sur le Canal de Languedoc au mois de mai 1681. Nous lisons la relation circonstanciée de cet événement dans le récit officiel qui en fut dressé alors : *La première navigation sur le Canal de Languedoc, fait par ordre du Roy, pour la jonction des deux Mers, depuis Toulouse jusques au port de Cette.* Nous en tirerons les détails suivants, qui nous

semblent offrir un véritable intérêt local en même temps qu'ils servent de commentaire à une œuvre poétique composée pour la circonstance et que nous allons faire connaître :

« On commença, dit notre récit, de travailler en l'année 1666,
» sur le dessein de feu sieur Riquet (1), homme d'un génie et d'une
» capacité extraordinaires, qui a conduit ce grand Ouvrage; et il s'en
» est acquitté avec tant de soin, qu'il a eu la gloire d'achever cette
» entreprise, qui paraissait impossible à toute l'Europe.

» Le Canal ne fut pas plutôt en sa perfection, que le Roy envoya les
» ordres au sieur d'Aguesseau, Intendant de Languedoc, pour en faire
» la visite à sec et pour y faire ensuite mestre l'eau, et y faire essayer
» la première navigation.

» Il fut toujours accompagné dans cette visite par le sieur de Bonrepos,
» maistre des Requestes, et le comte de Caraman, capitaine aux gar-
» des, fils du sieur Riquet, par ses deux gendres, le sieur de Lanta,
» Baron des Estats de Languedoc, et le sieur Lombrail, Trésorier de
» France, par le Père Mourgues, par le sieur de la Feüille, Inspecteur
» du Canal, et par les sieurs Andreossy, Gillade et de Contigny, con-
» trolleurs généraux et conducteurs des ouvrages.

» Le sieur d'Aguesseau, après le remplissage du Canal, s'embarqua
» sur la Garonne le 15 du mois dernier (le 15 d'avril) et se rendit par
» le Canal à Castelnaudary, le 17.

» Le même jour, le cardinal Bonzi, qui voulait estre témoin du
» succès d'une affaire si importante à la Province de Languedoc, des
» Estats de laquelle il est le Président né, à cause de son Archevêché
» de Narbonne, se rendit à S. Papoul, accompagné des Evêques de
» Besiers et d'Alet, du Marquis de Villeneuve, Baron des Estats du
» sieur de Monbel, Syndic général de la Province, du sieur de Pujols,
» Secrétaire aux Estats de Languedoc, et du sieur Mariotte, Greffier
» des mêmes Estats.

» Le sieur d'Aguesseau alla les joindre avec sa compagnie, et ils
» furent magnifiquement traitez par l'Evesque de S. Papoul. Le 18,
» ils arrivèrent à Castelnaudary, où l'embarqüement fut résolu pour
» le jour suivant, après que l'on aurait fait la bénédiction du Canal.

» Le 19, à sept heures du matin, toute la compagnie se rendit à

(1) Pierre-Paul Riquet était mort six mois avant l'ouverture de la navigation sur le canal.

» l'Eglise Collegiale de Castelnaudary, d'où l'on marcha processionnellement vers l'Eglise de Saint-Roch. — L'Evêque de Saint-Papoul, qui » faisoit la cérémonie, parce que la ville de Castelnaudary est de son » Diocèse, estoit revêtu de ses habits pontificaux et précédé par le » Clergé séculier et régulier. Il estait suivi par le Cardinal Bonzi, par » les Prélats, par le sieur d'Aguesseau et par les autres personnes de » leur compagnie, par le Présidial et par les Consuls de Castelnaudary, » par les personnes les plus considérables de la ville et du voisinage, et » un nombre infiny de peuple des lieux circonvoisins.

» Le Père Mourgues célèbra la Messe, et ensuite la procession » s'avança vers le bord du Canal, au-derrière des quatre Ecluses, où » les barques qui doivent faire le premier essay de la navigation étaient » déjà descendues. En cet endroit, après les prières, l'Evêque de Saint-Papoul donna la bénédiction aux eaux du Canal, aux barques et à » toute l'assemblée, et la cérémonie finit par le *Te Deum* et par des » prières pour le Roy.

» Cette action fut suivie d'une infinité d'acclamations de *Vive le Roy*, » et du bruit du canon de la ville et de la mousqueterie des habitants » qui bordaient le Canal.

» Cependant le Cardinal Bonzi, les quatre Prélats, l'Intendant et les » autres personnes qui les avaient accompagnés entrèrent dans la barque qu'on leur avait préparée.....

» Après qu'on eut arboré le Pavillon blanc et tiré le coup de partance, » on se mit à la voile au bruit des instruments, du canon, de la mousqueterie et des cris *Vive le Roy*..... »

Voici maintenant quelques strophes de la pièce de vers. C'est une ode en tout point digne de remarque, ce qui nous fait regretter plus vivement de ne pas en connaître l'auteur. Elle est intitulée : *L'achèvement du Canal ou les noces de l'Océan et de la Méditerranée* (*L'acoumplissomen del Canal ou las nossos de l'Occean è de la Mediterraneo, faitos à Castelnaudarry, le* 19 *may* 1681).

Le poète débute ainsi :

Sà, sà metam la Belo al bent,
Sà, Piloto, marchem rabent,
Passem sur le bentre à Neptuno,
Moustrem à soun fièr element,
Que ta Barquo certènoment
Porto Cezar è sa fourtuno.

De bous parly, Gran Cardinal,
Que le Rey dins soun Tribunal,
A triat demèst sous oragles,
Afy qu'en milo locs divèrs
Bous espantex tout l'Univèrs,
En fazen Bonzi (1) sous miragles.

Per faire admira sa grandou,
El bous a fait l'embassadou
De l'Ampire de la marèo,
Qu'es de l'Occident al Leban,
Per marida soun Occean
Ambe sa Mediterranèo.

Dounq pus que nostre Diu-Dounat,
A le maridatge ordounat,
Alargats la santo paraulo,
Digats : Ego conjungo vos;
E per ne fa fèsto tantos,
Fazèx metre coutèl sus taulo.

Me semblo que soun ja d'accord,
Car desenpèy que l'Albo sort,
D'inquio que le souleil s'ajouquo,
On bey que barrejon lours flots
E qu'en fazen tinda les pots,
Se baysoutejon bouco-à-bouco.

Enfans, s'aco duro longt-tens,
Nostro Nobio sera lèu prens,
Almens yeu nè gran esperanso,
Tabe prègui Diu, de boun cor,
Que s'acouche lèu d'un trezor
Que remounte touto la Franço.

Viennent ensuite des strophes tournées en compliment à l'adresse des prélats présents à la cérémonie.

Le poète termine ainsi :

Grandis arboutaus des Estats,
Que Nostre Mèstre a deputats,

(1) Allusion assez peu heureuse au nom du cardinal-archevêque de Narbonne.

Coumo fidèls temoins des Pactes,
En besen consouma l'hymèn,
Aro be caldra dire AMEN,
A la cancellacin des Actes.

Riquet que haut bous èx salbat,
Sense abe l'oubratge acabat,
Nou pas per cregne cap d'esclandre,
Car bous au abèx fait exprès,
De paou que bostre Fil plourès,
Coumo fèq le grand Alexandre.

Atal, aymable Boun-Repaus,
Yeu m'en bau fini mous perpaus,
Pus que vous finissèx l'ouvratge,
En dizen que bous abèx fait
Un cop de Mestre tout parfait,
En fazen bostre apprentissatge.

Bostres faits soun ta couneguts,
Que d'inquio le païs des muts,
Fara dire mant un'annado,
Que l'illustre fil de Riquet
Y es anat rampli de caquet
Las boucos de la Renommado.

Aquelo lengudo, en un mout,
Anira publiqua per tout
Que le Canal al port de Cetto
Pourtara trezors à cauzy,
Qu'acos so qu'on besio luzy
Dedins le se de la coumeto.

Nous nous plaisons à croire que l'exemplaire de cette composition que nous possédons, — qu'on nous pardonne cette innocente satisfaction de bibliophile, — est le dernier survivant d'une myriade d'autres exemplaires qui furent distribués dans cette occasion solennelle. Et chose qui nous frappe, ces vers, depuis si longtemps oubliés, sont exhumés alors que l'importance et jusqu'à l'utilité de l'œuvre de génie de Riquet, si chaudement acclamées en 1681, sont mises en question en cette année 1857; au moment même où, comme une rivale jeune et adulée, enivrée des honneurs qu'elle reçoit, la voie ferrée se déroule fièrement le long du canal du Languedoc, à quelques pas de lui, comme pour mieux le narguer et chercher à le vaincre.

Déjà, dès l'ouverture des travaux de cette grande entreprise, le Midi se préoccupa vivement de l'audacieuse conception de Riquet; nous n'en voulons pour preuve que trois recueils de noëls, auxquels nous ferons quelques emprunts. — L'un, de l'an de grâce 1667, est intitulé : *La gloire du canal de Noël* (*La glorio del canal de Nadal. Noüels noubelets sus plus belis ayres que se canten dins Toulouso, faytis per Henric Daydé, toulousèn*). — Après un pieux dizain au *Petit Jésus* (*Al petit Jésus*), l'auteur adresse une dédicace, en prose prétentieuse, dans le goût de celles que Goudelin a placées en tête de chaque partie de son œuvre poétique, à Monsieur de Riquet, conseiller au parlement de Toulouse, fils de l'auteur du projet du canal; et pour qu'on ne puisse se tromper sur ses intentions, Daydé lui dit :

« Oun se poden milhou carra de Noüèls ou des cansous espirituèllos, » que jouts l'ombro d'aquelis que poussèdon la bertut, bau saby iou, » per que ne troubat, sense ouffenso, persouno propre per fa un salmitè » plus segur que jouts bostre nom. Le titre mèmo m'au aurio pousqut » fa couneise, may le merity que iou fauc à uno persouno qu'è hou- » nourat, hounouraré et hounori, a fait que iou è pres per prèia las » louanjos de Diu è de sa Maire le Fil d'aquel que bol fa floury nostro » Prouvinsso per sous soüèns è trabalz... »

C'est là certainement le meilleur morceau de l'ouvrage, car les cantiques qui viennent à la suite ne sont dignes d'aucune attention, pas plus que tant d'autres de cette époque, dont nous avons pu former une curieuse et rare collection. Ce qui distingue ces compositions religieuses (noëls et pastorales), après la naïveté des tableaux, c'est la vulgarité du langage, ce qui semble avoir été, même longtemps après, le vrai ton du genre. Il n'est pas même rare de voir l'auteur se mettre en scène avec ses bons voisins et ses meilleurs amis, se joindre ainsi aux bergers ou aux Mages et venir adorer le Messie naissant dans la grotte de Bethléem.

Ce que Henri Daydé avait osé tenter en 1667, à la gloire de l'entreprise du canal des Deux-Mers, fut imité l'année suivante par deux auteurs anonymes. Aux fêtes de Noël 1668 parut *Le Canal de la Grâce qui joint le pécheur à Dieu par le mystère de l'Incarnation* et *L'écluse du Canal de la Grâce de Noël* (*L'escluso del Canal de la Gracio de Nadal, ount es le Garrabot des noüèls noubeletz*). — C'était de la part de ces naïfs auteurs, plus dévots que poètes, se faire les échos de la province tout entière, qui fondait, à si juste titre, les plus belles espérances

sur le canal commencé sous les auspices de Colbert et avec le bon plaisir de Louis XIV.

Puisque nous nous sommes arrêté à signaler les moindres compositions rimées dans le patois de Toulouse, nous ne devons pas omettre une sorte de catéchisme mis en couplets, et pouvant être chantés sur des airs connus, *La doctrine chrétienne* (*La douctrino crestiano meso en rimos, per poude èstre cantado sur dibèrses ayres è per atal ajuda la memorio del popple de Toulouso*).

Nous ne nous montrerons pas difficile envers l'auteur. Le zélé missionnaire qui, sans se faire connaître, se consacra à cette œuvre religieuse plutôt que littéraire, avertit lui-même le lecteur qu'il avait mieux aimé faillir quelque peu à l'endroit de la grammaire, que de rester incompris des plus simples esprits, s'autorisant en cela de l'exemple de saint Augustin, en disant après la fleur des docteurs de l'Eglise (August. in ps. 138):

Be me bal may èstre repres
Del grammairien letroferit,
Que n'èstre entendut o coumpres
Del popple simple d'esperit.

Qu'il nous suffise d'emprunter à la *Doctrine chrétienne* la paraphrase de l'oraison dominicale, bien suffisante à faire apprécier la manière de l'auteur :

Nostre Payre qu'èts al cèl,
Claromen bisibl'en facio,
A l'entendemen qu'es l'èl
Deis esprits qui soun en gracío,
En tèrro nou bous cresèn,
E pregario bous fasèn.

Que per tout sio counescut
Bostre Noum sant è terrible.
Tout aunou ly sio rendut,
Autant que sera poussible;
Qu'atal sio santificat,
E nou sio pas renegat.

Eu segoun loc demandan
Que Bostre Ryalme bengo.

La tyrangno de Satan,
E le pecat sa fi prengo,
Que nous trouben dins l'estat
D'un' urous' eternitat.

Que la bostro boulountat
Sio fayto è acoumplido,
Car tout' autro es pecat,
S'à la bostro n'es unido
En tèrro, semblablomen
Coum' al cèl ni pu-ni-mens.

Dounats-nous oüèi nostre pa,
De cado joun l'ourdinari,
Nostre pèssomen nou ba
Qu'à tout ço qu'es necessari
Pel joun de oüèi que bibèn :
Se yèn oüèi, douma nou yèn.

Perdounats-nous les pecats,
Deutes de nostre coucienço,
Que tant nous tenen cargats.
Perdou, gracio, indulgenço,
Coumo nous-aus perdounan
As qu'ouffençadis nous an.

Nou nous laissets pas intra
Dins la tentaciu qu'esprobo
Las forços qu'un' Armo a.
L'esperienço nous fa probo
De nostro gran flaquetat,
Feblesso, fragilitat.

Mès delibrat-nous del mal,
De tout le mal que retardo
Nostre salut eternal.
Bous metis siots nostro gardo,
Aqui nous-aus nous tenèn :
Atal placio Bous. Amen.

Ce fut aussi à rimer des sujets religieux et moraux que s'appliqua Chaubard de Roquebrune, s'exerçant surtout, comme nous l'apprend l'épitaphe qu'il a placée au titre de ses *Heures de loisir*, à se rendre meilleur : *Non ut doctior sed ut melior*. Ce sont là les délassements

d'un esprit suffisamment lettré, qui avait tout juste assez estimé ses vers pour les recueillir sur un registre : ses rimes françaises et patoises ne méritent pas un plus grand honneur. Nous n'en tirerons que le sonnet suivant, sur la mort :

Capdenou ! que la mort es un'estranjo causo ;
Quan ben, coum'un fourrou, pren'un home al coulet !
Que sios un gros moussur, un petit argoulet,
Executo ses poou tout so que se prepauso.

Es bertat que'l gran Dius d'elo è de nous dispauso,
Que'l soul la fa mouna, que la ten al filet ;
Se nous tiro, amourtis sa biro, soun boulet,
È, s'aquel es per nous, chardit s'aquelo gauso.

May qui pot se fisa que toutjoun sa bountat
Dure per nous souffri dins un maubès estat ?
Nou cèrtos, cal sounja que nostr' houro s'abanso.

N'abèn un counte à fa, loung, fort embarrassat,
È se nous rebiran debès le tens passat,
Hélas ! qui pot abe cap de boun' esperanso.

Les noëls et les vers de Chaubard de Roquebrune font passer sans transition heurtée à la manière courante et négligée de Bernard Grimaud, toulousain, religieux bénédictin et prieur d'Aucamville. Le père Grimaud a composé en patois le plus pur deux ouvrages considérables, sur des sujets sans aucune analogie, mais non pas pour cela différents de ton.

Le premier, à la date de 1669, est employé à raconter dans ses moindres particularités la vie de saint Benoît, sous ce titre : *Le droit chemin du ciel dans le pays toulousain, ou la vie du grand patriarche saint Benoît* (*Le dret cami del cèl dins le pays moundi, o la bido del grand patriarcho sant Benoist* (*sic*) ; il est signé du nom de l'auteur.

La vie de saint Benoît est divisée en six livres et en quarante-huit chants, comprenant en tout plus de douze mille vers.

Chaque chant consiste en un récit légendaire, précédé de longues et disertes réflexions morales, qui sont ensuite appuyées d'un trait de la vie du patriarche.

Familiarisé avec l'idiome de Toulouse, le père Grimaud laisse courir sa

plume, tout en scandant et en rimant, sans trop y prendre garde, une sorte de causerie familière et monotone. D'un bout à l'autre, c'est un terre-à-terre décoloré, mais dont la naïveté des peintures et le laisser-aller de l'expression finissent par attacher le lecteur, peut-être à cause de la première surprise que ce ton, si voisin du burlesque, lui fait éprouver. Néanmoins les amis de l'auteur lui adressèrent les plus flatteuses louanges, et l'un d'eux alla jusqu'à lui dire dans un quatrain réservé pour la fin :

Sant Benoist es le gran Broutou
De las Flouretos de Toulouso ;
Jamay Cournèillo ni Routrou
N'an fayt causo plus merbeillouso.

Certes, il n'était guère possible de choisir plus mal ses termes de comparaison.

Laissons donc les exagérations de l'amitié trop complaisante, auxquelles nous ont pourtant habitué les madrigaux placés en tête des moindres œuvres poétiques de ce temps, et empruntons quelques fragments à la vie de saint Benoît du père Grimaud :

DES MOUNGES QU'ABION MANJAT FORO DEL COUBEN.

MOURALO.

Nostre gran Diu, nostre boun mèstre,
Es pietadous, ço que pot èstre,
E d'ambun gran countentomen,
Caresso familièromen
Uno Armeto, que, coumbertido,
Per l'amour d'el cambio de bido,
Que n'a plus le cor entecat
De la poustèmo del pecat.

En Paradis la Cour celèsto
Se rejouis et ne fa fèsto,
Per tout uno Musiquo s'auch,
Les Angèls soun dedins le gauch ;
Les Sants d'ambe les Esprits Bierges,
Porton alucats de grans cierges,
E canton, en countentomen,
Sanctus, *Sanctus*, incessomen ;

Car Diu, tout parfèt è tout sage,
N'a jamay haït soun Image,
E nou detèsto que l' pecat,
Perço qu'es countro el afiscat,
El couneys l'home miserable,
Que cado jour se fa coupable
As èls de la dibinitat,
Que s'el n'uso de sa piètat
El es perdut sense sa gracio,
Indigne de beire sa Facio,
Mès qu'el tout Sant, tout gran, tout bou,
Per un excès de sa fabou,
Ly fa recouneysse sa fauto,
Ly met la legremo à la gauto.
. . . .
. . . .

Cette longue homélie achevée, le père Grimaud passe au trait de la vie du saint qui l'a motivée :

HISTORIO.

Un jour un boun parel de Fraires,
Que n'èron pas grans predicaires;
Toutis dus boulguèguen ana
En calque loc se permena,
Per besita lour parentatge;
Preguèguen le Sant Persounatge
De lour douna la permissiu,
A tabes sa Benedictiu.
Le Sant doussomen les agacho,
E d'aco boussi nou se facho,
Assegurat qu'en pauc de tens
Elis ne seran mal-countens ;
Les meno d'inquios a la porto
E d'èstre sobres les exhorto,
E de se soubeni souben
De la Règlo de lour Couben,
De cassa lèn touto impudenço,
E de marcha d'ambe prudenço ;
Lour dits, per les fa tourna lèu,
Quès Mounges soun coum'un barbèu

Que fero d'aigo soun sens bido,
Que lour demoro benazido
Diu èstre aquelo grando douts
Que Diu douno la bido à touts.
Mès aco nes que batre l'ayre ;
S'en ban countens coumo de reys,
D'amb'un cor jouyou coum'un peys ;
Mès elis courren tant la Bilo,
Que tout lour tens douçomen filo,
E se troubèguen à l'escart
Dins la Maisou, qu'èro fort tart,
D'uno Matrouno fort deboto
Que per nou passa pas per soto
Lour preparo la coullaciu
Per caressa las gens de Diu.
Elis refuson ; elo prèguo,
Lour dits que y a may d'uno lèguo
De sa Maisou d'inqui'al Couben.
Elis, que soun remplits de ben,
Rabits acordon sa requèsto ;
Labets elo, per lou fa fèsto,
Lour douno de pa amay de bi,
De re plus nou les pot serbi,
Que les Frayres prenen amasso,
Sense oublida le boun proufasso ;
Pèy s'en tournon al petit pas,
Cresen quel' Sant nou sçaurio pas
Lour libertat trop incibilo,
D'abe beugut dedins la Bilo.
Mès arribats dins le Couben
Jamay un plu gran espouben ;
Car coumo s'aprochon del Payre
Que nou cresion pas debinayre,
Per prene la benedicciu,
Le Sant lour dits, sense passiu,
Oun abion dinnat ? Quino mino !
Toutis s'agachon per l'esquino,
Nou saben que dire à l'Abat ;
De bergouïgno le cor lour bat,
E lours Armos mièjos malautos
Pintron las coulous sur lours gautos.
Un d'elis, le mens resignat,
Ly dits que n'abion pas dinnat.

Le Sant, en escoutan sous dire,
De compassiu se met à rire,
Mès que nou passo pas las dens,
Lour fa beyre lours manquomens,
Lour sap dire le tens è l'houro,
La Maisou, la Persouno, è couro
Elis fourèguen arrestats
E de que noûrits è trattats,
Quantis copts budèguen la tasso,
E couro quitèguen la plasso.
. . . .
. . . .

Tout le livre est fait de cette façon.

Le besoin de rimer devait être bien impérieux chez le père Grimaud, puisque les douze mille vers de sa vie de saint Benoît ne purent lui donner une complète satisfaction. Cinq ans après avoir produit cette œuvre, en 1664, nous le voyons mettre au jour un second ouvrage, celui-ci plus d'accord avec la trempe de son esprit. Il réalisa, en effet, le projet, au moins considérable, de conduire à heureuse fin une action burlesque de plus de quatre mille vers de huit syllabes. C'est l'interminable paraphrase du trop court poème grec, la *Batrachomyomachie*, — épouvantable mot qui signifie la bataille des grenouilles et des rats. — Délicieux chef-d'œuvre pourtant, malgré le titre, de l'art antique, n'en fût-il qu'une imitation, et qui se fait estimer ce qu'il vaut, même dans les traductions françaises.

On sait que ce badinage, à cause de son haut prix littéraire, a été considéré comme l'œuvre d'Homère, quoiqu'il soit plus naturel de l'attribuer à un poète qui aura voulu spirituellement protester contre l'abus qu'Homère a fait, dans l'*Iliade*, de l'intervention, en toutes choses, des dieux de l'Olympe. Le poème grec, — il n'a que trois cent neuf vers, — en prenant sous la plume du père Grimaud les excessives proportions que nous venons de dire, est devenu la *Granoulratomachio* patoise.

Ce livre, rare aujourd'hui, dut obtenir un grand succès à son apparition; il s'est longtemps maintenu; il nous souvient d'en avoir entendu, dans notre jeunesse, de longues tirades, que des vieillards récitaient sous le nom de *Sermon des Rats et des Grenouilles*. Le titre complet de l'ouvrage du bénédictin de Toulouse est celui-ci : *La Granoulratomachio*, *o la furiouso è descarado bataillo des Rats è de las Granouillos,*

jouts le règne de Rodilard è Croacus, à l'imitaciu del grèc d'Homèro, per B. G. T., poèmo burlèsquo, avec cette épigraphe : *Et nugæ seria ducunt.*

Etablissons d'abord que ce poème est bien de notre Bénédictin : nous venons de voir qu'il est seulement signé des initiales des noms de l'auteur, qui, pour nous, sont les abréviations de *Bernard Grimaud, toulousain.* La date, et surtout la manière, ne permettent point de douter un instant de l'exactitude de notre interprétation, ce qui nous permet de faire honneur au père Grimaud d'une composition qui relève jusqu'à un certain point son mérite littéraire.

La *Batrachomyomachie toulousaine* est un innocent divertissement, tel qu'un religieux, scrupuleux observateur de la règle, pouvait se le permettre; il est surtout conduit avec une décence de langage bien rare, disons mieux exceptionnelle, dans les productions de ce genre, le burlesque se permettant, trop souvent, d'oser braver l'honnêteté sur tous les points, dans le but de produire ces surprises heurtées que le lecteur, rassasié des véritables beautés littéraires, lui demande, et ce qui est sa raison d'être.

Le style de cette composition ne diffère pas de celui dont l'auteur avait fait usage dans la vie de saint Benoît, ainsi que nous en avons averti. Mais dans la narration de la guerre des Rats et des Grenouilles, guerre qui n'aurait nécessité rien moins, pour finir, que l'intervention de Jupiter lui-même, ce langage est parfaitement de mise. Quant à l'étendue donnée au sujet, on constate que le prieur d'Aucamville, riche en loisirs, s'est délecté à l'amplifier au-delà de toute mesure. Au reste, on ne lui cote pas trop à grief cette verve incontinente : une fois entré avec lui, et un peu par pure curiosité, dans son récit, on s'y attache plus qu'on ne l'aurait présumé tout d'abord. La prolixité du chantre quasi-héroïque des Césars et des Alexandres des Rats et des Grenouilles ne paraît pas déplacée, tant les récits sont naturels et animés; nous avons, pour notre part, éprouvé quelque plaisir à lire, à relire même l'œuvre de Grimaud, aimant à y reconnaître les qualités, qu'elles qu'elles soient d'ailleurs, sans les défauts du genre burlesque. L'auteur, grâce au sujet qu'il a choisi, ne s'est pas donné, en effet, la triste mission, comme cela a lieu le plus ordinairement, de défigurer, au point de les rendre monstrueuses, les œuvres qui honorent le plus l'esprit humain.

Avant d'entrer en matière, notre Bénédictin dédie son livre à Car-

delin, son chat de prédilection, vaillant et alerte, s'il en fut : *Al brabe escarrabilhat, moustacho relebat,* CARDELIN, *nostre gat, moun pensiounari.* — Il le prie donc d'agréer ses vers, qu'il estime les plus éveillés de sa veine (*les plus escardussats efans de ma memorio*). Mais, en agissant ainsi, il s'excuserait d'avoir choisi un tel Mécène, s'il n'avait pour lui l'autorité de l'exemple donné par *le brave Scarron, le roi des poètes burlesques,* qui avait dédié le fruit de ses veilles à sa gentille levrette! Au reste, critique cette fantaisie qui voudra, ne sait-il pas lui, Bernard Grimaud, prieur d'Aucamville, que bien des bêtes ont plus d'esprit que certaines gens, ces dernières prises, peut-être, parmi celles à qui l'on dédiait les œuvres littéraires de son temps :

E qui bouldra frounda que frounde,
Car iou sabi, sul cap del dit,
Que de Bèstios an may d'esprit
Que de Gens que soun dins le mounde.

Ceci dit, le père Grimaud se fait composer par ses amis quelques grosses louanges, entre autres le sixain suivant, où sont rappelés les noms de deux poètes qui nous ont précédemment occupé, Goudelin et Gautier, ce qui prouve, une fois de plus, l'estime que l'on faisait de leur talent :

Serio talos qu'on esquissèsso
De toun libre le mendre fèl ;
Acos un oubratge trop bèl,
Jamai n'an legit talo pèsso,
Que fa beze qu'ès del mestiè,
Ta pla que Goudely è Gautiè.

Maintenant, faisons connaître quelques fragments de la *Granoulratomachio.* Nous choisirons le récit de l'engagement qui mit aux prises les Grenouilles et les Rats au début de la bataille, et le discours de l'un des chefs des Rats, le capitaine *Mange-Son :*

Planturou bitomen s'aprèsto,
Pren uno Coumpagno fort lèsto
De quinze milo coumbattens,
Toutis espèrts è brabos gens.
Nou fasèc pas loungo demoro,
May al pulèu sourtic defòro

E bitomen gagno le fort
Del bosc è se gitto sul' bort.

May n'y fourèc pas soun armado
Que bau beyre beni uno escoüado
De tres milo o bè tant de Rats,
Toutis laugès è mal ferrats,
Qu'èron sourtits sur la frescuro
Per rancountra calque abenturo.
Lour Capitany, *Manjobren*,
Rat de cor è d'entendomen,
Que se tenio sur la ma dreto,
Pensèc, de poou, caga ferreto,
Quan bezèc, coumo de fourmics,
Pica menut les anemics,
Que s'en benion tèsto abayssado,
Per lour bailla l'estafilado :
« Ha ! Coumpagnous (ça dissèc-el),
» Que faren ? per aquel soulel,
» Bezi qu'ayssi y aura magagno !
» Las Granoüillos soun en campagno,
» Armados de fust et de fèr,
» Que nous benen trauca le quèr.
» Que pla pagaren l'escapado ;
» Efans, nostro poudro es bagnado,
» Jou bezi deja qu'èn tounduts,
» Calque jouziu nous a benduts,
» E se Mars la ma nou nous prèsto,
» Jou è poou qui aura capels de rèsto. »

Cette mise en scène ne manque pas d'une sorte d'entrain, qui intéresse au sort des deux armées en présence, ce qui donne jusqu'à un certain point le change, de façon à faire oublier, ne fût-ce que pour un moment, l'invraisemblance du récit. On y sent comme la pointe de l'apologue, sans que nous osions dire pourtant que le placide Bénédictin ait osé, comme son épigraphe autoriserait à le penser peut-être, attaquer, sous le voile de l'allégorie, les folles guerres dans lesquelles Louis XIV engageait la France.

Nons aurions désiré accompagner de quelques détails biographiques les appréciations qui précèdent, mais nous avouons, en toute humilité, que nos recherches à cet effet ont été vaines. C'est donc avec une sorte de regret que nous nous séparons, sans mieux le connaître, du prieur

d'Aucamville, dont la bonhomie, empreinte dans ses œuvres, nous a séduit. Nous nous félicitons, néanmoins, d'avoir un tant soit peu rehaussé sa mémoire en lui restituant son œuvre de fantaisie, dans laquelle nous l'avons vu se prélasser, et qu'il estimait lui-même, ce en quoi il avait certes raison, un peu plus que celle que son zèle de religieux lui avait inspirée.

CHAPITRE IV.

Poëtes du dix-septième siècle (*suite*) : Jean de Valès, de Montech; — François de Cortète et Delprat, agenais; — l'abbé Rousset, du Périgord, et l'abbé Fabre, du Quercy; — Poëte anonyme de Cahors; — Arnaud Daubasse, maître-peignier, de Moissac; — poëtes du Castrais; — le père Amilha, de Pamiers.

Nous aurions pu ne point séparer des poëtes du Toulousain qui viennent de nous occuper et dont les noms forment comme une couronne d'honneur autour du nom de Goudelin, Jean de Valès, quoiqu'il fût né à Montech, dans le diocèse de Montauban : il avait été leur contemporain, leur compagnon de plaisir et leur émule. Parmi cette pléiade, de Valès fut le plus fécond, sinon le plus original : soit qu'il invente ou qu'il imite, il montre une grande aisance dans ses vers, d'où ressort une manière rarement élevée, qui le maintient dans le naturel, un peu aux dépens de la distinction. Ce qu'il semble avoir eu plus particulièrement en vue, c'est le tour patois, et, en cela, il a parfaitement réussi.

Versé dans la connaissance des poëtes latins, comme on l'était généralement de son temps, Valès traduisit dans l'idiome de sa petite ville natale les œuvres de Virgile et de Perse, témoignant ainsi d'un zèle et d'une constance peu ordinaires. Quoi qu'il en soit d'une si grande entreprise, il la mena à heureuse fin, ainsi que nous en fournit la preuve un manuscrit, de sa main, que nous possédons. Il alla même plus loin encore, en travestissant l'Enéide.

La traduction de Virgile s'ouvre par les Eglogues, c'est-à-dire par la partie la plus difficile à faire passer dans nos langues modernes et surtout dans leurs patois, malgré l'apparente simplicité du genre, tant il faudrait d'art pour rendre les continuelles délicatesses de style qui donnent aux Eglogues du poëte latin ce charme particulier qui attire et séduit les lecteurs les moins portés aux bucoliques.

Avouons-le tout d'abord, de Valès ne nous semble point s'être préoccupé de prendre le ton vrai du modèle ; l'excessive délicatesse, l'atticisme exquis de Virgile auraient fort embarrassé le commode laisser-aller de sa trop facile muse. Si donc il a conservé les noms gracieux des bergers de Mantoue (ce qùe ne feront pas toujours ses émules), il ne leur fait pas moins tenir le langage familier, commun même, des pâtres des rives de la Garonne, sans altérer toutefois le sens littéral du texte. Aussi, pour trouver quelque charme aux Eglogues de Virgile tournées de cette façon, faudrait-il chasser de sa mémoire toute réminiscence de ces beaux vers que nous avons appris au début de nos études classiques, et que rien, depuis, n'a pu nous faire oublier.

Pour initier nos lecteurs à la manière de Valès, ne choisissons point, prenons la première Eglogue, et de celle-ci le début et les derniers passages, c'est-à-dire tout juste assez pour indiquer d'une manière suffisante le sujet de ce poème empreint d'une si douce mélancolie, comme il convenait, au reste, de colorer un souvenir de reconnaissance réveillé dans l'âme du poète après les calamités de la guerre civile. Scène touchante, qui nous fait partager avec les poignantes douleurs de Mélibée proscrit, déjà hors des limites des champs paternels, l'indolente tranquillité de Tityre rétabli, après en avoir été brutalement banni, dans son cher petit domaine !

MELIBÈO.

Tu Tytiro coulcat, tant que la calou piquo,
Jouts l'oumbro d'un gran fau, uno cansou rustiquo
Sus un prim caramèl t'esprimes à canta ;
E lou pays, per fosso à nous, nous cal quita,
E soun agre ta dous, nostre loc de naissenso,
Nous fugèn degarats : tu, Tytiro, en patienso,
Enseinhos, jouts un'oumbro, an toun caramèl lis,
Lous bosques à canta la bèlo Amarylis.

TYTIRO.

Moun paure Melibèo, un Diu es cap è causo
Qu'yeu souy en libertat è que demori en pauso,
E toutjoun è jamay, boli que sio moun Dieu.
Sous sacradis autas fort souen de cops per yeu
Seran tintats del sang d'un agnelet de poupo,
Lou pu gras que sera dedins touto la troupo.

Coumo tu podes beire, el permet à mous brans
Que fascon al pasteng cent cambados è sauts,
E mèmo à mi metis, el me permet qu'ajuste
Qu'in aire que me play dessus moun pieulèl ruste.

MELIBÈO.

Ja cèrto, nou t'enbegi aquel be que t'a fait,
E ne soun be pulèu rabit è satisfait.
Per tout nostre coudèrc tout es aro en gran treble,
E tu besez qu'yeu mèmo, alangourit è feble,
Ne meni (per poude salba-los en dacom)
Mas crabos foro tèrro, è que, coussi-quicom,
Toqui tabe, Tytiro, aquesto pauro crabo,
Que permo del preinhou ta gran flaquièro trabo :
Car aici sul' roc nud, jouts d'abelas oumbrens,
Sort de fa dous crabits que n'èron pas à tens.

Telle est l'introduction ; voici la fin de l'églogue :

MELIBÈO.

Regardo en quin estat, lou mescordi è lou brut
An mes lous habitans, paures desfourtunadis !
Bay, aro, tous periès, Melibèo, empeuta :
Bay, à flou de courdèl, tous issermens planta.
Mas crabos, anats-boun (ô troupèl ! un cop èro
Lou pus hurous que fous din touto la ribièro),
Yeu de l'èn, d'ar' en-là, dins un antre ajassat
Nou bous beirè penjà del roc embartassat :
Nou bous toucarè plus cap de mas cansounetos,
Ni may nou broustarets jouts ma gardo, crabetos,
Lou cityse flourit, ni lous amars albas !

TYTIRO.

Tu podes, per anèit, Melibèo, en tout cas,
Prenne an mi toun repaus dessus un berd feilhatge ;
De poumos de boun goust auren per companatge,
De castainhos tabe, qu'an fort tendro la pèl,
E bouno perbesieu de froumatge noubèl;
Tabe fumoun de lèn, en dejà, las bicoquos,
E l'oumbro, en s'espandin, cabusso de las roquos.

Ne cherchons pas dans ces vers, irréprochables quant à la pureté de l'idiome, les touches suaves de l'original. Les nombreuses discordances

qu'on y observe sous ce rapport sont surtout plus sensibles chaque fois que le traducteur cherche à se tenir trop près de Virgile, comme cela apparaît, par exemple, dans le distique final, qui a suffi, seul, au poète latin à peindre, avec une si exquise vérité, la chute des premières ombres de la nuit, après un jour d'été :

Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Les deux vers parallèles de Valès, qu'il a certainement cherché à rendre pittoresques à son tour, ne réveillent dans l'âme aucun souvenir, aucune émotion, et à cause de cela manquent leur but.

Le genre didactique des Géorgiques se prêtant mieux au génie d'un idiome vulgaire, la traduction de Valès semble s'éloigner un peu moins du modèle que celle des Bucoliques. On en pourra juger par le passage suivant, dans lequel Virgile enseigne que chaque contrée et chaque nature de terres ont leurs productions particulières, ce qui doit diriger le cultivateur dans le choix des récoltes :

Su l'intran del printens, quan dessu's mounts cap-blancs,
La nèu bengo à se foundre è las glèbos des cans
An lou buf del zéfir matencos s'alariquen,
Cal qu'alabets lous bioous jouts esforse gemiquen
En plantan prim l'araire, è quel' coutre furbit
Brilho del fretadis del seilhou qu'a durbit.
As bots del boï coubes respoum aquelo arado,
Que nou se crubis pas que d'un' entr' autr' annado :
Car la fouisou des gras roump sous granhès trop ples.
Mès ajos soüen, pulèu que de roumpre an l'arnes
Un cam que n'as jamay bist, ni mes en culturo,
De couneissse lous bens, la diberso naturo
De l'aire del pays : aquel loc coussi ba ?
E de quino faissou lou dieu-on cultiba :
Le milhou que pouiras, de sabe fay en sorto
So que cado pays refuso è so que porto.
Dedins aici, lous blats benoun hurousomen,
Aqui proufito may lou frut de l'issermen.
De fruto en autre endret, l'albre frutiè s'esquisso,
E l'hèrbo berdo, aqui, ben per elo medisso....

Puis, arrivant à la pratique si judicieuse des labours exigés par les diverses natures des sols, Valès nous dira à la suite de Virgile :

Dounc as meses prumiès de l'an, nou manques pas,
Ses au pourta pu lèn, se 'l founs de tèrro es gras,
De lou fa boulega per des bioous fourtunables,
Affi que pes soulels lous pus insupourtables,
Lou poulberous esticu fasco, apèy, gresilha
Las turros que pèl cam se jasoun ça è là.
Mès, se la tèrro es magro è que nou porte gaire,
Es prou de ne passa l'augèromen l'araire
Enta'l mes de septembre, affi qu'al founs trop gras
Lous blats, dejà gailhars, l'hèrbo n'estouffe pas :
E de poou, quan la tèrro es sablounenco et trillo,
Que lou trop pauc d'himou nou la laisse sterillo.
Tu laissaras tabe, se t'en bos pla lausa,
Las tèrros en rastoul d'an entr'autre pausa....

C'est avec le même pinceau, et sans varier ses couleurs, que Valès a traduit l'Enéide, en s'écartant le moins possible du texte latin. Mais malgré tous ses efforts, et, disons-le, malgré le véritable talent d'interprète qu'il déploie dans un si difficile labeur, il a bien de la peine à nous rendre même supportable l'action héroïque de Virgile, racontée dans un langage qui n'atteint pas à une suffisante élévation. Les continuels contrastes que l'on découvre sans cesse déroutent l'esprit, et peu s'en faut qu'on ne prenne cette traduction sincère pour une facétieuse imitation. Puisqu'il nous faut citer, choisissons les passages où Enée, décidé enfin à faire voile pour l'Italie, annonce son dessein à l'infortunée reine de Carthage, dont les efforts pour le retenir sont désormais impuissants :

Sed nunc Italiam magnam Grynæus Apollo,
Italiam Lyciæ jussère capessere sortes :
Hic amor, hæc patria est.........

Valès nous dira :

Mès lou Dieu de Delos, Appolloun, me coumando,
E l'ouracle Lycien, qu'en Italio la grando
M'en ango, aro médis, per y fa moun séjour :
Aquel es moun pays, aquel es moun amour;
Se Cartatjo an sas tours è lous cams de Lybio
Plasoun tan a tous èls, tu qu'ès de Feniciô :
Quin despièit, quin embejo, aro, te pot sasi
Que lous Trouyèns un joun s'en angon acasi

Al pays Itailhèn? Se de rialmes estranges
Coumo tu nous cercan, à quin perpaus te planges?
Cado sè, que la nèit, d'un gris escur mantèl,
D'oumbro humido fourrat, coumo d'un subre-cèl,
Crubis touto la tèrro, è las claros estelos
Se disputoun à qui lusira may entr'elos.
En droumin m'abertis l'image desfaciat
De moun bièl paire Anquiso è me ran englasiat;
Ascan mèmo, è lou tort qu'yeu farioi à la glorio
D'aquel aymat effan me grato la memorio,
Que del rialme itailhèn yeu reculi, grati,
Des cams que ly soun proumisis pèl'Desti.

Lou trachaman des Dieus, que'l medis, lou gran paire,
Su las alos des bens m'a trames, n'a pas gaire,
(Pel cap de toutis dous be t'en fauc segromen)
M'a pourtat de sa part aquel coumandomen:
Yeu mèmo è bist lou Dieu, al mièt d'uno lux claro,
Intra dedin la bilo, è sa paraulo incaro
De moun aureilho proprio aro beni d'augi.
Cèsso per toun repaus, gran Rèyno, d'afligi
De plèntos toun esprit è lou mièu de reprochis:
D'Italhio à countro cor me cal fa lous aprochis.

Elo en disen aco, d'un regard mièt birat,
Bèlo pauso l'agacho, è soun oël degarat
Rounso de çà de là, coumo se re nou n'èro;
Lou sièc tout an lous oëls, pèy ly dits en coulèro:
Uno Dèsso n'es pas ta maire, delouyal,
Ni Dardan nou t'a fait naisse d'un sang rouyal:
May l'ourrible Caucaso, insensiblo creturo,
T'a fait de soun roc dur un moustre de naturo:
Las tigressos d'Ircainho, apèy, tan alaitat
E faito dan lour lait poupa lour cruautat.
Perque dissimula lou mal que me despèro?
Perquè à re de plus gran reserba ma coulèro?
As-tu agut desplaze de me beire ploura?...

En voilà, ce nous semble, assez pour donner une idée suffisante de la manière de Valès. Passons au travestissement de l'Enéide.

Il faut ne point perdre de vue que nous sommes à l'époque où Paul de Scarron, par une sorte de fantaisie de malade impotent et incurable, vient d'imaginer le genre travesti, cette variété du burlesque, dont nous avons touché un mot dans le chapitre précédent. C'était l'Enéide que

Scarron avait choisie pour l'habiller, ou, ce qui revient au même, pour la parodier à sa guise, c'est-à-dire de la façon la plus étrange et la plus grotesque, s'ingéniant à rabaisser les héros du poème au niveau des plus vils personnages, donnant à leurs actions les motifs les plus communs, à leur langage le tour le plus trivial, à leurs personnes l'allure la plus débraillée ! Toutefois, à cause de la nouveauté de l'invention, la France se laissa piper tout d'abord aux étranges abus de cet écrivain ingénieux, qui semblait se complaire, horriblement déformé qu'il était par la maladie, à défigurer l'une des plus belles conceptions qui honorent l'esprit humain. Tandis que la Cour et la Ville applaudissaient l'œuvre bizarre du malade en titre de la Reine, il était bien permis à la Province de l'admirer à son tour et même de l'imiter. Elle n'y manqua pas, et nous aurons à signaler bon nombre de tentatives faites par nos poètes.

Valès donna l'exemple : il entreprit, ce semblerait, le travestissement de l'Enéide avant même d'en avoir commencé la traduction exacte. Il touchait déjà au déclin de l'âge, comme il le fait entendre dans un placet qu'il eut l'occasion d'adresser aux juges de Montauban : ***Virgile déguisé, à Messeigneurs de la seconde chambre des Enquêtes. — Virgilo deguisat, à Meseignous de la segoundo d'Enquèstos.*** — C'est Virgile qui parle en faveur de celui qui venait de lui fournir un si gentil déguisement, et cela à l'occasion d'une certaine rente dont on demandait les termes arriérés au poète :

Gens de la segoundo d'Enquèstos,
Grans entendemens, sajos tèstos,
Valès, moun pu car nouyrigat,
De las Musos fort amigat,
Qu'èro su'l toumban de soun atge,
Me fa parla bostre lengatge,
E m'a mes en reputatiu
De la naïbo traductiu
Qu'el a fait de moun Eneido,
Que toutis trobon ta poulido.

Virgile supplie donc les magistrats de délivrer Valès, son ami, des soucis de son procès, afin qu'il puisse achever au plus vite la traduction qu'il a entreprise de ses œuvres :

Surtout, bous prègui, brabos gens,
De nou fa pas pèrdre le tens

Al qu'a traduit aro mas obros ;
Que bal may que n'ajo de sobros
Per acaba, mentre que biu,
De cap-à-founs ma traductiu.

L'Enéide burlesque de Valès avait paru en partie, — (les quatre premiers livres), — en 1648, avec le titre de ***Virgilo deguisat, o l'Enéido burlesco del Sr de Valès de Mountèch.*** — Ce livre est dédié à M. de Rabastens, conseiller du Roi et Sous-Jûge-Mage au Sénéchal de Montauban. Il s'ouvre par une épître dédicatoire en prose, ingénieusement imaginée, dans laquelle Valès nous apprend qu'il avait pris part, en qualité de doyen des aumôniers, — il était prêtre, — à la dernière guerre d'Italie, à celle que Louis XIII avait si heureusement conduite en personne, dans le but de maintenir le duc de Nevers en possession des duchés de Mantoue et de Montferrat, contre les prétentions opposées de l'empereur, du roi d'Espagne et du duc de Savoie, ligués contre lui ; ce à quoi il réussit.

Valès suppose donc que les derniers troubles de Naples ont contraint Virgile de quitter son tombeau et de se sauver au travers de l'armée française. C'est là qu'ils se rencontrent, et comme Virgile avait appris, — (les morts savent toutes choses), — que Valès était de ses admirateurs et amis, il le conjure de le sauver de la bagarre en le déguisant de son mieux, et de le conduire sous ces habits d'emprunt à Toulouse, où force gens le tiennent en haute estime. C'est pour remplir le vœu de Virgile que Valès a consenti à le déguiser. Que si cela faisant, il le rend par trop badin et léger de caractère, il lui fera bientôt reprendre sa dignité et tenir son véritable rang. En attendant, il le place, tel qu'il l'a fait, sous la protection éclairée de son propre Mécène.

Nous possédons, complète et écrite de la main de Valès, son Enéide burlesque. Dans ce long travail, il a suivi de tous points le système de Scarron : les actions héroïques y sont constamment converties en actions triviales, et le lecteur vient fréquemment se heurter contre les anachronismes les plus criants. Seulement, Valès, moins sûr de lui ou plus contenu, ne s'égare que rarement dans des digressions, qui sont sans fin dans le modèle.

Puisque le travestissement des grandes et sublimes conceptions de l'esprit réside dans l'emploi des bizarres artifices imaginés par Scarron, il semble que les patois devraient convenir plus particulièrement à ce genre, les oppositions que l'on y recherche, les contrastes que l'on y attend étant plus accentués en provenant des idiomes populaires, surtout

si l'on prend de ceux-ci le vocabulaire le plus bas. C'est là ce que durent se dire les imitateurs de Scarron de ce côté-ci, et Valès en particulier, qui se montra, en travaillant sur un pareil caprice, le plus obstiné de tous.

Est-il besoin d'ajouter que Valès a parfois abusé de la liberté du langage en marchant sur les traces de Scarron? Le burlesque, peu scrupuleux de sa nature, l'y autorisait. En reproduisant le passage de l'Enéide travestie qui correspond à celui que nous venons de citer de la traduction sérieuse, nous avons pensé que le lecteur pourra, sans trop d'efforts, en saisir les différences, ainsi que les traits burlesques qui s'y rencontrent assez clair-semés d'ailleurs.

Mès aro que Febus me coumando
Que jou cèrque Itailho la grando :
Elo sera tan que biurè
Le soul pays qu'yeu aimarè.
E s'à bous qu'èts de Fenicio,
Play tan le pays de Lybio,
E Cartatjo, an sas bèlos tours,
Soun l'oubjèt de bostros amours,
Perqu'èts bous piquado d'embejo,
Digats, que les Troyèns on bejo
Un joun dins l'Itailho loutja,
Tracassats de tan bouyatja?
Permes nous es qu'en tèrro estrainho
Nous cerquen, an fotso magainho,
Un rialme per nous acasi :
Se bous sab mal, lecats-bous-y.
D'autro part quan la nèit escuro,
Touto goutento de frescuro,
Cruèb le mounde, que n'y bey gloup,
D'oumbro coumo d'un embouloup,
E que las brillantos estelos
Fan à qui may luzis entr'elos;
L'esprit de moun payre Anquisès
(E nou y a cos que nou n' susès),
Me ben peltira la flessado,
Amb' uno mino courroussado,
Que tout d'un cop m'estrementis,
Et de moun debe m'abertis.
E me dits : Moun fil, ma creturo,
Yeu sorti de la sepulturo

Tout en camiso è pè descaus,
Doulan yeu dourmioy en repaus,
Tout esprèssitè per te dire,
A bounecien è sense rire,
Qu'en te prebalen de ma mort,
Al loc de percassa toun Sort
E cerca le païs d'Ausouno,
Seloun que Jupiter t'ourdouno,
Tu siègues Didoun, desounèst,
Coum' un gous la gousso de gèst.
Qu'aco sio prou, bouto t'en biatge
E desfayte d'aquel bagatge.
Madamo, bous laissi à jutja,
Se nou me cal pas deloutja.
Ascan, tabe, me represento
Le gran tort qu'à l'houro presento
Yeu ly fauc, que le frustre atal
Del rialme d'Itailho fatal,
E sas fourtunos yeu arreste.

Mèmo le Trachaman celèste,
Que le gran Monarquo des Dius
M'a despachat aromedius,
Ben de me fa sabe per l'aire
Le boule del tout-puissant paire :
(Amay, bous au juri, parbiu !
Pel cap de l'un et l'autre Diu),
Aco n'es ni sounge, ni bayo;
Car yeu bigin le fil de Mayo,
Quan dedins Cartatjo benguèc,
Y augigui so que me diguèc.
E praco, dan bostro cridèsto
Nou me roumpats pas may la tèsto :
Cresèts que de boun grat, Didoun,
En Itailho nou m'en bauc poun.

Entretan qu'Eneo parlao,
Elo de trabès l'agachao,
En biran la pruno de l'èl,
Un cop en terro, un cop al cèl,
E ses re dire, affrouso è tristo,
Le seguissio tout de la bisto;
Pey, flambento ly parlo atal :
Uno Dèsso, bilèn brutal,

Jamay n'es estado ta Maire,
Ni Dardan l'aujol de toun paire :
Un Turc al mounde t'a boutat,
E uno Jousibo alaitat :
O Caucaso de peiro duro
Ta fait naisse dur de naturo,
E le braguiè tu as estourrit
D'uno loubo que t'a nouirit.
Aro's houro qu'yeu me delargue
E que moun estoumac descargue
Ses cap de dissimulaciu :
Car à que me reserbi yeu
De plus efficace, que fible
Aquel cor de roc insensible?
. . . .

Quittons cette trop longue boutade de mauvais goût, que rend excusable un engouement passager, et voyons Valès aux prises avec un des poètes latins les plus difficiles à interpréter, avec Perse. Aulus Persius Flaccus, pour l'appeler de ses véritables noms, sera considéré dans tous les temps comme un éminent satirique, n'ayant attaqué le vice, ce semble, que par amour sincère de la vertu. Quant à sa manière, sur la valeur de laquelle on ne s'est jamais bien entendu, on peut lui reprocher de pécher par une sorte de désordre dans la conduite des sujets, qui dépend autant des interruptions fréquentes auxquelles il se livre que des qualités particulières de son style.

Ses vers, on le sait, sont comme hérissés de traits risqués et heurtés, de figures énergiques et exagérées, de métaphores ambitieuses. Cette pointe d'originalité rend difficile l'intelligence de bien des passages de ses œuvres. S'il faut en croire Bayle, saint Ambroise, arrêté par quelqu'une de ces difficultés, aurait rejeté le livre loin de lui, en l'apostrophant ainsi : « Puisque tu ne veux pas être compris, reste là! » et saint Jérôme, cédant aussi à un mouvement d'impatience, aurait jeté au feu les satires de Perse, en se permettant ce jeu d'esprit : « Brûlons-les, pour les rendre claires. » Les commentateurs modernes, depuis le docte Scaliger jusqu'aux plus récents, n'ont guère traité Perse avec plus de ménagement.

Valès ne nous dit rien de ses luttes avec le satirique toscan. Il s'est contenté de recueillir avec un soin tout paternel la traduction qu'il en avait faite, qui nous a été ainsi conservée manuscrite. Nulle part l'hési-

tation du traducteur ne se montre, et il pense reproduire son modèle dans des vers aisés, écrits en un style coulant, mais peu imagé. Là où Perse brisant le fil de son discours, et s'interrompant brusquement, semble changer d'entretien, Valès fait intervenir l'acteur supposé et le nomme au besoin, dialoguant ainsi, en partie au moins, les satires. Il en résulte plus de clarté, sans doute, mais le ton exact du poète latin a complètement disparu.

Pour faire apprécier le système de traduction suivi par Valès, nous prendrons quelques fragments de la sixième satire, toute dirigée contre les avares. Dans un début qui attache, Perse s'informe auprès de son ami, le poète Caesius Bassus, si l'hiver l'a encore rappelé auprès de son foyer sabin, et si sa lyre célèbre la jeunesse folâtre ou les exploits des héros. — Pour lui, il s'est retiré aux confins de la tiède Ligurie, passant l'hiver dans sa patrie, tout auprès de la mer, délivré du populaire, à l'abri du vent du midi fatal aux troupeaux, se souciant peu que ses voisins aient leurs champs plus gras que les siens, se gardant de l'avarice, malgré les exemples qui lui viennent de toutes parts, se riant, conséquemment, des craintes et des reproches de son héritier :

Hic ego securus vulgi, et quid præparet Auster
Infelix pecori ; securus et angulus ille
Vicini, nostro quia pinguior.....

Ecoutons Valès :

Dejà le fred hibèr, moun Basso, sus carbous
Dedins toun founs Sabi, te fà teni remous?
E, jouts l'arquet massis, ta lyro pla tendudo
Tindo en uno sasou que caldrio que fous mudo?
Mèstre espèrt à canta dessus toun isturmen
Les mouts qu'èroun de meso à Roumo anciènomen,
E fa retounti lèn nostro roumèno lyro
D'uno harmounio grabo en l'y bailhan l'estiro :
Tantos en y cantan, en touto hounestetat,
Des jouenes coumpainhous l'inoucento amistat,
Tantos, per passo-tens, an d'accors hounourables
Fa tinda des bièilhards les esplets memourables.
E iou passi l'hibèr jouts un aire tebes,
Tout countro nostro mar, al terradou Genes,
Doulan dedins la mar las roquos abansados
Prèstoun lour larg coustat per para las oundados,

E le port, en creissen de luno replegat,
Dedins un gran baloun, del maltens abrigat.

. . . .
. . . .

Aqui souy lèn del poble, è sense mechauta
Cap de brico del mal que le maissant auta
Aprèsto pèl bestial, en paissen per la sèrro;
Ni me soucia ta pauc qu'alquel cantou de tèrro
Que moun besi poussedo, à moun cam tout tenen,
Sio plus gras que le mièu, amay plus rebenen:
E persoque les fils des maissans è des chiches
A forso de dejus, may que may, benen riches,
Praco restarè yeu, de bieilhesso aclinat,
De m'estalbia'n repais, mès qu'ajo pla dinnat?
O soupa ses un huro, azard de beni magre,
E senti le barrièl per sabe se'l bi es agre?

. . . .
. . . .

Biu seloun qu'as deque: t'es permès de despendre
Tan que le rebengut de toun be pot s'estendre;
Bouto, najos pas poou, tramet as moulinhès
Tan de blat soulomen qu'auras dins tous granhès:
Tourno crubi tous cans è beiras espelido
Per l'annado abenen la noubèlo culhido.

L'ABARICIEUS.

Mès, nous èn oubligats, per debe, d'assista
Nostre prouchèn, que ben à la porto quista.

. . . .
. . . .

Cal fa l'almoino al paure, almens de sa resèrbo,
L'y fa part de sous bes, quan nou serion qu'en hèrbo.

. . . .
. . . .

D'autro part le que diu hereta de moun be,
Se bey qu'yeu ajo trop demingat moun deque,
Nou fara poun d'aunou à moum cors, de coulèro,
El metra ses parfuns mous osses dins la bièro.
O se d'un pauc d'ances y fa fuma l'audou,
Nou s'enquestara pas ses de l'aule o del bou,
Ni may se le marchan aura farlabicado,
An de pèl de cerié, la canèlo pilado.

Dounco, ple de santat, per pla t'entreteni,
Tu manjaras lou be que me diurio beni?
. . . .
. . . .

PERSO.

Bilèn abaricieus, tu te metes en curo
Quin asempre, estant mort, aura ta sepulturo?
Mès tu que pensos èstre heretiè de moun be,
Aro qu'en aissi souls, te prègui, escouto-me :
Amic, nou sabes pas, que Cesar, ple de glorio,
Dabe s'uls Alamans gainhado la bictorio,
Doulan per sous souldats tout fourèc escurat,
A trames un lauriè per presen al Senat;
Que, dessus les autas, le sacresta netejo,
Per y sacrifica, la bieilho cendre frejo.
. . . .
. . . .
Dounc, à l'haunou des Dieus, è surtout del qu'a curo
D'escarta lèn del Rey touto malo benturo,
Dus cens espadassins bauc aro fa scrima
Per las bèlos accieus qu'a faitos de sa ma:
Qui m'en bouldrio garda? Tu belèu, ni trop rire,
Mès s'aco nou te play, que le diable te bire.
A tout le munut poble un festin boli fa.
Empacharios-m'en tu? digos, é parlo cla.
. . . .
. . . .

L'HERETIÈ.

Mès tu as diminuat belcop moun heritatge.

PERSO.

S'yeu lè diminuat, acos per moun usatge,
Le rèsto que y ajo aprèp mi t'aparte :
E nou t'informes pas qu'es debengut le be
Que Tadio en mourin me leguèc un cop èro,
Ni nou m'allègues poun la litsou que moun pèro,
Aqui Dieu fasco pax, may que may me fasio :
Ajusto l'interès, moun fil, sa me disio,
Al pè de toun argen, è dambe gran prudenso,
Ses touca al principal tiro-ne ta despenso.

L'HERETIÈ.

E que y aura per mi de rèsto? digos-me?

PERSO.

Que restara per tu, nou y a res plus qu'aco?
Lèu, boutats d'aro'n là d'aquel grais de l'armari,
Engraissats-me les caus may que de l'ourdinari.
Qu'on me couir'an d'ourtics, un jour de festenal,
Un'aureilho de porc, qu'a fumat al cremal?
Penden que toun nebout, farsit de petitoyo,
Anira courtisa qualque damo de joyo.
Douncos el sera dit qu'yeu n'aurè sur moun cos,
Per estalbia quicom, sounco la pèl è l'os,
È qu'aquel counеubi, qu'atal se galamino,
Porte un bentre tramblant è cargat de cousino!

Avant d'en avoir fini avec les traductions de Valès, examinons son propre fonds poétique. Les productions de ce genre qui nous ont été conservées sont peu nombreuses; nous avons déjà cité sa *Requête.* On trouve dans les œuvres de Goudelin une ode que Valès écrivit à la gloire de l'auteur du *Ramelet moundi*, — *A moussu Goudeli, presentaciu de serbici*, — nous la croyons de sa jeunesse. Nous avons manuscrites les *Etrennes à ses joyeux camarades*, — *Etrennos à la camarado*, — sans doute à ses amis les poètes de Toulouse, — badinage qui se rapproche du coq-à-l'âne, alors en faveur, et qui ne vaut guère mieux. En voici quatre strophes, les seules que l'on puisse en tirer. L'auteur se représente à la campagne au jour de l'an :

Quand augi que toutis les bens
Se baten dan le maubès tens,
B'y pot courre nostre masti,
Que nou bau pas les desparti.

Damb'un gran foc è ma couffetto,
Yeu damori dins ma crambetto,
Atapit coum'uno tartugo,
Mentre que le cami s'eissugo.

Aqui, d'aban 'n flascou de bi,
Dan le laquay per me serbi,
E le froumatge tout entiè,
Escouti raja le goutiè.

Aprèp abe farsit la tripo
Del milhiou sang de nostro pipo,
Damori que le soupa mounte,
Per àcaba de fa moun counte.

Plusieurs manuscrits nous ont fourni l'œuvre originale qui, sans contredit, fait le plus d'honneur à Valès. Elle est de longue haleine et permet, par conséquent, d'apprécier suffisamment le véritable tour d'esprit du poète. C'est une *Pastorale*, composée en couplets réguliers. Elle n'a pas moins de quatre-vingt-quatre vers ! Nous allons essayer d'en offrir une suffisante analyse, en l'entrecoupant de citations textuelles, espérant toutefois à peine d'y réussir. Ce poème est, en effet, conduit avec une sorte d'embarras, qu'aggravent des longueurs même répétées.

Le printemps renaît ; — les troupeaux viennent d'entrer dans les pâturages et les bergers se trouvent en belle humeur de causerie. Aussi l'un d'eux propose-t-il à ses compagnons réunis de leur raconter l'aventure amoureuse d'un pâtre de leur canton.

Ça coumpainhous, s'èts de leze,
Yeu boli qu'ajats lou plaze
D'augi l'historio pietadouso
D'un pastre d'aquestis cantous,
Qu'ùn jour, en gardan sous moutous,
Pensèc mouri per sa mourouso.

Pausen la capo, assieten-nous
Sus aqueste tapis de flous,
E lou bestial anira paisse;
Entretan, lous petits ainhèls
Broustaran lous tendres canèls
De l'hèrbo que nou fa que naisse.

Après ce préambule; il commence son récit : C'était le premier jour du mois de mars qu'il aperçut Michel, appuyé contre le tronc d'un chêne, pâle, défait, exténué, déjà saisi du froid de la mort. Il s'empressa auprès de lui et le rappela à l'existence :

Quan bigui aquel cos pietadous,
Yeu m'aprochi d'un pas o dous,
Resoulut de l'ana secourre,
Mès lou pauret, pu mort que biu,

Tout prèst à randre l'armo à Diu,
Durbic les œils, qu'an m'augic courre.

E yeu, à futo Ramounet,
Pousa d'aigo al founs del bounet,
Dins le rajol d'uno foun claro,
E pèl, an lous capets des dits,
Per li rebeilha les esprits,
Yeu lin refresquèi la caro.

Yeu cresoy, ses èstre troumpat,
Que l'armo lhi aguès escapat,
Quan lou bigui toumba de pautos,
May, uno tebeso calou
Li fèc mettre un pauc de coulou
È las rousetos à las gautos.

Talèu que lou bigui ajassat,
Lou courri prene à bel brassat
È l'estroupi dedins ma capo,
Mès el abio soun cos ta flac,
Qu'en bregan soun fret estoumac,
Un mourtal sincopi l'arrapo.

Le pâtre ayant repris ses sens, raconte à son ami compatissant le sujet de son chagrin, mais non pas sans avoir disserté longuement pour savoir s'il ne ferait pas mieux de mourir.

Atal demourèc tout un tens,
An la paraulo entre las dens,
Acoufignat contro la souco;
Quan boulio counta sa doulou,
Sa lenguo issuto è ses imou
S'arrapabo al cèl de sa bouco.

Soun gargamèl escarrauniat,
D'un pauc de salibo baignat,
L'iscousio tout cop que parlabo,
È soun goyt èro be ta sec,
Que de cado mot que dissec
Y manquabo qualquo sillabo.

Quand aguèc denousat sa boux,
El me dissèc en talis mouts :

Perque tu bos sabe l'historio
D'un paure pastre malhurous,
Per èstre estat trop amourous,
La te dirè daban nou morio.

Un jour, après avoir conduit son troupeau dans le pré communal de Montech, tandis qu'il se baignait dans la Garonne, au plus fort de la chaleur du jour, Michel entendit des plaintes sur l'autre rive. Il y vint et y trouva, se lamentant, Paule, une jeune et accorte bergère qu'il aimait.

Aco's èro al gran cop de l'estiu,
Que moun troupèl, de fam caytiu,
Dabal pountet de Nostro-Dono,
Paissio pel las founsos d'un pèch,
Dins le couminal de Mountèch,
Tout le loung del bord de Garono;

E qu'uno rousento calou
Brullabo lou tendre galou
De l'hèrbo des prats la plus fresco,
Que la granouilho è lou grapaut,
Per se metre à l'abric del caut,
Courrion s'amaga jouch la sesco.

Que su la cimo de l'alba
Las cigalos jusqu'à creba
Cantaboun per tout *sègo-sègo*,
E lous segaires basanats
De set ardento tresanats
A cado pas lebaboun l'ègo.

Yeu que pantasabi de caut,
Quiti ma fardo è, de plen saut,
Dins l'aigo, en camiso, me rounsi,
Coumo qui bol ana pesca,
E per milhou me refresca
Jusqu'à las aureilhos m'enfounci.

En me biran dessus dejouts
Bauc augi uno doulento bouts:
Es uno persouno que plouro;
Yeu lebi l'aureilho è lou cap,
E bau beire sur l'autre tap
Une desoulado pastouro.

Yeu passi l'aigo ses batèu,
Près d'aillan troubègui apèu,
Per sabe de qu'èro ta tristo,
Mai quan courègui prèp del bord,
Binagre ! Guilhou, yeu soun mort,
Sa beutat m'issourbèc la bisto.

Notre amoureux ainsi accouru en toute hâte, et dans un négligé par trop pastoral, raconte ses impressions, qui pour venir d'un cœur aussi épris que l'était le sien, n'arrivent pas moins à la recherche :

Sous œils bèlis coumo lou jour,
Del mourtal beuratge d'amour
M'abion randut l'arme embriaigo,
È s'aguèssi pecat lou gua
Eri en dangé de me nega,
Car yeu m'enfounsabi jous l'aigo.

Quand aquel sincopi amourous
Rebeilhèc moun cor langourous,
Yeu m'aprochi de ma bergèro
Que, coum'un labassi del cèl,
De las legremos de soun èl
Fasio debourda la ribièro.

Jutjo, bergé, s'aquel souleil
Diu èstre poulit è bermeil
Quan cap de brumo nou l'assiètjo,
Jutjo coussi diu esclaira
Quan din soun miètjoun pot raja
Per qu'es ta bèl quand es en plèjo !

Il apprend, enfin, qu'un loup affamé vient de ravir un agneau à Paule et qu'elle n'ose, à cause de cela, regagner sa cabane. En berger galant, Michel lui offre aussitôt le plus bel agneau de son troupeau. Elle n'aura qu'à venir le choisir elle-même de l'autre côté de la Garonne, et il s'offre à passer le gué en la portant sur ses épaules, ce que Paule accepte.

Berjèro, ça dissègui yeu,
N'è cap d'aignèl que noa sio tieu,
E, se n'y a cap que te rebengo,
Tu podes cauzi lou pu bèl
Que beyras en tout moun troupèl,
Que delà Garono pastengo.

Praoo n'ajos pas may de dol,
Te passarè l'aigo sul col,
E lou causiras à toun aize.
Ç'a me dissèc : « Eh ! be, Miquèl,
» Que per l'offro de toun aignèl
» De boun cor Pauleto te baize ! »

Ay ! ay ! Guilhou, aquel poutet
Fourèc lou malhurous luquet
Que m'affouguèc la pauro armeto ;
La bouco que me le dounèc
D'amour lou cor m'empousouynèc
Dan le fissou de sa lengueto.

Ce tableau se continue en traits plus lestement exprimés encore et avec une complaisance que nous ne devons pas imiter. Michel, encouragé par d'aussi tendres caresses, passe la rivière chargé de son précieux fardeau, sous le poids duquel il est si ému, qu'il peut dire :

De poou qu'abioy que m'escapès,
An dos mas la tenioy pes pès,
Glourious d'uno ta bèlo preso,
Moun cos rousent del foc d'amour,
Doulan passabi à l'entour
Fasioy benì l'aygo tebeso.

Heureusement arrivés, nos amoureux échangent baisers, bouquets et cheveux. Michel obtient même l'insigne faveur de reposer sa tête sur les genoux de la jeune fille, ce qu'il raconte en des termes trop vifs pour que nous puissions rapporter son discours.

Michel offre de nouveau à Paule l'agneau qui doit remplacer celui qu'elle a perdu, et, à ce propos, les deux bergers se disent des gracieusetés bucoliques comme celles-ci :

Yeu li mostri mous agnelets
De lait è d'hèrbo sadoulets,
Que fasion cambados su'l sable ;
Elo jeto l'oèil sur cad'un,
E, d'entre tous, s'en causìs un,
Al qu'abio perdut tout semblable.

S'aqueste nou te reben pas,
Yeu l'i disi, pren le plus gras ;

Mès be te pregui, ma pastouro,
De nou pas presa la grandou
D'un ta petit è paure dou,
Sounco lou cor del que te l' douno.

Car se tu me bos coundamna,
Bèlo bergèro, à te douna
Causo digno de toun meriti,
Yeu nou soun pas prou remountat,
Mès moun cor è ma bouloumtat
D'un tal presen me randoun quiti.

Un dou, ça me dits, coum l'tiu,
Qu'es fait de cor è d'affectiu,
Per ta petit que sio me charmo,
E lou prèsi may qu'un trésor,
Car un dou, que n'a pas de cor,
Es coum'un cos que n'a pas d'armo.

Le présent accepté, Michel attache l'agneau et lui parle en ces termes, enviant le bonheur qu'il aura désormais d'appartenir à Paule :

Per fi que l'aignèl n'escapès,
Yeu l'estaqui pes quatre pès,
E li disi : Bestio innoucento,
Qu'yeu serioy hurous de toun be,
Se, coumo tu, poudioy abe
Cado joun ma Paulo presento.

Cependant il leur faut revenir au troupeau de Paule et repasser la rivière; mais à peine la bergère est-elle déposée sur la berge escarpée, qu'elle roule dans un précipice hérissé de buissons épineux, d'où Michel la retire à grand'peine et déjà évanouie.

Aussitôt qu'elle a recouvré ses esprits, elle récompense ce nouveau service de trois baisers bien tendres; mais apercevant le désordre de son corset, elle est prise d'une belle indignation, qui la fait éclater en soupçons contre le berger sottement innocent et interdit, qu'elle quitte en colère en fuyant à travers le fourré voisin.

Michel anéanti, se dérobant sous lui, tombe à la renverse dans la Garonne. Au bruit qu'il fait Paule revient, et après bien des efforts, elle le sauve à son tour :

Aprèp que su'l tap m'aouèc mes,
E que fourègui un pauc remes,

Li bauc dire, d'uno bouts tristo :
Laisso m'acaba de mouri ;
Al malhurous que bol peri,
On li fa tort se l'on l'assisto.

Bèlo, coussi de moun trepas,
Coussi nou te contentos pas,
Que ta beutat, que tan m'enbriaigo,
Me fasco mouri à petit foc
Qu'encoro may toun cor de roc
Me bolgo fa perdre per aigo.

Paule, comme si elle eût perdu le sens, le quitte brusquement, prétextant que sa mère l'appelle. Michel recommence ses plaintes :

Tu recoumpensos dounc atal
Moun amour d'un adiu mourtal,
Cruèlo ! sa bauc yeu respoundre ;
Se mesprèsos moun amistat,
Almens, per mèrco de pietat,
Damoro un panc per me reboundre.

Mais la nuit est proche, et le pâtre, à qui l'amour donne du courage et de l'esprit, feignant d'être au plus mal, appelle Paule à son secours. Celle-ci ne se fait pas trop attendre :

Entretan que fasioy del mort,
Sa ba dire : « N'è pas yeu tort
» D'abe tuat, ingrato è maudito,
» (O Dieu ! mort, m'ajo perdounat),
» Un pastre que m'abio dounat
» Soun armo, soun cor è sa bito. »

Savourant ces regrets, qui sont de la part de la bergère autant de tendres aveux, Michel se dit du fond du cœur que Paule et lui auront bientôt à compter ensemble. Mais tandis qu'il se livre à de si douces espérances, il voit venir un berger indiscret qui pense les surprendre. Les deux amoureux n'ont que le temps d'échanger un dernier baiser. Depuis ce moment, Michel, qui n'a pas revu Paule, ne fait plus que languir.

Tel est ce trop long récit. Il présente néanmoins, avec une véritable facilité de versification, une valeur poétique soutenue, qui donne une bonne idée du talent de l'auteur. Il est donc permis de placer Valès sur

la même rang que nos meilleurs poètes, Goudelin toutefois excepté. Si l'action de sa Pastorale est quelque peu embarrassée et trop délayée surtout, cette composition offre des détails gracieux heureusement exprimés : elle manque à la vérité de toute couleur locale. Un reproche plus grave qu'elle mérite, nous l'avons déjà indiqué, c'est d'offrir dans certaines peintures une pointe prononcée de sensualité où l'art semble trop étranger. Ce qui ne serait pas bienséant de la part de quelque poète que ce fût, blesse à plus forte raison la délicatesse du lecteur, en émanant de la plume d'un auteur revêtu d'un auguste caractère.

Les œuvres littéraires de Valès que nous venons d'étudier ne réflètent que le poète enchaîné au char des muses profanes, admirateur des lettres antiques, adonné aux joyeux déduits, entretenant un commerce suivi d'amitié avec les littérateurs de Toulouse qui constituèrent, au temps de Goudelin et après lui, cette libre association de faciles esprits, sachant si bien reprendre le lendemain de leurs fêtes au cabaret (le mot et la chose étaient de mise alors), leur dignité quelque peu compromise, la veille, à la fin d'un repas.

Mais voici que l'ecclésiastique apparaît à son tour dans des compositions sévères, où, tout simple traducteur qu'il est, Valès se montre avec une grande distinction. Nous voulons parler de sa traduction des sept Psaumes de la pénitence, — *Lous sèt salmes penitencials de Dabid,* — qui parut en 1652, et fut dédiée à Mgr de Bertier, évêque *in partibus* d'Utique et coadjuteur de l'évêque de Montauban. Dans cette œuvre, le talent du poète grandit, son style acquiert et conserve une distinction irréprochable, telle enfin que le sujet l'exigeait. Le prélat avait certainement demandé ces vers pieux au vieux prêtre, en expiation, sans doute, des peintures par trop profanes échappées à la plume de l'abbé mondain. Nous citerons quelques versets du psaume *De profundis clamavi...* Valès s'écrie après David :

Del fin foun de moun cor, ô Diu de las merbeillos !
Yeu me reclami à bous, plounjat din l'afflicciu,
Escoutats pla la boux de moun humblo oraciu,
E per l'augi milhou fasèst-bous tout aureilhos.

Se bous abèts regard à nostres pecats, Seigne,
Qui poüira daban bous prou segu se teni ?
Mès bous fasèts fort pla, gran Diu, de nous puni,
Car qui bous aimario se nou bous fasiats creigne ?

La gracio siéc pertout bostro dibino Essenso,
E yeu me soüy toutjoun fisat d'abe perdou,
Persoque bostro Le proumet al pecadou,
Countrit è repentent, remissiu de l'ouffenso.

Moun armo a pacientat sus aquelo fisanso,
Car so que bous disèts bal may qu'argen countent:
E may que moun cor parle en beray penitént,
D'estre un joun perdounat diu abe l'esperanso.

L'évêque obéi et la conscience du poète calmée, Valès, avec le bonheur que donnent les douces satisfactions de l'esprit, dut paisiblement atteindre le terme de la vie dans sa petite ville natale, où le retenaient sa famille et de constantes amitiés. Telle est, du moins, l'idée que nous nous plaisons à nous faire de ses dernières années, à défaut de documents biographiques qui nous manquent.

L'Agenais nous attend avec deux de ses poètes : Cortète et Delprat. Le premier, noble François de Cortète, seigneur de Cambes et de Prades, entra fort jeune dans la carrière des armes, suivant en cela l'exemple de ses ancêtres. Après avoir été attaché en qualité de page à Esparbès de Lussan, vicomte d'Aubeterre, alors gouverneur de Blaye, il le suivit à la guerre, lorsque celui-ci fut devenu maréchal de France. Né dans les dernières années du seizième siècle, de Cortète servait encore en 1639 dans les troupes du roi, sous les ordres d'Adrien de Montluc, comte de Carmaing. Le petit-fils de Blaise de Montluc, de terrible mémoire, était alors gouverneur et lieutenant-général pour Sa Majesté au pays de Foix et terres souveraines de Daumazan et d'Andorre : il passait à juste titre pour un des esprits cultivés de la cour de Louis XIII; c'est à lui que Goudelin avait dédié ses premiers vers, et Regnier sa satire des poètes. En quittant les armées, de Cortète se retira dans l'Agenais où il était né, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans dans la petite ville d'Hautefage.

Il faut croire que le goût de Cortète pour les lettres s'était heureusement développé et entretenu auprès du comte de Carmaing, qui s'honorait de pratiquer et d'encourager les poètes de son temps. C'est ainsi que, soit pour tromper les fatigues de la guerre, soit pour occuper ses loisirs aux champs, le seigneur de Cambes et de Prades mit son talent au service de la muse agenaise. Il traita divers sujets, sans prendre néanmoins la peine de publier ses ouvrages, quoiqu'il les eût travaillés

avec soin. Ce fut son fils Jean-Jacques qui, mu par un sentiment de piété digne d'éloges, fit imprimer ceux qui lui parurent les meilleurs après la mort de son père. D'autres restèrent inédits et furent conservés comme des titres de gloire dans la famille du poëte.

Si l'on veut s'en souvenir, nous avons trouvé la Pastorale théâtrale déjà cultivée par Bertrand de Larade, sans trop de succès, il est vrai. Sous la plume de Cortète, ce genre se relève et touche à la perfection : les poèmes sont conduits avec une entente parfaite des exigences de la scène, les caractères sont nettement tracés, le dialogue est naturel et toujours approprié aux personnages. On trouve donc, dans les pièces de Cortète, les qualités essentielles de l'art moderne.

Dans l'une d'elles, *Raymond revenu de la guerre* (*Ramounet tournat de la guèrro*), l'auteur a conduit son poème à l'aide de plusieurs intrigues amoureuses qui, en s'enchaînant les unes aux autres, compliquent et soutiennent l'action : Raymond, le principal personnage, est un soldat déserteur, couard et fanfaron ; il a été à peine douze mois au service du roi, et il croirait déroger en parlant un autre langage qu'un patois à peine francisé. Tombé dans les mains de son capitaine et prêt à être pendu, Charlotte, une jeune fille qui l'a suivi à son insu sous un déguisement de garçon et sous le nom de Carlin, demande et obtient sa grâce, à la condition pourtant que l'ingrat l'épousera. Mais déjà le faux Carlin avait ravi le cœur de la belle Philippe. Celle-ci, recherchée à la fois par Raymond qu'elle aime et par Florimon qui lui est indifférent, est à la fin forcée d'épouser ce dernier pour ne pas rester fille.

Le rôle de Philippe est un des plus intéressants de la pastorale. En apercevant pour la première fois le trop gentil Carlin, elle n'avait pu s'empêcher de s'écrier :

El es blanc coum'un liri et roux coum'un escut,
Que soun pièl es frizat !

Et elle s'était prise à l'aimer follement. Un jour que, tout en l'attendant, elle se reprochait sa trop facile tendresse, la jeune fille se disait :

Tu l'aymos donc, es possible d'ou creyre !
A forço que te play tu lou bos toutjour beyre,
Arsè fut sà bengudo, et despèy qu'es bengut,
Tu l'as bist un, dus cots, et las entretengut;

Aquo nou suffis pas, tu bos, selon ta quinto,
L'abe coumo uno bourso estaquat à la cinto;
Sa presenço t'agrado, et, quan fa lou saget,
Tu l'espios coumo un Ange ou coum'un imaget;
Pauro Philipo, helas! aurios-tu la pensado
De compara ta honto à ta bito passado,
Après qu'un mistanflet, bengut jou nou sçay d'oû,
Ta perçat d'un regard coumo d'un passadou,
Après que soun bèl èil ta dounat millo alarmos,
Et, ses para lou cap, tu l'y rendes las armos,
Après qu'un aûilleret, deguisat en Angèl,
Te brullo, te gresillo à tu qu'ères de gèl,
Miserablo Philipo, aurios-tu lou couratge
D'espia ton quite pay, ni lou monde al bisatge,
Podes-tu sès bergoujo oublida ton himou,
Nou sios pas ta friponno, estujo ton amou :
L'estuja, pauro fillo, aros que tout m'escapo,
Et que foro de jou l'impatienço m'arrapo,
Impossible, impossible; un fèc tan alucat
Nou pot pon que sur l'houro el nou sio remarquat;
Tout lou monde s'eu cren, tout lou monde y pren gardo,
Dont jou bayssi lous èils se degun me regardo,
De fayssou que moun pay, dins lou pun qu'ou sçaura,
Sio de crits, sio de trucs me desesperara :
Florimon, tout de mèmo, à sous prumès aproches,
Jou nou n'espèri res que mals et que reproches,

. . . .

. . . .

Oui, daban qu'à mous èils lou droulet parescousso
Et dounèz à mou co la prumèro secousso,
J'èri sajo, discrèto, et n'es que despèy jè
Que jou nou bibi plus que per un estranjè.
Que per un malirous bengut de Carcassonno
Qu'a panat dins un res lou co de ma personno :
Ha ! tatjo de l'amou, tourmen desesperat,
A qui tout autre mal n'a res de comparat,
Que ta forço es cruèllo à quiconquo l'assajo;
Tira de soun diubut uno fillo ta sajo,
La fourça de fa may que n'a pas resolut,
Et dins sa propro pèrdo y mettre son salut;
Maudit encantomen ! poûysou cent cots maudito,
Que troubles lou cerbèl et corrompes la bito,
Tu bos donc qu'un droulet occupe tout mon co :

Mais qui parlo del loup l'a souben à la quo,
Lou beci que s'aprocho, el sonjo et se graumeno.

PHILIPO.

Que jou sçapi de tu quin affa te rameno
Talêu?

CARLIN.

Per res, sinou l'embejo que m'a pres
De beyre la beutat don bous m'abèz surprez;

PHILIPO.

Las fillos de Saint-Pèy nou surprenon personno,
Oyda las d'un bilatjè, al pè de Carcassonno,
Don caucuno ses doute a tan de perfeciu,
Que tu, l'entretenen per imaginaciu,
Tu restabes pasmat d'uno causo ta raro,
En t'adressant à mi, tu ly parlabes aro;
Tant-ya que son imatge occupo ton cerbèl:
Mais per fèyt de Philipo elo n'a re de bèl.

CARLIN.

Re de bèl! la Philipo, hè! que se pot-el dire
De plus blanc que sa pèl, elo es coumo le lire;
Sous pièls touts annelats, entre roux et mourets,
Soun autan de sedouts à prene lous courets,
L'œillado de son èil per pauc qu'elo l'alluque
Fa mouri tout-à-l'houro ou fal que l'on se cluque.
Impoussible de beyre un naset millou fèyt,
La rozo de sa gauto y nado sur la lèyt,
Dus boucis de coural y formon la bouqueto,
Sa mino es touto sajo et n'a res de friqueto.....

N'est-ce point là le ton vrai de la pastorale, simple, discret et toutefois élégant, relevé qu'il est par une foule d'images heureusement appropriées au sujet, sans qu'aucune dissonnance s'y fasse sentir?

Ce ton, Cortète ne s'en sépare jamais, et tout en variant ses récits et ses tableaux, il n'oublie point que la scène est à la campagne et que ses personnages sont des villageois. C'est avec de telles ressources qu'il arrive à produire des situations d'un effet attachant et soutenu. Ne dirait-

on pas qu'il a écrit le dialogue suivant sous la dictée de deux commères se disputant sur le seuil de leur porte ?

ALIS, *filant.*

N'abe pas al kazal la mendro semenaillo,
N'y poude mettre re que per bostro poulaillo,
Malo-pèsto las intre et mèy las intre o;
Non pas un soul caulet, non pas un quite po
N'an pas laychat, al diable ! en tout aquello taulo,
Et pèy nou cal pas dire uno soulo paraulo,
Non pas uno, car talèu que jou ne soni mout,
La Lèno es uno folo, el cal endura tout :
Mais que passiu d'aquel, nou fussi qu'uno souquo,
Podi jou ses mot dire endura bostro clouquo,
Tout le baten del jour grapo dins mon jardi,
Gardas-bous que mon fil non l'y fasse espudi,
Pardi bous la tuara, pèy cridarez lou bentre :

LÈNO.

Es aquo lou pla biûre?

ALIS.

Empachas-ou, dementre
Qu'ou poudèz, ou se nou, nou bous affachèz pas
Se daban de lon-tens...

LÈNO.

Que l'y barrè lou pas,
Jou bourrioy pla qu'ou fusso et la cledo barrado.

ALIS.

Lou barra que fara sara cauquo bourrado,
So que bous carra bèure auta doux coumo mèl,
Tenèz-los dins l'ostal ou debat un crumèl,
Non per tout-et-jamay dins uno semenaillo,
Jamay plus nou s'es bist ta maichanto poulaillo :
A beyre lous kazals, els son may graupignats,
Que lous nas des ninets que se soun capignats :
De fayssou qu'à la longuo el es forço fourçado
Que jou perdi patienço, et ne sioy courroussado.

LÈNO.

Se facha d'uno clouquo et de tretze poulets,
Et quan bostre tessou minjèt tous lous caulets
Qu'èron dins mon kazal, del tens qu'èri malauso,
Tout aquos nou fut res?

ALIS.

Jèsus la malo-causo!

LÈNO.

Baillon mièjo pistolo al proufit d'un oustal.

ALIS.

Noun' soubrèt la mitat?

LÈNO.

Ni lou ple dabantal!

ALIS.

Pertan, lou lendouma, jou biri so que n'èro,
Ses fa tan de cancan, ni tan de cridadèro,
Mais sabèz-bous, la Lèno, on tout aquo nous met?

LÈNO.

Se bostre porc y tourno et minjo quicoumet,
Appellas-me broüillono, appellas-me couquino,
Se nou l'y planti-pas la sauclo per l'esquino.

ALIS.

Bous l'y planta la sauclo?... et se bous ou fazèz?...

LÈNO.

Obe, que j'estarè per so que bous disèz?

ALIS.

Que nou?

LÈNO.

Si, farè be, bela que jou bous creigni?

ALIS.

Hè be! doun bous beyres se jou nou bous enseigni!

LÈNO.

Que m'enseignares-bous?

ALIS.

A fa bostre deboir.

La dispute qui, en s'animant, a amené déjà l'usage des mots français, se continue et s'échauffe jusqu'à l'invective.

Les heureuses qualités de la *Pastorale de Raymond* se font encore mieux apprécier dans celle de *Miramonde* (*La Miramondo*). Dans ce gracieux poème, l'intrigue est plus simplement tracée, l'action plus attachante, et le style, sans rien perdre de sa franche couleur rustique, devient sensiblement plus poétique. Miramonde est pour nous un des ouvrages le plus délicieusement écrits dans nos patois. C'est un modèle de ce naturel que l'art relève assez heureusement pour que l'on n'y découvre pas même les traces des artifices mis en œuvre par le poète. Cette pièce mérite donc que nous nous y arrêtions.

Miramonde et Robert s'aiment d'un amour rare, mais leurs espérances de mariage sont contrariées et un instant compromises par la tendresse de Peyrot pour l'incomparable Miramonde et par celle de Marion pour le bon et le beau Robert. Marion, à son tour, est aimée de Bertrand.

Nos bergers sont réunis dans un gras pâturage, et l'un d'eux leur propose de reprendre leurs danses et leurs jeux accoutumés pour célébrer dignement le retour du printemps :

Or donc, pèy que saillits d'uno sasou ta tristo,
Qu'un autre plus bèl temps nous gratüillo la bisto,
Que tout so que l'on bey n'es res qu'un paradis,
Que tout creich sur la tèrro et tout y reberdis,
Qu'on bey de toutos parts la campaigno flourido,
Qu'aci naïs la briuleto, aqui la margarido,
Qu'un bon temps es bengut et que n'pouden joui
Aüillès, se me cresèz el cal se rejoui.
Car ausèz qu'in plase per l'aureillo nous passo,
On enten millo auzèls que gasoüillon amasso :

Lou roussignol y canto al mitan d'un bouyssou,
Lou merle al cap d'un aubre estiflo uno cansou,
La cardino y gasoüillo, un senil y bresillo,
La tourterello y ronquo et l'hirondo y babillo;
Surtout ausèz la bouts del coucut mal parlan,
Que pouillo tout lou monde et rits coumo un galan :
Auzèl escomenjat, porteur d'uno noubèllo
Que facho forço gens et lous met en cerbèllo....

Le projet est favorablement accueilli, et bergers et bergères de chanter et de folâtrer. Puis vient l'heure du repos, et chacun de chercher un abri sous les plus fraîches ombres, non pas sans que l'amour ne se mette de la partie : Miramonde dirige ses pas du même côté que Robert :

ROUBÈRT.

On bas-tu, mamoureto? on bas-tu, mon soulel?

MIRAMONDO.

Jou bauc d'aquesto part on l'hèrbo es la may fresquo.

ROUBÈRT.

Bouto-te près de mi.

MIRAMONDO.

Non y a res que de cesquo!

ROUBÈRT.

Hè be! donc, près de tu jou m'anirè bouta,
Car jou desiri fort de poude caqueta.

MIRAMONDO.

Benès-y soulomens, la plaço es fort poulido,
Bous sares à l'ombretto et sur l'hèrbo flourido.

ROUBÈRT.

Miramondo, mon tout, lou plase de mous èls,
La flou de la beutat, l'amou des pastourèls,
Que j'èy toutjour aimado et serbido à touto houro,
Commo un pastou fidèl diu serbi sa pastouro;
L'amou que j'èy per tu me donno lou tespas,
Sio que posqui te beire ou nou te beire pas,
Ta beutat me tourmento et toun èil que lugrejo
Me donno à cado èillado un amouroso embejo,

Jou mori de te beyre et sus aquets poutets
Y fa, tout à mon aise, us, deux ou tres poutets;
Que tu me senbles bèllo; à te beyre parado
Nou ya beutat al monde à la tio comparado;
Mais commo à tout rencontre, el se dis per acy,
Que tout aubre a son ombro et cadun a son si,
Que te sèrt d'esta bèllo et d'abe la car blanquo,
Se tan à mon doumatge uno causo te manquo,
L'amou, lou bon amou, que me dibes porta,
A jou que n'èy plaze que de te mignota.

MIRAMONDO.

Roubèrt, s'el es atal que jou sioy tan hurado
D'abe cauquo beutat que de bous sio presado,
Et per mi bous ajas tout l'amou que se diu,
A la bon houro sio, jou n' lausi lou bon Diu :
Mais don ben tout asso? qui bous met à la tèsto
Que jou n'agi que pauc de so que j'èy de rèsto ?
Roubèrt es el poussible, à sabe mon himou,
Que jou sioy reputado abe manquo d'amou?
Qu'èy jou fèyt? qu'èy jou dit? fasès-m'en lou reproche;
Nou pas lou mendre mot, ni res que s'en aproche:
Al contrari, el se bey que jou n'aymi que bous,
Commo l'an temoignat un millè de fabous;
Car el es auta cla que lou medis esclaire,
Que tout so que jou fau n'es res que per bous plaire:
Tantos jou bous espioy d'un bisatge risen,
Tantos d'un bèl mouchoir jou bous fau un presen,
Tantos, d'aub'un flouquet, un poutet jou bous donni,
Ou me l'ajas per forço et jou bous ou perdonni :
De faissou qu'à tout rompre el nou se pot abe
Autre be ni fabou d'uno fillo de be,
Et se bous sès toutjour sur aquello doubtanço
Que jou n'agi per bous uno bonno amistanço,
Touquen ma.

ROUBÈRT.

Touquen ma !

MIRAMONDO.

Jou juri daban Diu
Que jou bous aymi mèy que belèu nou se diu.

ROUBÈRT.

Miramondo, où soy jou, don ben el que jou rèbi
D'oublida tant de be que de tu jou recèbi ?
Que parli jou de si, que de manquo d'amou?
Miramondo, j'èy tort, helas ! perdonno m'ou ;
Jou conneissi ma fauto et cal que jou te diguo
Que jou souy trop hurat de t'abe per amigo.....

A la fin, tous nos bergers s'endorment; Bertrand, amoureux éconduit de Marion, tourmenté par sa passion, veille seul à la garde des troupeaux. Tout-à-coup il fait entendre le cri d'alarme : un loup vient d'enlever un agneau parmi ceux de Miramonde, et Robert a le temps d'arriver pour faire lâcher prise à la cruelle bête. Mais tandis que cela se passe, Marion acoste Peyrot et lui donne l'assurance que Guillot, père de Miramonde, riche et fier, comme il le connaît, l'a choisi pour gendre à la place de Robert moins fortuné que lui. La rusée bergère espère ainsi détourner le mariage de Miramonde et de Robert, et épouser celui qu'elle aime. Géraud, qui a surpris cet entretien, se promet de déjouer les projets de Marion.

Cependant, poussé par les incitations de celle-ci, Peyrot a demandé la main de Miramonde à Guillot qui s'est empressé de l'accueillir pour gendre. Le beau-père futur met son compère Etienne, un excellent ami de Robert, dans sa confidence, et surtout, ce semble, pour avoir le droit d'énumérer avec convoitise les biens que possède Peyrot, ces biens que son père amassa à la longue après tant d'économies et de rudes travaux. Il s'arrête surtout avec une complaisance toute particulière sur la vigne de la côte :

Son pay, Diu lou perdou, tu t'ensoubenes be
Fut homme de conscienso et belèu, de sa bito,
Nou panèt à besi lou balen d'une pitto.
Bibio de son tribal, n'èro pon paressous
E s'enten qu'èro mèstre à fa de paillassous;
Que penses-tu, compay, lou gan qu'el y troubabo,
N'èro botto ou fièral que s'el y desplegabo,
N'y gaignèz sous hoüèit sos, autapla, lou fin gat,
Que petit marchandou qu'agousso desplègat,
Talomens que d'aqui, coum'el èro un pau chiche,
S'amassèt de moyens et se bit assès riche

Per crompa tout lou be qu'el agout per acis
Que fut l'houstal, la bigno et d'autres bous boucis,
Et sçabes qu'en baillèt ?

ESTÈBE.

Que boulès que jou sapio ?

GUILLOT.

De l'houstal soulomen, que n'es re que de tapio,
Ou d'un tros de casal, lou long de la paret,
Tres bins liuros et mèjo, aqui, cruquet-luret.
A crompa, tros-per-tros, la bigno de la costo,
Espias s'el se pequèt à boulega lous dits
Et se nou calgout pas, aqui, de bons ardits.

ESTÈBE.

Jou trobi qu'acos pla per un paillassounaire.

GUILLOT.

El ya be de la bigno un tros que nou bal gaire,
Mais toutjour pèl fonçal on y bey deus figuèz,
Tres cerigès empèuts et quatre presseguèz,
Outro que lou randal es tout claufit de leigno,
Et se dam tout aco, el y a forço bereigno,
De faissou que ma fillo, à dire lou bon mot,
Nou cal pon qu'elo espère autre home que Peyrot.

C'est inutilement qu'Etienne plaide la cause de Robert, le modèle des bergers accomplis, et qu'il représente Peyrot peu digne d'estime.

Cependant trois jours se sont écoulés sans que Miramonde ait paru dans les pâturages fréquentés; bien mieux, elle n'a pas répondu une seule fois aux appels répétés de Robert. Le pâtre malheureux se lamente auprès de son frère, joyeux et sans amour, préférant sa gourde bien garnie aux plus belles filles du monde.

ROUBÈRT.

Diu pot so que l'y play me donna, le bon Seigne,
Mais de pooü que jou nèy l'on me bey tout cuffi,
Un pic n'es pas ta magre, et se trobo à la fi,
Que jou mori de tout, de faissou que jou cresi
Que s'aban de douma sa caro jou nou besi,

Tu nou me beiras plus apastengna troupèl,
Fa lou tail d'un palfic, ni l'arc d'un escripèl :
Mais daban que del cèl la clouquo se resconde,
Ni ton poul soulomens al nostre nou responde,
Ou lou bouè soun bestial nou bolgue destaqua
L'on ausira per jou las campanos touqua,
Perque s'el es atal, commo cèrt' es à creyre,
Qu'a forço de l'attendre et fauto de la beyre,
Jou mori de languino, asseguro l'y fort
Que sa longuo damoro es causo de ma mort !

Robert essaie encore de pousser le cri du rendez-vous qui, entendu par Miramonde, alors auprès de sa mère, la jette dans un trouble extrême.

MIRAMONDO.

Per la passiu ! mon pay nou sara pas lou mèstre !

PEIRONNO.

Ma fillo, on a bèl dire, el es, cèrtos, bertat
Un pay sur son mainatge a touto autoritat :
El es le que coumando à touto sa famillo,
El es lou qu'à poude de marida sa fillo,
L'y causi lou marit, lou mena dins l'oustal.
Ses sabe, se countento, elo le bot atal :
Car elo es obligado à so que l'y coumando,
Et se fay la relopio elo a la réprimando.....

MIRAMONDO.

Ma may que disès-bous ?

PEIRONNO.

So que jou soy tengudo.

MIRAMONDO.

Tengudo de me dire une causo ta duro,
Que j'espouse l'aüillè que j'ahissi sur touts,
Et déjà bous medisso y dounas bostro bouts,
Lou bon Diux me console et me dougno patienço !....

La mère de Miramonde, tout en prêchant l'obéissance à sa fille, promet d'intercéder pour Robert auprès de son mari.

PEIRONNO.

Ceda te carra-be!

MIRAMONDO.

Pulèu, pulèu peri!
Que me pende pulèu, que me fasso mouri!

PEIRONNO.

Ma fillo, al nom de Diux, un petit de patienço!

MIRAMONDO.

Mais tabe de me pèrdre el y a de la conscienço!

PEIRONNO.

Laicho fa soulomens, jou l'in parlarè may,
E belèu que sap on?

MIRAMONDO.

Dius bous n'auge ma may!

Au troisième acte, Miramonde désolée, en butte aux poursuites obstinées de Peyrot, ne peut contenir son dégoût pour lui; mais l'avantageux berger ne se tient pas pour battu, tant s'en faut. Le dialogue suivant s'établit entre eux :

MIRAMONDO.

Et be qu'esperas-bous de tant m'inpourtuna
Jou n'èy cap d'intention de bous affectiouna!

PEYROT.

Quan tu nou farios pas, ton pay ta condannado,
El bol que tu sios mio, sa paraulo es dounado.

MIRAMONDO.

Malhurouso paraulo à que m'engatges-tu?

PEYROT.

A m'abe per marit!

MIRAMONDO.

El me sario tout-u
Se jou poudioy mouri talèu qu'aquo fuguèsso.

PEYROT.

Nou serio gran pecat que la mort te prenguèsso,
Nou, nou, la mio-moureto, el kal d'aros-en-là
Que tout autre que jou s'en angue brinbala,
Que tu laiches Roubèrt, et que, tant que jou bisquo,
Tu n'aymes que Peyrot.

MIRAMONDO.

Que Peyrot? Abalisquo!

PEYROT.

Espios-me soulomens, tu nou beyras aüillè
Que merite millou de t'abe per moüillè,
Jou souy gros et gaillard, sapat, de bouno taillo,
Lou pesan d'un quintal nou m'es pas uno paillo;
Jou souy redde al poussible et farè lou bantat
Que n'es gayre pastou que jou n'agi lutat;
Roubèrt es lou soulet que me pot à la luto,
Mais jou danci millou al soun de la flaüto :
Car s'abès cops s'amasso al mitan d'un plaça
Tan fillos que gouyats per affi de dança,
Jou nou manqui jamay, se degun nou s'abanço,
De prene la plus bèllo et commença la danso.
Quan de cops t'èy jou preso et per debat lou bras
Fèit peta lou poutou coum'un cop de matras.

Tu sabes s'alabets un cad'un me regardo,
Et se jèy coumençat à dança la gaillardo
Que la mitat nou siègo un cad'un dam la sio.
. . . .
Tout s'y fay, tout s'emprèsso, et jou, nou cal pas dire,
A me beyre espingua on esclato de rire;
Jou sauti, jou me ronci, y fauc le biroulet,
Commo s'èri poussat de cauque ben foulet;
Cèssi de tems-en-tems, y cambi de pastouro
Et danci dan quaduno une bonno mèj'houro.....

MIRAMONDO.

Quan bous sarias may dèxtre à que sèrt tout aquo?

PEYROT.

A que sèrt, Miramondo? à te gaigna lou co.

MIRAMONDO.

Ouyda, bous lou gaignas d'une bèllo degoièyno!

Restée seule, Miramonde se lamente en pensant qu'elle va être ravie à Robert.

Oun es-tu, lou mèu co? helas! pouiras-tu creire
Per que j'èy tant de tems damourat ses te beire?
Perqu'è fèyt de la sourdo? Ou creiras-tu Roubèrt
Quan tout aquel affa te sera descoubèrt?
Creyras-tu qu'on me forço et que jou me despiti
De so que per un autre el cal que jou te quitti?
Las, Seigneur! quino peno! aumens lou mèu souci
Enten la tristo bouts que te souno d'aci!

Miramonde laisse échapper le cri si longtemps contenu qui doit amener Robert auprès d'elle. Il y accourt au plus vite, et alors commencent entre eux les plus tendres épanchements du cœur mêlés aux plus sombres pressentiments :

ROUBÈRT.

Diu t'ajut, ma coumay, que fas aci ta tristo?
On as-tu damourat despèy nou t'abe bisto?
On as-tu damourat, ma poutonno, ma mou?
Digos-me, dins un mot, on t'ères rescondudo,
Que jou n'agi sagut de qu'ères debengudo?

MIRAMONDO.

Qui jou! despèy lou tems et lou jour malhurous
Que degun nou m'a bisto apastengua moutous,
L'oustal de seigne pay es estat ma demoro.

ROUBÈRT.

Tu te birabes donc de las gens de deforo?

MIRAMONDO.

Jou souy toujour estado en presenço de touts.

ROUBÈRT.

Et perque de la sourdo as-tu fèit à ma bouts?

MIRAMONDO.

La rasou s'en pot dire en milloună tempouro,
Per aro escusas-me! Lou co, lou co me plouro
Tapla coumo lou èls!

ROUBÈRT.

El se fay coum'un riu
Del courren de tous plous?

MIRAMONDO.

Non pas ses occasiu :
Car entre tant de mals que lou monde nous causo
La libertat perdudo es une estranjo causo.

ROUBÈRT.

La libertat perdudo, et coumen ma coumay?

MIRAMONDO.

Lou tout es de sabe so qu'a fèit seigne pay,
De qui la boulountat et lou poude me liguo.

ROUBÈRT.

Te liguo, mès en que?

MIRAMONDO.

Tan bal que bous ou diguo.
Bous abès à sçabe que me bol marida
Dan Peyrot, qu'en secret ma fèito demanda,
Perque ma defendut que nous bous respondèssi,
Ni que de bous medis cap de cas jou nou fèssi
Sous peino de patats.

ROUBÈRT.

Ha! plagues-el à Diu

Que douma de mati jou nou fussi pas biu,
Malhurous que jou souy! toujour jou m'ou pensabi,
M'ou pensabi tapla, coum'aro que jou sabi:
Tapla, certos, tapla! Mais enquèros anèit
M'en souy mordut lous pots de ratjo et de despièit.

Les deux amants désolés n'auraient plus qu'à mourir si Bertrand ne venait leur donner du reconfort. Il connaît Guillot mieux que personne; il sait que, vif et emporté, il finit par céder aux bonnes raisons qu'on lui donne. Robert et Miramonde devront donc se marier au plus vite, sous les bons auspices de Peyronne, à laquelle ils vont tous ensemble faire part de ce projet.

Mais tandis que la mère de Miramonde se montre favorable à leurs ouvertures, Guillot arrive de la ville d'Agen où il était allé acheter la corbeille de la mariée. Il se récrie en rentrant chez lui de tant de folles dépenses qui ne lui reviennent pas à moins de 31 livres.

Cependant sa femme essaie de le détourner de son dessein, mais Guillot s'obstine et résiste.

A la joie de Peyrot qu'elle rencontre, Marion a deviné que ses conseils ont été suivis et couronnés de succès; elle espère donc toucher un jour le cœur de Robert.

Resté seul, Peyrot voit s'avancer Robert, preste, la tête haute, l'air joyeux. Ils sont à peine en présence que chacun des deux rivaux, se croyant assuré de posséder la main de Miramonde, se montre plein de jactance; ils s'excitent et s'animent au point d'en venir des paroles aux mains. Cependant la lutte n'est pas un instant douteuse; Robert a renversé Peyrot qui est forcé de demander merci. Relevé, il ne persiste pas moins dans ses espérances et accourt avertir le notaire pour hâter son mariage avec Miramonde.

Mais celle-ci est déjà, grâce à sa mère, secrètement l'épouse de Robert. Guillot, bonhomme au demeurant, après s'être fâché, finit par approuver ce mariage. A tout prendre, il n'y perd rien; car Peyrot devient son gendre en épousant sa seconde fille, ce qui fait dire à Bertrand :

Bela coumo à la fi toutos causos s'adobou.

Qu'on nous pardonne de nous être si longuement complu à l'étude de la Miramonde de Cortète. Nous n'avons pas su nous contenir, tant nous nous étions laissé gagner au charme de ces vers que l'aisance et la dis-

tinction caractérisent. Depuis Goudelin, nous n'avions point rencontré de talent aussi complet, et il nous a semblé, à part le plaisir que nous éprouvions à exprimer nos impressions à ce sujet, que nous accomplissions un devoir en rendant une tardive justice au gentilhomme poète qui, le premier, avait illustré l'idiome agenais. Sa valeur méconnue jusque dans son pays natal nous a paru un de ces coupables oublis qu'il était bon de signaler et de flétrir. Non, ce n'est pas seulement de nos jours que la poésie vulgaire a excité l'admiration chez vous et autour de vous, Agenais peu soucieux de votre passé! Le poète qui, de notre temps, après bien des tâtonnements, semble avoir voulu se renfermer dans les récits empruntés aux mœurs populaires, n'est que l'écho affaibli de cet autre poète qui, au dix-septième siècle, s'inspirait si bien des mœurs villageoises. Certaine Françonnette, à qui la mode, autant au moins que son propre mérite, a fait depuis peu une brillante fortune, n'accuserait-elle pas, bien malgré elle, une proche parenté avec Miramonde? — S'il en était ainsi, nous n'hésiterions pas à donner la préférence à l'aînée des deux sœurs, celle-ci nous paraissant d'une beauté plus sévère, plus naïvement paysanne dans sa personne, dans ses atours, comme dans son langage; se montrant surtout ignorante de ses qualités, et ne cherchant aucunement à se faire valoir.

Quoi qu'il en soit, honneur, cent fois honneur à Cortète, dont le talent élevé, calme et modeste, resta toujours dans le domaine de l'art! il inspire notre admiration après deux siècles, quoique Agen n'ait pas eu encore une simple couronne de laurier à lui offrir!

Pourtant François de Cortète se montra fort attaché à cette ville qui devait lui être ingrate. Il le témoigna dans des stances régulières qu'il composa après que divers débordements de la Garonne eurent enlevé fatalement les plus belles allées de la promenade du Gravier. Une sorte d'enflure, qui était dans le goût de l'époque et non dans la manière de notre poète (ce qui prouve combien le seigneur de Prades savait assouplir son talent), donne à cette composition un tour qui tranche du tout au tout avec celui de ses Pastorales. Ainsi, dans *Les larmes au sujet du Gravier* (*Las lermos del Grabè*), il s'écrie au début :

Grabè, que ta pèrto m'es aysso,
Que jou planji ton bèl tapis!
Al medis loc que se trepis,
On bey la tèrro que s'abaysso :
Tout s'esperrèquo al mendre aigat,

Lou pescare ten lou berguat
Oun las Damos d'Agen fasion lours permenados,
Et l'aignèl escano de set
Oun lous peichs lous plus grands, dins mens de quatre annados,
Faran lou capuchet.
Despèy l'attaquo la prumèro,
Que lou tap fut demarmaillat,
Cinquanto ourmes an capbillat
Et fèit lou saut dins la ribèro;
Enquèros, l'aiguat arriban
Foussillo toutjour plus aban,
Et met al tremolis las rasics las plus fèrmos,
Doun cauque cop tout es negat,
Per l'amo que se fay d'une plèjo de lèrmos
La mitat de l'aiguat.

Un sonnet, venant à la suite de Miramonde, exprime une boutade de dépit contre une belle refrognée, et rappelle, par la manière, un des meilleurs sonnets de La Bellaudière.

Nous n'avons, je crois, rien oublié des œuvres imprimées de François de Cortète. Il nous reste à signaler une composition restée jusqu'à ce jour inédite (1). C'est une sorte de comédie sous ce titre : *Sancho Pansa au palais du Duc* — (*Sancho Panso al palays del Duc*).

On sait combien la seconde partie du *Don Quichotte* tire d'intérêt de la présence du chevalier errant et de son fidèle écuyer chez le Duc et la Duchesse. C'est à rendre en patois ces scènes si amusantes, si bouffonnes dans l'histoire des deux aimables fous que s'est appliqué de Cortète. Disons qu'il a parfaitement réussi en s'écartant le moins qu'il l'a pu des récits de l'immortel conteur espagnol.

Nous nous contenterons d'emprunter un petit nombre de citations à ce badinage qui ne comprend pas moins de cinq actes.

Sancho, pour suivre la compagnie et surtout sa bonne amie la Duchesse, avait été forcé de se séparer de son âne; il se le reprochait au fond du cœur; sa tendre sollicitude pour sa paisible monture lui fit aborder une vieille duègne qui lui parut plus traitable qu'aucune des autres dames du palais.

(1) Elle nous a été gracieusement communiquée par M. P. Platelet, bibliothécaire de la ville d'Agen, d'après une copie qu'a tirée M. A. Dupront, avocat, du manuscrit original conservé par la famille du poète.

SANCHO.

A perpaous de moun aze, estro... madoumaysèllo,
Que jou sapi de bous coumo l'on bous appèllo,
Car jou nou n' sabi res que bous nou m'ou diguès.

DUÈGNO RODRIGUÈS.

Lou noum dount on m'appèllo es duègno Rodriguès
De Grafalba, boun homme. Eh be! nou bous desplaze,
Que y a?

SANCHO.

Pas aoutro caouso; el es questiou d'un aze,
Que jou, boutan pè tèrro, èy layssat tout soulet,
Or, de poou que s'escarte à faouto de baylet,
Playrio bous de li randre un serbici noutable,
De boule l'ana prene et lou mettre à l'estable;
Car lou paoure soutas nou sap ço que se fay
Et jou l'aymi, pertant, coumo s'èro moun fray,
Permo qu'es boun touillaou tout aoutant què pot èstre.

DUÈGNO RODRIGUÈS.

S'à l'aouno del baylet jou mesuri lou mèstre,
Qu'el sio tan abisat coumo lou serbitou,
Pla s'ario de leze s'el nou n'èro un douctou.
Car n'es pas bou lou counte, et dits en poulits tèrmes,
Que j'embarri soun aze! Allès, sot piquo-bèrmes,
Insoulent malestruc, oun troubas-bous aquo?

SANCHO.

Demandas-ou per beyre à moun mèstre qu'ou sap,
Qu'a legit lous romans de l'un à l'aoutre cap,
Se lou boun Lancelot quan tournet d'Anglètèrro,
Et tout encountinent qu'agout boutat pè tèrro,
Las damos del metis n'abion pas lou souci
Entretan qu'uno duègno estaquet soun rouci.
Or, perço qu'ez de mi, mai que nou li desplaze
A moussur Lancelot, j'estimi tan moun aze,
Que jou nou darioy pas aquel bourriquo mèou
Per un autre chebal, coumo fusso lou sèou,
Et per tan nou cal poun que li fasques la mino.

DUÈGNO RODRIGUÈS.

Se bous sès fat ou bestio ou caouque Jean-Farino,
Boun homme, al noun de Dious, retiras-bous ailleurs
Que me truffi de bous et de touts lous railleurs;
Car nou cal poun de mi que lou mounde se riguo
Sur peno al truffandè de l'in bailla la figuo.

SANCHO.

La figuo! es un bouci qu'a le goust assès dous
Mais que nou sio pas seco et bieillo coumo bous.
Car d'aqui soulomens pot sailli la disputo,
Noun pas del countè bièl de ma may....

LA DUCHÈSSO.

Qu'a duègno Rodriguès que la fouguo li mounte?
Soun èl tout en furie et'l bisatge enflambat
Temoigno que dan Sancho el' a caouque debat....
Sento mèro de Dious! que beni jou d'aprene?
Qu'es ço que lou boun Sancho a gaouzat entreprene?
Sancho l'apela bieillo à duègno Rodriguès?
Et jou nou sabioy pas enquèro qu'ou fuguès!

. . . .

. . . .

Perceque, Sancho, 'l mèou, cal èstre plus discrèt;
Ou quan ou boudrets dire, ou cal dire en secrèt,
De l'amic-à-l'amic, noun pas qu'elo l'entende.

SANCHO.

S'ou fasoy per aquo, boli que l'on me pende.
Mais que boulès, madamo, un cad'un a rasou.
Moun aze et jou saillen d'uno mèmo maysou,
Et nou sen, gayre-be, qu'uno medisso caouso,
Perque se jou n'ey soing, aquos n'es pas ses caouso.

DON QUICHOTTO.

Sancho, quino souttizo! Oun sès bous? rebenès,
Espias dan qui parlas! Soun asso treginès,
Et lou loc counbenable à parla de bostre aze?
Incibil!

SANCHO.

Que boulès ? en quin loc que m'escaze,
S'el es ni paouc-ni-ges expedient de parla,
Impoussible, moussur, à jou de me cala.....

Tel est le ton de cette œuvre de pure fantaisie, où l'original, sans cesse rappelé, conserve une incommensurable supériorité. En cela, de Cortète n'est pas allé au-delà de tous nos traducteurs : Michel de Cervantes est inimitable !

Nous n'avons plus maintenant, et avant de nous séparer de Cortète, qu'à rendre un dernier hommage à son talent, ou pour mieux dire à sa probité littéraire, pour avoir sans cesse maintenu dans ses écrits, et cela avec un soin extrême, la pureté de l'idiome agenais, sa langue maternelle, de telle sorte que ses vers ne nous restent pas seulement comme des modèles en poésie, mais aussi comme de précieux monuments de linguistique : c'est le talent du poète uni à l'honnêteté de l'écrivain !

Nous arrivons à Guillaume Delprat, maître ès-arts de la ville d'Agen : il ne nous est connu que par sa traduction, ou plutôt par son imitation des Bucoliques de Virgile en patois agenais et en vers. Il la publia en 1696, la dédiant au maire et aux consuls de sa ville natale, avec l'intention de les remercier de l'avoir affranchi, lui homme de lettres, de la corvée de loger des gens de guerre dans ces temps difficiles. De là lui vint aussi la pensée de comparer ces paisibles et obscurs magistrats à Jules César, qui avait mérité d'être célébré par Virgile, dans ses églogues, pour avoir rétabli le poète dans son patrimoine de Crémone, devenu la part d'un soldat.

Les *Bucoliques de Virgile, tournées en vers agenais* (*Las Bucolicos de Birgilo, tournados en vers agenez*), sont écrites dans un style sans prétention, clair et net, qui dénote un talent de versification facile, mais non pas capable d'atteindre le but que Delprat avait visé. Pourtant sûr de lui, particulièrement quant à l'exactitude de l'interprétation du texte, il osa reproduire les vers de Virgile en regard des siens, ne se doutant pas qu'il compromettait grandement ses prétentions, en paraphrasant, au courant de la plume, son modèle, et en se permettant d'ajouter trop souvent des broderies de sa façon, plus mal trouvées les unes que les autres, comme celle-ci :

Dans la première églogue, le Mélibée de Virgile, malade et languissant, se traînant à peine à la suite de ses chèvres et déjà loin de la cabane qui vient de lui être ravie, s'écrie douloureusement :

. . . . *en ipse capellas*
Protinus æger ago.

Delprat fait ainsi parler son Melibel :

E que jou paure cos, que n'ey cap de santat,
Sioy coustrem de fugi lèn d'acy dan mas crabos :
Nou baldrio pas el may planta caules è rabos?

Plus loin, Mélibée interrogeant Tityre sur le motif qui lui a inspiré un si vif désir de voir Rome, ce dernier lui répond :

Libertas : quæ sera tamen respexit inertem,
Candidior postquàm nti tondebarba cadebat,
Respexit tamen.

Le Tityre de Delprat dit trivialement :

Acos la libertat, que tout que bengo tart,
E que jou siosqui estat pe'l la cerca trop coüart,
Quan d'un èl de piatat a bist ma barbo grizo,
N'a pas agut, praco, fasti de ma camizo.

Parfois, néanmoins, une pointe d'élégance voudrait se faire jour dans les vers de Delprat et venir relever le ton monotone et commun de sa trop libre traduction. Ou remarque cette tendance dans l'hymne à Daphnis, tiré de la cinquième églogue :

Sis bonus, ó felixque tuis! en quattuor aras :
Eccè duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.

HYMNE A L'AUNOU DE DAPHNIS.

Soulatge, anèit, la peno,
Daphnis, de tous amics.
Gar' aqui per estreno
Dus autas benazits.

De quatre que n' bastissi,
Tu n'as pla prou de dus :
Lous autres dus causissi
Per Mouseigne Phèbus.

Touts lous ans j'ou t'immoli
Dus plens toupis de lèit,
E dus ples salès d'oli,
Talèu que n'agen fèit.

Touto ma plu gran peno
Sera dins tas aunous :
Que la charro sio pleno
De boun bi muscat dous.

Egoun, Alphesibèo
Nou me manquaran pas
D'y dansa la Bourrèo
Dan Mèstre Dametas.

En fan atal gougueto,
Beouren à ta santat,
Al près del fèc, razeto
D'aquel boun bi muscat.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Tout autan que l'abeilho
De thym se noüirira,
Moun co, que per tu beilho,
Jamay nou droumira.

Autan que las cigalos
De rousado biouran,
Lous pifres, las tymbalos
Toutjour te cantaran.

Lous bouèz de la ribèro
Te faran tout lous ans,
Coum' à Bacchus è Cèro,
De bots per tout lous cams.

E tu ple de tendresso,
Tu lous coundamnaras
A teni lour proumesso,
Tan de be lour faras.

Après avoir lu sans effort ces stances coulantes, on en revient, toutefois, à se demander, non pas tant si Delprat, le savant maître ès-arts de la ville d'Agen, était poète, mais s'il avait toujours bien compris Virgile ?

Tandis que les dialectes de l'Agenais ne se séparent que par de simples nuances de ceux du Toulousain, il n'en est pas de même du patois du Périgord, du Limousin et du Quercy : la prononciation surtout donne à ces derniers un caractère particulier qui tranche nettement. On en pourra juger par les fragments que nous aurons occasion de citer, en nous occupant des productions de chacune de ces anciennes provinces.

Parmi les poètes périgourdins, il faut placer au premier rang l'abbé Pierre Rousset. Il naquit à Sarlat, de parents pauvres, et fut élevé, disent ses biographes, à la maîtrise des enfants de chœur de cette ville. Puis, il entra dans les ordres et obtint une prébende. Après avoir été curé de village, il revint enfin reprendre sa prébende à Sarlat, où il mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

Possédé du démon de la poésie vulgaire, l'abbé Rousset varia ses compositions, ainsi que le prouvent les vers qui nous restent de lui. Ceux-ci témoignent d'un talent facile et suffisamment distingué ; mais le poète y efface tellement l'ecclésiastique, que c'est à peine si, avec nos délicatesses actuelles, nous pouvons nous faire à la pensée qu'un prêtre en a été l'auteur.

Prenons d'abord, parmi ses compositions légères, la plus connue de toutes, la *Chanson du sieur Rousset sur sa maîtresse* (*Consou del S. Rousset sur so mestresso*). A la vérité, le titre est plus compromettant que la poésie elle-même, et il faut croire qu'il n'appartient pas à l'auteur. La chanson peut passer, à tout prendre, pour une fantaisie innocente, pour un pur caprice de poète. La voici :

Filis, se n'ovèz lou cor
De qualquo tigro,
Escoutatz oquel que mor
Per vous de migro.

Sourtèz, bèl astre d'omour,
Et lo nèch soumbro,
Plus plozento que lou jour,
Sero sans oumbro.

Tuch aquèus petits flombèls,
Que sount ò l'ayre,
Cedoront ò vostres èls
Tout lour esclayre.

Io crezi que tout me plant,
Mas vous, meyssanto;
L'echo d'ol tour, que resplant,
N'es longuisanto.

Lou cèl puro de piotat,
Qu'o de mo peno :
D'oqui vet l'humiditat
De lo sereno.

Vous nou pouyrias gro durmi,
Se, dins vostro armo,
L'omour fozió coumo ò mi
To malo olarmo.

Plèt ò Diu, vostre èl dubèrt,
Que lo soun cluquo,
Veguèt moun cor descubèrt
Coum'en oluquo !

Sous le titre de *La Solitude* (*Lo Solitudo*), l'abbé Rousset a chanté encore cette même Phylis. Il imagine qu'il habite une grotte profonde et qu'il a dressé, à l'entrée de ce sanctuaire, un autel où se trouve placée l'image de sa belle adorée :

Io voli qu'un outar sio bostit ò l'intrado,
Per y bouta desus mo mestresso pintrado,
Oun i'onoray ouffri nèt et jour, may devoch,
Que noun' offrount ous Dius lous homos pus de voch :
Per encens reçouro deus souspirs lo fumado,
Que tiro ò tach perpaus moun armo counsumado :
Moun èl aygo siniado y foro prou toujour.
Omourous relijius del temple de l'omour,

Tendray oquello règlo ò jamay de durado,
Et de nostros amours l'historio figurado
Sur lou roc cizelat, moustraro qual sujèt,
Tout lou coumençomen et lo fi que prenguèt.

Les bêtes les plus féroces, par pitié pour lui ou par respect pour l'image de Phylis, n'oseront point approcher de ce temple. Quant à lui, il ne cessera point d'offrir à sa divinité ses soupirs et ses vœux.

Imitant Mellin de Saint-Gelais, Rousset s'est complu, dans *La Solitude*, à des rapprochements avec le culte dont il était le ministre, qui ressembleraient aujourd'hui à des profanations scandaleuses, mais qui étaient autrement interprétés au dix-septième siècle. On ne saurait donc voir, dans cette composition, qu'un thème sur lequel s'exerça sa muse profane et mondaine, sans en tirer, toutefois, une preuve contre la pureté de ses intentions.

J'ai peur qu'on ne puisse en dire de même de *La dispute de Bacchus et de Priape* (*Lo disputo de Baccus et de Priapus*), dissertant de la précellence du vin et de l'amour, et prenant pour arbitre de leur querelle le vieux débauché Silène. Celui-ci, se rappelant qu'il a été le précepteur de Bacchus et qu'il a encore les Satyres sous son commandement, rend l'arrêt suivant que nous abrégerons pour ne pas avoir à nous heurter à quelques-unes de ces libertés trop grandes dont fourmille cette pièce, ainsi que le titre le fait supposer à lui seul. Silène, d'accord en cela avec cette sentence du poète latin, *sine Baccho et Cerere Venus friget*, formule ainsi ses conclusions :

Io vau juja d'oyssos en touto coumpetenso,
Sens que y ajo sujèt d'opèl de mo sentenso.
Io teni per Baccus, et trobi qu'el a drech :
Car sans lou po et lou vi, Venus jalo de frech.

La dispute de Bacchus et de Priape est, à notre avis, le morceau capital de tout ce que nous possédons de l'abbé Rousset. Cette œuvre se fait valoir par une sorte de distinction qu'elle emprunte certainement, en partie, aux classiques ressouvenirs de la fable antique.

Rousset avait composé deux comédies. De l'une d'elles, véritable pastorale, il ne nous reste que des fragments, faisant regretter ce qui est perdu. L'autre est complète ; elle a pour titre : *Le Jaloux joué* (*Lo Ja-*

lous atropat, o los amours de Floridor et d'Olympo, de Rozilas et d'Omelito, et de Grizoulet et lo Morgin).

Cette comédie, en cinq actes, porte la date de 1645; elle donne une suffisante idée du talent de l'auteur pour ce genre. L'intrigue, quoique compliquée, se développe clairement, et le dialogue, alerte et dégagé, convient de tous points au sujet. Rousset ne s'est rien moins proposé que de guérir les maris de son temps du fâcheux mal de jalousie, ainsi qu'il le dit au début du prologue. C'est dans ce morceau qu'il analyse lui-même son œuvre :

Lo jolousio, Messius, es oyssis ofrountado :
Oquo's dè nostre poèto uno goyo boutado,
Qu'el o facho ò dessen, per gori, se poudio,
Lous homes offoulach d'oquelo moloudio.
Mos Damos, io vous pregui oprouvas so bezouinio,
Per qu'el n'o troboliat que countro oquello rounio
Que met lous ourtigous ol cervèl d'un morit,
E li fa engrounia lou cor et l'esperit :
Pèy vous gasto l'honour, et z-y laysso uno tequo,
Que toujours reverdit et jomay nou se sequo....

La fin du prologue indique clairement que l'abbé Rousset avait destiné sa pièce au théâtre, et tout porte même à penser qu'elle put bien être représentée à la grande satisfaction des dames, voire même des maris de Sarlat ; car, en gracieux concitoyen qu'il était, l'auteur se garde bien de confondre les Sarladais avec les maris ombrageux et jaloux de son temps, et les Sarladaises avec les femmes coquettes et légères des autres villes de France.

On s'accorde à attribuer à Fabre, de Thémines en Quercy, une comédie qu'il aurait composée pendant qu'il était encore séminariste à Cahors. Elle fut imprimée sans nom d'auteur, pour la première fois, en 1697. Cette pièce, dans laquelle le jeune abbé mettait en scène une suite d'intrigues scandaleuses, faisant alors grand bruit dans la ville qu'il habitait, fut fort goûtée dès son apparition, l'actualité lui donnant un montant qu'elle a perdu. Aujourd'hui, elle ne peut guère intéresser personne, les Cadurciens exceptés, à qui la recommande l'idiome dans lequel elle est écrite. Elle est intitulée *Scatabronda ;* en voici le sujet : — Jacques Berriò, dit Scatabronda, a pour fille Jeanneton, que l'on

accuse d'avoir plusieurs amants à la fois, et parmi ceux-ci un certain abbé Coton. Amoureuse, néanmoins, du médecin Roumiguière, surnommé Piscarrochi, elle voudrait l'épouser contre la volonté de son père qui la fait enfermer dans un couvent. Roumiguière force la grille, mais Berrié menace de deshériter sa fille si elle exécute son projet. Voyant cela, Jeanneton, conseillée d'ailleurs par une amie fort experte en pareille matière, se décide à vivre fille, tout en tolérant les assiduités de l'abbé Coton et mitigeant ainsi les rigueurs d'un célibat trop absolu.

Prenons de la tirade peu édifiante de la trop facile confidente ce qui peut en être cité :

E pèy lou gran malhur d'èstre pas maridado !
Sçacho que dins un mes, après l'abe espousat,
Bouldrios que lou bon Diu lou toges omassat.
Helas ! oquel ordour, oquel fioc è tendresso,
Tout aco s'escontis, quand on n'es plus mestresso.
Bon Dieu, lou pietre mès qu'es oquel qu'es deugut !
Ah ! qu'es plo differen d'oquel qu'es deffendut !
Esten fillo, un soul cop, fach à la derraubado,
Bal belcop may que cent quon on es maridado.
S'un morit se bey paure, es toujour fort renoux,
E bous souffro per forso, ol lioc d'èstre amouroux;
Quon be del cabaret sent lou bi, lo fumado ;
Jugeos soquos plosen quon boun dono uno oulfado....

Il faut avouer qu'il n'y a là rien de bien littéraire, et pourtant, tout dans cette comédie épisodique n'est pas de cette valeur.

Nous avons en patois limousin une sorte de comédie en cinq actes, intitulée : *Capiote* ou *Pastorale limousine*. Cette pièce, composée à la fin du dix-septième siècle, eut encore une édition au commencement du dix-huitième. Elle fut attribuée à Cortète de Prades, par Beauchamp, dans ses *Recherches sur les théâtres*, et cette opinion a prévalu. Nous la croyons erronée : Capiote s'éloigne tellement par l'idiome, par le canevas, par le style, par le ton, des œuvres de Cortète, que tout y est disparate et en complète opposition. Tandis, en effet, que la distinction et la retenue, au double point de vue des convenances morales et de la manière, étaient le propre du seigneur de Prades, l'auteur de *Capiote* n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités : sa pièce sans intrigue est conduite au hasard, offrant continuellement des surcharges obscènes, crues et

messéantes. Au reste, le tout est si pauvrement versifié et rimé, que l'on ne peut l'attribuer à un poète d'élite quel qu'il soit.

L'auteur inconnu a placé, en tête de la troisième édition, un avertissement au lecteur, où il dit, sans plus de façon, que « sa pièce est par- » faitement bonne, et qu'il souhaite qu'elle ait la même réussite qu'elle » a eu ci-devant, le souhait qu'il forme n'étant que par rapport à l'incli- » nation qu'il a de contribuer, en quelque manière, à divertir ceux qui » se donneront la peine de la lire. »

Avouons que Capiote était tout-à-fait dans le goût de l'époque, fixé par les auteurs français, témoignant si peu de respect pour la décence parlée, ce qui peut atténuer, jusqu'à un certain point, les reproches que mérite notre anonyme. Telle qu'elle est, sa Pastorale, si pastorale il y a, ne peut aujourd'hui nous inspirer qu'un profond dégoût; les licences, qui s'y font fréquemment remarquer, n'étant jamais même amoindries par un talent qui aurait su se faire valoir.

Nous n'aurons donc pas à nous appesantir sur l'analyse de cette comédie; qu'il nous suffise de dire, pour faire comprendre ce que nous en reproduirons, que deux vieux soldats, deux paysans, deux forgerons de village, Capiote amoureux, et la famille de sa maîtresse, avec valet et servante et le notaire, sont les personnages mis en jeu. Tout ce monde est d'accord pour vouloir le mariage de Capiote et de Hauzane; on se demande donc à quoi bon tant d'acteurs, sinon à allonger démesurément, nous ne disons pas l'intrigue, il n'y en a point, mais la pièce.

Ce livret étant devenu fort rare, nous en citerons une scène, choisissant de notre mieux, dans le but d'éviter des énormités que notre goût actuel ne peut à bon droit supporter : la famille Rougeau est réunie; elle arrête le mariage de Hauzane avec Capiote, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

ROUGEAU.

Si ma fille lou veau, et qu'eou vailhe ma fille,
Quante per mon regard quoy chauze fort facile :
You lou troubi prou fi, prou riche, prou bragar,
Que volei tu qu'iou digi, you m'agradi deou gar.
Quan you disi qu'eou mou coumo you la fau rire.

MARGUARITE.

Et que dizei tu?

HAUZANE.

Pay, nou m'en soucio pa enquero que no sache,
You sei si fort contente en vostre compaigno,
Qu'eylougnade de vou, jamay you nou saurio
Vioure tan soulomen la meita d'une annado.

ROUGEAU.

Tu dizei qui perpau bien lou de ta pensado,
Qui nou la couneytrio la filla deou jour dèy;
A l'amour din lour cor et la larme din lèy.

MARGUARITE.

Lour voulonta pourtan ey de for bon couneitre.

ROUGEAU.

Deou pura d'uno fille et deou rire d'un treytre,
Diou m'en veilhe garda, vautrey m'entende be,
D'aqueou pura et rire, eou nou ve re de be,
Fenne, regarde un pau, la li bailharen nou :
La filla se mariden toujour en dizen nou,
Vec en say, trobey-tu que Capiote t'agrade,
Tu a de boune char, voley-tu qu'eou te larde,
L'ame-tu de bon cor?

HAUZANE.

You l'ame grandemen,
Pay, you vous mentirio si parlave autremen :
You lou trovi à mon gra.

ROUGEAU.

Vet t'aqui bien jouyouze,
Eou ne te reste re d'etre (don) son eypouze.

HAUZANE.

Per votre volunta you me gouvernaroy.

ROUGEAU.

Et you per tou profiet, you te maridaroy.

HAUZANE.

You nou seray jamay que votre aubeissente.

ROUGEAU.

You prendray ton soüen de te rendre contente.

HAUZANE.

Tou mon contentemen depen de vou servi.

ROUGEAU.

Lou meou, coumo ton pay, ey de te bien chabi.

MARGUARITE.

L'home, qu'en dize-vou, la filla de village
N'an pa lou jugemen de tenei queou lengage,
Vou diria que l'Hauzane a frequenta la Cour,
Ta bien à propremen arrengea son discours.

ROUGEAU.

N'auve-vou pas sonna qu'aucun de la chabrete ?
Serio co pas Capiote? veze quelle friquette,
Lou cor, coume l'un dit, li bat coume un traquet.

MARGUARITE.

Rougeau; nou sounei nou, v'ave may de caquet,
Melle co que la fenna que laven la buyade.

ROUGEAU.

Fenne, perdouna-me, coy que lou get m'agrade.

Le ton de l'auteur reste sans varier dans ce diapason négligé, où le moindre effort de sa part ne se fait point sentir, il est vrai, mais où l'on ne trouve pas non plus la plus légère intention poétique.

La muse auvergnate ne nous retiendra pas longtemps. Les dialectes de l'Auvergne, très-variés, offrent, comparés aux divers patois de la langue romane du Midi, de plus profondes modifications encore que ceux du Périgord et du Quercy. Les productions imprimées du dix-septième siècle y

sont d'une excessive raretéet peu importantes au point de vue littéraire: des noëls, comme on devait s'y attendre, et des pièces détachées, celles-ci offrant parfois un certain intérêt historique. Telle est la chanson composée à l'occasion de la tenue des Grands-Jours d'Auvergne, lorsque, en 1665, la commission établie sous ce nom par Louis XIV vint réformer les abus de toute sorte qui pesaient sur cette malheureuse province et punir les officiers qui s'en rendaient coupables.

NOEL DES GRANDS-JOURS.

Augha, gens, augha :
Le ceo vous reprocha
Qu'aquou ei trop plegha;
Et, sens gro bougha,
Vous leissa raugha.
Laus Grands-Jours
Ne sont pas toujours.
Embey Noe le temps s'aprocha
Per fondre la cliocha :
Laus fourneaux sont tout chauds,
Nous z'avens ce que chaut.
Courraz, curas de la parrocha,
Courraz, parrouchaus.

Noe cez deiscen,
Quou ei par tout refouere :
Aquou ei son decein,
De tant que nous sents
D'en fouere daus sens
Quou ei quemen,
Ce qu'au parlamen
Le Rey douna poudey de fouere.
Et, par tout parfouere
Vo que laus endechats,
Et laus engronio-chats,
Peuchont a quey co se deifouere
De tous liours pechats....

L'home de chate
Au grangei arracha
Ce que le saute;
Et sens dreit rete
Son lar, son chaute.

Le couchou
Io pren, mouen l'auchou,
Le chabri, l'agne et la vacha :
Amoue, sio se facha,
Pren l'arere et le biaou,
Le jhau, la poula et l'hyau,
Et peu ly douna par la pacha,
Et laus cos sont siaus.

Le noble que diaou,
Tout ce que sa raça
A mangha de biaou,
Tout le vi qu'io biaou,
Mouè quauqu'habit niaou,
Ni paya
Ne vo, ni pleidia ;
Mas le marchand de chez se chassa,
Son nio cadenassa,
Sens re paya dau tout,
Ni deney, ni jittou :
Nar tout payamen, le menaça
De cos de batou.

A parla francei,
Chaque gentilhome,
Dau mati au sei
Foue creschi saus ceys,
Et d'un liard n'a seis.
Viaou sens fe,
Prend le pra, le fe,
Le champ et laus chaux dau bounhome ;
Peu foue l'eyconome
De saus peis, de saus plez,
Bat que que ly deiple ;
Et, coum'un rey dins son royaume
Dit qu'aquou ly ple.

Que Diau ne crent gro,
Que mongha deifroqua,
Que quitta le fro,
Que jura et biaou trop,
Et que viaou d'eycroc ;
Le vaure,
Le coupa-jarre,

Et que l'un et que l'autre toqua,
Que daus Rey se moqua
Le murtrei, le filou,
Le treitre Ganelou,
Devont tous fort crendre la croqua
D'un co de Talou (1)....

On croit retrouver dans ces couplets, que le peuple allait partout répétant, un de ces sirventes satiriques et vengeurs lancés contre la classe nobiliaire et oppressive au moyen-âge.

Après ces colères légitimes, citons, ne fût-ce que pour reposer notre esprit, la calme et idéalisée peinture de *L'homme content* (*L'home counten*), retiré à la campagne, au sein de sa famille, travaillant son petit bien, quitte de toute redevance, et se délectant aux suaves spectacles de la nature. C'est Joseph Pasturel, chantre de l'église de Monferrand, qui va nous initier à cette douce vie des champs dans des stances qui font si bien augurer de son cœur et de son talent. Nous les abrégeons.

L'HOME COUNTEN.

Qu'aque-ti zei heirou, que de re ne se melo,
Qu'ei counten de teni la quoua de sa padelo,
Et s'en s'endardina, ma de ce qu'ei cha se
Ne mor pa soun po se.

Qu'aten per se leba la gargouillante aubado,
Que foue tou lau mati sa petito moueinado,
Qu'augi chanta soun jau, et ve de soun chabe
Soun doueire que bu be.

Que ne cren ni sargean, ni parcureur, ni juge;
Que ne s'amayo pas quoque chio que le juge;
Que n'agi de papei par jagoussa chacun,
Et ne te re d'aucun.

Qu'ei for de soun granei et dau ran de sa cavo,
Que son chi be tengu, que re ne le s'embavo,
Que se chin un garçou, et dou ou trei valei
Que n'amon pas le lei.

(1) Allusion à M. Talon, avocat des Grands-Jours.

Que ne chatto jamoue ni bure ni chandealo ;
Qu'ei counten dau habi que sa fenno li fialo ;
Anfin ne chatto re de tout ce que l'y fau,
Ma le fear et la sau....

Quo plazei deou avei un home de la sorto,
Qe se chin un beau be alentour de sa porto,
Sen re deaure à seigniour, tout bien quitte et tou cheau,
Laboura de sau beau.

Quo plazei d'eicauta marmouta dins la prado,
Entre de petit ro la cliaretto nayado,
Se plainge dau caliou que ly fazon l'affroun
De ly rima le froun.

Ente lau auzelou disputon embe l'auro,
Que foue millo fredou por lagina sa floro,
Qu'en revencho d'aquou, touto pleno d'amour,
Ly foue un ley de flour....

Cependen lou soulei deiplegeo sa tealetto,
Per s'ana repauza dins sa matto cauchetto.
La manobro n'a jeu, et tout quitton la mo,
En apeitan demo.

Vegea-ti lau plaze de la vido rustico,
Et qu'approcho le moue de la vido angeliquo ;
N'avei meitei de re, et viaure sau pachiau
D'amour et d'embichiau.

Lau gran ne taton pa lau plaze de la vido,
Entre tan de traca la joyo s'ei bannido,
L'envegeo, le souchi, l'embichiau et l'amour,
La chasson de la cour.....

A l'époque où nous sommes, le Quercy eut un ouvrier-poète qui fut le sujet d'une véritable surprise ; nous voulons parler d'Arnaud Daubasse. Il naquit, en 1664, à Moissac ; il était fils d'un pauvre peignier. Après avoir rimé de méchants couplets dans sa ville natale, jeune encore, il s'établit à Villeneuve-d'Agen, où il devint maître peignier à son tour. Là, il ouvrit bientôt un cabaret, dont il fit un bureau de bel esprit, non pas du plus fin, comme on le pense bien, mais suffisant pour allécher la clientèle, n'eût-ce été que par les épigrammes qu'il y

débitait; le tavernier entretenait d'ailleurs de cette façon son goût pour les rimes françaises et patoises. Daubasse ne savait pas même lire; cette circonstance, jointe à sa position d'ouvrier, donna une telle vogue aux fruits de sa verve naturelle, qu'il devint l'objet de l'engouement, non pas seulement des deux petites villes où il s'était produit avec une sorte d'éclat, mais encore de toute la contrée, depuis Bordeaux jusqu'à Toulouse. Les principaux seigneurs le prirent sous leur protection, en échange de quelques vers flatteurs à leur adresse, ou de quelques méchancetés rimées, lancées, de droite et de gauche, par le malin peignier.

Malgré tout le bruit que fit alors cette singulière renommée, Daubasse n'était à tout prendre qu'un poétastre, que sa position exceptionnelle d'homme complètement illettré faisait valoir bien au-delà de son mérite réel, comme cela arrive encore de notre temps et parmi nous. En lisant aujourd'hui ses compositions, qui ont été certainement retouchées et amendées par les deux éditeurs qu'elles ont eus, on serait tenté de les juger sévèrement, à cause du trop grand bruit qu'elles ont fait autrefois, si on ne se rappelait l'humble condition de l'auteur. Daubasse était donc franchement du peuple : à ce titre, il avait du naturel et de la rondeur, mais sans délicatesse et sans grâces. Ses brutales épigrammes vont droit au but, selon son intention, et, dans les petites guerres qu'il soutenait contre d'autres rimeurs, ses détracteurs jaloux, et certains aussi peu lettrés que lui, il se trouva bien d'ignorer qu'il existait des armes courtoises : comme il frappait surtout plus fort, il eut le plus souvent les rieurs pour lui.

Au reste, pour le montrer dans tout son jour, faisons-lui quelques emprunts; choisissons une épigramme contre les bouchers de Villeneuve, que l'on a dit avoir été improvisée. Un jour que l'on demandait à Daubasse d'où il venait, il aurait répondu tout aussitôt :

Beni de chès de Mazillès,
Que lou fau pes danno à millès,
Amay praco nat nou s'alarmo.
Cresès-bous que mountoun al cèl,
Se Sen Miquèl lour pèso l'armo
Din la balanço del mazèl ?

Daubasse eut aussi son côté sérieux; il composa plusieurs pièces de vers sur des sujets religieux, et il n'attendit pas, comme l'un de ses

biographes l'a supposé, d'être arrivé à la vieillesse pour donner cette tournure à ses écrits : à trente-cinq ans, il faisait imprimer à Toulouse deux odes, l'une sur le saint sacrement (*Odo sur le sant sacromen*), et l'autre sur la passion de notre Seigneur (*Odo sur la passiu de Nostre Seigne*). La seule composition où son talent se soit un peu élevé est celle intitulée : *La grandeur de Dieu* (*La grandou de Diu*); il y dit au début :

Lou bras de Nostre Seigne es un bras fort et loung,
Lous princes al pres d'el l'an plus feble qu'un xoung,
Lous Reis nou soun ta fiers, que perme l'on lous creigne,
Se ne soun axudats pel bras de Nostre Seigne,
Que ten de toux lous tens las bitorios en ma,
Cal que dins lou nean s'angoun toux abima;
Car del plus nau del cèl, ount coumensèc la guèrro,
Diu xitèt lou Demoun al centre de la tèrro.
Daquel tens Lucifèr, aquel moustre infernal,
Ataquèt nostre Diu per esta soun egal.....

Il finit ainsi, en célébrant le créateur de l'univers :

De mèmo qu'a tirat lou mounde del cahos,
Ount fayt beluguexa d'hommes de car et d'os,
Dan d'autres animals d'espèssos differentos;
Ount soun soursos et rius et ribièros courentos,
Uno Autouno, un Hibèr, un Printens, un Estiu,
Quatre sazous de l'an, qu'a reglat aquel Diu.
Y a mai de cinq millo ans que sa douço clemenso,
Fai prene soin de nous, amay sa proubidenso,
Que claufis l'unibèrs de tresors infinix,
Et nouiris tout reptile, jusquos à las fourmix;
Que lou soin paternèl de sas creaturetos
Nouiris l'anièl de lèid et las aouillos d'herbetos;
Et l'homme qu'a besoun de dinna, de soupa,
Per el sur uno paillo exoquo pla prou pa;
Que fai sourti lou bi del bourrou de la trillo,
De mèmo que la ciro et lou mel de l'abeillo,
Qu'abilho lous ausèls dan ta pauc d'atirals,
D'un xipou sans cousturo, amay es de retals.

On doit à Daubasse une foule de Noëls, qui, répandus tous les ans aux fêtes de la Nativité, durent maintenir et étendre même sa renommée

au-delà de sa vie. Ces petites compositions sont jetées dans le même moule que celles que nous avons déjà signalées ; c'est le pire du laisser-aller dans le genre pastoral et religieux. Enfin, Daubasse composa bon nombre de vers français, que son premier biographe a rapportés avec trop de complaisance, en les encadrant dans des historiettes plus ou moins acceptables; quant aux vers, ils ne le sont jamais.

La comédie de circonstance de l'abbé Fabre, dont la scène se passait à Cahors, n'est pas la seule composition en vers patois cadurciens que nous fournisse le dix-septième siècle. L'érudit médecin Pierre Borel, de Castres, auteur du *Trésor des recherches et antiquitéz gauloises et françoises*, imprimées en 1655, nous a conservé dans ce même ouvrage une poésie lyrique, *L'Amoureux transi*, dont il parle en ces termes, au mot *Glouper :* « La pièce susdite est si excellente en cette langue, qu'il » ne se peut voir rien de meilleur. C'est pourquoy ie croy que ie la dois » mettre toute entière, afin de la garentir d'estre esteinte par l'oubly. » Nous ferons observer, en la reproduisant d'après Borel, que nous nous sommes permis quelques corrections indispensables pour bien l'entendre ; le savant lexicographe en a certainement altéré l'orthographe, qui se rapproche beaucoup trop de celle qui est particulière aux idiomes toulousains et castrais, en s'éloignant d'autant de celle du patois de Cahors.

Ieu trabèrsi las nèch sans poude brio dourmi,
Dèl sè jusques à l'albo ieu non fau que gemi
  Dauan la tieuno porto.
Lous que mi an bist un cop, n'y passoun que de jour;
Car ieu ay lou regard, la bouts et la coulour
  D'uno personno morto.

Sa dison lous besis, que m'entenden del lèch,
Qu'es aquo que se planch et tusto cado nèch
  Eco de la besino ?
Cresèts qu'aquelse crits presagoun calque mal,
Et lou bruch que se fa dauan aquel oustal,
  Re de bou non debino.

Ieu non soui counougut de cap d'homme biben,
Espelousit, transit, moun cos, al mendre ben,

Trondolo et magogno,
Et me cal un bastou, per tan que les ausèls,
En me besen tan sec, nou me curon lous èls
Como d'uno carrogno.

Mous oses se poüirion counta jouts la camio,
Et toun èl ma cambiat emb'uno anatoumio,
Que degu nou bol beire
Coumo un pargan rimat la mio pèl se fronzis,
Agacho-lo de prèp, l'esclaire ne lusis
Como d'un tros de beire.

Ieu pregui lous passans al mèch des cairefours,
Que calcun per piatat fasso fini mous jours,
Ou mon mal me garisco.
Mas, se degu me trobo al mèch de son cami,
Me dis, tout englatiat de passa prèp de mi,
Lou boun Dieu t'abalisco !

Las fillos que l'autr'an me sarraboun lous dets,
Et me prenion pes pièls per me fa de poutets,
San m'en poude dedire,
Al loc qu'al temps passat me rompion lou mantèl,
Se de dèts passes len me beson de co d'èl,
Dison que me retire.

Ieu n'èy cap de paren que nou siègue estounat
De beire dins sa rasso un paoure estourinat ;
Et ma maire a vergonjo
De m'ave mes al monde, et planch que son jouven,
Per emplega millou sa bido, en un couben,
Nou se sio facho monjo.

Que me resto à la fin, per abe tant cridat ?
Res qu'uno bouco largo, un fron triste et ridat,
Et la caro fanido ;
Lou nas teugne et pounchat, et lous pels erissats ;
Lous èls toutses bourrous, palles et enfonsats,
La barbo espeloufido !

Laissats-me, se vous play, que sèrt de me baila
De brèus et de perfums per me rebiscoula ?

Pauc à pauc ieu m'arrèdi :
Lous medecis m'on dich qu'ieu bieurio tout demo,
Mas, ieu non cresi re, s' Isabel de sa mo,
Non donno lou remèdi!

Borel, après avoir traduit avec bonheur cette pièce, ajoute qu'elle lui avait été communiquée par Paul Pèllisson de Fontanier, dont il fait à ce propos le plus magnifique éloge. Ainsi, l'ami de Fouquet, l'amant de Mlle Scudéri, l'historien de l'Académie française, avait recherché lui aussi les monuments épars de cette littérature populaire qui se maintenait dans le midi de la France. Le tendre intérêt que Borel portait aux mots qui, de son temps, devenaient déjà difficiles à interpréter, ou dont les origines lui semblaient perdues, lui a fait insérer dans son long répertoire une foule de passages de divers ouvrages écrits dans les patois du Midi.

C'est à cause de cela qu'il a pris soin de nous apprendre, au mot *bouirac,* signifiant *carquois*, que Jacques Borel, son père, avait composé une pastorale dont il s'est contenté de rapporter le passage suivant :

Trai lou trait del bouirac lou meu bèl Cupidou,
E pèis agacho-lo, tiro-li calquo flècho,
Que fasquo dins soun cor uno tan grando brècho,
Coumo aquello que tu me fegos l'autre jour :
Pèi veiren que sera; nou m'auses poun amour?
Ai pou que n'as pas d'èls, mai tu sios sans aureillos,
Se al sou de mon planch, aros non te reveillos.

Borel cite encore des vers sans importance littéraire de Lacroix de Réalmont. Lui-même, voulant un jour célébrer le grand Balzac, qui venait de mourir, et lui consacrer six épitaphes écrites dans six langues différentes, vraie fantaisie d'érudit! il fait choix, tout Castrais qu'il était, de l'idiome toulousain, pour tresser sa guirlande poétique en l'honneur du bel esprit, qui, après sa mort, faisait encore les délices de la France.

Donnons ces stances, enregistrées par Borel lui-même dans son *Trésor des recherches* (au mot *sacher*), en les corrigeant dans quelques passages, qui nous semblent avoir été défigurés à l'impression :

Coumpagnous, aro es tens que quadun, coumo ieu,
En fabou de Balsac adouzille sa beno,
Afi que tout païs sapio que le boun Dieu
L'a boulgut retira per le tira de peno.

El es aro guarit de toutos sas doulous,
Cessen dounquos, cessen de ploura soun absenso,
E toutis acampan calquos poulidos flous,
Per ne crubi la flou de la raro élouquenso.

Couronnen-ne soun cos, qu'es dedins le taüt,
Afi que soun esprit, qu'es amoun, ple de bido,
Besen qu'en soun aounou nou y a degus de mut,
Nou blaime pas la mort de la y abe rabido.

Ces vers, où la recherche était presque de mise en faveur du sujet, ne tiennent pas trop mal leur place à côté des cinq épitaphes composées par Borel, en grec, en latin, en castillan, en italien et en français; ils prouvent une fois de plus le cas que l'on faisait, au dix-septième siècle, de l'idiome récemment illustré par le génie de Goudelin.

Avant d'en venir aux auteurs du bas Languedoc et de la Provence, mentionnons quelques poètes que nous rencontrerons sur notre route et qui nous conduiront à eux. D'abord le père Amilha, chanoine régulier de saint Augustin, dans l'église cathédrale de Pamiers, auteur du ***Tableau de la vie du parfait chrétien***, livre qui parut en 1673 (***Le tablèu de la bido del parfèt crestia que represento l'exercici de la fe***, etc.). C'est, à proprement parler, plutôt un livre de doctrine que de poésie, uniquement destiné à faciliter au peuple l'intelligence des dogmes de l'Eglise, à l'imitation de la ***Doctrine chrétienne,*** que nous avons déjà signalée, et à la rédaction de laquelle le père Amilha ne fut pas étranger. C'est donc l'œuvre d'un zélé missionnaire, tout dévoué au salut des âmes, employant, pour amener les pécheurs obstinés à composition, non pas tant les effroyables peintures des tourments de l'enfer, que le tableau des joies célestes, persuadé qu'il faut attirer tout d'abord, sauf ensuite à convaincre. Voici donc comment le père Amilha entendait l'effet de ses cantiques : « Coumo le cant es le soulatjomen des oubriès, qu'adoucis la » pesantou del trébal, jou speri qu'agradaran que jou y mèscle la dou- » çou de mous aires spirituèls, qu'auran, se Diu plai, la bertut d'atira » aquelis que le trouneire de la Paraulo de Diu predicado ambe touto sa » forço, pouïrio trop espauri et rebuta. »

Les airs spirituels du bon père sont d'une naïveté charmante et bien propres certainement à être compris et goûtés des populations des campagnes. Nous leur emprunterons l'Oraison dominicale contractée en deux

couplets, de telle sorte qu'étant chantés, la mémoire la plus obtuse peut les retenir et les redire.

LE PATÈR.

Diu qu'èts al cèl, Paire tout nostre,
Bostre noum sio per tout bantat,
Abengo le rouyalme bostre,
Faito sio bostro boulountat.

Dounats-nous per cado journado,
Perdounats coumo nous fasen,
Nou laissets pas nostr'armo tentado,
Deliurats-nous de mal. Amen.

Parfois, le style du père Amilha, sans cesser d'être familier, prend du coloris et de l'animation. C'est ainsi que, pour exhorter la création entière à célébrer son auteur, il dira :

Douço musiquo des ausèls,
Que gasoüilhats su la berduro,
Benissèts le Diu des angèls,
Al loc de cado creaturo,
E counfoundèts les peccadous
De l'aire de bostres fredous.

Cardinos è Roussignoulets,
Que ta pla scarnissèts les anjos,
B'es d'oumatge que nou parlets
Per milhou dire sas loüanjos,
Cardino, Roussignol è Gay!
Fasèts à qui cantara may.

Tourtourèlo, que neit è jour
Plouros la mort de toun semblable,
Jou te pregui cambio d'amour,
E d'un regret pu resounable,
Plouro la mort d'aquel espous,
Que mouric per l'amour de nous.

Jouyous messatge del bèl tens,
Arcoula, miral de naturo,

Que rendes mous èls ta countens
De ta mirgailhado pinturo,
Digos-nous quicon de noubèl
Del pintre que t'a fait ta bèl.

Ritches capdobros de belous,
Liris, toulipans, englantinos,
Que pourtats en bostros coulous
Un trait de las beutats dibinos,
Lausats la flou que s'esplandis
Dins le jardi del Paradis.

Pèrlos, diamans è rubis,
Bèlos enseignos de noublesso,
Petit escai que descrubis
Le magasin de sa ritchesso,
Louantjats Diu de qui tenèts
Touto la beutat è le prèts.

Luno, stelos, souleil, foc,
Qu'illuminats la tèrro è l'aire,
Descrubissèts en cado loc
Diu que boun a dounat l'esclaire,
Lengos de foc è de clartat
Predicats pertout sa bountat.

Au milieu de tant de cantiques pieux, le père Amilha a consacré un long chant à l'examen des superstitions qui avaient cours de son temps, afin de les combattre, sans espérer probablement de les faire cesser. C'est là un curieux tableau des croyances populaires du dix-septième siècle, qui offre un incontestable intérêt de mœurs, à défaut de véritable valeur poétique.

Une pièce de vers d'un auteur de Carcassonne, dont le nom ne nous a pas été conservé, nous arrêtera un instant dans la vieille ville comtale, qu'une intelligente restauration rend à la vie à l'heure présente. Dans cette merveilleuse cité du moyen-âge se trouve un puits profondément creusé dans le roc vif, offrant de grandes excavations, ce qui lui donne la physionomie d'une immense caverne. G. Besse, auteur de l'*Histoire des antiquités et Comtes de Carcassonne*, n'a point passé sous silence cette curiosité, véritable merveille à ses yeux, où les

Goths auraient jeté, affirme-t-il, un riche trésor, que les entrailles du rocher n'ont plus rendu. Aussi ne s'est-il pas fait faute de lui accorder, non-seulement une place dans ses récits, mais encore a-t-il invoqué, à son occasion, pour mieux la célébrer, le secours de la poésie locale, en rapportant complaisamment les stances que nous allons reproduire et telles qu'il nous les a conservées, regrettant même qu'il ait abrégé sa citation. Ce que nous en connaissons nous donne pourtant une idée suffisante de l'état de l'idiome patois, à Carcassonne, dans la première moitié du dix-septième siècle, et une assez bonne opinion du talent du *faiseur de vers*, comme Besse l'appelle.

Dejouts la flassado del cèl
Jamay nou fourèc poux pus bèl,
Quinze pèiros l'y fan sa rodo,
Tres pans quadaguno en largeou,
Et aytal trovo qui le rodo
Quaranto-cinq pans dins sa rondou.

Tres careillos de latou fi
Servisson à quado vesi,
Per de soun aigo fa pousados ;
Las goutos que tournon abal
Sembloun de perlos degrunados
Ou de coulobros de cristal.

Abal, acos un roc prigoun,
Que, s'on le regardo d'amoun,
Fa bese l'aigo touto escuro,
Et l'œil se trovo pla trompat,
Quand sa visto ly asseguro
Que l'argen a menx de beautat.

Lajouts, aco soun de palaix,
Ont la voux trovo le relaix
Que fa l'Echo dins sa caverno ;
Las Naïados, à tout perpaux,
Davan le Dieux que las gouverno,
Y canton et fan millo sautz.

Aqui, de toutis les coustatz,
A de bans dins le roc taillatz
En bèl cisèl de la naturo,
Et bel copx, de coulcats ou dreitx,

Sembloun de Giaganx, en pousturo
De lour voule fa las aleix.

L'aigo aqui rajo de pertout,
La peiro rix de sou degout,
Tout y par dinx qualquo alegresso,
Et diriox, à bese le loc,
Que la qu'es de la mar princesso
Es nascudo dinx aquel roc.

A tabe dedinx sa grandou
Et dinx sa largio proufoundou,
Que trovo la terro à soun centre,
Diriox qu'asseguradomen
Soun sourtidos d'aquel gran ventre
Nostros tours tout entièromen.

Tout cela ne manque pas d'intention littéraire et touche à la poésie de plus près qu'une foule de grandes compositions qui nous restent à étudier, et qui ont pourtant suffi à entourer d'un certain éclat le nom de leurs auteurs.

CHAPITRE V.

Poètes du dix-septième siècle dans le bas Languedoc et la Provence : — Les fêtes de charité à Béziers et l'avocat Bonnet ; — Bergoing, de Narbonne ; — d'Estagniol, de Béziers ; — David Sage de Montpellier ; — l'Opéra et la Fontaine de Frontignan ; — Jean Michel, de Nîmes ; — Claude Brueys, d'Aix ; — Poésies provençales ; — Noëls de Saboly ; — Homélies du Père Alègre. — Conclusion.

Parmi les villes du bas Languedoc et de la Provence où les productions patoises acquirent le plus de retentissement, Béziers nous semble avoir tenu le premier rang, en considération de ses fêtes de charité, célébrées tous les ans au jour de l'Ascension.

Quand donc venait cette date printanière, Béziers voyait arriver avec bonheur son renouveau populaire, rappelant de vagues souvenirs historiques, où se mêlaient les fables de la tradition. Ces divertissements, préparés avec un très-grand soin, amenaient toujours à leur suite quelques pièces de théâtre jouées en plein vent, dans lesquelles la foule devait avant tout trouver son compte.

Jean Martel, imprimeur de Béziers, nous a conservé ceux de ces produits du crû qui lui semblèrent les meilleurs, sous le titre de l'*Antiquité des triomphes de Besiers au jour de l'Ascension*, hommage pieux du Biterrois à sa ville natale, entrepris avec l'intention manifeste de conserver le souvenir de ces solennités, dont on pouvait bien contester les douze cents ans de durée, au temps du bon éditeur, mais non pas certes l'origine patriotique. Les recueils formés par J. Martel, plus ou moins complets, sont remplis par des pièces théâtrales, dont la première porte la date de 1616 et la dernière celle de 1657; elles embrassent conséquemment une période de quarante et un ans.

Nous n'avons ni l'intention ni le temps d'apprécier ici une à une ces œuvres diversement intéressantes, quoique rarement une suffisante distinction en soutienne le ton. Si donc parfois une pointe de sel attique s'y fait sentir, c'est pour y produire l'effet d'une dissonnance. Nous ne doutons pas que les plus grossières de ces farces, jouées sur des tréteaux, n'aient été les mieux accueillies, et qu'elles n'aient, à cause de cela, indiqué aux auteurs qui se succédèrent la voie qu'ils avaient à suivre pour se faire applaudir.

Nous n'en distinguerons pas moins *Le jugement de Pâris*, par Bonnet, avocat. Cette tragi-comédie, en un acte, dut être représentée, ainsi qu'on peut l'induire du début du prologue, en 1616, dix jours après la signature du traité de Loudun, conséquence du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. On était donc à la paix; on annonçait la réduction, si impatiemment attendue, des impôts, et la province de Languedoc, comme la France entière, trouvait dans ces évènements de vrais motifs de réjouissance. Après la pièce de circonstance, dont nous dirons un mot, dut venir *Le jugement de Pâris*, où figurent, comme personnages, Junon, Pallas, Vénus, Mercure, Paris, fils de Priam, berger, Enone, nymphe, *lou Cousinié et Colin, bergé.*

Le Cuisinier et le berger Colin seuls s'expriment en patois; ils semblent avoir été introduits dans l'intrigue amoureuse, où ils forment un choquant contraste, pour divertir et défrayer la foule; l'usage du français est réservé à la cour céleste et à Pâris. Ne dirait-on pas un aveu explicitement formulé de la précellence de la langue nationale sur les idiomes des provinces?

Hâtons-nous de proclamer, à l'honneur de Bonnet, qu'il possédait si bien le français, que sa plume devait être à l'aise en l'employant, et que son éminent talent poétique est plus que suffisant d'ailleurs pour faire

excuser les défectuosités que l'on peut découvrir dans son œuvre élégante et facile. Nous ne connaissons pas, au dix-septième siècle, de poète méridional plus français, disons mieux, aussi français que lui. En lisant ses vers, on croit entendre un dernier écho de cette Muse de la Renaissance, parfumée d'antiquité païenne, que l'école de Ronsard fit si bien valoir, quand elle n'en abusa pas.

Nous pensons, après ce que nous venons de dire, qu'avant d'arriver aux citations patoises, il nous sera permis d'emprunter quelques passages français à la tragi-comédie de Bonnet.

Le berger Pâris ouvre la scène par un monologue : il retrace la puissance de l'amour et fait entendre ses plaintes à l'endroit des rigueurs d'Enone :

Le seul souci d'amour tient mon âme enlassée
Dans les fascheux liens d'une morne pensée :
Le soin de mes agneaux est l'ennuy de mon cœur,
Depuis que ce tyran s'en est rendu vainqueur....
Il se monstre partout puissant et redoutable :
Sortant des Cours des Roys, il devient boscager ;
Hore blaisse un grand Roy, hor'un pauvre Berger :
Ainsi parmi ce bois il a dressé son trosne,
Et alumé son feu dans les beaux yeux d'Enone ;
D'Enone que je sers, belle Nymphe des bois,
Qui tient ma liberté captive dans ses lois ;
Enone mon soucy, Enone impitoyable,
Qui se rend rigoureuse autant qu'elle est aymable.
Jay quitté mon troupeau pour la chercher partout,
Errant dans la forest de l'un à l'autre bout :
Mais elle, qui se rit de mon âme captive,
Fuit toujours devant moy, errante et fugitive.
Ha ! la voici venir cet astre qui reluit,
Elle m'a recognu, voyés comme elle fuit,
Il faut que i'aille après, et que cette inhumaine,
Où me donne la mort, ou la fin de ma peine !....

PARIS.

Enone !

ÉNONE.

Quelle voix entend-je ?

PARIS.

Enone, où es-tu ?

ÉNONE (*à part.*)

Il se faut rendre, hélas! C'est assez combattu,
C'est la voix de Pâris, ouy, ouy, c'est elle,
Enone est son refrein, il me nomme et m'appelle?

En écoutant ces plaintes, Enone, que Pâris n'aperçoit point, se laisse toucher et s'apprête à se rendre. Le berger, lui, interroge Echo dans les vers imitatifs suivants, savamment étudiés et dans le goût de l'époque :

Echo, fille de l'air, Nymphe répétitive,
Accommode à ma voix ton aureille attentive
Et fais que, reposant souz l'ombre de ce bois,
J'entende résonner les accens de ta vois;
Dis-moy quel est le cœur de ta Nymphe volage,
Qui me donne, en fuyant, un si triste présage? — Sage.
Mais quoy, en dédaignant mon amoureux brandon,
Ne s'acquiert-elle pas un barbare renom? — Non.
Hélas! Nymphe, dis-moy, que dois-je donques faire
Pour fléchir la beauté que mon cœur désespère? — Espère.
Et que peut espérer un pauvre serviteur
En l'inhumanité d'une telle rigueur? — Heur.
Te mocques-tu de moy; si ma Nymphe est rebelle,
Qui me pourra guérir du mal qui me bourrelle? — Elle.
J'attendrai donc encore, errant dans la forêt,
Cet heur non asseuré que ta voix me promet.

Colin survient; il reproche à Pâris d'abandonner entièrement les soins de son troupeau, autrefois ses délices. Un contraste frappant dans le style apparaît aussitôt; les vers patois tranchent du tout au tout avec l'urbanité et l'élégance des vers français :

COLIN.

Yeu, intri volontiès, sanso tusta la porto,
Vous vous fasèz cerca, comme uno espillo torto,
Despèys quatre à cinq jours, vostre paure troupèl
A lou ventre curat comme un quioul de capèl,
C'èst une cor doulou de veyre vostres fedos
Despèys dous ou tres jours teunos coumo de bledos;
Lou loup vous a manjat, despèys que nou y sès,
Dous moutous, tres anièls et quatre bertissès :

Fasès aro l'amour après aquel carnatge,
Anas aro serca de lach et de fromatge.....

PARIS.

Colin, mon cher Colin, pleust aux Dieux, fust-ce moy,
Car avec mon trépas finiroit mon esmoy :
Je serois plus content de souffrir cette rage,
Que vivre plus long temps dans ce triste servage.

COLIN.

Pâris, dont vous doulès? ouvrès-me vostre cor,
Un amic en amour val may qu'un gros tresor;
Yeu ay vist, de mon tens, per aquestos montagnos,
Qu'yeu la fasio peta comme bellos castagnos :
Lou gran Pan per fringa prenio lou pus souven,
Per ana fa l'amóur, mon simple habillamen.....

PARIS.

Colin, elle n'est pas une simple bergère,
C'est une belle Nymphe, fille d'une rivière;
Une Nymphe aux yeux verts, qui passe si souvent,
Au travers du troupeau, vite comme le vent.

COLIN.

Digas m'un pauc son nom?

PARIS.

Elle s'appelle Énone.

Colin sera auprès de la nymphe le courtier d'amour; mais celle-ci se montre, et un baiser qu'elle laisse prendre au beau berger scelle son dernier aveu.

Tandis que les deux amants, désormais époux, sont entrés dans le bois voisin, arrive Mercure annonçant les noces de Thétis. Le Cuisinier de la cour céleste vient et raconte à son tour ce qui s'est passé au banquet des dieux. Pâris apprend ainsi qu'il est choisi pour arbitre de la grande querelle survenue entre Junon, Vénus et Pallas, se disputant le prix de la beauté.

Au moment où Pâris et Colin se livrent à un combat musical, Mercure annonce au premier, cette fois officiellement, que les trois déesses l'ont, en effet, agréé pour juge. Au reste, Junon, Pallas et Vénus,

arrivant tour-à-tour, cherchent par de belles promesses à disposer Pâris chacune en sa faveur, comme auraient pu le faire de simples mortelles. Colin présent assaisonne de facéties triviales le dialogue, auquel il prend part sans façon.

Pâris, après avoir hésité, accepte le mandat qui lui est dévolu. Il dit crûment aux trois divinités :

Déesses, ce seroit un jugement volage
De juger d'un soleil au travers d'un nuage.
Votre riche parure ombrage vos trésors,
Ces beautez sont dedans, il faut les voir dehors,
Il vous faut exhiber à mes yeux toutes nues.

Elles ne se le font pas dire deux fois : on sait que Vénus obtint la pomme.

Pour récompenser Pâris, la déesse victorieuse lui promet le cœur d'Hélène, et voilà que le fils de Priam, se rappelant tout-à-coup son illustre origine, se décide aussitôt à quitter les forêts de l'Ida. Vainement Enone veut le détourner de ce dessein ; Pâris, comme fatalement entraîné, persiste dans sa résolution, en promettant de bientôt revenir. Mais Enone, sentant qu'elle est abandonnée sans retour, se donne la mort.

Colin s'empare du poignard dont Enone s'est frappée, et après avoir déploré la trahison de Pâris et gémi sur le sort de sa trop sensible amante, il compose à celle-ci une épitaphe, où sa plaisante humeur est mise dans tout son jour :

Passan, se vos save cal es ayssi dejots,
Acos lou paure cops d'uno jouve espousado,
Que sur lou miliou cop qu'ello y prenio goust,
Pâris s'es embarcat, et ello s'es tuado.

La pièce de circonstance, en cette année 1616, fut une allégorie composée à l'occasion de la paix, qui avait suivi, nous venons de le dire, le mariage du roi. Elle a pour titre : *Histoire de Pepesuc, faite sur les mouvements des guerres.* On dirait que l'auteur, Bonnet, a eu mission d'annoncer à la province de Languedoc, si rudement éprouvée pendant la minorité de Louis XIII, qu'une ère de calme allait commencer Le petit théâtre de carrefour de la ville de Béziers devint, cette fois, une tribune du haut de laquelle fut proclamée, avec la fin de la guerre, la réduction des impôts qui pesaient depuis longtemps sur le peuple.

Cet acte dut être improvisé en dix jours, et, certes, avec assez de bonheur.

Mégère, soufflant la discorde, transporte, par ses tableaux de sang et de carnage, un soldat français. Ses excitations n'entraînent qu'à demi un soldat gascon ; celui-ci, s'exprimant en patois biterrois, ne se décidera à prendre les armes qu'à la suite de Pepesuc, du grand capitaine qui sauva autrefois le pays de la domination anglaise.

Pepesuc, habillé à la romaine, s'il faut en croire la vignette qui le représente, apparaît à l'instant, et s'exprimant lui aussi dans l'idiome local, commence par rappeler ses prouesses, non pas sans force forfanteries, ce qui décide les deux soldats à s'enrôler sous son drapeau.

Tandis que Mégère rentre pour les exciter de nouveau à la guerre, la Paix arrive à son tour, qui défend si bien sa cause, que, malgré leurs regrets, elle range les deux soudards à son avis.

Mégère ne se tient pas pour battue ; elle revient à la charge, aidée cette fois de Pepesuc, et les deux soldats de se déclarer pour elle ; mais la Paix coupe court à l'ardeur des guerriers, en leur annonçant que la tranquillité est rétablie dans tout le royaume. Dès-lors, Pepesuc abandonne ses armes au soldat français et autorise le soldat gascon, cordonnier en vieux, d'établir son échoppe, franc de toute redevance, auprès de sa statue (1).

En cette même année 1616, eut lieu la représentation de l'*Histoire des chambrières*, composée à l'occasion des réparations récemment exécutées qui avaient ramené l'eau à la fontaine de la ville. C'est là une suite de scènes de parade, sans talent, où les gravelures surabondent.

Tel sera désormais comme le sceau particulier des comédies amoureuses et des pastorales, plus nombreuses encore, et souvent peu dignes de ce nom, qui défrayèrent le théâtre du jour de l'Ascension, sans que l'invention ni la conduite des sujets, ni le style, relèvent jamais suffisamment les pièces auxquelles prendront part, tantôt les Marchands, tantôt les Praticiens de Béziers. En revanche, les discours risqués, mis en relief sous le couvert de transparentes équivoques, ne leur feront jamais défaut.

(1) Statue antique de marbre blanc fixée dans la façade d'une maison, dans la principale rue de Beziers, appelée sans doute Pepesuc (*Pied-lourd*), de ses grands pieds faisant saillie, et qui, à en juger par ce qui en reste, devaient être de forte dimension.

Néanmoins, ce théâtre de Béziers, attardé d'un siècle, en se reportant aux progrès qui s'étaient accomplis en France, fut populaire au même titre que les Moralités et les Sotties du seizième siècle, ces descendantes en ligne directe du Fabliau, ce libre causeur du moyen-âge.

Les fêtes de charité de Béziers furent donc fort goûtées de la foule, et il ne faut pas dès-lors leur demander ces raffinements de l'art que la tragédie et la comédie avaient récemment adoptés; nos auteurs biterrois ne se proposèrent point un but si élevé, et ils atteignirent celui auquel ils visaient. Faut-il s'étonner qu'ils aient eu si souvent recours à la muse patoise ?

En pensant aux succès de leurs pièces, cette question nous est venue naturellement à l'esprit : lorsque J.-B. Poquelin de Molière, en représentation dans le bas Languedoc, fit jouer à Béziers, pour la première fois, *Le dépit amoureux*, en 1656, obtint-il un aussi éclatant triomphe que les auteurs, aujourd'hui inconnus, des *imbroglio* composés pour les fêtes de cette ville ? — Nous nous sommes pris à en douter.

Appréciant plus haut l'œuvre burlesque de Valès, nous avons représenté ce poète comme le premier qui s'employa, dans le Midi, au travestissement des œuvres de Virgile. Cependant, vers la même époque, — en 1652, — un poète narbonnais, de Bergoing, produisit, lui aussi, le quatrième livre de l'Enéide, habillé à la burlesque. — *L'Eneido de Virgilo, libre quatrième, revestit de naou è habilhat à la brulèsco.* — Il adressa son badinage à M. Jean-François de Casalets, grand Archidiacre de Narbonne, son ami et son compère.

Dans l'épître dédicatoire, que Bergoing s'est efforcé, sans pourtant trop y réussir, de rendre plaisante, il annonce que l'incomparable reine de Carthage, Didon en personne, vient d'aborder au port de la Nouvelle, et que se jetant dans ses bras, elle l'a supplié de l'héberger pour tout l'hiver qui commence. Or, comme il se trouve logé à l'étroit, il supplie le grand Archidiacre de recevoir l'illustre voyageuse dans sa somptueuse demeure, où, après lui avoir raconté ses malheurs, en guise de passe-temps, Didon ne pourra faire autrement que de lui passer au doigt une bague d'un haut prix, comme le fit à Paris, il y a peu d'années, certaine grande dame, pour quelque signalé service qu'il lui avait rendu. Au reste, Bergoing ne met pas un instant en doute la galante hospitalité de son ami l'archidiacre, et il termine ainsi sa lettre :

« Yeu m'en bau doncos vitomen à l'hostal li escrieure que tout es » prèst quand li plaira de veni ; d'une causo soulomen vous prègi è cal » que me la proumetax, si vous plai, que coumandex à vostris estajans » que sion sajes, è que se tengon rejuns cadun à sa crambo, è que me » cregax, talèu que s'agira de vostre servisi, ferme coumo le roc de » Fouix; atabes soun yeu, sense cap de mesourgo, le pus assegurat, » resolut è enrassinat servitou que n'avèx. »

Ayant parachevé son compliment, assaisonné de toutes petites gaillardises, Bergoing arrive au travestissement de Virgile, mais avec une telle sobriété de moyens burlesques, qu'il pourrait être tout aussi bien pris pour une traduction libre, écrite dans un langage familier. Au début, il dira :

Mai qu'a desia long-temps que Didon se consumo,
E cougo'un foc secrèt que pauc-à-pauc s'alumo;
Mai qu'un foc es aquel, malheurous è fatal?
Hèlas! un soul cop d'èl es causo de son mal.

Quand on trovo quicon de bèl sur un visatge,
Que cal pla regarda dauan que l'on s'engatge :
Nou se cal pas grata talèu gue l'on se prux,
A l'enfourna, tousiours se fan les pas cornux.

. . . .
. . . .

Quand la pauro Didon, que jà se tirgousauo,
E sentio cado jour le mal que la pressauo,
Entretenio sa sor en un cantou d'hostal
(Aital fan les que son toucadis d'aquel mal),
Anno, ma bouno sor, disio nostro Princesso,
Qu'yeu sentissi mon cor acablat de tristesso,
Yeu n'ay cap de repaus ny le jour ny la nèit,
Les songes me fan paou talèu qu'yeu son al lèit.

. . . .
. . . .

Aco dit, toutos dos s'en van per las capèllos,
Visiton les Autas, allumon de candèllos,
Fan tout so que se pot per gania l'amistat
Das Dius (si per hazart n'y abio cap d'irritat),
Consulton les divins, rodon vint copx le temple,
E fan de devotius que son de gran exemple,
Escorjon de bourrèx à l'honnou de Cerès,
A Phœbus atabes, è à Baccus après,

A Junon davan toux, ello qu'a curo d'amos
(s'enten de las qu'himen aluco de sas flamos),
Mesmes à qui Didon an le vase à la ma,
Vèrso d'aigo sul biou que devon assouma,
Manejo les palmous, regardo la tripallio
Dal bestial qu'es tout caut è qu'incaro badallio,
Fa millo vox le jour ; mai que nou fas pas on
Per poude reussi quand on aymo quicon :
Cependan al castèl se preparo la fèsto,
Là ont le pastissiè n'ajèc cinq frans per tèsto.
Prophètos? que servis de faire tant de vox,
Visita tant d'autas, souspira tant de copx?
Ha paures ignorens! gens de truco peluco,
Belèu non besèx pas un foc mol que s'aluco,
Uno plago que vieu, que s'aumento è que creis :
Ha! que le mal es grand quand on nou le couneis.

La paouro cependant, va, cour, se precipito,
E porto le brasiè que jamai nou la quitto,
N'es jamai en repaux, a l'esprit agitat,
Fugis toutos las gens, è rodo la ciutat.
Aital, souuen de copx la bicho qu'espertino,
E que pren sous plases dins uno condomino,
Que n'a d'autro sousi qu'a s'emplena le quèr,
Le pastre cependan s'afusto su l' pè 'squer
E li laisso ana un cop d'un tros de fèr que vollo,
Ha! qui n'a vist aco! la pauro cabirollo,
Atalèu que sentis que li an traucat le quèr
Se ronso à corps perdut è ne porto le fèr :
Aro cour per un grait, tantox travèrso un marge,
E sauto de fousax de setse pans de large,
Aital, ni mai ni mens, la pauretto Didon,
Nou fa pas qu'estralia tout le manne del jon.....

Tout le quatrième livre de l'Enéide est, de la même façon, offert en holocauste au mauvais goût du moment, sans que rien vienne donner à cette composition, que nous croyons avoir été soigneusement travaillée, le moindre montant littéraire. C'est constamment le terre-à-terre du burlesque, sans la triviale, mais parfois spirituelle faconde et les traits risqués, dont Scarron avait assaisonné ce genre.

Nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps au *Retour de Didon* (*Le Retour de Didon*), composition qui vient à la suite du traves-

tissement de Bergoing. Cette pièce comprend dix-sept strophes régulières ; l'auteur y reprend sa première fiction, et s'adressant cette fois à Didon elle-même, au moment où elle se serait apprêtée à quitter Narbonne, il lui demande en quels lieux elle pourrait se mieux trouver que dans cette ville, où elle a été si courtoisement accueillie. Déjà quelques-uns de ses adorateurs, M. l'Archidiacre à leur tête, sont pleins d'émoi, au seul bruit qui s'est fait de son départ. Cela conduit naturellement Bergoing à vanter le riche hôtel de M. de Casalets, sa table délicate, si libéralement ouverte, ses volières si rares et ses délicieux jardins. Ce ne sont là que des rimes faciles, comme on les aimait à cette époque, où la vie, dans les petites villes, était doucement égayée par une franche cordialité. La société de M. l'Archidiacre et Narbonne tout entier durent trouver charmants des vers comme ceux-ci :

Vous languissèx de von tourna,
Tout le monde bèy s'en estouno,
Ount, Diables ! voulex-vous ana,
Que siox miliou que dins Narbouno ?
Vous nou trouvarex cap de loc
Plus janti dins le Languadoc ;
Tout on aissi vous y caresso,
Mèsmomen le paure d'Albas,
Que se mourira de tristesso,
Talèu que nou vous veyra pas.

Cresèx-me demourax aqui,
Nou serquex pas d'autro demoro,
E descargax-vous le bequi
Qu'a tant de temps que vous devoro :
Sourtex dal cap vostre galan,
E banisèx (aisi parlan)
Le pessomen de vostro crambo ;
Après l'hivèr Monsur Sornia,
Amai Pradèl, qu'a bouno cambo,
Vous aniran acompania.

Vous loutjax dins uno maisou,
Que n'y a fort paucos de plus bèllos,
E pèis y èx dins uno sasou
Que tout y va per escudellos :
Aisi le mèstre nou plan re,
Tout le monde manjo son be,

Senso qu'el digo uno paraulo,
Ny que refronisco le fron,
Soncos sio calque cop en taulo,
Quan nou porton pas le secon.

. . . .

. . . .

Aisi millo petits ausèls,
Si vous vesen melancolico,
Vous diran cent aires nouvels,
Sur toutis les tous de musico :
Vous ausirex de vostre lèit
Le roussignol touto la nèit :
Desia me semblo que fredouno
E que vous dix cado mati,
Que l'Archidiacre de Narbouno
La pregat de vous diverti.

La dernière strophe nous donne le mot de l'énigme que l'on aura remarquée dans le passage cité de l'épître dédicatoire. Elle nous apprend que la grande dame qui avait récompensé d'une riche bague M. de Casalets, n'était autre que la princesse de Carignan, la même qui devint la favorite du cardinal de Fleury.

Trente ans après la publication de l'œuvre facétieuse de Bergoing, — en 1682, — paraissait à Béziers une traduction des premier, deuxième, quatrième et sixième livres de l'Enéide (*Traductieou del premiè, second, quatrième et sixième livre de l'Eneido de Virgilo*). L'auteur, d'Estagniol, avocat, ne signa son œuvre que des initiales de son nom. Dans l'avertissement au lecteur, il semble avoir eu sérieusement l'intention de renoncer à toute imitation burlesque, et néanmoins, il laisse aller tellement sa plume au courant de l'idiome populaire et de sa faconde personnelle, qu'il oublie toutes les convenances de style et défigure, à son tour, non plus avec intention, il est vrai, l'œuvre virgilienne.

On en jugera par les vers qui ouvrent le second livre :

L'uchè per touto l'audiensso
Cridèt : la pax et lou silensso ;
Degus nou gausavo parla,
Ausias uno mousco voula.
Alaro, Eneo, lou boun pèro,
Pressat de counta sa misèro,

Del lièch an lou cap sul coüissi,
Ple de chagrin et de souci
D'un souveni que l'impourtuno,
Coumensso aïtal soun infourtuno :
Princesso, toun coumandamen
Me renouvèlo moun tourmen,
Coussi lous Grècs ferou lour proyo
Del paoure Rouyaume de Troyo,
Talèü que fouregou dedins :
N'autres, coumo lous Grenadins,
Aven souffert, incaro pire,
De mals qu'oun se podou pas dire....

Aquel mechant pople de Grèsso,
Voulio se tira de la prèsso,
Despèï loungtemps de guèrro las,
Per l'artifici de Pallas
Faguèt al mièch de la campanio
Un chival com'uno mountanio :
Et per miliou couvri soun joc,
Talèü qu'abandounèt lou loc,
Lou bruch s'espandis per la plasso,
Qu'avioü fach per vœu la bestiasso,
Affi que lour Dieous cauque jour,
L'y mouyenessou lou retour.
Pèï, secretomen, amb'adresso,
Meterou d'aquelo joüinesso,
Lous qu'èrou pus faïts al traval,
Dedins lou ventre del chival,
D'armos et de gens à la roundo
D'aquelo caverno profoundo.

Voilà donc les Grecs, qui ont fait semblant de quitter le rivage, en y abandonnant leur cheval de bois, qui sera conduit dans la place par l'artifice de Sinon. De leur côté, les Troyens, se croyant désormais hors de toute atteinte, se livrent à une joie immodérée. A ce sujet, d'Estagniol, se substituant à Virgile, arrangera son récit à la française de la façon que voici, et, il faut le reconnaître, avec plus de sentiment patriotique que de bon goût :

Alaro pareguèt la j'oïo
Per touto la vilo de Troyo,
Quand cresian que n'avioü anat :
Sus lou rivatge abandounat,

Tantequan lou poble s'amasso,
S'en va recounoüisse la plasso.
Coum'on véjèt lou paviliou
A la plasso de Roussiliou,
Del temps que fichèrou la colo
Al chèf de l'armado Espagniolo :
Cad'un roudavo per aqui,
A la pouncho de Lafranqui,
Quand lous assiegeats de Leucato,
Que cresioü d'èstre joust sa pato,
Nous ferou signe ambe de fioc,
Qu'avioü abandounat lou loc....

On voit que ces tirades ne s'éloignent pas sensiblement du ton des burlesques inventions de Valès et de Bergoing, et qu'elles méritent, sinon les mêmes reproches, quant à l'intention de l'auteur, du moins tout aussi peu de considération, quant à leur valeur littéraire.

Nous ne comprenons pas l'engouement de Montpellier pour son poète du dix-septième siècle, David Sage. Ce fut en jouant sur son nom, en complète opposition avec ses mœurs et avec le ton de ses vers, que fut publié le recueil de ceux-ci, en 1650 ; on l'intitula *Les folies du sage de Montpellier* (*Las foulies d'au sage de Mounpelié*). — Ce livre est rempli par des badinages habituellement grossiers et obscènes à la fois, des fantaisies carnavalesques et ordurières, d'où toute poésie est exclue.

Il ne nous est pas possible de traiter avec moins de ménagement les *Satires*, le *Testament* de l'auteur, et des pièces comme celles-ci : *L'embarquement*, *les conquêtes et l'heureux retour de Carèmentrant*, *La prise du coucou à la glu*, *La chanson de la mal mariée*, *La requête des chambrières de Montpellier*, et bien d'autres compositions encore d'une rare insignifiance, si on s'arrête à l'invention, et écrites avec une crudité d'expressions vraiment inqualifiable. Comme pour augmenter le dégoût que l'on éprouve en lisant ces sottises rimées, on y trouve continuellement les tristes confidences, ou plutôt les cyniques vantardises de Sage, étalant aux yeux de tous son immoralité, s'appliquant ainsi à donner raison à ses biographes, qui lui ont attribué des mœurs dissolues que ses vers ne reflètent que trop, comme si

... Ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur.

Parfois, il semblerait que Sage aurait voulu échapper à la fatale tendance de son esprit, dirigé par ses habitudes plus que relâchées, mais sans jamais y réussir suffisamment. Ainsi, à une époque où Montpellier venait d'être cruellement ravagé par la peste, Sage semble s'être laissé gagner par le sentiment d'affliction et d'abattement commun, qui se serait augmenté chez lui de la perte de ses enfants, surtout de celle d'une fille qu'il avait tendrement chérie; mais après quelques vers suffisamment émus adressés à l'Evêque et quelques accents sortis directement du cœur, il oublie la douleur du père, les émotions du citoyen, la sensibilité de l'homme, les sentiments du chrétien, pour se complaire dans les propos futiles et les images impures qui constituent le fonds obligé de ses écrits. Il dit à Mgr de Fenolliet :

Grand Prelat, qu'un Rey redoutable
Regardo d'un yol favourable,
Et l'honoro de soun amour;
Grand Prelat, l'hounou de la Cour,
Escoutas, se vous play, ma plainto,
Et ma duro et tristo coumplainto,
Coumo au sant que me souy vouat,
Emb'aquest temps negre et troublat.
Pioy qu'a vous soulet yeu offrisse,
Mas candèllos et moun servisse.
Prenez dounc plaze, Mounseignou,
D'ausy ma plainto et ma doulou,
Plainto que nou sçaurié descrieure,
Doulou que me gardo de vieure,
Et que fay que dins l'atahut
M'en vau sans espoir de salut.
Car ma duro et tristo adventuro,
Fay que tousiours lou mau me duro,
Et me persecuto tant fort,
Que lou sort, l'amour et la mort
Troubloun moun repaus et ma vido.
Helas ! la Parquo m'a ravido,
Moun bou Segnou, tout moun tresor,
moun efan, ma fillo, moun cor.
. . . .
. . . .
Moun Dieu, levas de ma pensado
Moun fil, amay ma fillo ainado,

Ou fasez, grand Dieu, per pietat
Que tournoun veire la clartat....

Ici interviennent les Parques cruelles, le vieux Caron, la belle Cypris, figures de l'Olympe qui ne sont guère à leur place.

Un peu plus loin, il revient à Dieu, à Dieu qui tire une juste vengeance des crimes des hommes en les affligeant de maux cruels, sans que ceux qui échappent à ses châtiments soient pour cela arrêtés dans leurs débordements. Voilà le trait-d'union qui conduit Sage à tracer des tableaux de la plus grossière obscénité.

La verve impure de Sage se montre pourtant retenue dans deux élégies amoureuses; l'une est exactement conduite d'après le canevas de cette autre que nous avons distinguée dans les œuvres de l'abbé Rousset et que nous avons précédemment analysée. De même que le poète périgourdin, et pourtant avant lui, Sage, tout entier au culte de sa maîtresse, fait vœu de se retirer dans une grotte profonde, creusée par ses larmes dans le plus dur des rochers; à l'entrée, il dressera un autel à sa divinité, pour y brûler l'encens de sa tendresse.

Ce morceau, quoique maniéré et sans élévation, supporte la lecture.

ÉLÉGIE.

Dins l'espessou d'un bosc soulitari et sauvatge,
Ounte n'y a res de bèl que vostre bèl imatge,
Que tousiour m'accompagno, amourous affligeat,
Sans ne poude sourti, yeu demore assiegeat.
L'aiguo que de mous yols incessamen degouto,
Y a cavat un roc en faissou d'uno vouto,
Que me pot ben defendre et la nioch et lou jour,
De l'injuro d'au ciel, may noun pas de l'amour.
De dessus un autat que se vey à l'intrado,
Vous y ses de ma man au naturel pintrado.
Aqui cent fes lou jour lou visatge moüillat,
Et lou cor tout en floc me trove aginoüillat.
Davan aquel pourtraict tout ravit yeu demore,
Et devoutiousamen lou revere et l'adore,
L'y demande secours et remedy à moun mau,
Et coumo s'èroun Dieu, de prières l'y fau.
L'honore de perfuns amay de sacrifices,
Bref, aquo d'aqui soun toutes mous exercisses :
Car moun sort amouroux fay qu'emplegan lou tens,
Per un tant boun subjet, mous esprits soun countens.

Dins aquelo caverno acatiquo et humido,
Quand yeu vieurié cent ans vole passa ma vido.
Aqui quand lou printens miricouquat de flous,
La tèrro pintrara de cent millo coulous,
Yeu faray de ma man millo et millo guirlandos
De rosos, janssemins, girouflados, lavandos,
Vieuletos et soucis que, de chaquo coustat,
Pengearay lou matin de dessus vostre autat.
Touto sorto d'aussèls que soun dins le bouscatge,
Y vendran tout exprès per faire leur ramatge :
Et acoumpagnaran de leur cant las cansous,
Que yeu ay coumpausat en divèrsos faisous.
Per vous, chèro Mestresso, ô cruèlo memorio!
Dau tens qu'un millou sort me coumblauo de glorio,
Que vesiè vostro faço, et d'amour enflamat,
Tant de mèmo qu'aymauo, yeu èro autant aymat :
Pioy après quand l'estieu que rend la tèrro essucho,
Lous aubres d'aquest bosc aura cargat de frucho,
Ce que premieiramens yeu y rencountraray
De pus bèl et milhou, vous ou counsecraray.
La rèsto emb'un cantoun de ma caverno escuro,
Metray per me servi l'hiver de nourrituro.
Aladounc qu'es lou tens de la casso en lou frech,
Anaray dins lou bosc, au pus sauvautge endrech,
Per trouva cauquo bèstio alains rescoundudo,
Que sera de ma man sur la plaço estendudo,
Afin de vous en faire un sacrifice après,
Dessus moun cor glassat, oumbeageat de ciprès.
Bèlo, vesès aqui coussi serès servido.
Que se quand seray mort, per cop d'azard un jour,
Lou destin vous menavo emb'aqueste sejour,
Crese que de pietat dedins lou cor touquado,
Sur ma toumbo de flous farias uno bauquado,
Et quand de nostr'amour adounc vous souvendriè,
Belèu de vostres yols cauque plou descendriè
Dessus moun cor glassat que sentiriè incaro
De plase merveillous d'uno favou tant raro :
Et sans doubte dirias que la Parquo a gran tort
De m'ave fach tant lèu lou butin de la mort.

Les amours du berger Florisée et de la bergère Olive (*Las amours dau bergè Floriséo et de la bergeiro Olivo*), tel est le titre d'une pastorale en strophes régulières, conduite sur le même plan que la pastorale

de Valès, déjà appréciée, mais dans laquelle l'intérêt se trouve fort affaibli. C'est encore là une des rares compositions où Sage se soit suffisamment respecté : on y trouve une aisance et un naturel appropriés au sujet, sans traces de distinction.

Il ne serait pas impossible que Sage, après avoir vieilli, et être devenu, de huguenot qu'il avait été, catholique zélé, sinon catholique fervent, se fût amendé à la fin de sa vie. On peut tout au moins s'arrêter à cette supposition, après avoir lu les vers adressés par lui à l'Evêque de Montpellier ; ils accusent des regrets sur ses faiblesses passées.

Quelques odes et force sonnets à la louange de ses protecteurs et de ses amis, d'où ne s'exhalent que les vapeurs d'un encens peu délicat, n'ajoutent rien à la valeur poétique de l'auteur. Ses amis, à leur tour, ne se montrèrent pas ingrats. A leurs yeux, Sage est le premier poète du Midi, sinon de la France, voire même du monde entier. Il n'y a point jusqu'à l'imprimeur de ces banalités et de ces ordures, qui, à la vérité, n'osa point mettre son nom au livre qu'il publiait, qui n'ait pas hésité à placer Sage en tête de nos poètes. A l'en croire, il méritait le prix sur Gaillard de Rabastens, sur La Bellaudière d'Aix, sur Bonnet et sur les facétieux auteurs du théâtre de Béziers, sur Goudelin même. Voici son ridicule sixain :

L'IMPRIMEUR AU CURIOUS.

Roudas tant que voudres Rabastens et Toulouso,
Ou ben lou Prouvençau, ou lou bouffon Beziès,
V'autes nou veires pas de Muso pus poumpouso
Dedins aquelles liochs que dins nostros fouliès ;
Ioy nou se vante pus la rimo Goudelino,
L'Autheur que legissès emporto l'Englentino.

C'est là le seul outrage public que nous connaissions fait à la mémoire glorieuse du grand poète de Toulouse.

Un avocat de Montpellier, Roudil, lui aussi poète languedocien, passe pour avoir été l'éditeur des *Folies* de Sage. Nous ne connaissons pas les *Œuvres mêlées* qu'il a laissées ; mais à les juger par un sonnet, imité du français, que d'Aigrefeuille a rapporté dans son *Histoire de Montpellier*, et que M. F.-R. Martin a reproduit dans ses *Loisirs*, le talent de Roudil mériterait une suffisante estime.

Tout-à-fait au déclin du dix-septième siècle et dans les premières

années du suivant, Frontignan, recommandable par son muscat, eut son poëte, un gai poëte, dont l'humeur vive et enjouée, quelque peu goguenarde, se gaussa de tout le monde, à commencer par ses concitoyens. Nous avons à regretter de n'avoir pu découvrir, malgré nos soins obstinés, le nom de cet esprit facile, s'escrimant si naturellement dans des vers patois, écrivant savamment en vers latins, *macaronisant* même d'une façon charmante, comme si rien ne devait manquer, dans le genre burlesque, à notre littérature provinciale, mais qui, nous devons l'avouer, se montra poëte français détestable.

Fidèle et dévoué au dialecte de sa ville natale, il varia ses sujets, tout en restant dans le même diapason quant à la manière : on voit qu'il fait passe-temps de son talent et de son érudition, ne leur demandant autre chose que de lui faire tenir agréablement son rang dans la bonne société de Montpellier, qu'il récrée, et qui, à son tour, le paie d'admiration.

Dès 1670, son *Opéra de Frontignan* (*Opera de Frountignan*) faisait grand bruit dans le Bas-Languedoc. Le syndic de la province, M. de Joubert, un des nombreux et des plus chauds amis de l'auteur, mit cet ouvrage à l'impression, à l'insu de celui-ci, qui, tout en faisant mine de rougir d'un tel honneur et de s'en plaindre, tout doucement pourtant, n'en corrigea pas moins les épreuves aussi exactement qu'il lui fut possible, sans toutefois mettre son nom à son œuvre. Puis il continua à rimer assez longtemps encore.

Nous déduisons ces détails biographiques, bien incomplets sans doute, d'un manuscrit que possède la bibliothèque publique de Toulouse, et qui avait été transcrit pour M. de Bardy, conseiller au parlement de cette ville et originaire de Montpellier. Mais qu'est-ce que l'*Opéra de Frontignan?* — Une sorte de vaudeville, uniquement composé de couplets sur des airs variés, ayant pour sujet une intrigue amoureuse, qui en fait quelque chose comme une comédie, ou, suivant les prétentions de l'auteur, une *tragi-comédie* en cinq actes. Ce *libretto*, plein d'entrain et de belle humeur, ne brille ni par la force de l'invention ni par l'intérêt du drame. Une mère avide veut marier sa fille à un riche vieillard; la fille préfère, avec raison, un jeune amoureux qu'elle adore, et qui finit par l'épouser; le tout est conduit à travers les fils assez peu mêlés d'une double intrigue.

La scène, comme le titre l'annonce, se passe à Frontignan; les personnages sont du peuple, quoique l'auteur eût en vue des gens de la

classe élevée, ainsi qu'il en avertit dans une spirituelle préface en prose et en pur frontignanais.

Comment les jaloux des succès de Cassanea de Mondonville et de son chemin à la cour, comme musicien du roi, purent-ils avancer que l'éminent compositeur narbonnais n'avait fait que reproduire le poème de l'*Opéra de Frontignan* dans sa pastorale de *Daphnis et Alcimadure* (*Daphnis et Alcimaduro*) (1)? — Rien, absolument rien, n'autorise une telle supposition. Mais l'envie et l'esprit de dénigrement n'y regardent pas de si près!

Au reste, l'œuvre de notre poète, cette *Œuvre de belle humeur* (*Obro galoyo*), comme elle porte au titre, est d'une tout autre portée littéraire que la fade et insignifiante pastorale de Mondonville, où tout fait défaut, depuis la propriété du langage jusqu'au talent du versificateur. Nous nous interdisons néanmoins de faire des emprunts à l'*Opéra de Frontignan*, persuadé que les couplets que nous y prendrions ne pourraient point donner une idée suffisante de cette œuvre scénique. Nous aimons mieux détacher quelques autres passages du manuscrit de Bardy; nous les prendrons d'abord à *La fontaine de Frontignan.*

Cette *idylle*, si *idylle* il y a, porte la date de 1680. C'est un innocent badinage à l'adresse des concitoyens de l'auteur; il en raconte lui-même le sujet dans une excellente page de prose patoise. Les habitants de Frontignan, privés d'eau potable, voulurent avoir leur fontaine; et comme il n'y avait pas dans leur ville de sources apparentes, ils eurent recours à la magique baguette. Sur l'indication de celle-ci, ils ouvrirent des travaux qu'ils poursuivirent avec obstination, mais sans succès. Au moment où ils s'apprêtaient à les abandonner, notre auteur rentrait à Frontignan à la suite d'un long voyage; or,

.... Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

On l'entoure donc, on le presse, on se recommande à lui dans ce moment suprême, et il promet, avec assurance et sous peu de jours, une fontaine à Frontignan.

On devine sans peine qu'il servit aux Frontignanais son idylle, dans

(1) Cet opéra fut représenté avec un très-grand succès à Fontainebleau devant Louis XV.

laquelle il se plut à décrire une fontaine merveilleuse, embellissant des lieux où les plaisirs ne cessent de régner en souverains.

LA FON DE FROUNTIGNAN.

Idylo.

Frountîgnan, aco's un séjour
Dount la jouinesso es toujour prèsto
A ben beoure et faire l'amour,
May qu'oun ajo martèls en tèsto.

Tan que l'argen l'y manquo pas;
Caou veire coussi s'engauchillo,
Courris de repas en repas,
De joc en joc, de fillo en fillo.

Lou jour chacun se divertis,
Millou que noun se saurié dire,
Et la nioch tout y retentis
De serenados et de rire.....

Aiman, beven et risen for,
E passan nostre tems sans lagno,
Regrettan pas lou siècle d'or,
Ni may lou païs de Caoucagno.

Aqui las reflectieous qu'un jouine-home fasié,
Quand se vejèt autour uno gran coumpagnè
Mesclado de garçous et de fort bellos fillos,
Entendudos à merevillos,
Qu'après soupa venien aqui se permena;
Et nou s'en faou pas estouna,
Car, ma fo, l'endrech es aimable.....

L'on trovo uno fon merveillouso
Sur uno eminenço que l'y-a,
La campagno es touto orgeuillouso
Quan sa liquou la ven mouïlla.

Sur un gran pè-d'estal s'elèvo uno Fourtuno
Qu'es d'albastre d'aou pus fin,
Es caressado d'un Neptuno,
Mais elle caresso un Daufin (1).

(1) Le grand dauphin de France, fils de Louis XIV (*Manuscrit*).

De lions, de chevals, de Tritons, de Serenos,
Soun de marbre blanc, au dejout,
An de liquous dedins leurs venos,
Que vous escarrabillon tout.

La Fourtuno, au dessus, vèrso d'aigo de Cetto
D'uno tetino soulamen,
De l'aoutro vèrso de clareto,
Et de muscat d'aou foundamen.

Sa susou sent l'ambre et la rozo,
Quan ven la saisou de susa,
Mais toujour pisso d'aigo-rozo,
S'enten quan l'y ven lou pissa.

Lou dieu Neptuno venerable
Se mostro pas mens favourable,
Car pousso tres jèts d'aigarden
De las tres puos dau triden.

Il passe ainsi en revue les merveilleux jets entre-croisés, lancés par le dauphin et les tritons qui décorent le monument :

Millo picots riousseous d'aquelo bèlo sourço
Coulon per lou païs embe un murmuro dous,
Et s'en van arrousa dins leur paisiblo courso
Jardins, vignos et prats, aubres, hèrbos et flous.....

Autour d'aquelo fon, la tèrro es tapissado
D'herbeto tendro et d'un milloun de flous,
Jamai noun a sentit l'araire ni l'aissado,
Et semblo que vous dis : Messieus assetas-vous.

Es aquis, en effèt, què la troupo amourouso
Faguèt un round et s'assetèt,
E l'un d'elles, qu'aviè la voix harmoniouso,
Ouvriguèt lou discours, toussiquèt et cantèt.

De là plusieurs couplets que l'auteur introduit dans son récit narquois et quelque peu égrillard.

L'aisance et la suffisante discrétion qui caractérisent *La fontaine de Frontignan* se retrouvent dans une vingtaine d'autres petites compositions, comme celles-ci : *Le double procès* (*Lou double proucès*), *Le*

Pèlerinage de Nicolas (*Lou Pelerinage de Micoulaou*), *L'Oraison funèbre sur une Chèvre* (*Oraisoun funèbro.... sur uno Cabro*), *La Dispute en formo de procès sur une Biche* (*Disputo en guiso de proucès sur la mor d'uno Bicho*), deux chansons pastorales, etc. Nous lui emprunterons les deux chansons.

La première est un vrai chant de danse ; nous ne doutons pas qu'il n'ait été populaire dans son temps.

BRANLE SUR LOU PRINTENS.

Tout tems es bon per la joyo,
Loun faran leno, loun faran la,
Mais lou printems deou charma,
Loun faran leno, leno lan la.

Entendès la giroundèle,
Loun faran leno, loun faran la,
Que ven per nous l'anounça
Loun faran leno, leno lan la.

La campagno es mirgaillado,
Loun faran leno, loun faran la,
De las flouretos que l'y-a,
Loun faran leno, leno lan la.

La rozo et la viouleto,
Loun faran leno, loun faran la,
Lous jardins van enbaouma,
Loun faran leno, leno lan la.

Roussignoous et cardounillos,
Loun faran leno, loun faran la,
S'esgousillon de canta,
Loun faran leno, leno lan la.

Sourtissès, jouïnos pastouros,
Loun faran leno, loun faran la,
Menas lous agnèls brouta,
Loun faran leno, leno lan la.

Lous bergès en sas musetos,
Loun faran leno, loun faran la,
Vous esperou per dança,
Loun faran leno, leno lan la.

Dins lou printems de vostre age,
Loun faran leno, loun faran la,
Vous caou escarrabilla,
Loun faran leno, leno lan la.

Lou mariage et la viellesso,
Loun feran leno, loun faran la,
Soun pas lou tems de trepa,
Loun faran leno, leno lan la.

La pastourelle qui suit, trop étudiée peut-être, et, à cause de cela, maniérée, est moins près que la précédente de la chanson populaire; elle n'en reste pas moins dans son ensemble un gracieux petit poème bucolique.

CANSOU PASTOURALO.

Branle.

Tircis d'amour se secavo,
Soun troupèl s'amagrissiè,
Doun mai lou baou souspiravo,
Doun mai Cloris s'en risiè,
Tircis d'amour se secavo,
Soun troupèl s'amagrissiè.

Un jour la vesen tant rire,
Se deboundèt tout d'un cop;
Save pas que voulès dire,
Sounquo que vous aime trop.
Un jour la vesen tant rire,
Se deboundèt tout d'un cop.

Quittas vostro tristo mino,
Ly diguèt-ello dabor,
Jamais coulou de v...... (*sic*)
Nou me gagnera lou cor.
Quittas vostro tristo mino,
Ly diguèt-ello dabor.

La joyo es per la jouïnesso,
Et fi das galans transits,
Que servis vostro tendresso?
N'aime pas lous estequits,
La joyo es per la jouïnesso,
Et fi das galans transits.

Un bergè que ris et canto,
Que meno joyo per tout,
Acos ce que nous encanto,
Retiras-vous emb'un mout.
Un bergè que ris et canto,
Que meno joyo per tout.

Tircis se boutèt à rire,
Dins paou de tems venguèt gras;
Vesès-me, ly vęnguèt dire :
Cloris, lou rebutèt pas.
Tircis se boutet à rire,
Dins paou de tems venguèt gras.

Tircis toujour gambadavo,
Fasiè boundi soun troupèl,
Ero gras que coudenavo,
Cabiè pas dedins sa pèl.
Tircis toujour gambadavo,
Fasiè boundi soun troupèl.

Vite anas trouva moun païre,
Diguèt Cloris aou pastour,
Terminas leou nostre affaire,
Vous proumette moun amour.
Vite anas trouva moun païre,
Diguèt Cloris al pastour.

Quand on a lu ces vers coulants, où la pureté de l'idiome et l'usage des idiotismes patois tiennent le premier rang, on est familiarisé avec la manière du poète; tout ce qu'il a fait dénote un talent honnête et badin faisant honneur à son esprit et à son cœur.

Avec cet esprit-là, on ne peut pas répondre de contenter tout le monde, encore moins les poètes dont on se moque, ceux-ci fussent-ils dévots. Ce fut le cas d'un certain abbé Plomet, chanoine et prieur de l'église collégiale Sainte-Anne de Montpellier, qui trouva irrévérent que le poète de Frontignan, qui écrivait des opéras et des chansons, et qui les chantait au besoin, trouvât à reprendre à ses interminables recueils de noëls. A entendre cependant le chanoine piqué au vif, par quelques facéties rimées que nous avons, la province, Paris, la cour, les têtes couronnées de l'univers catholique se disputaient ses chants pieux. A cette occasion, il se faisait dire de grosses louanges, se les redisait

lui-même de bonne foi, tant il était sûr de son mérite et de ses bonnes intentions.

Le malin Frontignanais n'en continuait pas moins sa petite guerre d'épigrammes, et il faut convenir qu'en prenant pour but de ses flèches l'*Archinoëliste* de Montpellier, comme il l'appelle quelque part, c'était faire plus d'honneur qu'il n'en méritait à ce pauvre rimeur, le plus ingénu de tous ceux qui se sont livrés à la culture des couplets dévotieux.

Cependant le chanoine consultait parfois le joyeux poète. Un jour qu'il lui débitait le *Voyage des pasteurs en Bethléem,* une longue pastorale en prose et en vers, dans laquelle une bonne vieille du nom de Sara tient le premier rang, il arriva au passage où celle-ci craint de mourir avant d'avoir atteint le but de son pélerinage. L'interlocuteur de l'abbé l'arrête et lui dit, avec un sérieux qui trompe sa crédulité : Qu'elle compose donc son épitaphe ! — Eh ! quelle épitaphe voulez-vous que je lui fasse maintenant ? — La voici, dit l'autre, en improvisant, sur un air très-connu, le couplet suivant, que l'abbé fit imprimer comme sien :

Aissi jaïs uno escrancado,
Seco, vieillo como un ban,
Qu'anan veire un Dieous enfan,
La mort a cambovirado.
Aissi jaïs uno escrancado,
Seco, vieillo como un ban.

Ce couplet suffit à peindre à la fois et l'esprit badin qui bernait et le sot qui se plaignait d'être berné.

Au reste, que l'abbé Plomet, dont nous venons de relire les Œuvres, rende grâce en ce moment à son facétieux critique ; sans lui, aurions-nous songé à rappeler que le trop naïf chanoine de Montpellier avait composé des noëls.

Nous ne devons pas négliger Jean Michel, de Nismes, l'un des quatre noms que le Midi réunit si souvent dans son admiration pour ses poètes, admiration que résument ces vers d'un partisan de Michel :

Goudouli dins Toulouso, à Montpelliè lou Sage
Et Bonnet à Béziès, chacun en son lengage,
Ravis tout soun quartiè, per cent sujèts divèrs.
Et toutes tres, embe leurs Vèrs,

An charmat la Provinço entièiro.
Nismes, sans se vanta de son antiquitat,
Fai que Michel ravis touto la Crestiantat,
En metten per escrich l'Embarras d'une fièiro.

Il est certain que le renom de Michel s'étendit fort au loin et qu'il dure encore de nos jours, grâce au tableau qu'il nous a laissé de la foire tant renommée de Beaucaire, tableau dans lequel le populaire a toujours savouré, avec l'exactitude des détails, une faconde verbeuse et triviale, aiguisée d'une assez grande liberté de langage, sans mauvaises intentions pourtant.

Michel nous donne lui-même la clef de sa manière ; il ne cesse de répéter qu'il est du peuple et sans instruction, homme d'affaires par état et rimeur par fantaisie. Dès-lors, nous aurions mauvaise grâce de trop le chicaner sur ses tendances littéraires, qu'il avoue en toute humilité, ce semble ; toutefois, nous croyons que son instinct poétique aurait dû le porter à s'élever plus haut.

L'embarras de la foire de Beaucaire (*L'Embarras de la fièiro de Beaucaire*) est son œuvre capitale : elle a près de quatre mille vers. — C'est là un interminable récit, d'une seule haleine, conduit avec une verve intarissable, mais qui, dès les premières pages, vous donne une sorte de vertige, tant la causerie est rapide et diserte.

Nous sommes à veille de ce grand marché, où l'on vient de partout, où le négoce et les plaisirs se sont donné rendez-vous, où les voleurs et les filles de joie abondent..... Les marchands ont eu bien de la peine à s'installer, mais tout est en ordre; et l'autorité locale, aussitôt la nuit arrivée, parcourt aux flambeaux Beaucaire transformé en bazar.

Laissons la parole à Jean Michel :

Interin que chacun pren plasso,
Vela veni lou Guèt que passo :
Trompetos, tambours, tout bronsis,
Hommes et chavals tout luzis :
Lous Consouls honoron la fèsto,
Et forso Noblesso bèn lesto ;
Lour ordres y son ben reglas,
N'y a que son frech comme lou glas,
D'autres qu'en fazen la mounino,
Crezon d'aveire bonno mino :

Non s'ausis que cops de mousques,
Que fiffres et que flageoles :
Forso tambours, forso troumpetos :
Forso fioc dedins d'escauffetos,
Per esclaira las gens dau Guèt,
L'on diriè certos tout à fait
Qu'on es en mitan d'un'armado.
Ausin se passo la veillado,
Pioi chacun se vai retira,
Quan son ben lasses de tira.....

Lou lendeman vela la Fièiro,
Vela donc la franchiz'entièiro.
Chacun commenço son traval;
L'un d'amoun et l'autre d'aval;
Vous non vezès ren que coulados,
Milo baisats, milo brassados,
Surtout parmi las bravos gens,
L'on non vei que de complimens.
Tout lou matin non vezès gaire
Que reverenços dins Beaucaire.
L'un dis : Sias lou ben arrivat;
Un autre : Sias lou ben trouvat;
Diguas, que fai vostro famillo ?
L'autre dis : Que fai vostro fillo ?
Et l'autre : Que fai lou garçon ?
Après tout'aquelo façon,
Chacun intro dins lous affaires,
Autant vendeires qu'achetaires.

L'un acheto de drapariè,
L'autre de canabassariè :
N'y a forso qu'acheton de telos,
Rubans, quinquaillos et dantelos,
Sedos, galons, et autromen,
Ce que fan per l'assourtimen.
Lous pouticairiès son defforo :
L'un acheto forso'elleboro,
Per purga lous extravagans;
L'autre per perfuma de gans
Pren de drogos aromatiquos;
Chacun pren, suivan sas pratiquos,
De ce que mai li fai beson.
N'y a que prenon forso pouison,

D'autres prenon forso doussuros
D'autres forso de confituros.
N'y a que prendron tout un plen sac
D'aquo que purgo l'estoumac,
Commo sené, rubarbo, casso.

Nous ne saurions aller plus loin sans toucher à quelqu'une de ces trivialités qu'aime la foule, que nous évitons, et que Michel ne s'épargne pas; mais, au reste, notre citation n'est-elle pas plus que suffisante pour confirmer nos appréciations ?

Nous avons dit que Michel pouvait s'élever plus haut que l'indique le ton qu'il a pris dans son *Embarras de la foire de Beaucaire.* Nous le prouverons, je crois, en lui empruntant deux sonnets que nous choisissons parmi diverses petites compositions, et dans lesquels il oppose l'heureux et le malheureux, le riche et le pauvre.

L'HOMME MALHUROUS.

Sonnet.

Estre accablat lou jour d'affaires malhurouses,
Combattre incessomen quauqu'esprit endiablat,
De milo desplaisis aven lou sen troublat
Et veire à son repaus de countrotens furiouzes.

N'ave que de rambals et rencontres fachouses,
Nou sourti qu'en tramblan lou vespre tout sallat,
Se veire pau d'amis, pau de vin, pau de blat,
Et gen d'aquel metal qu'es tout facios et crouzes.

La nioch reiva sans cèsso à de malheurs si grans,
Se veire deboura per un troupèl d'enfans,
Et dourmi sus acco mens qu'on non sauriè dire,

Enfin senti son sort de pertout rigouroux,
So n'es pas endura tout-à-fait lou martire,
Es aumens ben souffri et ben pourta sa croux.

L'HOMME BENHUROUS.

Sonnet.

Estre sourtit d'au sang d'un'illustro Familho,
Vieoure long-tenps sans mau, sans peno et sans souci,
Estre honnest'homme, riche et pertout reussi
Sans malheur, sans proucès, sans trouble ni bisbilho;

Aveire uno molhè, dous garçons, uno filho,
Illustres toutes quatre, et sans taro ni si;
Veire tout en santat, sans cracha ni toussi,
Et sans ave jamai querèlo ni ponthilho.

En tout ce qu'entrepren, reclama toujour Dieou,
N'aveire frech ni caout, ni l'Hiver ni l'Estieou,
Et ne senti jamai que Printens et qu'Autouno,

Mouri tout doussomen coumo quand s'endourmis,
Son armo s'envoula tout drech en Paradis,
Se pot-il rencontra pus hurouso persouno?

Ces peintures sont si calmes, que, tout en reconnaissant de quel côté se trouve l'auteur, on ne peut lui savoir mauvais gré de comprendre qu'il existe un ordre de félicités sociales qui lui sont interdites : Michel, en entre-voyant un ciel destiné à d'autres qu'à lui, ne se montre pas jaloux des élus !

Claude Brueys, qui prenait le titre d'écuyer, appartient autant au seizième qu'au dix-septième siècle ; né à Aix, vers 1570, il cultiva la poésie vulgaire fort jeune encore et très-près de La Bellaudière et de Pierre Paul. Arrivé à trente ans, il croyait en avoir fini avec la muse, comme il nous l'apprend lui-même. En effet, ses œuvres capitales sont de cette première époque et accusent la fougue du poète adolescent, alors ligueur exalté ainsi que tous les siens ; son père avait été consul d'Aix dans ces temps agités. Plus tard, lorsque Brueys revint à la poésie, ce fut froidement et sans entrain, au milieu des embarras de la vie. Dans ses derniers vers, décolorés et languissants, il témoigne hautement de sa fidélité et de son dévouement au Roi et de sa haine contre l'Angleterre ; ils sont donc en complète opposition avec ses premières opinions politiques et sa première manière : celle-ci fut caractérisée surtout par une aisance et une excessive facilité de verve ; mais sans frein ni retenue, soit au point de vue moral, soit au point de vue littéraire. Recueillant, dans la maturité de l'âge, ses péchés de jeunesse pour les publier, il n'y changea rien, se contentant de demander grâce, avec une incroyable bonne foi, pour le ton licencieux de certaines de ces compositions. En lisant cet aveu, on est disposé à supposer que la moindre idée de débauche n'avait pas pénétré dans cette âme candide, lorsqu'il écrivait ces scènes où la licence du langage ne procède pas par équivoque, ce

qui pourrait faire naître l'idée de la corruption de son esprit, mais en recourant à l'obscénité crue et pour ainsi dire naturelle.

Ce que Brueys a eu en vue, avant tout, c'est de peindre, avec des couleurs vraies, les caractères et les discours de ses personnages; et il n'y a que trop bien réussi. Voici donc ce qu'il dira au lecteur à ce sujet : « Au surplus ce Livre semblera en apparence n'estre remply que de » pièces facétieuses et plaisantes, mais toutes choses bien pesées, l'on » y trouvera en plusieurs endroits de quoy profiter. Que si par hasard » il tombe entre les mains de quelques Dames, je les supplie de ne » tirer pas en conséquence les discours que j'ay inventés pour rire. Les » advertissant neantmoins, de ne se rendre pas curieuses de lire la » Harangue funèbre, et les Ordonnances de Caremantran, parce qu'il » s'y est glissé quelques mots de licence, qui néantmoins sont couverts » et tollérables en la bouche d'un homme, lesquels possible ne le seroient » pas à celle d'une femme. »

Que les dames de notre temps, s'il en est qui soient tentées de lire les œuvres de Brueys, fort peu récréatives, sachent bien que l'auteur aurait dû dire de toutes ses grandes compositions ce qu'il ne dit que d'un petit nombre et en affaiblissant beaucoup trop les allures de sa muse sans retenue.

Ces défauts sont surtout apparents dans ses pièces de théâtre; et, disons-le de suite, rien ne les rachète. Il n'a composé que des comédies facétieuses, comme on appelait alors des farces en cinq actes, où l'on ne rencontre pas un passage, un vers qui se fixe dans l'esprit. Non-seulement Brueys n'était pas poëte dramatique, mais il n'était nullement poëte.

Quant aux sujets de ses comédies, ce sont toujours les mêmes : des amants et des maris dupés. Le plan n'est jamais arrêté, et l'intrigue ou les intrigues vont à l'aventure, selon les caprices ou les besoins du rimeur. Ecrites en vers de huit syllabes, comme les auteurs dramatiques du seizième siècle en avaient donné l'exemple, le style est vif et animé, mais sans aucune qualité poétique. Brueys cherche à composer le langage de chacun de ses personnages sur sa condition, il est vrai, mais en ne prenant que le côté bas et trivial. Ce réalisme est désespérant de crudité lorsque Brueys rencontre cette veine impure dans laquelle il s'est complu. Il est alors le digne émule de Pierre Troterel, mais sans la poésie.

A cause même de ce que nous venons de dire, le théâtre de Brueys ne saurait être autrement apprécié qu'au point de vue général. Nous n'essaierons donc pas de lui faire des emprunts; que choisir là où la

décence n'est jamais respectée, ni dans les sujets, ni dans les discours ?

Brueys avait composé de nombreuses chansons; son recueil en contient soixante-deux. Pas une ne serait à citer tant elles sont dépourvues de tout vrai mérite : on n'y trouve que des lieux communs amoureux, à peine suffisamment rimés, n'ayant aucune des qualités du genre. Toutefois, le ton licencieux des comédies ne s'y rencontre point. J'en prends deux parmi celles qui me semblent le moins mal conduites :

CANSON.

Bello qu'avès moun coüor en gagi
Que me privas de libertat,
Rompès toutto difficultat
Senso delayar d'avantagi;
Lou couragi das amouroux
Ley rende tous-tens ben-huroux.

Tant de beoutat que la naturo
Vous a proudigamen donnat
Que ten lou mounde encadenat,
Per reson claro et ben seguro,
Res n'estimara pas un sou
Tant commo vioures dins la pou.

Uno bello fremo timido
N'es ren qu'un aubre senso fruc,
V'ou lou butin d'un malestruc
Qu'a la cervello pauc massido,
Usas don tens ben à prepaus
Boutas ma paur' armo en repaus.

AUTRO CANSON.

Non sabi que faire,
Traito despartido,
De mon calegnaire
M'an desprovesido.

Plenno de passion,
L'imaginassion
Me lou represento ;
Fin qu'à ton retour,
Mon beou servitour,
Non viouray contento.

La grosso infortuno,
Ren non me consoüolo;
Lou jour m'importuno,
La nuech me treboüolo.
Plenno de passion, etc.

M'a promes d'escriourc,
Se ten sa proumesso,
Gardara de vioure
Mon coüor en tristesso.
Plenno de passion, etc.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les poésies officielles de Brueys sont de son âge mûr. Lorsque Louis XIII visita la Provence et cette ville d'Aix, où la ligue avait tenu longtemps tête à l'autorité royale, Brueys fut choisi pour haranguer en vers le monarque; c'est dire le cas que ses concitoyens faisaient de son talent, que les ans n'avaient certes pas rendu meilleur, tant s'en faut. La ville d'Aix parlait par sa bouche: (*A l'intrado de Louys lou Juste, Rey de Franço et de Navarro, dins sa Villo d'Aix. La villo d'Aix au Rey*). Il fut naturellement amené à rappeler les grandes qualités de Henri IV, en s'adressant à son fils; mais combien il resta loin de ces sublimes élans du cœur, relevés par de grandes images, que Goudelin avait exhalés dans ses *Stances* immortelles à la mémoire du bon Henri. Voici ces vers qui manquent de toute couleur poétique:

Au tens que, per touto la tèrro,
Lou brut d'uno tarriblo guèrro
Fasiè tramblar lous pus mauvays
Et creire que lou mendre fays,
Que l'y rendriè de tant d'eiglaris
Seriè d'èstre leys tributaris
V'ou leys sujèts dou Grand Henri.

Mème lou Prince de Madri,
(Ben que Rodamont de naturo),
Donnauo per cauvo seguro
La Navarr' et son compliment.

Un gros et puissant armament,
Puis un Lion que lou commandavo,
Fasien que la pou se coulavo
De l'un finquos à l'autre bout.

La flour dou Lys dejà per tout
Pareissiè commo la plus bèllo,
Et l'Aiglo toute mourtinèllo
Viravo l'esquino au Souleou :

Lou Creissent à rebours de peou,
Perdent sa façon arroganto,
Presentavo la Terro Santo,
Per conservar son resto en pas.

Lous pus fins èron atrapas,
Et non poudien pas s'en dedire,
Se dins un ren tout noüostre rire
Non fousso' en tristesso cambiat.

Un Moüostre malin, enrabiat,
Engendrat per quanque Demoni,
Senso respèt, ny ceremony,
Despuïllat de crento de Diou
Boutèt la man subre lou fiou
Lou plus encian dou Crestianisme :
Traditour, nourrit dins l'abisme,
Ennemic de Diou tout puissant,
Home de tous lou plus meissant,
Que dintre lou mounde habitable,
N'en fouguèt jamays un semblable.....

Après avoir lu cette méchante prose rimée, nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'avoir affaibli le mérite du talent de Brueys, beaucoup trop estimé sur parole, nous le croyons. Il n'y a pas jusques aux vers adressés par lui familièrement aux grands qui le protégent et aux amis qui l'affectionnent, qui ne montrent cette uniforme insignifiance : Lorsqu'il en remplit son livre, l'auteur alla au-delà de toute complaisance pour ces enfants, avortons-nés de sa trop facile muse.

La manière de Brueys, si différente de celle de La Bellaudière, le seul vrai poète de la Provence, devint la manière habituelle de ceux qui le suivirent; ils s'abandonnérent à un laisser-aller sans retenue, non sans quelque verve, mais que rendent insupportable des immondices fréquentes, ce qui, à la vérité, était dans le goût du temps.

Les ouvrages de Gaspard Zerbin, avocat d'Aix, mort en 1650, qu'il intitula ou laissa intituler : *La Perle des muses provençales* (*La Perlo*

deys musos et coumedios provensalos), ne méritent pas plus de considération.

On ne rencontre, après cela, que des œuvres de courte haleine et d'une valeur plus que douteuse ; l'attachement seul aux dialectes patois, plus vivace en Provence, peut-être, que partout ailleurs, les ont fait valoir bien au-delà de leur mérite. Que penser, en effet, du *Crève-cœur d'un paysan sur la mort de son Ane* (*Lou Crebo-couer d'un paysan su la moüert de soun Ay*) ? C'est là une fantaisie humoristique dans laquelle l'auteur, Raynier de Briançon, né à Aix, se complaît à écrire démesurément, sans d'autre but que de s'exercer sur un sujet trivial jusqu'au dégoût.

Les Statuts de Saint-Pierre (*Leis Statuts de Seng Peire, que tous leis confraires devon gardar et observar selon sa formo et tenour*) valent un peu mieux, si ce n'est par la forme, au moins par le fond. Le mal dominant du temps, hélas ! le mal de tous les temps, y est mis à découvert ; à entendre le satirique, chacun, en voulant s'élever au-dessus de sa condition, trouve sa perte dans des dépenses excessives. Cela est vrai des nobles, des bourgeois, des marchands, des gens de métier, médecins, apothicaires, barbiers, etc., et par-dessus tous des possesseurs d'offices, les achetant cher et sans argent ! De là la nécessité impérieuse d'assembler au plus vite les confrères de Saint-Pierre, auxquels il sera recommandé de vivre sobrement et sans faste. Malheureusement cette pièce de vers, toute pleine de récriminations, est froide et décolorée et ne laisse dans l'esprit du lecteur que l'impression d'un badinage rimé.

Nous pourrions sans injustice négliger Nicolas Saboly, bénéficier et maître de musique de l'église de Saint-Pierre d'Avignon, auteur de noëls qui n'ont cessé de jouir d'une certaine vogue depuis 1670 jusqu'à nos jours. Ils ne sortent point du cadre de ces insignifiantes compositions que nous avons eu plusieurs fois occasion de caractériser, sans leur accorder plus de temps que leur mérite ne le comportait. Que dire de lieux communs, sans cesse reproduits, sur la naissance du Messie, agencés avec une telle facilité de moyens, que tout y trouve place, — les idées élevées et les sentiments religieux exceptés, — depuis les puérilités les plus niaises jusqu'aux facéties du plus triste goût.

Sur ce dernier point surtout, Saboly est passé maître ; il n'y a point de licence, d'écarts qu'il ne se permette, de refrains qu'il n'invente ou qu'il ne ressuscite, et qu'il ne fasse passer sous le couvert de la folle

gaîté que les fêtes de la Nativité provoquaient, alors que les noëls chantés à l'église ne semblent avoir été que le prélude des mondaines chansons du réveillon.

Pourtant le recueil de maître Nicolas est loin de comprendre tous les couplets risqués par le bénéficier; nous n'avons pas su y découvrir le suivant, avec sa grosse pointe de malice dévote, dont nous devons dire l'origine : comme le nom de certains personnages importants figuraient parfois dans les compositions de Saboly, un abbé, Didace Raynaud, insista auprès du rimeur d'Avignon pour que le sien jouît du même honneur. Saboly, obsédé, se rendit en disant, ou plutôt en chantant et faisant chanter à l'importun et sur air familier :

> L'abbé Didace,
> Se vas à Bethelen,
> Porte ta biace
> Ramplido de presen;
> L'aze, quand te veira,
> Tout de suito creira
> Que vos prendre sa place
> Et te la cedara,
> L'abbé Didace.

Le couplet décoché resta.

Dans le cours de cette étude nous n'avons guère eu à citer qu'un petit nombre de pages de prose maniérée, tombées de la plume de quelques auteurs et placées au-devant de leurs œuvres poétiques. On peut donc dire que la prose patoise nous a fait complètement défaut. En y pensant, on comprend qu'elle n'aurait guère pu se produire que dans la chaire évangélique, et dans le seul but de rendre intelligible à tous les dogmes et la morale de la religion.

C'est sur ce terrain que nous la rencontrons une seule fois dans les *Instructions morales sur les Evangiles (Instructions moralos sur tous leis evangilos dominicalos de l'an*, *compousados en lengatge provençau*) du P. Joseph Alègre, minime. Cet ouvrage, rare aujourd'hui, fut imprimé à Marseille en 1688. Il est consacré à des homélies écrites dans un style simple et clair, manquant d'abondance, sans être, toutefois, négligé. Au début de son Sermonaire, ayant à annoncer au peuple de Provence les signes précurseurs du dernier jugement, le révérend père débute ainsi, non sans quelque intention oratoire :

« Meis Freros, you cresi que v'autres jugeas assez sur mon triste vi-
» sage, que n'ai gaire de boüanos nouvellos à vous dire : l'Evangilo
» d'aques jour non parlo que de desolation, de misèro, de tribulation,
» de la fin dou monde, que deou precedar lou jugeament universel.
» Bessai serès surpres de mi veire tant rude à l'abord, et que la pre-
» mièro fes que ai l'hounour de vous entretenir, siegi oubligeat de vous
» debitar lou mysteri de nostro Religion que douno mai de crento
» et desfrai : Mai coumo es l'esprit de l'Egliso, que vou au coumensa-
» ment de l'Avent retirar dou mau, et nous portar au ben, you tacha-
» rai de vous en faire un tableou ; afin qu'aquello representation fasse
» quauque effet dintre voüestre coüer, et vous serve d'un moutif effi-
» caci per faire penitenci. Es donc deis signes terribles et espouventa-
» bles qu'arribaran à la fin dou mounde, devant le Jugeament, que
» vous parlarai aujourd'huy. »

Après avoir lu cet exorde, qui est placé au premier feuillet du livre, comme pour en donner un avant-goût avantageux, on se demande si le style du prédicateur populaire aurait pu s'élever beaucoup plus haut, alors qu'il n'aurait pas été contenu par le but qu'il se proposait d'atteindre. Le P. Alègre, qui a écrit en latin son avertissement aux Curés auxquels il destinait ses instructions toutes faites, n'avait donc pas eu à faire de trop grands sacrifices en se rabattant sur la prose provençale, pour la plus grande gloire du ciel et le salut des âmes. Il semble pourtant s'en excuser, tout en s'abritant sous le bouclier de saint Paul ; le grand apôtre n'a-t-il pas recommandé de parler simplement aux simples? Le prédicateur nous touche davantage lorsqu'il demande à Dieu, en finissant, à Dieu dont il a entrepris de défendre la cause, de bénir sa simplicité et sa sincérité.

Tel est l'inventaire, dressé de notre mieux, des productions littéraires écrites dans les patois du Midi, au dix-septième siècle. Nous les avons appréciées avec autant de soin que nos lumières nous l'ont permis, ne cessant d'invoquer, comme règles de nos jugements, les sentiments honnêtes, quant à l'intention, et les principes invariables de goût, quant à la forme.

En nous livrant à ce travail, d'où nous avons exclu volontairement toute trace d'archéologie, nous devions oublier en quels lieux nous étions et où nous n'avons cessé de vivre, pour ne considérer notre

sujet qu'au seul point de vue national, représenté, en cette occasion, par l'intérêt de notre belle langue française.

Après donc avoir donné un temps suffisant à chaque production en particulier de cette littérature patoise du Midi sur laquelle nous désirions fixer l'opinion publique, et l'avoir fait avec un tel scrupule que quelques-uns pourront nous blâmer d'avoir poussé aussi loin notre condescendance à tout signaler, il est temps de finir en jugeant ces productions dans leur ensemble, ce qui nous fournira l'occasion d'apprécier, en quelques lignes, le mouvement littéraire provincial dont les auteurs qui nous ont occupé furent les représentants.

A ce point de vue synthétique, le résultat de leurs efforts s'amoindrit tellement, si on vient à le comparer au résultat obtenu par les grands écrivains du siècle de Louis XIV, que l'on serait tenté d'éviter le parallèle, s'il était permis de s'abstenir. Les puissantes voix françaises de ce temps-là, ces voix qui ont retenti si haut et si loin, ne trouvérent pas même un écho, quelque faible qu'il fût, dans les provinces du Midi! Alors que le génie littéraire national se produisait avec tant de magnificence, en se colorant de la forme antique, cette fois sans idolâtrie, alors que la tragédie exaltait les âmes, que la comédie visait à la réforme des mœurs, que dans la poésie les grâces correctes relevaient les récits trop naïfs du moyen-âge et contenaient les peintures trop mythologiques de la renaissance, que la prose atteignait son apogée dans les historiens, les moralistes et les orateurs sacrés, nos auteurs patois, non-seulement n'aspirérent point à de si beaux desseins, mais ils semblèrent avoir vécu dans une complète ignorance de ce qui se produisait au-delà de la Loire.

Depuis que Pierre Goudelin, Goudelin qui prime de si loin tous ses émules, eut opposé avec succès son gracieux et abondant lyrisme au lyrisme froid et contracté de Malherbe, la lice resta fermée entre les littérateurs du Nord et du Midi. Pas un seul, de ce côté, n'osa regarder en face ces rudes joûteurs de l'esprit humain qui s'appellent Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Labruyère, Pascal, Bossuet, Fénelon, non pas pour se poser en rivaux, mais même pour se dire leurs imitateurs; seulement plusieurs s'escrimèrent dans le genre burlesque, à la suite de Scarron.

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

COMPRENANT

LE CATALOGUE DES OUVRAGES ÉCRITS DANS LES PATOIS DU MIDI DE LA FRANCE

Aux seizième et dix-septième siècles.

---

1. ABADIE (D.). Sizain, en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout, 1642. — V. Bedout.

2. Acoumplissomen (l') del canal ou las nossos de l'Ocean è de la Mediterraneo, faitos à Castelnaudary, le 19 may 1681. *Toulouse*, J. Boude, 1681, s. n. d'., in-4 de 7 pages.

3. ADER (Guillaume). Lou gentilome gascoun e lous heits de guouerre deu gran e pouderous Henric Gascoun, Rey de Franse et de Noouarre. Boudat a Mouseignou lou duc d'Espernoun, per Guillem Ader Gascoun. *Tolose*, Ramond Colomiez, 1610, in-8.

4. ADER (Guillaume). Lou catounet gascoun. Boudat à Mousseigne de Fontarailles. *Tolose*, J. Boude, 1611, in-8.

La dédicace de ce recueil, composé de cent quatrains moraux, est datée du 1er octobre 1607. Trente-huit des quatrains d'Ader ont été reproduits, avec l'orthographe béarnaise, dans *Les poésies béarnaises*. *Pau*, E. Vignancour, 1827, in-8.

5. ADER (Guillaume), Lou catounet gascoun. Boudat à Mousseigne de Fontarailles. *Toulouse*, S. Henault, 1764, in-12.

6. AGAR DE CAVAILLON (Paul-Antoine d').

« Les pièces les plus estimées de Paul-Antoine d'Agar de Cavaillon, qui mourut de la peste » en 1531, sont : *La belou paysano*, *Mignard ou Lou Rasselou*, *Lou capitani Fanferlu*. » Millin, *Voyage dans les départ. du midi de la France*, t. III, p. 456.

7. AIGNAN (Louis d'), vicaire général de l'église d'Auch. Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire et description de la ville d'Auch, renfermant diverses pièces patoises. — V. Baron, d'Arquier, *Le Tombeu de Belieu* et Voltoire.

Ces Mémoires sont conservés dans la bibliothèque publique d'Auch.

8. AIGUESPLAS (d'). Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette aux Jeux-Floraux de Toulouse*, par Jacques-Charles Ranchin de Montredon. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1685, in-4.

9. ALBERT (F.). Anagramme, en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout, 1642. — V. Bedout.

10. ALBERT (L.-E.). Sizain, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par Jean-Pierre Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

11. ALÈGRE (H. Joseph). Instructions moralos, sur tous leis evangilos dominicalos de l'an, compousados en lengage provenceau, per la comoditat de Messieurs leis Curats et l'utilitat deis paures Parrossiens, que n'entendon ni comprenon pas lou François (*sic*), per lou P. H. Joseph Alègre, R. Minime. *Marseille*, Claude Garcin, 1688, in-12.

12. AMILHA. Le tableu de la bido del parfèt crestia, que represento l'exercici de la fe, etc., è un diccionari per l'esclarcissomen des mots les pus dificilles de nostro lenguo explicats en Frances, fait per le P. A. N. C., reg. de l'ordre de S.-Aug. *Toulouse*, Jean Boudo, 1673, in-8.

L'auteur est le révérend père Amilha, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, dans la cathédrale de Pamiers, ainsi qu'on le lit dans les approbations imprimées au commencement du volume. — Une 2e édition de cet ouvrage, avec le même titre. *Toulouso*, Antoino Birosso, 1759, in-8.

13. AMILHA (d') Abrégé des cantiques de M. d'Amilha, prêtre, docteur, et un de MM. les chapelains, missionnaires de Notre-Dame de Roqueville, au diocèse de Toulouse, à l'usage de leurs missions. Augmenté de divers cantiques françois et patois, avec certaines prières très-utiles dans les missions. *Toulouse*, J.-J. Douladoure (s. d.), in-12.

14. Amour (l') de Diu envers les homes. Noels (*sic*) noubelets ambe un cantiquo à sanct Roch. Per le prega countro la Pesto. *Toulouse*, G. Robert (s. d.), in-12.

Nous ferons remarquer, à propos des nombreux recueils de noëls que nous aurons à citer, que la plupart de ceux-ci contiennent des compositions en français et en patois, rarement en patois seulement.

Nous possédons, M. le Dr Desbarreaux-Bernard et moi, une belle suite de ces plaquettes devenues fort rares.

15. Amourous (l') transit. Elégie en patois de Cahors, citée et traduite par P. Borel dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françoises*. 1655, in-4, p. 229. — Cette composition a été reproduite à la fin du tome II des *Poètes gascons*, édit. d'Amsterdam, 1700, et à la suite des œuvres de Michel, de Nîmes, p. 189.

En rapportant cette pièce de vers en entier, nous nous sommes permis d'en retoucher l'orthographe, dans le but de la rendre moins incorrecte qu'elle n'est dans les deux ouvrages cités, sans espérer, toutefois, de ramener l'idiome au type cadurcien primitif dans lequel elle fut écrite.

16. ANSELME. Madrigal, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par M. de Palaprat, adv. en Parlement. *Tolose*, F. Boude, 1671, in-8.

17. Antiquité (l') du triomphe de Besiers au jour de l'Ascension, contenant les plus rares histoires qui ont été représentées au susdit jour ses (*sic*) dernières années. *Besiers*, Jean Martel, en deux parties, 1628 et 1644, in-8. — V. Martel.

18. ARQUIER (d'). La guerro dous Limax countro lous Leytoureses. Sietge de la bilo, lou 7 avriou 1689. Pouèmo de Moussu d'Arquié, caperan de San-Cla. — Pièce de 120 vers, dans un recueil manuscrit du dix-huitième siècle.

Je possède une seconde copie manuscrite et plus moderne de ce badinage; elle offre de nombreuses variantes et deux vers qui manquent dans la plus ancienne; elle est intitulée : *Lou sietge de Litouro, que lous limats hazoun la neit dou ditjaous au dibes sant, en 1689*. Sans nom d'auteur.

C'est ce même poème qui a été récemment imprimé sous le titre suivant :

19. Relatiou deu siege de Laictoure, lou 7 d'abriou neit deu dixjaux sant 1649 (*sic*). *Bordeaux*, in-8, 122 vers.

Pièce éditée par MM. A. M.-T. et G. B. (MM. Alfred Moquin-Tandon et Gustave Brunet). La leçon suivie par les éditeurs est de tout point fautive, depuis le titre et la date de l'évènement qu'elle rappelle jusqu'à la fin : on y trouve de nombreux vers faux, à commencer par le premier, et des assemblages de lettres qui ne sont pas des mots et qui n'appartiennent conséquemment à aucune langue.

20. **Arquier** (d'). La methamorphoso des higunaous (*sic*) en escargols dins le baloun de Leytouro. Pouemo en lengatge toulousain (*sic*), per M. d'Arquiè.

Pièce de 160 vers, dans le recueil manuscrit du dix-huitième siècle déjà cité.
Cette même composition est attribuée à Lucas dans les Mémoires manuscrits de d'Aignan, où elle a pour titre : *La metamorphoso en Escargots des Higournaux (sic) dabant las muralhos de Lactouro.* C'est la copie qu'a suivi M. Philibert Abadie à la suite de la réimpression de *Lou parterre gascoun* de G. Bedout, p 110. — V. Bedout.

21. **Arquier** (d'). A Moussur d'Astros, sus las quoüate sasous. — Vers en tête de *Las quoüate sasous* de J.-G. d'Astros. — V. Astros.

22. **Arrailh** (d'). Madrigal, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

23. **Asimont.** Vers, signés Asimount, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, avec les pièces gasconnes qui ont été récitées dans l'Académie des Jeux-Floraux les années précédentes, par Me Dominique Dugay, de Lavardens. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1643, in-4 et in-8.

24. **Astros** (J.-G. d'). Lou trimfe de la lengouo gascouo. Aus playdeiats de las quoüate Sasous, et deoüs quoüate Elomens, daoüant lou Pastou de Loumaigno, per J.-G. d'Astros de Sent-Cla de Loumaigno. *Toulouso*, 1643, in-12.

Nous avons, avec le même titre, les éditions suivantes, in-12, de ce livre : de 1762, *Toulouso*, Ant. Birosse, et un tirage de celle-ci, *Toulouso*, J.-H. Guillemetto, 1763 ; — de 1700, *Toulouso*, beuso de J.-J. Boudo.

25. **Astros** (J.-G. d'). Lou trimfe des noüels gascous, per J. G. d'Astros, caperan de S.-Cla de Loumaigno. Imprimadis pel prumè cop en l'annado milo sies cens quaranto-tres è réimprimadis de fresc. *Toulouso*, Guillemette (s. d.), in-12.

Nous ne connaissons pas l'édition princeps de 1643 sur laquelle celle-ci a été faite.

26. **Astros** (J.-G. d'). La scolo deu chrestian idiot, ou petit cathachisme gascoun, heit en rithme, per J.-G. d'Astros, caperan de Sant-Cla de Loumagne, en dioceze de Leitouro. *Toulouso*, J. Boude, 1645, in-12.

27. **Astros** (J.-G. d'). Odo. A Moussu (*sic*) Goudelin, aboucat à Toulouso. J.-G. d'Astros, à Sant-Clar de Loumaigno. Dans la *Noubèlo Floureto del Ramelet moundi* de P. Goudelin, et dans *Las Obros*, 2e part., p. 80. — V. Goudelin.

28. **Autrovil** (F. d') Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. *Tolose*, Ant. Colomiez, 1643, in-8.

29. **Auzier.** Sonnet et quatrain. A Monsieur de Pau. En tête de *Barbouillado*, etc., de P. *Pau*, 1595. — V. P. Paul.

30. Azempre (l') de Nadal, o autromen Noels (*sic*) à l'aunou de las Festos que la Gleyso coubido quad'an, per acoumpagna la soulemnitat de la nayssenço de Nostre Seigne (s. n. d'.). *Tolose*, Bernard Guillemette (1668, à la main), in-12.

31. Banquo-routiè (le) del Bazacle ; o be le Chebaliè errant. Stanços (s. n. d', ni d'imp., ni d.) ; in-4, de 3 pp.

32. **Baro** (Balthasar). Le Cléosandre, où sont rapportez tous les Passe-temps du Carneval de Toulouse, en cette année mil six cens vingt-quatre. Par le sieur Baro. Dédié à Monseigneur le duc d'Angoulesme. *Tolose*, Jean Boude, 1624, in-8.

Baro était du Dauphiné ; il a laissé des odes et dix pièces de théâtre ; il continua l'*Astrée* d'Urfé.
Les pièces patoises contenues dans ce volume sont les suivantes : 1° Les ennemics del passotens d'amour. Voici ce que dit Baro de cette singulière composition, toute dans le goût des mascarades avouées de Goudelin, et que, à cause de cela, nous sommes tenté d'attribuer au poète toulousain.

« Les autres prindrent l'habit et les outils d'un Chatreur, se plaignant toutes fois de cela » mesme qui leur devoit apporter du gain : leur cartel a taut de grace en la naïfveté de son lan- » gage, que pour ne luy point faire de tort j'ay bien voulu le rapporter fidèlement. »

2° Prologue de la neyt, en prose, dans le *Balet de la nuict.*

3° Cansou de la serenado, du même *Balet de la nuict.*

Cette chanson est de Goudelin. M. de Castellane, *Essai de Catal. Chronol. de l'imprimerie à Toulouse*, 1842, p. 68, l'a rapportée et en a donné une imitation en français; mais il s'est trompé en écrivant qu'elle ne se trouvait pas dans les œuvres de Goudelin. Elle est dans l'édition de 1637, p. 158-159, avec de nombreuses variantes et quelques vers macaroniques de plus, à la fin, amenés par le but du divertissement. Elle a été négligée dans les éditions suivantes du *Ramelet moundi*. — V. Goudelin.

33. Baron (Louis). Sonnet, signé Baron, à la suite de *Les quatre saisons du solitaire Alcidon, pour le Triomphe de la Violette*, par J.-P. de Beynaguet. *Tolose*, J. Boude, 1632, in-4.

34. Baron (Louis). A moussur Goudelin; sizain, signé Baron Esc. (écuyer et non écolier comme on a mal interprété cette abréviation). Dans *La noubelo floureto del Ramelet moundi* et à la suite de *Las Obros de Pierre Goudelin*, 2e partie, 1647, in-4, p. 91.

35. Baron (Louis). Les Mémoires manuscrits pour servir à l'histoire et description de la ville d'Auch, par d'Aignan, conservés dans la bibliothèque de cette ville, contiennent les pièces de vers suivantes de Louis Baron : 1° ode per serbi d'épitaphe sur la toumbe de Goudelin; 2° Lou printemps; 3° ode à l'aunou de la Gascougne; 4° ode à l'aunou de Puyloubrin; 5° ode à Calixte, imitée de celle d'Horace, *Ad Torquatum*, liv. IV, ode III; 6° épigramme contre un mauvais poète; 7° imitation d'un distique d'Ausone.

M. Philibert Abadie a reproduit cinq strophes de l'ode sur Goudelin dans l'introduction de sa réimpression de *Lou parterre gascoun de Bedout*, *Auch*, 1850; il a rapporté en entier, à la fin du volume, l'ode à Calixte, les deux épigrammes et l'imitation du distique d'Ausone.

M. d'Aignan, marquis d'Orbessan, Président à Mortier du Parlement de Toulouse, dans ses *Variétés littéraires, pour servir de suite aux mélanges historiques, critiques de physique, de littérature et de poésie*, tome II, p. 134, a consacré un article à Louis Baron. Il dit de ce poëte : « Il a laissé un petit volume in-quarto de ses œuvres (en langue gasconne et françoise); j'en possède l'original. » Il en tire 1° l'ode à Calixte, 2° l'imitation gasconne de deux vers d'Ausone, 3° contre un mauvais poète, en patois, et deux sonnets et une ode en français.

36. Bartas (Guillaume de Saluste du). Poëme dressé par G. de Saluste, seigneur du Bartas, pour l'accueil de la Reine de Navarre, faisant son entrée à Nerac, auquel trois Nymphes debatent qui aura l'honneur de saluer Sa Majesté.

Dans les œuvres de G. Saluste du Bartas. Ce poëme est de 1579.

37. Barutel (Grégoire de). Le triomphe de l'Eglantine, par le sieur Grégoire de Barutel, natif de Ville-Franche de Lauragais. *Tolose*, F. Boude, 1651, in-4.

Les pièces patoises de Barutel, contenues dans ce recueil, sont : 1° A monseignou Jan de Bernuy, etc.; 2° épitre en prose; 3° Counsulto sur un rencontre, à monsur le Balif de l'Aglo, per le trinflé de l'Anglantino; 4° cant rouyal : l'Ensaquanet; 5° cant rouyal : l'Estapo; 6° Plègno de l'Englantino (*sic*) dan le Rey de trinfle.

38. Bedout (Gabriel). Lou parterre gascoun, coumpouzat de quouate carreus, per G. Bedout, d'Auch. *Bourdeus*, P. du Coq, 1642, in-4.

39. Bedout (Gabriel). Lou parterre gascoun, coumpouzat de quaoute carreus, per G. Bedout, d'Auch, précédé d'une introduction et suivi d'un choix de poésies de divers Auteurs et d'un Dictionnaire des Principaux Termes du Dialecte Gascon, par A. Philibert Abadie. *Auch*, 1850, in-12.

40. Bellaudiere (Louis Bellaud de La). Lous passatens de Louys de La Bellaudiero, gentil-homme prouvensau. Mes en sa luzour, par Pierre Paul, Escuyer de Marseille. *Marseille*, 1595, sans nom d'imprimeur, in-4.

41. Bellaudiere (Louis Bellaud de La). Obros et Rimos provençalos, revioudados per Pierre Paul, escuyer de Marseillo, dedicados al vertuoux et generoux seignour Louis d'Aix et Charles de Cazaulx, premiers consous,

capitanis de doues-galeros, gubernatours de l'antiquo villo de Marseillo, 1595, in-4.

Dans quelques exemplaires, le titre et les trente-deux premières pages manquent. D'autres portent le titre suivant : *Rimes provensalles de Louys de la Bellaudiere, gentil-homme provensal.* Mises en lumière par le sieur Pierre Paul, Escuyer de Marseille. A *Marseille*, 1696.

42. Bellaudiere (Louis Bellaud de La). Le don-don infernal, où sont descrites en langage provençal les misères et calamitez d'une prison, par Louys de La Bellaudiere, gentilhomme provençal.

Entre les deux ouvrages de La Bellaudière, *Lous passotens* et *Las obros*, se trouvent *Barbouillado*, etc., de P. Paul. — V. ce nom.

43. Bely. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Laborie. *Toulouse*, J. Pech, 1679, in-4.

44. Bely (G.), tolosain. Vers à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Cartier, avocat en Parlement. *Toulouse*, J. Pech, 1679, in-4.

45. Bely. Sizain, à la suite de *Le triomphe de la Violette aux Jeux Floraux de Toulouse*, par Jacques-Charles Ranchin de Montredon. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1685, in-4.

46. Bely. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Joseph de Pradines, tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

47. Bely (G.). Quatrain, à la suite de *Le triomphe del Soucy*, per Julien Gemarenc de Lanta. *Tolose*, Guillaume-Louis Colomez et Jérome Posuel, in-4.

48. Bengudo (la) del messio anonçado (*sic*) as pastous, nouels noubelets. *Toulouse*, G. Robert, s. d., in-12.

49. Berger (B.), prêtre et bachelier en théologie. Quatrain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine Pagès, tolosain. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1688, in-4.

50. Bergoing. L'Eneido de Virgilo, libre quatriesme revestit de naou et habilhat à la brullèsco, par le sieur Bergoing. *Narbouno*, Dominge le Cuirot, 1652, petit in-4.

On trouve à la suite de l'*Eneido*, le *Retour de Didon*.

51. Bernet (P), tolosain. Quatrain à l'aunou de sant Benoist (*sic*), à la suite de *Le dret cami del cèl dins le pays moundi*, etc., par B. Grimaud. 1659. — V. Grimaud.

52. Bertaud (de). Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine, avec les pièces gasconnes qui ont été récitées dans l'Académie des Jeux-Floraux les années précédentes*, par Me Dominique Dugay de Lavardens. Toulouse, Antoine Colomiez, 1643, in-8.

53. Bertaud. Sizain, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, etc., par J.-Louis Guitard. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

54. Bidau. Quatrain, signé Bidau de la Herro, à la suite de *Les quatre saisons du solitaire Alcidon, pour le triomphe de la Violette*, par J.-P. de Baynaguet. *Tolose*, J. Boude, 1632, in-4.

55. Blaye (G.). Sizain, à la suite de *Clélie ou la généreuse Romaine, pour le triomphe du Soucy*, par M. G. Masson, de Beziers. *Tolose*, J. Rellier, 1678, in-4.

56. Blouin (Mathieu). Manuscrit (sans titre) sur les troubles religieux survenus à Gaillac d'Albigeois, de 1580 à 1599. In-4 (les premiers feuillets incomplets).

Manuscrit probablement autographe de l'auteur, portant de nombreuses retouches ; il est divisé en deux parties et formé de trois cahiers, un pour le premier livre et deux pour le deuxième. Il m'a été communiqué par M. Cl. Compayre, auteur des *Etudes historiques sur l'Albigeois*.

A la suite de ce manuscrit on trouve *La Belle Sigouze, Pastoralle*, en français, 14 pages.

57. **Blouin** (Matthieu). Histoire burlesque de Blouin.

Titre d'un manuscrit que l'on me dit être passé dans la bibliothèque de M. Guizot. C'est encore le récit rimé de Blouin sur les troubles religieux survenus à Gaillac au seizième siècle, présentant de nombreuses variantes avec le précédent. M. G. de Clausade m'en a communiqué une copie prise par lui-même.

58. **Boissière**. A Moussur de Goudelin. Strophes en tête du *Ramelet moundi, premiero floureto,* et de *Las Obros.*

59. **Boissière**. Presen d'un fromatge (*sic*) d'Andorro que fourèc fay à Moussur Goudelin. Vers, à la suite du *Ramelet moundi, tresièmo floureto,* et dans *Las Obros,* p. 208.

60. **Bole** (P.). Le germe de Noel sorty de la terre fœconde (*sic*) de Marie par la rosée céleste. Noels nouveaux. *Tolose,* I. Bellier (1668, à la main), in-12.

61. **Bonnet**. Quatrains. Ce sont des stances de quatre vers chacune, en patois de Toulouse, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par maistre Joseph de Pradines, tolosain. *Tolose*, J.-Jacques Boude, 1675, in-4.

62. **Bonnet** (J.), toulousain. Deux stances à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. B. Dauch, sieur de Lalandette, de Castel-Sarrazi. *Toulouse*, J. Pech, 1676, in-4.

63. **Bonnet**. Huitains, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, J. Pech, 1675, in-4.

64. **Bonnet**, avocat. Le jugement de Paris, par Bonnet, avocat (de Beziers). 1616. Dans le recueil intitulé *L'Antiquité du Triomphe de Besiers*, etc. — V. ce titre.

65. **Bonnet**. Histoire de Pepesuc, faite sur les mouvemens des guerres, représentée le seizième may 1616.

Sans nom d'auteur : nous croyons néanmoins cette pièce de Bonnet. — V. *L'Antiquité du Triomphe de Besiers.*

66. **Bonnet**, avocat de Béziers. Poesios diversos del sieur Bounet, de Beziers, ambe le remerciomen à Messieurs les jutges et mainteneurs des Jocs Fleuraux à Toulouse, per la flou del Soucy que l'y fourec dounado en l'an 1628. — *Pezenas*, 1655, in-18.

Je tire ce titre de l'introduction des *Poesios biterouèsos*, des XVIIe et XVIIIe siècles, coumpousados per diverses autous. *Béziers*, E. Millet, 1843, in-8. On trouve, dans le même morceau, des détails intéressants sur l'avocat Bonnet. Son *Desordre del Pays-Bas, divisat en tres seansos*, y est rapporté en entier.

67. **Borel** (Pierre). Epitaphe de Balzac, dans le *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françoises*, au mot *Sacher*.

Dans le même ouvrage et au mot *Bouirac*, Borel cite sept vers patois d'une pastorale composée par son père, Jacques Borel.

68. **Bosquet**. Quatrains, à la suite de *Plainte d'un amant absent pour le triomphe de l'Eglantine*, par M. Claude Tilhol, tolosain. Tolose, Pierre d'Estey, 1645, in-4.

69. **Boudet** (François). Le trinfle del moundi. Odo, à la suite des œuvres de P. Goudelin, édition de Pech, 1678. — V. *Recul d'autros pessos*, etc.

Nous avons de Boudet (François) : *Le triomphe de l'Eglantine*, *Toulouse*, F. Boude, 1656, in-4, et *Le triomphe du Soucy, Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

70. **Bourderes**. Tindet (sonnet). A Monseur de Larade. En tête de la *Muse gascoune*, de Bertran Larade, 1607. — V. Larade.

71. **Brueys** (Claude). La villo d'Aix à l'intrado dou gran Louis lou Justo, Rey de Franço. *Aix*, Tholosan, 1622, in-8.

Cette pièce a été insérée dans le *Jardin des muses provençales de Brueys*, II, p. 135-150.

72. Brueys (Claude). Lou Pays de Provenço à seys vesins mau avisas, tablaturo de fidelitat. *Aix*, Tholosan, 1624, in-12.

Cette pièce a été reproduite dans le *Jardin des muses provençales*, t. II, p. 151-182.

73. Brueys (Claude). Jardin deys musos provensalos. Premiero partido, secondo partido (M. C. XXVIII). 2 vol. in-16.

Sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, ni de lieu.

74. Brueys (Claude). Jardin deys musos provensalos divisat en quatre partidos, per Claude Brueys, escuyer d'Aix. *Aix*, Estienne David, imprimeur du Roy et de ladite ville, 1628, 2 vol. in-16.

Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un volume qui porte le même titre. — V. *Lou jardin deys musos prouvençalos*.

75. Cabanes, avocat. Huitain, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me de Peitevin, etc. *Toulouse*, J. Boude, 1683, in-4.

76. Cahuzac (A.). Sizain, à la suite de *Le triomphe de la Violete* (sic) *aux Jeux Fleuraux de Toulouse*, par Mathieu-François de Boisson d'Aussonne de Reygade, bachelier en théologie. *Toulouse*, Jean et G. Pech, 1687, in-4.

77. Camusat (A). Madrigal, à la suite de *Les sentimens du véritable françois, pour le triomphe de la Violette*, par monsieur Santussans, Maistre-ès-Arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

78. Canal (le) de la Grace, qui joint le pécheur à Dieu, par le mystère de l'Incarnation. Noels nouveaux. *Tolose*, Arnaud Guerin, (1667, à la main), in-12.

79. Candeil (Perrette de). Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine Pagès, tolosain. *Toulouse*, Antoine Colomiez, 1688, in-4.

80. Cansou nouvèlo, sur l'Ayre, *Ount es anat lou tems*, etc. D. T. A. In-4., 1 p. à 2 col.

81. Cantiques provençaux, où les psaumes, les hymnes et les prières de l'Eglise sont exposées d'une manière proportionnée à l'intelligence des plus simples. *Aix*, G. Legrand, 1688, in-12. Le même, *Aix*, ve de Legrand, 1703, in-18.

Editions citées par M. Pierquin de Gembloux, *Hist. litt. des patois*, p. 239 et 240.

82. Cant rouyal. L'homme que nou bol pas èstre fil de soun payre.

Manuscrit du dix-septième siècle, in-4, 3 pp.

83. Cant royal. Le Poul. In-4, de 4 pp., sans lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Cet opuscule, écrit en patois de Toulouse, contient les pièces suivantes, toutes à la louange de Louis XIV : 1° Le poul ; 2° Le poul al tric-trac, sounet ; 3° Le poul al Triufle, sounet.

84. Capelle (D.). Madrigal, signé D. Capello, à la suite de *Les progrez de la France sur l'Empire et l'Espagne, pour le triomphe du Soucy*, par Me G. Vaysse, tolosain. *Tolose*, I. Rellier, 1665, in-4.

85. Capelle (D.). Dizain signé D. Capelo, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, J. Pech, 1675, in-4.

86. Capelle (D). A l'immourtalo memorio de Moussu Goudouli (sonnet), signé D. Capello. Dans le *Recul d'autros pessos*, etc., à la suite de *Las obros de P. Goudelin*. Edit. de Pech, 1678.

87. Capelle (D). A M. Pech, sur soun impressiu d'aqueste libre. Dans le *Recul d'autros pessos*, etc., à la suite de *Las obros de P. Goudelin*. Edit. de Pech, 1678.

88. Capiote ou pastorale limousine, comedie. *Bordeaux*, Delpech, s. d. (1684), in-8.

Édition inscrite par M. J.-Ch. Brunet, dans son *Manuel du libraire*.

On cite une autre édition d'Agen, 1700. L'exemplaire, sans titre, que M. Gustave Brunet, de Bordeaux, nous a communiqué, pourrait appartenir à celle-ci.

Beauchamp, *Recherches sur les théâtres*, t. II, p. 459, ayant attribué cette composition à Cortète de Prades, auteur de *Ramounet* et de *Miramondo*, les bibliographes l'ont invariablement suivi. Nous pensons que Beauchamp s'est mépris.

89. Capiote ou pastorale limousine, comedie. *Limoges*, Gabriel Farne (s. d.), in-12.

(M. J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire*.)

90. CARTIER. Madrigal, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me François Boudet, prêtre tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

91. CASALS (François), de Buset. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Pagès, tolosain. *Toulouse*, Antoine Colomiez, 1688, in-4.

92. CASAUBON. A Moussur Goudeli, sur soun segoun broutounet. Epigramo, à la suite du *Ramelet moundi*, *tresiemo floureto*, et dans *Las Obros*, p. 213.

93. CASENEUVE. Sizain en patois de Toulouse, signé Casanube, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Crozat de Turenne, prieur du collége de Saint-Martial. *Toulouse*, Nicolas Henault, 1694, in-4.

94. CASSAIGNE (D.), Gascon. Quatren. Aus Gascous. A la suite de *Lou gentilome gascoun*, per G. Ader, 1610. — V. Ader.

Le nom de Cassaigne est ainsi latinisé au-dessous de l'épigramme latine qui précède le quatrain gascon : *D. Casseigneus, vasco*.

95. Catéchisme abrégé de la doctrine et institutions du S. concile de Trente. Traduit en langue vulgaire pour l'usage du diocèse de Vabres. *Tolose*, F. Boude, 1648, in-12.

Texte français en regard de la traduction patoise.

96. CHAMBON (P.). A Augie Gaillard, en lengatge d'Agen. Dans *Lou banquet d'Augie Gaillard*. 1583. — V. Gaillard.

97. Chansons nouvelles en provençal, composées vers 1550. *Paris*, Techener, 1844, in-8.

Recueil publié par M. G. Brunet, de Bordeaux, et tiré à 60 exemplaires.

98. Chants royaux dictés aux Jeux Fleuraux dans Tolose, le 1er mai 1651, sur la déroute mazarine. 1651, in-8 de 3 pp.

Cet opuscule se compose d'un chant royal en français, *Sur le sujet du temps*, et d'un chant royal en gascon : *La felicitat passatgèro*.

99. CHAUBARD (de), sieur de Roquebrune. Les heures de loisir de M. de Chaubard, sieur de Roquebrune. Manuscrit autographe, in-4.

On y trouve en patois : 1° *Nouels gascous*. Cinq noëls en patois de Toulouse; 2° trois épigrammes; 3° deux couplets de chanson; 4° trioulet; 5° deux sonnets, dont un sur la mort.

100. Le chibalet bengut d'Houlando, et mes prisougnè dins le cos de gardo de la Maisou de Bilo de Toulouso. *Toulouso*, J. Pech, 1673, in-4 de 4 pp.

101. CLARAC (de), seigneur de la Ginele. Vers adressés à de Peitevin, à la suite du *Triomphe du Soucy*, par Me de Peitevin, etc. *Toulouse*, J. Boude, 1683, in-4.

102. CLARAC (de). Arlequin gascoun ou grapignan. *Toulouso*, J. Boudo, 1685, in-12.

Satire, partagée en scènes, contre la chicane. En tête se trouvent des strophes au roi, signées Clarac (G. Brunet, *Rec. d'opusc.*, p. 166). Elle est de *Clarac du Vernet*, d'après G. Brunet, *Lettre sur le patois*.

103. CLARAC. Sonnet, en patois de Toulouse, à la suite du *Triomphe du Soucy*, par M. de Teynier. *Toulouse*, in-4.

104. CLARET (L.). Sizain, à launou de Moussur Bedout è de sa bile. En tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout. 1642. — V. Bedout.

105. CLERIC (Pierre), Jésuite. 1° Placet à Messius lous Pouliciens de Beziés (au sujet de la malpropreté proverbiale de la ville de Béziers !!!) ; 2° Lous frèros quistous.

Badinage satirique contre les quêteurs des couvents de Béziers, probablement composé à Toulouse, où l'auteur mourut en 1740 ; il était né à Béziers en 1661.

Ces deux pièces, et des détails intéressants sur leur auteur, ont été insérés dans les *Poesios biterouèsos*, des XVII° et XVIII° siècles, etc. *Béziers*, E. Millet, 1843, in-8.

106. COLOMÈS (Bernard). Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par J.-P. Colomèz, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

107. COLOMEZ (Jean-Pierre), tolosain. Le triomphe de l'Œillet, par Jean-Pierre Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

Ce recueil contient : 1° A messieurs les capitouls ; 2° A messieurs les chancelier, juges et mainteneurs des Jeux-Floraux. Sonnet ; 3° *Le Cerbero, cant rouyal*, en patois, en l'honneur de Louis XIV et de ses sévérités contre les calvinistes ; 4° Sonnet pour l'essai ; 5° Réponse aux reproches d'Aminthe ; 6° Pompée, chant royal.

108. COLOMÈS (J.-P.). Epigramme adressée comme félicitations à son filleul J.-P. Colomès, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par J.-P. Colomez (*sic*), tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

109. COLOMIEZ (A.), imprimeur. Vers en patois de Toulouse, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1643, in-4.

110. Counsoulatiu à Moussur de Cathala, sur le desdespart de Climèno. Pièce de vers signée G. G. G., à la fin de *Le départ de Climène pour le triomphe de l'Eglantine*. A Messieurs les chancelier, juges et mainteneurs des Jeux Fleuraux. Par maistre Fortis-Pierre de Cathalla tolosain. *Tolose*, Fr. Boude (s. d.), in-4.

111. Cop de gracio (le) countro l'aboucat relopy de l'aluco. Cant rouyal, avec un quatrain à la suite. In-4 de 3 pp.

112. CORDÈ. Sizain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Cartier, avocat en parlement. *Toulouse*, J. Pech, 1679, in-4.

113. CORNAC (J.) P. Sizain, en tête de *La granoulratomachio*, par Grimaud. 1664. — V. Grimaud.

114. Corno d'aboundanço (la), autromen l'aboundanço de cornos. Droullario burlèsquo. In-4 de 4 pp., sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

115. CORTETE (François de), seigneur de Cambes et de Prades. Ramounet, ou lou paysan agenez tournat de la guèrro. Pastouralo en lengatge d'Agen, per J.-J. D. C. *Agen*, Gayau, 1684, in-8.

116. CORTETE (François de). Ramounet, ou lou paysan agenez tournat de la guèrro. Pastouralo en lengatge d'Agen. Aumentado de quantitat de bers qu'èron estats oublidats à la prumère impressiou, et courrijado de beucops de fautos. *Bourdeu*, la beuzo de F. Sejourne, jouene, MCCXL, au lieu de MDCCXL (1740).

La pastorale de *Ramounet* fut publiée après la mort de l'auteur par son fils Jean-Jacques. Ce dernier a signé des initiales de ses noms (J.-J. D.-C. Jean-Jacques de Cortète) l'épître dédicatoire qu'il adressa, en tête de l'œuvre de son père, à Louis Esparbès de Lussan, ce qui l'a fait prendre pour l'auteur de l'ouvrage.

117. CORTETE (François de). La Miramondo, pastouralo en lengatge d'Agen, per J.-J. D. C. *Agen*, Gayau, 1684, in-8.

118. CORTETE (François de). La Miramondo, pastouralo en lengatge d'Agen. Oun an ajustat las lermos del Grabè d'Agen, feitos per l'autur de Ramounet

et de Miramondo. *Agen*, T. Gayau, 1700, in-8. Un sonnet vient après Las lermos del Grabè d'Agen.

M. J.-Ch. Brunet cite une édition d'Agen, 1685, petit in-8.

119. CORTETE (François de). La Miramondo, pastouralo en lengatge d'Agen. Feito et coumpousado per Noble J.-J. de Cortete, seignou de Prados. *Agen*, T. Gayau, 1701, in-8.

C'est un tirage de l'édition précédente pour lequel on a changé le premier feuillet. L'éditeur mal avisé a cru que J.-J. de Cortète, le fils de François, en était l'auteur, parce qu'il avait signé de son nom, ainsi que nous l'avons déjà dit, en tête de *Ramounet*, l'épître dédicatoire à M. Esparbès de Lussan. Dans ce tirage manquent *Las lermos del Grabè d'Agen*, ainsi que le sonnet final.

120. CORTETE (François de). Sancho Panso, comédie en cinq actes et en vers.

Manuscrit conservé par la famille de François de Cortète, et dont M. Dupront, avocat à Agen, nous a obligeamment communiqué une copie.

121. Crebo-couer (Lou) d'un paizan sur la mouert de soun ay : eino la souffranso et la miseri dei forças que son en galèro et deis paures jardiniès. *Tarascon* ou *Aix*, Elzeas, 1732.

Cette pièce de vers, attribuée à Raynier de Briançon, se trouve dans *Lou jardi deys musos provençalos*, de 1665. — V. ce titre.

122. Crèche (la) du sauveur, noëls nouveaux, sur l'air tant renommé de la Barraquette, et autres airs connus. *Toulouse*, Jean Henry Guillemette, in-12.

123. CROUZIL (A.). Sounet et quatren, dans las Obros de L. La Bellaudiere, 1595. — V. La Bellaudière.

124. DALIÉS. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Jean-Raymond Pader, tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

125. DAMBEZ. Dizen, à la suite de *La métamorphose de Philomèle en Rossignol, pour le triomphe du Soucy*, per noble Nicolas-Etienne du Puget. *Toulouse*, Jean Pech, 1673, in-4.

Dambez ou Dambès, écuyer, seigneur d'Elquié et autres lieux, fut plusieurs fois lauréat aux Jeux-Floraux.

126. DARAN. Vers, à la suite de *Clélie ou la généreuse Romaine, pour le triomphe du Soucy*, par M. G. Masson, de Béziers. *Tolose*, J. Rellier, 1678, in-4.

127. DAUBASSE (Arnaud). Odo sur le Sant Sacromen e sur la passiu de Nostre Seigne, coumpousados per Arnaud Daubasso, mèstre Penchenié en corno, de Vilo Novo d'Agenez, que nou sap ni legi ni escriure. In-12.

Les autorisations d'imprimer du Procureur du Roi et du Juge-Mage sont datées de Toulouse, 17 décembre 1699.

128. DAUBASSE (Arnaud). Œuvres de Daubasse, peigner en corne. *Villeneuve*, Currius fils, 1796, in-8.

Le premier éditeur des œuvres de Daubasse, après sa mort, fut Jacques Taillé, prêtre, auteur d'une vie de Louis XII et d'autres ouvrages littéraires, d'après A. Cassany-Mazet, *Hist. de Villeneuve-sur-Lot. Agen*, P. Noubel, 1837, p. 130.

129. DAUBASSE (Arnaud). Œuvres complètes d'Arnaud Daubasse, maître peignier de Villeneuve-sur-Lot. mises en ordre et précédées d'une notice par M. H. E. *Villeneuve-sur-Lot*, Glady frères, 1839, in-8.

130. DAUBIAN (Jean). Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Cartier, avocat en Parlement. *Toulouse*, J. Pech, 1679, in-4.

Daubian avait été lauréat des Jeux-Floraux, il remporta le prix de l'Eglantine en 1678.

131. DAUTROUIL (J.). Sizain, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, etc., par Jean-Louis Guitard. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

132. DAYDÉ (Henri). La glorio del canal de nadal, nouelz noubelets, suz plus belis Ayres que se canten dins Toulouso. Faytis per Henric Dayde, toulousen. *Tolose*, Antoine Pellissier (1667, à la main), in-12.

133. DEBORNA (Barthélemy). Elegio prouvensalo sur la paz fache per Bertonieu Deborna. *Paris*, N. Barbote, 1609, in-8.

134. DELMUR (Charles), d'Albi. La magnifique fleur des Noëls nouveaux, sur les plus beaux et plus nouveaux airs qui se chantent à la cour. Par Charles Delmur, d'Alby. *Tolose*, Arnaud Colomiez (s. d.), in-12.

135. DELPRAT (Guillaume). Las bucolicos de Birgilo, tournados en bers Agenez, per Guillaumes Delprat. Dambe lou lati à coustat, per fa beire la fidelitat de la traduction (*sic*). *Agen*, Timotheo Gayau, 1696, in-12.

136. DELPI. Dizain, à la suite de *Le triomphe du Soucy et de la Maistrise*, par monsieur Bernard Maignan, escuyer tolosain. *Toulousé*, Pierre Rey, 1682, in-4.

137. Descriptiu de la poussessiou generalo de Toulouso. Beouso de J.-P. Roubert. In-4 à 2 colonnes, 4 pp., sans date ni nom d'auteur.

Nous assignons la date de 1662 à cette production, parce que, en cette année, eut lieu à Toulouse, pour la première fois, une procession fameuse, destinée à rappeler la délivrance de la ville, cent ans auparavant, c'est-à-dire la victoire des catholiques sur les calvinistes.

Nous possédons une relation de cette cérémonie, imprimée chez Boude en 1662, in-4, avec ce titre : L'*Année centenaire*, depuis la délivrance de la ville. Avec le rang des mestiers, et le nom des sainctes Reliques que chacun d'iceux doit porter en assistant à la procession, etc.

138. Descripciu de la poucessiu generalo de Toulouso que se fa le dex-è-sept del mes de may, à l'aunou de la delibrenço. Le tout per ordre et arrengomen. In-4, de pp. 4, sur deux colonnes, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

139. DESESGAUX. Sounet, à moussur de Goudeli, à l'aunou de soun Ramelet moundi, à la suite du *Ramelet moundi* de Goudelin, *tresièmo floureto*, et dans *Las obros*, p. 211.

140. Destructiu de la destructiu del Pount de la Halo, ambe counsoulaciu à las Porto-pichèrros de Tounis de n'estre pas las soulos subjètos à la recidibo. Pet. in-4, 3 pp., sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

141. Dex verses, signés I. D. A. T., à la suite de *Le jeune amoureux pour le triomphe du Soucy*, par M. Dambés, escuyer, seigneur d'Elquié. *Tolose*, P. d'Estey, 1667, in-4.

On trouve le nom de ce lauréat tantôt écrit Dambés, tantôt Dambez.

142. Dialoguo des Anjos et des Pastous sur la naissenço de Nostre-Seigne, nouels noubèls. *Toulouso*, J.-P. Robert, (s. d.), in-12.

143. Dimenje (le) de las Coumaires. A tout l'azempre des Coumpaires. Per B. B. T. (s. n. d'i), 1626, in-8.

144. Dizain, signé M. F., à la suite de *Le muet amoureux d'une belle aveugle, pour le triomphe de l'Eglantine*, par J.-A. Padern (*sic*), 1663. — V. Pader.

145. Dizain, signé A. C. T. A moussur Goudelin, à la suite de *La noubèlo flouretto del Ramelet moundi*, et dans *Las obros*, 2e part., p. 92.

146. Dizain, signé D. P. N., à la suite de *Clélie ou la généreuse Romaine, pour le triomphe du Soucy*, par M. G. Masson, de Béziers. *Tolose*, J. Rellier, 1678, in-4.

147. DONEC. Sizen et quatren, en tête de *Las obros de La Bellaudiero*, 1595. — V. La Bellaudière.

148. Douctrino (la) crestiano meso en rimos, per poude estre cantado sur diberses ayres : et per atal ajudo la memorio del popple de Thoulouso. Dediado à Mounseignou l'illustre è reberend Charles de Mountchal, archebesque. Per un de sous missiounaris, douctou en teoulougio. *Toulouse*, Arnaud Couloumiès, 1641, in-12. — Le même titre : Toulouso, Arnaud Couloumiès, 1642, in-12.

M. J.-Ch. Brunet (*Manuel du libraire*) attribue ce livre à un missionnaire nommé Dupont, et cite trois éditions qui nous sont inconnues, et qui ne sont probablement que des tirages avec des dates différentes : l'une est de 1645, l'autre de 1648, la dernière de 1655.

149. DOUJAT. Dizen. A moussur Goudelin, sur la tresiemo floureto de soun Ramelet, à la suite du *Ramelet moundi* et dans *Las Obros*, p. 212.

150. DOUJAT (Jean). Le diccionnari moundi, de la oun soun enginats principalomen les mouts les pus escarriès, an l'esplicaciu Francezo. — Dictionnaire de la langue toulousaine, contenant principalement les mots les plus éloignez du François, avec leur explication. *Toulouso*, Jan Boudo, 1638, petit in-8, à la suite de *Le Ramelet moundi, etc.*, del sr Goudelin. *Toulouso*, Jan Boudo, 1638, petit in-8, sans pagination et quelquefois à part.

151. DOUJAT (Jean). Le diccionnari moundi, de la oun soun enginats principalomen les mouts les pus escarries, an l'explicaciu Franceso. — Dictionnaire de la langue toulousaine, contenant principalement lés mots les plus éloignéz du françois, avec leur explication. *Toulouso*, J. Boudo, 1642, in-12, sans pagination.

Ce dictionnaire accompagne de rares exemplaires de *Le Ramelet*, édition de 1637, donnée par Colomiez. Il est la reproduction dans le format in-12, au lieu du format petit in-8, de celui publié par Boude à la suite de l'édition du *Ramelet*, en 1638.

152. DUBOIS (H). A l'aunou de moussur Bedout è de soun païs, en prose gasconne, en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout, 1642. — V. Bedout.

153. DUCHARME. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette aux Jeux-Floraux de Toulouse*, par Jacques-Charles Ranchin de Montredon. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1685, in-4.

154. DUCHARME. Dizain, à la suite de *Le triomphe de la Violette aux Jeux-Floraux de Toulouse*, par Mathieu-François de Boisson d'Aussonne de Reygade, bachelier en théologie. *Toulouse*, J. et G. Pech, 1687, in-4.

155. DUCROS. Sizain, à la suite de *Le bon-heur imparfait, pour le triomphe du Soucy*, par Guillaume de Buzens, tolosain. *Tolose*, Bernard Bosc, 1664, in-4.

156. DUCHARME, P. et B. en T. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine Pagès, tolosain. *Toulouse*, Antoine Colomiez, 1688, in-4.

157. DUFOUR, prieur de S. Raymond. Quatrain, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Joseph de Pradines. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

158. DUFOUR (F.), Toulousain. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Jacques Vincens, bachelier en théologie. Toulouse, Jean Pech, 1682, in-4.

159. DUGAY (Dominique). Recueil de toutes les pièces gasconnes et françaises qui ont été récitées à l'Académie des Jeux-Floraux dans l'Hôtel-de-Ville de Toulouse, par Me Dominique Dugay, de Lavardens. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1642, in-8.

160. DUGAY (Dominique). Le triomphe de l'Eglantine, avec les pièces gasconnes qui ont été récitées dans l'Académie des Jeux-Floraux les années précédentes, par Dominique Dugay, de Lavardens. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1643, in-8.

161. DUGAY (Dominique). La muse gasconne, ou le triomphe de la Violette, par maistre Dominique Dugay de Laverdens, bachelier en théologie, avec les pièces qu'il récita l'année dernière 1689. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1690, in-4.

162. DUGAY, de Lavardens. Vers, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Antoine Pagés, tolosain. *Toulouse*, Ant. Colomiez, 1690, in-4.

163. DUPOIX, avocat. Vers, à la suite de *Plainte de Tirsis sur l'inconstance du sexe, pour le triomphe de l'Eglantine*, par M. Dambez, escuyer, seigneur Delquié, Brenac, Monmontrès, Lafite et autres lieux. *Tolose*, F. Boude, sans date, in-4.

164. Elegio. A moussur de Ticier, aboucat en la Crambo de l'Edit à Castros, seignou de Bezengos, sur la mort de moussur de Ticier, soun fraire, ministre de Mauvesin, trespassat lou 26 de may 1652. Elegio. In-4, 7 pp.

165. Epigrame (*sic*), signée D. P. N., Toulousain, à la suite de *Les amours de Pyrame et de Thysbé, pour le triomphe de l'Eglantine*, par Jean Daubian, Toulousain. *Tolose*, Guillaume-Louis Colomiez et Jérôme Posuel, 1678, in-4.

166. Epigrammo, signée L. R., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par M. Laborie, Toulousain. *Toulouse*, Jean Pech, 1676, in-4.

167. Epigramo, signée G., à la suite du *Ramelet moundi*, *tresièmo floureto*, et dans *Las Obros de Pierre Goudelin*. In-4.

168. Esclabo (l') fatigat de las tres Pargamèlos à las metissos pargamèlos, salut. 1 page in-fol. à 2 col. Sans lieu, ni nom d'auteur ni d'imprimeur.

169. Esclabo (l') indiferent sur las andouillairos. In-4, 1 p. Sans lieu, ni nom d'auteur ni d'imprimeur.

170. Escluso (l') del canal de la gracio de Nadal, ount es lé Garrabot des noüéls noubeletz, per J. C. D. L. *Toulouso*, P. d'Estey (1668, à la main), in-12.

171. ESPIAU. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Jean-Louis Guitard. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

172. ESTAGNIOL (L. d'). Traductieou del premié, second, quatrième et sixième livre de l'Eneido de Virgilo, per L. E., avocat de Besiès (L. d'Estagniol, d'après M. Boudard, *in litt.*). *Besiès*, Henric Martel, 1682, in-12.

173. Estelle (*sic*) (l') de Nadal aparescudo as Pastres. Nouels nouellets composats à l'aunou de la naissenso de Jesus, par A. M. D. L. D. V. P. B. *Toulouso*, J. Rellier (1666, à la main), in-12.

174. FABRE (l'abbé). Scatabronda, coumedio noubèlo et historiquo coumpousado per M. de V. B. del P. G. *Paris*, chez Pierre Marteau, imprimeur, rue du Bouc, à l'enseigne de la Corne d'abondance, 1697, in-8.

La date assignée à cette édition étant conforme à la date des prétendues approbations des docteurs (1er et 8 janv. 1697), c'est celle que nous adoptons.

175. FABRE (l'abbé). Scatabronda, coumedio noubèlo et histouriquo, coumpousado per M. V. B. D. A *Rotredam* (*sic*), chez Pierre Marteau, rue du Bouc, à la Grande-Corne d'abondance, 1687 (*sic*) (pour 1697), in-8.

La date de 1687 ne concorde pas avec la date des approbations des docteurs, qui sont, comme nous l'avons dit, de 1697.

176. FABRE (l'abbé). Scatabronda, coumedio noubèlo et histouriquo, coumpousado per M. V. B. D. *Roterdam*, chez Pierre Marteau, rue du Bouc, à la Grande-Corne d'abondance, 1687, in-8.

Réimpression récente, où l'on a suivi l'édition précédente, mais en modifiant l'orthographe qui tranche du tout au tout avec celle adoptée dans les anciennes éditions.

M. Champollion-Figeac a assigné pour auteur à la *Scatabronda*, l'abbé Fabre, du séminaire de Cahors, né à Thémines, en Quercy (*Charte de commune*, 1829, p. 11). La même indication est fournie par l'éditeur des Œuvres de Pierre Rousset, 1839, p. ij.

177. FALACHON (G.). Sounet à Augié Gaillard, dans *Lou Banquet d'Augier Gaillard*. 1583. — V. Gaillard.

178. FÉAU (A.), prêtre de l'Oratoire.

On lui a attribué le volume in-12, intitulé : *Lou jardin deys Musos provensalos*, qui est un recueil composé de pièces de vers provençaux appartenant à divers auteurs. — V. ce titre.

179. FERRAN, Agenais. Quatrain, en tête de *Las quoüate Sasous*, per J.-G. d'Astros. — V. d'Astros.

180. FEZEDE (F.), prêtre et curé. Le concert armonieus (*sic*) des noels nouveaux, dont une partie est françois et l'autre en langage tolosain, composez à l'honneur de la Nativité de N.-S. Jésus-Christ, par F. Fezede, prestre et curé de Flamarens, dans le diocèse de Lectoure. *Tolose*, A. Colomiez (s. d.), in-12.

181. FLORY. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Jean-Louis Guitard. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

182. FONTAINE (I.), D. M.. Sounet sur las obros d'au vertuous Louys de Belau. En tête de *Las obros* de La Bellaudiero. 1595. — V. La Bellaudière.

183. FORNIER (G.), A. T. Madrigal, à la suite de *Les sentiments du véritable François, pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans, Maistre ez Arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

184. FORTUNÉ (de). Le sieur de Fortuné au lecteur. Quatrain en tête de *Lous passatens* de La Bellaudiero. 1595. — V. La Bellaudière.

185. GACH. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette et de la maistrise aux Jeux Floraux*, par J.-L. Guitard, toulousain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

186. GAGNON (P.). Sonnet, en tête du *Don-don infernal*, de L. de La Bellaudière. — V. La Bellaudière.

187. GARBAY. Vers, à la suite du *Recueil de toutes les pièces gasconnes et françoises*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. *Toulouse*, A. Colomiez, 1642, in-4.

188. GARROCHE. Quatren, signé Garrocho, à la suite du *Ramelet moundi*, de Goudelin, *premiero floureto*, et dans *Las obros*, p. 77.

189. GARROCHE (Valentin de). Dizain. A Moussur Goudeli, sur soun Ramelet. A la suite du *Ramelet moundi*, de P. Goudelin, *tresièmo flouretto*, et dans *Las obros*, p. 207.

190. GASC (Marguerite). Vers, en tête de *Le triomphe de la Violette* et *La maistrise aux Jeux Floraux*, par J.-L. Guitard, toulousain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

191. Granié (le) de Nadal, que counsèrbo le pur Froument doun se fa le Pa des Anjos. Nouels noubelets faytis per D. C. N., de Toulouso. *Toulouso*, Frances Boudo (1667, à la main), in-12.

192. Intrado de Moussu le prumié president. *Toulouse*, J. et G. Pech, in-4., de 3 pp.

La permission d'imprimer porte la date du 11 juillet 1687.

Le président au parlement, dont on célébrait l'entrée à Toulouse, était Thomas-Alexandre Moran. Il avait été intendant de Provence.

193. Gabio (la) de Tounis. Stances (*sic*). In-4 de 4 pages, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

194. GAILLARD (Auger). Las obros de Augié Gaillard, natif de Rabastens, en Albigez. *Bourdeaux*, Jacques Olivier, 1579, in-8.

Je cite cette édition d'après M. G. Brunet, de Bordeaux.

195. GAILLARD (Auger). Lou libre gras.

On ne connaît pas d'exemplaire de ce livre que l'auteur cite dans ses œuvres ; le ton licencieux des compositions qui le remplissaient le fit supprimer.

196. GAILLARD (Auger). Recoumandations d'Augié Gailhard (*sic*), poète de Rabastens, en Albigez, al rey, per estre mez en cabal per la sio magestat. *Lyon*, sans date ni nom d'imprimeur, in-8.

197. GAILLARD (Auger.) Lou banquet d'Augié Gailliard (*sic*), roudiè de Rabastens, en Albigez, al cal banquet, a belcop de sortos de meises per so que tout lou moun n'es pas d'un goust. Le tout dediat à Moussur de Seré, seignour de Courronsac. *Paris*, Simon Ribardière, 1583, petit in-8.

M. J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, cite, avec le même titre que le précédent, une édition de Paris, F. Audebert, 1584, in-8. Il y a eu plusieurs autres réimpressions de cet ouvrage.

198. GAILLARD (Auger). Toutos las obros d'Augié Gaillard, roudiè de Rabastens, en Albigez ; ambe lou Banquet. *Paris*, Simon Ribardière, 1583, in-8.

Le même recueil a été réimprimé à Paris en 1610 et 1612 ; à Lyon, en 1614 et 1619, d'après M. J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire*.

199. GAILLARD (Auger). Lou banquet e plasen discours d'Augié Gaillard, roudiè de Rabastens, en Albigez. Al cal banquet a bel cop de sortos de mieses, per so que tout lou moun n'est pas d'un goust. Lou tout dediat à Mousur de Seré, seignhour de Courronssac. A *Lyon*, pour Claude Chastelard, 1619, in-12.

Bibliothèque de M. Desbarreaux-Bernard.

200. GAILLARD (Auger). Les amours proudigiouses d'Augier Gaillard, rodier de Rabastens, en Albigeois, mises en vers françois et en langue albigeoise, avec six ou sept requestes et autres belles et plaisantes choses. 1592, sans lieu, ni date, ni nom d'imprimeur.

201. GAILLARD (Auger). Poésies languedociennes et françaises d'Auger Gaillard, dit lou roudiè de Rabastens, publiées par M. Gustave de Clausade. *Albi*, S. Rodière, 1843, in-12.

202. GARONNE. Tindet (sonnet) en gascon, avec ce titre : *La Nymphe de laribere de Garoune*, à Mouseur de Larade, signé Garoune de Senct-Gau, en tête de *La muse gasconne* de Bertrand Larade. 1607. — V. Larade.

203. GAUTIER. Recuil de pouesios de la muso moundino, imprimados aquesto annado, 1671, in-12. Sans lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur. — V. *Manadet de berses*, etc.

204. GAUTIER. Les bouyès à las moundinos. 1 feuillet in-fol., 1 p.

205. GAUTIER. Le jougaire jouyous à las moundinos. In-4 à 2 colonnes, p. 7.

Ces deux productions grivoises ne portent ni date, ni nom de lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur. Elles sont tellement dans le ton de la plupart des pièces du recueil précédent, qu'en attribuant celles-là à Gautier, nous devons lui attribuer également celles-ci.

206. GEMARENC (Julien), de Lanta. Le trioumphe del soucy. Al Rey. Per Julien Gemarenc, de Lanta. *Tolose*, G.-L. Colomiez et Jérôme Posuel (s. d.), in-4.

207. GEMARENC, D. L. (de Lanta). Dizen, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me I. Arnaud Laborie, toulousain. *Toulouse*, Jean Boude et J.-Jacques Boude, 1672, in-4.

208. GEMARENC, D. L. (de Lanta). Roundeau, à la suite de *Le triomphe du*

Soucy, par Me François Loume, de Beaumont-de-Loumaigne. *Tolose*, veuve Arnaud Colomez, 1672, in-4.

209. Gemarenc. Madrigal, à la suite de *La métamorphose de Philomèle en Rossignol, pour le triomphe du Soucy*, par noble Nicolas-Etienne du Puget. *Toulouse*, Jean Pech, 1673, in-4.

210. Gemarenc, D. L. (de Lanta). Epigramo, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. P. Jonquet, advocat au parlement. *Toulouse*, J. Pech, 1674, in-4.

211. Gemarenc. Dexein (*sic*), à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par maistre Joseph de Pradines, tolosain. *Tolose*, I.-Jacques Boude, 1675, in-4.

212. Gemarenc. Madrigal, à la suite de *Le tison de Méléagre pour le triomphe de l'Eglantine*, par M. Anselme. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

213. Gemarenc. Huiten, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

214. Gemarenc. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Me Jean d'Olive, avocat en parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

215. Gemarenc. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Joseph de Pradines, tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

216. Gemarenc (Julien), de Lanta. Dix compositions en vers patois, placées à la suite des Œuvres de P. Goudelin, dans plusieurs des éditions in-12.

Nous pensons que ces pièces de vers ont été tirées du premier *Triomphe aux Jeux-Floraux*, de J. Gemarenc, recueil que nous n'avons pas encore rencontré.

217. Goudelin (Pierre) (1). Odeleto. A Monseur Larade. Signée P. Goudelin, tolosain. En têté de *La muse gascoune* de Bertran de Larade. 1607. — V. Larade.

Cette pièce de vers n'a pas été recueillie dans les Œuvres de Goudelin; elle est suivie d'un quatrain, en français, du même auteur.

218. Goudelin (Pierre). Stansos del Sr Goudelin. A l'hurouso memorio d'Henric le Gran, inbincible rey de Franço et de Nabarro. *Toulouso*, Colomiez, 1610, in-8.

En 1859, M. A. Abadie, libraire-éditeur à Toulouse, a donné une réimpression de l'édition princeps de ces stances.

219. Goudelin (Pierre). Le ramelet moundi, per Goudelin. *Toulouse*, 1617, petit in-8.

Edition citée par plusieurs bibliographes et que nous n'avons pas encore rencontrée.

Ce serait là le premier recueil des œuvres de l'illustre poète de Toulouse, œuvres successivement accrues de nouvelles productions publiées à la suite les unes des autres sous des titres particuliers.

La deuxième édition a aussi échappé à nos recherches. Elle a dû avoir pour titre : *Le Ramelet moundi acrescut d'un broutou.*

220. Goudelin (Pierre). Passotens de Carmantran, en formo de tragecomedio mudo. Les acteurs (*sic*) soun dansayres. Poliphèmo, Ulisses, les Cyclopos. Ulisses et sous Coumpagnous que passon per de Moutous, et les metisses que danson un bale de rejouissenço. 1634, in-4 de 8 pages, sans lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Le *Passotens* est de Goudelin; on trouve cette pièce dans *Las obros*, in-4, p. 169; mais dans notre édition *princeps*, qui donne la date de ce divertissement, il y a, à la fin, une jolie chanson en cinq couplets, *Cansounetto d'un Berjé*, qui a été ensuite omise par tous les éditeurs des œuvres de notre poète, après avoir été recueillie dans le *Ramelet*, édit. de 1637, in-12.

(1) Et non Godolin et Godelin en français, ni Goudouli et Goudouly en patois. — V. notre dissertation à ce sujet, intitulée : *De la légitimité du nom de Goudelin*, 1843, in-8.

221. GOUDELIN (Pierre). L'alliance des quatre Saisons, soubs les favorables auspices du Carneval (*sic*). 1635, in-4 de 8 pages, sans lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

222. GOUDELIN (Pierre). Le Ramelet moundi, longtens a crescut d'un Broutou et de noubèl d'un segoun Broutou, le tout fayt per Pierre Goudelin. *Toulouso*, Colomiez, 1621, petit in-8.

C'est la troisième édition; elle commence la série de celles que nous possédons et que nous allons examiner dans leur ordre chronologique.

223. GOUDELIN (Pierre). Le Ramelet moundi longtens a crescut d'un Broutou et de noubèl d'un segoun Broutou, le tout fayt per Pierre Goudelin. *Toulouso*, Colomiez, 1627, petit in-8.

Deuxième tirage de l'édition précédente.

224. GOUDELIN (Pierre). Le Ramelet moundi, longtens a crescut d'un BROUTOU. Et de noubel d'un segoun Broutou, que ben de s'esplandi dins aquesto darnièro impressiu. Le tout fayt per PIERRE GOUDELIN toulousain (*sic*). *Toulouso*, A. Colomiez, 1637, in-12.

Cette édition contient plusieurs pièces qui manquent dans les éditions postérieures : à la p. 158, *Cansou d'amouretos*, la même chanson qui avait paru dans le *Cléosandre*, en 1624 (V. ce titre); à la p. 207, *Las abenturos del mandaire del grand four, à las Goujos*, en prose, pièce qui se trouve aussi dans le *Cléosandre*.

Nous avons rencontré une seule fois, à la suite de cette édition de 1637, le dictionnaire de Doujat, imprimé par J. Boude, dans le format in-12, en 1642. — V. Doujat.

225. GOUDELIN (Pierre). Le Ramelet moundi de tres flouretos. O las gentilesses (*sic*) de tres boutados del S. Goudelin et le tout se courouno d'un noubèl dictiounari per intelligenço des mouts plus escartats de la lengo francezo. *Toulouso*, J. Boudo, 1638, petit in-8.

Le dictionnaire qui vient à la suite est de Doujat (V. ce nom); il n'a pas de pagination. On en trouve, mais rarement, des exemplaires à part. Ce dictionnaire accompagne toutes les éditions suivantes.

M. Gaucia, libraire à Brighton, a cité, dans un de ses catalogues de vente, une édition de 1631, sous ce titre : GOUDELIN. Le Ramelet moundi de tres Flouretos, o las gentilessos des tres boutalos (*sic*) del S. Goudelin, avec un dictionnaire de la langue toulousaine, in-8. *Vellum, very fine copy. Toulouso*, 1631.

N'y aurait-il pas une erreur dans le dernier chiffre, et ne faudrait-il pas lire 1638?

226. GOUDELIN (Pierre). A Mousseur (*sic*) de L'Augo, aboucat en Parlomen, sur son playdejat. Epigrammo. Dans le *Plaidoié de maistre Robert de L'Auge, avocat en Parlement. Tolose*, P. D'Estey, 1643, in-8.

On trouve cette pièce de vers dans les Œuvres de Goudelin, in-4., 2ᵉ part., p. 86, avec des variantes assez nombreuses.

227. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, augmentados d'uno noubèlo floureto. *Toulouso*, Pierre Bosc, 1648, in-4 en deux parties.

La deuxième partie a une pagination spéciale; elle est intitulée : *La floureto noubèlo del Ramelet moundi de Pierre Goudelin*. Elle est datée de 1647.

C'est en tête de cette deuxième partie des Œuvres de Goudelin que doit être placée la gravure qui porte la date de 1646, et qui représente au milieu la statue de la prétendue Clémence Isaure, et autour, avec les armes de la ville, celles des Capitouls en charge cette même année, à qui Goudelin avait dédié son dernier recueil, en leur adressant la supplique qui lui valut, du corps municipal de Toulouse, la rente dont il jouit jusqu'à sa mort.

228. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, augmentados de forço pessos, è le dictiounari sur la lengo moundino. Ount es mes per ajustié sa vido (*sic*), Remarquos de l'antiquitat de la lengo de Toulouso, le trinfle del moundi, è soun oumbro. *Toulouso*, Jean Pech, 1678, in-12.

Avec un portrait de l'auteur, d'après le buste d'Arcis, et un avant-titre gravé aux armes de France, de Toulouse, et aux écussons des huit Capitouls en exercice. C'est là, à proprement dire, l'édition de Lafaille. La lettre sur Goudelin, placée en tête, est en effet de l'annaliste de Toulouse, et c'est la seule biographie ancienne que nous possédions de Goudelin.

Ce recueil, outre les œuvres du poète, et les remarques sur l'antiquité de la langue de Toulouse, qui sont de Caseneuve, contient dix-sept pièces, toutes à la louange de Goudelin. *Le trinfle del moundi* est de François Boudet. V. Boudet.

229. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, augmentados de forço pessos, è le dictiounari sur la lengo moundino. Ount es mes per ajustiè sa bido, remarquos de l'antiquitat de la lengo de Toulouso, le trinfle moundi, soun oumbro; d'amb'un manadet de berses de Gautiè, è d'autres pouètos de Toulouso. *Toulouso*, J.-J. Pech, 1693, in-12.

Le titre gravé est celui de l'édition de 1678.

230. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin. Augmentados de forço pessos, è le dictiounari sur la lengo moundino. Ount es mes per ajustiè sa bido, remarquos de l'antiquitat de la lengo de Toulouso, le trinfle moundi, soun oumbro; d'amb'un manadet de berses de Gautiè, è d'autres pouètos de Toulouso. *Toulouso*, J. è G. Pech, 1694, in-12.

Cette édition, calquée sur la précédente, renferme, pour la première fois, la chanson en *roman altéré*, dite *La Bertat*, qui contient le récit des exploits de Du Guesclin en Espagne contre Pierre le Cruel. Ce fut encore Lafaille qui dirigea cette édition.

231. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, augmentados de forço pessos, è le dicciounari sur la lengo moundino. Quatrièmo et darrière (*sic*) impressiu, rebisitado è courrigeado de forço fautos qu'èron à l'impressiu de Toulouso. *Amsterdam*, Daniel Pain, 1700, in-12.

Las obros de P. Goudelin forment le premier tome de la collection en 2 vol., intitulée : *Recueil de poètes gascons*. — V. ce titre.

232. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, augmentados noubèlomen de forço Pessos, ambe le Dictiounari sur la Lengo Moundino. Ount est mes per ajustiè sa Bido, Remarquos de l'Antiquitat de la Lengo de Toulouso, le Trinfle Moundi, soun Oumbro; d'amb'un manadet de Bèrses de Gautiè, è d'autres pouetos de Toulouso. *Toulouso*, Claude-Gilles Lecamus, 1713, in-12.

233. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, etc. (même titre que le précédent.) *Toulouso*, Jan-Frances Caranove, 1713, in-12.

Même édition que la précédente ; c'est un tirage avec l'adresse particulière de Jean-François Caranove.

234. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, etc. (Même titre que celui de l'édition de Claude-Gilles Lecamus de 1713.) Toulouso, J.-A.-H.-M.-B. Pijon, 1714, in-12.

235. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin. (Même titre que celui de l'édition de Claude-Gilles Lecamus de 1713.) *Toulouso*, Claude-Gilles Lecamus, 1716, in-12.

Cette édition est distincte, comme impression, de celle que le même imprimeur avait donnée en 1713.

236. GOUDELIN (Pierre). Las obros de Pierre Goudelin, etc. (Même titre que celui de l'édition de Claude-Gilles Lecamus, de 1713.) *Toulouso*, J.-A. Caunes, 1811, in-12.

Avec un portrait de l'auteur, reproduit de celui de l'édition de Pech, de 1678.

237. GOUDELIN (Pierre). Las pouesios de Pierre Goudouli, è d'autres pouetos de Toulouso. *Toulouso*, Caunes, 1831, in-12.

Edition fort incomplète et fort incorrecte.

238. GOUDELIN (Pierre). Œuvres complètes de Pierre Godolin. Avec traduction en regard, notes historiques et littéraires, par MM. J.-M. Cayla et Cléobule Paul. *Toulouse*, Delboy, 1843, grand in-8, avec portrait et dessins lithographiés.

Edition défectueuse sous tous les rapports; le texte est fautif, la traduction infidèle et incomplète, les dessins, jusques au portrait, imaginaires. — V. nos articles critiques dans le *Journal de Toulouse*, 1843, et notre brochure *De la légitimité du nom de Goudelin. Toulouse*, Lavergne, 1843.

239. GRANGERON (D.). Vers adressés à J. d'Olive, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Jean d'Olive, etc. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

240. GRANIER. Au Lectour. Vers à la louange du P. H. Joseph Alègre, en tête de ses *Instructions morales*. — V. Alègre.

241. GRIMAUD (B.). Le dret cami del Cèl dins le pays moundi, o la bido del gran patriarcho Sant Benoist. Le tout despartit en diberses cants, tant jouyouses que debouciouses; è claufit de Mouralos tirados del Texto Sacrat, è de la Douctrino des Sants Payres. Per B. Grimaud, T. P. D. *Toulouso*, Frances Boude, 1659, in-8.

Le titre est précédé d'une gravure représentant une échelle arrivant de la terre au ciel, et le long de laquelle montent un pape, des empereurs, des rois, des cardinaux, des moines, etc. Elle est fixée, d'un côté, par saint Benoît, et de l'autre, par sainte Scolastique sa sœur.

242. GRIMAUD (B.). La granoulratomachio, o la furiouso è descarado bataillo des Rats è de las Granouillos, jouts le Regne de Rodilard è de Croacus. A l'imitaciu del grèc d'Homèro. Per B. G. T. (que nous lisons B. Grimaud, toulousain). *Toulouso*, Bernat Bosc, 1664, in-12.

Nous avons été le premier à attribuer cet ouvrage au père Grimaud.

243. GUITARD (Jean-Louis). Le triomphe du Soucy, par Me Jean-Louis Guitard, tolosain. *Toulouse*, Desclassan, 1686, in-4.

Les poésies patoises contenues dans ce recueil sont : 1° Traducciu de calques bèrses de l'Æneido à la fi del tresièmio libre ; 2° Iphis. Cant rouyal.
Mon exemplaire s'arrête à la fin du chant royal et à la p. 16.

244. GUITARD (J.-L.), de Toulouse. Vers à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Victor Cironis de Beaufort, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

245. GUITARD (Jean-Louis), de Toulouse. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par Jean Pierre Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

246. GUITARD (Jean-Louis), de Toulouse. Trioulet, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine Pages, tolosain. *Toulouse*, A. Colomiez, 1688, in-4.

247. GUITARD (Jean-Louis), toulousain. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. J.-F. de Robert, toulousain. *Toulouse*, Jean Boude, s. d. (1691), in-4.

248. GUITARD (Jean-Louis). Le triomphe de la Violette et de la maîtrise aux Jeux-Floraux, par Jean-Louis Guitard, toulousain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

Ce recueil renferme les pièces patoises suivantes : 1° A l'aunou del restablissomen des jocs de Dame Clamenso. Stanços ; 2° à moussu de Maniban. Sounet ; 3° Traducciu de calques bèrses del segoun libre de l'Æneido ; 4° Cant rouyal : le Bouissou preserbat dins le foc que l'abrando.

249. GUITARD (Mademoiselle de). Vers, à la suite du *Recueil de toutes les pièces gasconnes et françoises qui ont été récitées à l'Académie des Jeux-Floraux dans l'hôtel de ville de Toulouse*, par Me Dominique Dugay de Lavardens. *Toulouse*, A. Colomiez, 1642, in-8.

250. GUILHIELMY (J.). Quatrain, en toulousain (*En moundi*), en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout, 1642. — V. Bedout.

251. Heureux (l') retour de la Paix. Noels nouveaux composés à la plus grande gloire de JESUS enfant et de la Tres Sainte Vierge sa mère. *Toulouse*, G. Robert, s. d., in-12.

252. Histori de la naissenço dou Fils de Diou. *Avignon*, 1670, in-12.

Titre cité par M. G. Brunet, *Lettre sur les patois*, p. 17.

253. Huitain, signé Albo, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Brouilhet du Rocq. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1684, in-4.

254. JANNET (J. S.). Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me

Jacques Vincens, Bachelier en théologie. *Toulouse*, Jean Pech, 1682, in-4.

255. Jardin (lou) deys Musos provençalos ou recueil de plusieurs pessos en vers provençaux recuillidos deys obros deys plus doctes poëtos d'aquest pays. 1665, in-12, sans lieu, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Ce recueil, attribué à Féau (V. ce nom), comprend : 1° Comedie à sept persounagis, de Brueys ; 2° Coqualani, de Brueys ; 3° Leis amours dou bergié Floriseo et de la bergièro Ollivo, de David Sage ; 4° Lou crebo-couer d'un payzan sur la moüert de soun ay, de Raynier de Briançon, né à Aix (V. ce nom) ; 5° L'embarquement, leis conquestos et l'huroux viagi de Caramantran, de D. Sage ; 6° Leis statuts de Seng Peyre que tous leis confraires devon gardar, etc. — (V. ce titre) ; 7° Comedie de l'interez, ou de la ressemblanço, à huèch persounagis ; 8° La farço de Juan dou Gau, à sieis persounagis.

256. Jardin (lou) deys Musos provençalos, ou recueil de plusieurs pessos en vers prouvençaus, causidos dins leys obros deys plus doctes poetos d'aques pays de Prouvenço, augmentat de prouverbis, sentencis, similitudos et mouts per rire. 1666, avec des figures en bois et cette épigraphe :

Voues-tu faire figur'à la mouer,
Liege aques libre et t'en ris fouer.

Ce titre, que j'emprunte à Millin, *Voyage dans les départ. du midi de la France*, t. III, p. 456, est différent de celui des deux exemplaires que nous avons sous les yeux et que nous venons de citer. Il ne faut pas confondre ce recueil avec celui qui porte le même titre et qui renferme les œuvres de Cl. Brueys. — V. Brueys.

257. Jasen piucèlo (la), Nouèls causits des plus renoumats auturs del darniè siècle. Sans lieu ni date, in-12.

258. Jasen piucèlo (la) : Nouels moundis, triats des milhounis Auturs de l'ancien tens. *Toulouso*, J. Guillemetto, sans date, in-12.

Les trois premiers noëls de ce recueil appartiennent à l'idiome gascon ; en tête de ceux-ci se trouve le noël de J.-G. d'Astros que nous avons rapporté dans l'Essai.

259. Journal (le) des Pastous en Betléem per ana bese le Fil de Diu le Paire. Noels nouveaux (*sic*) sur les aires plus noubels que se canten dins la sasou presento. Per B. T. I., tolosain (*sic*). *Toulouso*, Jean Rellier (1668, à la main), in-12.

260. Jullia (J.). La Floureto del Printems, nascudo dins l'Estable de Betlem, à la rigou de l'Iber. Nouels noubelets, sur les plus belis aires que se canton dins Toulouso, faitis per I. I. (J. Jullia). *Toulouso*, beuso Arnaud Couloumiez (1668, à la main), in-12.

On trouve le nom de l'auteur à la fin de l'épître dédicatoire.

261. Labadie (B.), auradelois. Huitain, en gascon, à la suite de *Lou gentilome gascou*, per G. Ader. 1610. — V. Ader.

262. Laborde. Cant rouyal. L'Hypoucras inbentat per le gran Hypoucrato. Signé Laborde. In-4, 3 pages, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

263. Laborde (S.). Huitain, en gascon, en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout. 1642. — V. Bedout.

264. Laborieux, chanoine de Montferrand. Limanici idiomatis vindiciae. In-fol., mss. de 180 pages et 2 de table, appartenant à M. Bouillet, de Clermont.

Ce manuscrit contient : 1° Recherches sur la prononciation des lettres dans le langage limagnien, p. 33 ; 2° un recueil de diverses pièces de poésie limagnienne de divers auteurs, p. 55 ; 3° l'home conten de Joseph Pasturel, p. 99.

M. Pierquin de Gembloux, *Hist litt. des patois*, 1841, p. 282 ; et après lui, en le copiant, M. Mary-Lafon, *Tableau hist. et litt. de la langue parlée dans le midi de la France*, 1842, in-12, p. 283.

265. Laborieux. Noël des Grands Jours d'Auvergne, en patois auvergnat, par Laborieux, de Clermont, dans les *Noëls nouveaux*, p. 100 et suiv. (V. *Noëls nouveaux*), et dans l'Appendice, à la suite des *Mémoires de Fléchier sur les*

grands jours d'Auvergne. Paris, L. Hachette et Cᵉ, 1856, in-8, p. 330 et suiv.

266. Lacaze. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Laborie. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

267. Lacombe (P.), T. (toulousain). Sixain adressé à Goudelin sur *soun Ramelet*, à la suite du *Ramelet moundi, tresièmo floureto*, et dans *Las obros*, p. 208.

268. Lafont. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Cironis de Beaufort, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

269. Lanes, avocat. Vers adressés à de Peitevin, à la suite du *Triomphe du Soucy*, par Mᵉ de Peitevin, etc. *Toulouse*, J. Boude, 1683, in-4.

270. Larade (Bertrand). La Margalide gascoue de Bertran de Larade de Mourejau d'Arribere. Boudade et dedicade à noble Pierres Hurauld de l'Hospital, segnou du Fay, Baron de Château-Neuf, de Bellebat, de Bu et autres locs. *Tolose*, Ramon Colomiez, 1604, in-12.

271. Larade (Bertrand). La Muse gascoune de Bertran Larade, de Monreiau d'Aribere. Boudade et dedicade à Monseur (*sic*) Bertran Filère, tholozan. *Tolose*, par la vefve de I. Colomiez et Raymond Colomiez, 1607, in-12.

272. Larade (Bertrand). La Muse piranese de Bertran Larade, de Mourejau d'Arribere. *Tolose*, Colomiez, 1609, in-12.

273. Larrieu (Jean-R.), tolosain. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Cartier, avocat en Parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

274. Lartigue (P.) Le bouquet des fleurs de Noël, dédié à la très-saincte et très-pure Vierge MARIE, Reyne du Ciel et de la terre, Mère du Sauveur de tout le monde. *Tolose* (s. d.), in-8, 16 pages.

La dédicace à la Vierge Marie est signée P. Lartigue.

275. Lasplaces. Le parterre des noëls nouveaux à l'honneur de Jésus, Marie, Joseph, partie en françois, partie en tolosain et partie en gascon, par Lasplaces, prieur de Blanquefort. *Tolose*, Arnaud Colomiez, 1653, petit in-12.

276. Lasplaces (B.). Le parterre des noëls nouveaux à l'honneur des Jésus, Marie, Joseph, où l'âme devote trouvera sa consolation dans l'amour de Jésus; partie en françois, partie tolosain et partie en gascon, par M. B. Lasplaces, prieur de Blanquefort. *Tolose*, Arnaud Colomiez, sans date, in-12.

277. Lasplaces (B.). L'impériale du parterre des noëls, pour les saintes amours de Jésus et Marie, dans le Jardin de Sainte-Marie du Désert, par M. B. Lasplaces, P. recteur de Belle-Garde et prieur dudit Saincte-Marie. *Tolose*, Arnaud Colomiez, 1655, in-12 (tout en françois).

278. Lasplaces. Noëls nouveaux, ou l'Œillet du parterre de la très-auguste et sainte chapelle de Saincte-Marie du Désert, sur la naissance de Jésus et à l'honneur de la Vierge Marie; en françois, tolosain et gascon, par M. B. L., P. (prieur) et R. (recteur) de Bellegarde. *Tolose*, Arnaud Colomiez (s. d.), in-12.

Ce recueil est de B. Lasplaces, auteur de l'*Impériale du parterre des noëls*, déjà cité.

279. Lassalle. Trioulet, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par Jean-Pierre Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

280. Lastrau (D.). Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Mᵉ Antoine Pages, tolosain. *Toulouse*, A. Colomiez, 1688, in-4.

281. Lespinasse (de), écuyer. Quatrain, signé de Lespinasso Escudiè, à la

suite de *Le triomphe de la Violette*, par noble Nicolas-Estienne du Puget. *Tolose*, Jean Pech, 1671, in-4.

282. Letro moundino sur la joyo de Toulouso, per le recoubromen de la santat del Rey. In-4, 3 pages, à 2 colonnes, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Cette pièce est de 1687; elle fut composée à l'occasion de la grande fête donnée par Paris à Louis XIV, après sa guérison, suite d'une opération qu'il avait naguère subie. Cette démonstration eut lieu au plus vif de la persécution des protestants; Toulouse la catholique n'avait donc que des motifs de partager la joie des Parisiens sur le rétablissement de la santé du roi.

283. Leveze. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Esprit, de Béziers. *Tolose*, François Boude, 1645, in-4.

284. Lougarre (Louis). Trioulet, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Victor Cironis de Beaufort, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

285. Lugra (le) de miejo-neit lebat pel salut des homes. Nouels noubelets. *Toulouse*, G. Robert (s. d.), in-12.

286. Madrigal, à la suite de *Les progrez de la France sur l'Empire et l'Espagne*, *pour le triomphe du Soucy*, par Me G. Vaysse, tolosain. *Tolose*, I. Rellier, 1668, in-4.

287. Madrigal, signé I. D. L., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me J. A. Pader, advocat en parlement. *Toulouse*, F. Boude, 1670, in-4.

288. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. P. Jonquet, avocat au parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1671, in-4.

289. Madrigal, signé D. B. D., à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. J.-F. de Labat, escuyer tolosain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1685, in-4.

290. Madrigal, signé V., à la suite de *Le triomphe del Soucy*, per Julien Gemarenc, de Lanta. *Tolose*, Guillaume-Louis Colomiez et Jérôme Posuel (s. d.), in-4.

291. Madrigals. Al janti Palaprat, qu'a ta pla saugut trioumfa del *Soucy*; touto la bando souheto salut, è la bouco fresco, dambe aqueste manat de madrigals. — Cinq madrigaux signés seulement d'initiales, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par M. de Palaprat, advocat en parlement. *Tolose*, F. Boude, 1671.

Le lauréat des Jeux-Floraux de cette année était le père Jean de Bigot de Palaprat, le collaborateur de l'abbé Brueys.

292. Manadet de bèrses triats demèst las obros de Gautiè è d'autres Pouëtos de Toulouso, à la suite de *Las obros* de P. Goudelin. Edition de C.-G. Le Camus, 1716, in-12, et suivantes. — V. Gautier.

293. Manuscrit de Frontignan. Nous désignons ainsi un manuscrit de la bibliothèque publique de la ville de Toulouse, in-4.

C'est une copie faite pour M. Bardy, conseiller au parlement de Toulouse et originaire de Montpellier. Le manuscrit est divisé en cinq cahiers, reliés dans l'ordre suivant :

Premier cahier, de 16 pages : La Fon de Frountignan, obro galoyo, idylo. — Lou pélérinage de Micoulaou; — A M. l'abbé Plomet. Chanson; — Cansou sur lou leva d'aou soulel.

Second cahier, de 20 pages : Lou double proucès.

Troisième cahier, de 39 pages : Du vers trochaïque, et carmen trochaïcum, — *parodia ad Virgilium veneris et contra pervigilium veneris*; — Vers latins-françois; — Bouts-rimés, Sonnet; — Bouts-rimas, Sounet; — Responço aou Pero Zozimo de Frountignan, Recoulet; — A un abbé lon et prin. Odo; — L'oulo, ou apotheoso de l'oulo, idylo; — Oraisoun funèbro sur uno cabro; — Eglouo de Coulondros; — Epitapho de la vieillo Sara; — Cansou.

Dans un cahier à part de 42 pages : L'opera de Frountignau.

Quatrième cahier, de 16 pages : Branlé sur lou printens; — Cansou pastouralo, Bralle (*sic*); — Prièro en formo de dialogo; — Defenço en vers patois dau Nouë de M. l'abbé Plomet; — A Moussu l'abbé Plomet, cansou; — Disputo en guiso de proucès sur la mort d'uno bicho, — Chanson; — Cansou; — Canso escarrabillado. — V. Opera de Frountigna.

294. Marcet (P. L.). Vers, à la suite de *Les sentiments du véritable Fran-*

çois, *pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans, maistre ez-arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

295. MARTEL (Jean). L'antiquité du triomphe de Béziers au jour de l'Ascension. Contenant les plus rares histoires qui ont été représentées au susdit jour ses (*sic*) dernières années. *Besiers*, Jean Martel, 1628. Suivi d'une seconde partie du triomphe de Beziers au jour de l'Ascension. Contenant *La colère ou furieuse indignation de* PEPESUC, et le *Discours funèbre de son Ambassadeur sur la Discontinuation des anciennes Coustumes*. Où sont adjoustées les plus rares Pièces qui ont esté représentées au susdit jour jusques à présent. *Beziers*, Jean Martel, 1644, petit in-8.

Recueil factice, rarement composé du même nombre de pièces. Il est précédé d'une sorte de notice de J. Martel, sur l'*Antiquité du triomphe de la ville de Beziers au jour de l'Ascension*.

M. Boudard, secrétaire de la Société archéologique de Béziers, a publié, dans le bulletin de cette Compagnie, de 1844 à 1848, les compositions théâtrales représentées dans cette ville, de 1616 à 1657, le jour de l'Ascension, les faisant précéder chacune d'une analyse et d'observations intéressantes. Cette œuvre de patientes recherches devait être accompagnée : 1° de la suite au théâtre de Béziers ; 2° d'une notice sur la comédie populaire et la bibliographie du théâtre biterrois ; 3° d'un glossaire. Il est à regretter que, par des circonstances indépendantes de la volonté du savant éditeur, ces précieux documents n'aient point encore été publiés.

296. MARTRES D'AUSSON. Ode. A Mouseur Larade. En tête de *La muse gascoune* de Bertran de Larade. 1607. — V. Larade.

297. MASSON (J.). Vers adressés à G. Masson par son frère, à la suite de *Clélie ou la genereuse romaine pour le triomphe du Soucy*, par M. G. Masson, de Béziers. *Tolose*, J. Rellier, 1678, in-4.

298. Mes (le) de may. Voici le titre complet de cette pièce de vers : A touts seignous, toutos aunous. A messieus les jutges de las flous. Le mes de may. Cant royal (*sic*). Signé du pseudonyme Le fil de dono Bernado. In-4 de 4 pages, sans lieu, ni date, ni noms d'auteur, ni d'imprimeur.

On trouve à la suite : Sonnet burlesco, al legeire de l'amic à l'amic.

299. MICHAILLE. Les mariages rabillez. Pastorale, représentée dans Beziers sur le théâtre des Caritadiers Mages de ladite ville, le jour de l'Ascension de la présente année 1647. *Béziers*, J. Martel et P. Claverie, 1647, in-12.

Cette pièce fait partie du recueil *L'antiquité du triomphe de Béziers*, etc. — V. ce titre.

300. MICHAILLE ou MICHALHE. Pastorale del bergè Silvestre ambe la bergeyro Esquibo, coumpousado par Michalhe, et representado dins Bezies lou jour de l'Assencieou, l'an 1650.

301. MICHEL (Jean), de Nismes. L'embarras de la fieiro de Beaucaire, en vers burlesques vulgaris, per Jean Michel, de Nismes. *Nismes*, J. Plasses (s. d.), in-8.

302. MICHEL (Jean). L'embarras de la fieiro de Beaucaire, en vers burlesques vulgaris, per Jean Michel, de Nismes. Revist, courrijat et aumentat embe plusieurs autres piessos, tant seriouzes que burlesques, lou tout per lou mesmo Auteur. *Amsterdam*, Daniel Pain, 1700, in-8.

Cet ouvrage compose la deuxième partie du tome II du *Recueil des poètes gascons* — V. ce titre. Comme Daniel Pain n'a fait que reproduire des ouvrages déjà publiés, il faut admettre qu'il existe une ou plusieurs éditions antérieures à celles-ci.

303. MICHEL (Jean). L'embarras de la fieiro de Beaucaire, coumpousa per Mr. Michel, de Nismes. Dedia à Messieurs lous Counsouls de Beaucaire. A *Beaucaire*. Eys despens de Moussu Michel lou rimaire, 1783.

Nous pensons que c'est là le titre de la première édition qui aura été réimprimée en 1783.

304. MONTFORT (Mme Marie de). Vers, à la suite de *Le Triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine Pages, tolosain. *Toulouse*, Antoine Colomiez, 1688, in-4.

305. MORAS (Marc-Antoine de), d'Auterive. Vers, signés de Mouras, à la suite de *Les amours de Pyrame et de Thysbé*, *pour le triomphe de l'Eglan-*

tine, par Jean Daubian, toulousain. *Tolose*, Guillaume-Louis Colomiés et Jérôme Posüel, 1678, in-4.

306. MOREI (G.-S-P. de). Sounet, en tête de *La Margalide gascoue*, de Bertrand de Larade, 1604. — V. Larade.

307. Mout de Gascounado, signé D., à la suite de *Les regrests des Dames absentes de Tolose pendant la peste, pour le triomphe du Soucy*, par Bernard Roguier, tolosain. *Tolose*, Arnaud Colomiez, 1654, in-4.

308. Mout de letro sur la nayssenço de Mounseignou le duc de Bourgougno; mout de letro de l'amic à l'amic. In-4 de 4 pages, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Le duc de Bourgogne naquit à Versailles, en 1682.

309. MURET (J.), toulouzen. Epigrammo, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me J. Arnaud Laborie, toulousain. *Toulouse*, Jean Boude et J.-Jacques Boude, 1672, in-4.

310. Naissance (la) de Jesus en Bethleem. Noëls nouveaux par un Conducher de l'Eglise Métropolitaine de Narbonne. *Tolose*, Jean Rellier (1667, à la main), in-12.

311. Naissance (la) du Messie. Noëls nouveaux sur des airs connus. *Toulouse*, G. Robert, sans date, ni nom d'auteur, in-12.

312. Naissenço (la) de Jesus anounçado à las fennos de Betlem (*sic*), è as artisans de Jerusalem. Nouels noubelets. *Toulouse*, G. Robert (s. d.), in-12.

313. Naissenço (la) del Messio. Cant jouyoux. *Toulouso*, beuzo J.-P. Roubert (s. d.), in-12.

314. Noël nouveau, sur quatre airs differens, divisé en trois parties, etc. *Toulouse*, veuve de F.-S. Hénault (s. d.), in-12.

315. Noëls françois et gascons, sur des airs communs. *Toulouse*, Guillemette père et fils, sans date et sans nom d'auteur, in-12.

316. Noëls gascons et parisiens, sur des airs nouveaux et anciens. Composez par A. L. S. In-12, sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, et sans lieu, ni date.

317. Noëls nouveaux en l'honneur de la Naissance du Sauveur du monde, composez par une jeune Demoiselle. *Toulouse*, J.-H. Guillemette, sans date, ni nom d'auteur.

318. Noels nouveaux en françois et en gascon, composez par un curé du diocèze de Lectoure. *Toulouse*, Guillemette, sans date et sans nom d'auteur, in-12.

319. Noëls nouveaux à l'honneur de la naissance du Sauveur du monde, sur des airs très-nouveaux. *Toulouse*, par la Société, sans date et sans nom d'auteur, in-12.

320. Noëls nouveaux. *Clermont*, G. Jacquard, sans date (vers 1670), in-12.

Ce recueil est attribué à Laborieux. — V. ce nom.

321. Noëls nouveaux à la gloire de Dieu et de la Vierge Marie, composes par Me A. B. P. D. *Toulouse*, G. Robert, sans nom d'auteur, et sans date, in-12.

322. Noëls nouveaux, sur les airs du temps, par un Curé de Commenge. *Toulouse*, J.-P. Robert, sans nom d'auteur, et sans date, in-12.

323. Noëls nouveaux sur la naissance du Sauveur. *Toulouse*, veuve J.-P. Robert (s. d.), in-12.

La vignette du titre représente la décapitation de Marie Stuart, qui devait avoir servi à l'impression de quelque récit de ce déplorable drame. (*Bibliothèque de M. le docteur Desbarreaux-Bernard.*)

324. Noëls nouveaux sur la naissance du Sauveur. *Toulouse*, Sébastien Hénault (s. d.), in-12.

325. Noëls nouveaux, sur la naissance du Sauveur. *Toulouse*, Sébastien Hénault (s. d.), in-12.

Ce recueil porte le même titre que le précédent, mais les noëls français et patois qu'il contient sont tous différents.

326. NOSTRADAME (Charles de). Deux sonnets. A Monsieur Pierre Pau, en tête de *Barbouillado*, etc., de P. Pau. 1595. — V. Paul.

327. Nouel noubel, que se canto dins la Parroquio de Sent-Marti de Flourens. In-4, 1 page, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, et sans date.

328. Ode, Signée I.-P. de S. de Rignap, à la suite de *La Margalide gascoue* de Bertran Larade, 1604. — V. Larade.

329. Odo. A Moussur Goudelin, aboucat, sur soun *Ramelet*. Signée des lettres P. G. P. T. Ode en patois toulousain, à la suite de *La noubèlo floureto del Ramelet moundi* et dans *Las obros*, 2e partie, p. 89.

330. Opera de Frountignan. Petit in-12 de 64 pages.

Il existe un exemplaire de ce livret à Montpellier ; il est à regretter que le titre manque dans cette rarissime plaquette. Nous le donnons d'après le manuscrit de Frontignan conservé à la bibliothèque de la ville de Toulouse.

331. Opera de Frountignan. Obro galoyo ; accoumpagnado de decouratieous de theatre et de symphounios escarrabillados. 1679. Mss. — V. Manuscrit de Frontignan.

332. PADER (Jean-Antoine). Le muet amoureux d'une belle aveugle, pour *le triomphe de l'Eglantine*, par Jean-Antoine Padern (*sic*), T. *Tolose*, Bernard Bosc, 1663, in-4.

On trouve dans ce recueil l'*Odo per uno biello, à la jouenesso de Toulouso*. Il y a dans l'Aude une commune du nom de Padern, il se peut que le nom de l'auteur, qui était toulousain, vînt de là, et que par euphonie on lui substituât celui de Pader. Cette dernière orthographe se lit à fin de la cinquième strophe de son ode.

333. PADER (J.-Antoine), avocat. Sixain, à la suite de *Les sentiments du véritable François, pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans, maistre ez-Arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

334. PADER, ad. toul. (Avocat Toulousain). Dizen, à la suite de *Les progrez de la France sur l'Empire et l'Espagne, pour le triomphe du Soucy*, par Me G. Vaysse, tolosain. *Tolose*, I. Rellier, 1668, in-4.

335. PADER (H.-P.). Vers, signés H.-P. P., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Jean-Antoine Pader, advocat en parlement. *Tolose*, François Boude, 1670, in-4.

Ces vers sont du père de J.-A. Pader ; il était peintre, ainsi qu'on le lit dans la félicitation adressée à son fils (*loc. cit.*), par Roussel.

336. PADER. Quatren, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Laborie. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

Les Pader, dont il vient d'être précédemment question, furent au nombre de trois : le père H.-P. Pader, peintre, et deux fils, lauréats des Jeux-Floraux, l'un Jean-Antoine, avocat au parlement, et l'autre J.-Raymond.

337. PANEBEUF (G.). Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par J.-P. Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

338. Paquet (le) del courrié de Nadal, compousat (*sic*) de nouëls nouvels, à l'aunou de Jesus et de Mario. Partido en frances et le resto en lengatge moundi, per l'amour de tout le mounde. *Tolose*, Arnaud Colomiez, sans nom d'auteur et sans date, in-12.

339. Pastourade gascoue sur la mort d'Anric Quart. *Tolose*, Boude, 1611, in-8. — M. J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire.*

240. Pastouralo (la) de Nadal. *Toulouso*, Arnaud Couloumiez, sans nom d'auteur et sans date (1668, à la main), in-12.

341. Pasturel (Joseph). Poésies auvergnates de M. Joseph Pasturel, C. de l'Eg. de M. (*chantre de l'église de Monferrand*). *Riom*, P. Thomas, 1733, in-8.

On trouve dans ce volume : 1° L'Homme counten ; 2° un fragment du 4° livre de l'Enéide travestie en auvergnat, de Joseph et de Gabriel Pasturel ; 3° un noël de François Pezaut. L'homme counten n'a cessé d'être réimprimé.

242. Paul (François). Sounet. Frances Pau à Pierre Pau soun fraire, restauradour das obros bellaudinos. En tête de *Las obros* de L. de La Bellaudière. 1595. — V. La Bellaudière.

343. Paul (Pierre). Barbouillado et phantazies journalieros de Pierre Pau, escuyer de Marseillo. A *Marseille*, Pierre Mascaron, 1595, in-4.

L'œuvre de Pierre Paul est placée entre *Lous Passatens* et *Las Obros* de La Bellaudière. — V. La Bellaudière.

344. Paysan fidèl (le) à son aimable Catin de la B. Stanços. In-4, 1 page, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

345. Pech (G.). Epigranmo, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Jonquet, advocat au parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1674, in-4.

346. Pech (G.). Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Me Jean d'Olive, avocat en parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

347. Pech (G.), toul. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Me Jean-Raymond Pader, tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

348. Pech (G.), toul. Quatrain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Jean d'Olive, conseiller du Roy et substitut de M. le Procureur Général au Parlement de Toulouse. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

349. Pech (G.), toul. Vers, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Joseph de Pradines. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

350. Pech (J.). Impromptu, dans *Le tison de Méléagre pour le triomphe de l'Eglantine*, par M. Anselme. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

351. Pech (J.), imprimeur. Sizen, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par M. Laborie, toulousain. *Toulouse*, J. Pech, 1676, in-4.

352. Pech (J.). Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Pradines, tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

353. Pelegry (J.-B.). Cant royal (*sic*), signé J.-B.-P. de Tol. (de Toulouse). Feuillet manuscrit in-fol., 1 page.

En tête de la page, et au-dessous d'un prétendu portrait de l'auteur, on lit quatre vers en patois de B. Cayras, où Pelegry est nommé.

354. Peraut (F.). Noëls des bergers auvergnats. *Clermont*, 1652, in-8.

355. Petit plat de raretats, dediat as Cousis et Cousinos de Pentocousto. I. G. In-4 de 4 pages, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Pièce de vers composée sous le règne de Louis XIV, à l'occasion de la procession de la Pentecôte.

356. Petitis cantiquos sur la naissenço de Nostre-Seigne Jesus-Christ. *Toulouso*, beouzo J.-P. Roubert (s. d.).

357. Picqué (J.). Quatrain en gascon, en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout. 1642. — V. Bedout.

358. POETIERS (I.). Quatren. Contro lous enveioux, signé I Poëtiers, en tête de *Barbouillado*, etc., de P. Pau. 1595. — V. Paul.

359. POETIERS (I.). Sirventesq. Sus las obros de Louys de Belaud, mesos en sa luzour, par Pierre Pau; en tête de *Las Obros de L.* de *La Bellaudiero*, 1595.

C'est une élégie toute mythologique qui ne manque pas d'une certaine grâce.

360. POUDEROUS (G.) Sounet, à la suite de *Les sentiments du véritable François, pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans, maistre ez-Arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

361. POURILLE (de). Quatrain, à la suite de *Le triomphe de la Violete* (sic) *aux Jeux-Fleureaux de Toulouse*, par Mathieu François de Boisson d'Aussonne de Reygades, bachelier en théologie. *Toulouse*, J. et G. Pech, 1687, in-4.

362. PRADINES (de), escuyer. Quatrain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Antoine d'Abbatia. *Toulouse*, Guillaume Bosc, 1682, in-4.

363. PRADINES. Madrigal, à la fin de *Le triomphe du Soucy*, par Me François Boudet, prêtre tolosain. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

364. Preni de toutos mas. In-4, une page à 2 colonnes, sans lieu, ni date, ni nom d'imprimeur, ni d'auteur.

Satire contre les voleurs du temps.

365. PUJET (J. de). Sounet, adressé à N.-E. du Pujet, à la suite de *Le triomphe de la Violete* (*sic*), par noble Nicolas-Estienne du Pujet. *Tolose*, Jean Pech, 1671, in-4.

366. PUJET (J. D. de). Sounet, signé I. D. P. (de Pujet), oncle de Nicolas-Estienne du Pujet, à la suite de *Le triomphe de la Violete* (*sic*), par ce dernier. *Tolose*, Jean Pech, 1671, in-4.

367. Quatrain, signé I. V., à la suite de *Le muet amoureux d'une belle aveugle, pour le triomphe de l'Eglantine*, par J.-A. Padern (*sic*), 1663. — V. Pader.

368. Quatrain et madrigal, signés Alvarus, doct. en méd., à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Bernard Magnan, tolosain. *Tolose*, F. Boude. 1668, in-4.

369. Quatrain, signé Janettoun (*sic*) de ***, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. J.-R. Pader. *Toulouse*, Jean Pech, 1676, in-4.

370. Quatrain, signé F. D. T., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Jacques Vincens, toulousain. *Toulouse*, J. Pech, 1685, in-4.

371. Quatrain, signé G. B., à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par Jean-Pierre Colomez, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

372. Quatrain, signé des initiales J. D. B., à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me A. Pages, tolosain. *Toulouse*, A. Colomiez, 1688, in-4.

373. Quatren. Quatrain en patois toulousain, signé L. R. T., à la suite du *Ramelet moundi, premièro floureto*, et dans *Las Obros* de P. Goudelin, in-4, p. 77.

374. Quatren. Quatrain en toulousain, signé R. C. T., à la suite du *Ramelet moundi, premièro floureto*, et dans *Las Obros* de P. Goudelin, in-4, p. 77.

375. QUEYRATZ. Huitains, à la suite de *Les sentiments du véritable François, pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans, maistre ez-Arts de la Faculté de Paris. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

376. RAOU (J.), d'Aspet. Tindet (sonnet) en gascou à mouseur (*sic*) de Larade, pouëte Gascoun, en tête de *La muse gascoune de Bertran Larade*. 1607. — V. Larade.

377. **Reboul.** **Actes du synode de la sainte réformation.** ***Montpellier,*** **1599** (G. Brunet); *Lyon*, 1600 (Pierquin).

Satire violente dirigée contre certains ministres protestants, écrite en français et entremêlée de passages en patois.

378. Recueil de noels français (*sic*). *Toulouse*, veuve J. P. Robert, s. d., in-12.

Le titre de ce recueil est fautif : sur quatre noëls qu'il contient, deux sont en patois de Toulouse.

379. Recueil de poëtes gascons, contenant *Las Obros* de Pierre Goudelin, *Las folies* de Sage, l'*Embarras de la fieiro de Beaucaire*, par Jean Michel, et l'*Amouroux transit*. *Amsterdam*, Daniel Pain, 2 tom., 1700, in-8.

Avec trois portraits de fantaisie gravés.

380. Recul d'autros pèssos baillados à l'imprimur per ajustiè d'aquestos Obros, à la suite de *Las Obros* de Pierre Goudelin, édit. de J. Pech, 1678.

Ce recueil contient quatorze petites compositions sur la mort de Goudelin.

381. Reflexius mouralos, sur la naissenço de nostre Seigne, faitos per R.D.X.T. *Tolose*, Arnaud Colomiez (s. d.), (1666, à la main), in-12.

382. Reilhes. Noëls nouveaux sur la naissance du Sauveur, par M. l'abbé Reilhes, vicaire du Bourg. *Toulouse*, J. H. Guillemette, s. d., in-12.

383. Remaurin, lectourois. Quatrain en gascon, en tête de *Las quoüate sasous*, de J. G. d'Astros. — V. d'Astros.

384. Renhies (E.). Le printems des chrestias o la Rozo mystiquo, espanouïdo per nostre salut. Nouels noubels. Per M. E. Renhies, C. T. *Toulouse*, Antoine Pellissier (1668, à la main), in-12.

385. Requesto de Me Cournet à la bando joyouso, sur la restituciu de soun redde estouffat. Sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, in-4, de 4 pp.

Ce badinage, écrit dans l'idiome de Toulouse, est de 1662, l'auteur ayant précisé cette date dans son récit.

386. Rey. Quatrain, à la suite du *Recueil de toutes les pièces gasconnes et françaises*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. 1642. — V. Dugay.

387. Rivière (J. de). Vers, en tête de *Playdeiat deous elomens*, per J.-G. d'Astros. — V. d'Astros.

388. Rollet (Barth.), gimontois. Epigramme. Au noste gran Homere gascoun moussur Ader. En tête de *Lou gentilome gascoun*, per G. Ader. 1610. — V. Ader.

Rollet avait signé ainsi l'anagramme latin qui précède son épigramme en gascon : Barth. Rolletus Gimont.

389. Roudil, avocat à Montpellier. Sonnet, rapporté par d'Aigrefeuille dans son Histoire de Montpellier, t. 2, chap. 3.

Ce sonnet a été reproduit, mais avec des modifications orthographiques, par M. F. Martin, dans ses *Loisirs d'un Languedocien*. 1827, in-8, p. 82.

390. Roudil. Las obros mescladissos d'uñ baroun de Caravatos (1), imprimados à Cantegril per Janas Buscaliensis, 1677.

Manuscrit, in-8, de 377 pages, comprenant un recueil de poésies patoises, françaises et latines, et suivies de quelques compositions de prose française (Bibliothèque de M. Sauvadet, à Montpellier, d'après M. Paulin Blanc, *in litt.*, 1859).

391. Rouguiè (D.). A moussur Goudeli, la cinquièmo merbeillo de Toulouso, à la suite du *Ramelet moundi*, *troisièmo floureto* et dans *Las Obros*.

392. Roussel. Gasconado, signée Rossel, poète et docteur surnuméraire en

(1) Pour comprendre le titre de baron que prend l'auteur, il faut se rappeler qu'anciennement tout citoyen de Montpellier était baron de *Caravetos*, le bois de ce nom étant une propriété communale.

doctrine fleurie, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par J. François de Labat. *Toulouse*, B. Guillemette, 1685, in-4.

Le nom de l'auteur de la félicitation adressée à de Labat était Roussel, tel qu'il est écrit après un compliment en vers français à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Jacques Vincens, 1685, in-4.

393. ROUSSET (Pierre). Grizoulet, lou joloux otropat et los amours de Floridor et Olympo, de Rosilos et d'Omelito, et de Grizoulet et de Morgui. Coumedio del sr Rousset. *Sorlat*, Coulombet, 1694, in-8.

A la suite de cette comédie on trouve, dans cet ouvrage, *Lo disputo de Baccus et de Priapus* du même auteur.

394. ROUSSET (Pierre). Grizoulet, lou joloux otropat, etc. Coumedio del sr Rousset. *Sorlat*, J. J.-B. Robin, 1751, pet. in-8.

395. ROUSSET (Pierre). Œuvres de Pierre Rousset, nouvelle édition, publiée par J.-B. L. *Sarlat*, Ant. Dauriac, 1839, in-8.

On trouve souvent à la suite de ce volume *Lo disputo de Baccus et de Priapus*, avec une pagination particulière, 8 pp

396. Roussy (le) de lougatge. Cant rouyal.

Feuillet manuscrit, portant la date de 1678.

397. RUFFI (Robert de). Celui-ci, grand-père de l'historien de Marseille, a composé en provençal une complainte historique sur la peste de 1580.

Millin. *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. 3, p. 456.

398. RUFFI. Sounet, en tête de *Las obros* de L. de La Bellaudière. 1595. — V. La Bellaudière.

399. SABOLY (Nicolas). Recueil des Noëls provençaux composés par le sieur Nicolas Saboly, Beneficier et Maître de Musique de l'Eglise de Saint-Pierre d'Avignon. *Avignon*, 1670, in-12.

Ce recueil a été souvent réimprimé depuis cette date et même de nos jours.
Le premier noël de Saboly est de l'an 1660, après *Lou mariage de Louis XIV*. L'ouvrage intitulé *Les dictons et sobriquets patois*, par le dr Barjavel, in-8, p. 4, nous a fourni le couplet de Saboly adressé à l'abbé Didace Raynard.

400. SAGE (David). Las foulies dau Sage de Mounpelie. Revistos et augmentados de diversos piesos de l'autur. Embe sou testomen, obro tant desirado. 1650, in-8., sans nom de lieu, ni d'imprimeur.

Le titre de cette édition, *revue et augmentée*, nous fait croire qu'il y en avait eu une antérieure à celle-ci.

401. SAGE (David), improprement appelé Le Sage. Las folies du sieur Le Sage, de Montpellier, suivant la copie de Montpellier. *Amsterdam*, Daniel Pain, 1700, in-8. Dans le tome 2e du *Recueil des poètes gascons*. — V. ce titre.

Cette édition n'a ni les pièces préliminaires ni celles qui, dans l'édition de 1650, portent le titre particulier de *Diversos piessos trouvados après la mort de l'Authur*. L'édition d'Amsterdam nous semble avoir été faite sur la copie d'une première édition qui nous manque.
M. Paulin Blanc, de Montpellier, me signale, 19 janvier 1859, une édition d'*Amstadam* (*sic*) de 1721. Ne serait-ce pas plutôt un tirage de la précédente?

402. Saint fruit (le) de Noel né à minuit. *Toulouse*, veuve J.-P. Robert, s. d., in-12.

403. Salut de Nadal (le) embouyat de Diu as Homes. Per D. C. N. de Toulouso. *Toulouso*, Pierre d'Estey (1668, à la main), in-12.

404. SANT-BLANCAT. Quatrain, à la suite de *Les quatre saisons du solitaire Alcidon, pour le triomphe de la Violette*. Par I. P. de Baynaguet. *Toulouse*, J. Boude, 1632, in-12.

405. SANTUSSANS. Madrigal, à la suite de *Les progrès de la France sur l'Empire et l'Espagne, pour le triomphe du Soucy*, par Me G. Vaysse, Tolosain. *Tolose*, I. Rellier, 1668, in-4.

Santussans était maître ès-arts de la Faculté de Paris, lauréat pour la Violette en 1669.

406. SARRANT. A moussur d'Astros sur sa pouesio gascoüo. En tête de *Las quoüate sasous*, per J.-G. d'Astros. — V. d'Astros.

407. SEGUIN (L.) de Toulouse. Vers, à la suite de *Le triomphe du Soucy, al Rey*, per Julien Gemarenc de Lanta. *Tolose*, Guillaume-Louis Colomiez et Jérôme Posuel, s. d., in-4.

408. Sentences, proverbes et dictons de la Gascogne. Dans les *Manuscrits pour servir à l'histoire et description de la ville d'Auch*, par d'Aignan.

M. Philibert Abadie les a rapportés et mis en ordre dans son édition de *Lou parterre gascoun*, p. 74 et suiv. — V. Aignau et Bedout.

409. Sentimens de pietat, en formo de canticos, tournats en lengo moundino. Per l'intelligenço de las Gens de la campagno à la plus grando glorio de Diu è de la Bierges Mario. Atal sio. *Toulouso*, Beuzo de J. P. Roubert, in-12, sans date et sans nom d'auteur.

410. SERÉ. Quatrain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. 1643. — V. Dugay.

411. SERÉ. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette et de la maistrise aux Jeux Floraux*, par J. L. Guitard. *Toulouse*, B. Guillemette, 1693, in-4.

412. Serenado (la) de Bellem (*sic*). Nouels noubelets. *Toulouso*, J. P. Roubert, s. d., in-12.

413. Siecle (le) malhurous, o la banitat de las fennos è filhos del tens. Stanços bertadieros. In-4, de 4 pp. à 2 colonnes, sans lieu, ni date, ni nom d'auteur, ni d'imprimeur.

Pièce en patois de Toulouse ; la pureté du dialecte y est peu respectée.

414. Sizain, signé P. T. B. C., *al lengatge de Toulouso*, à la suite du *Triomphe du Soucy*, par Me de Peitevin, Conseiller et Procureur du Roy en la Ville et Viguerie de Toulouse. *Toulouse*, J. Boude, 1683, in-4.

415. Sizain, signé H. D. P. T., à la suite de *Le Triomphe de la Violette, aux Jeux-Floraux de Toulouse*, par Jacques-Charles Ranchin de Montredon. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1685, in-4.

416. Sizain, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Jean-François de Robert, toulousain. *Toulouse*, Jean Boude, sans date (1691), in-4.

417. Sizain, signé Le P. V. D., à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Crozat de Turenne, prieur du collége de Saint-Martial. *Toulouse*, Nicolas Hénault, 1694, in-4.

418. Sizain gravé sur le piédestal de la statue de Louis XIV, dressée sous son règne dans la ville de Pau.

Les habitants de Pau ayant demandé à Louis XIV la permission d'élever une statue à Henri IV, le roi se contenta de leur envoyer sa propre statue pour occuper la place destinée à celle de son grand-père. On grava sur le piédestal des vers très-laudatifs, dans lesquels nous ne savons découvrir la spirituelle équivoque dont parle Grimm dans sa *Gazette littéraire* de l'année 1788.

419. Sizen, signé B., adressé à Goudelin, en tête du *Ramelet moundi, premièro floureto*, et dans *Las obros*.

420. Soleil (le) de Noel, né à minuit pour éclairer tout le mounde; noëls nouveaux, composés à S. Elix de la Terrasse, par C..... *Toulouse*, veuve J. P. Robert (s. d.), in-12.

421. Soleil (le) levé avant l'aurore, ou Jesus naissant. Noels avec l'office de l'immaculée conception de la sainte Vierge et celuy du saint nom de Jesus, le tout en vers françois. *Tolose*, Arnaud Colomiez (s. d.), in-12.

Contrairement au titre, on trouve quelques poésies patoises dans ce recueil.

422. Sonnet. Sonet à Monsur Olhagaray, suus son Histori, signé I. G. Bearnes,

son leyau amic. En tête de l'*Histoire des Comptes* (*sic*) *de Foix*, *Béarn et Navarre*, etc., par M. Pierre Olhagaray. *Paris*, 1629, in-4.

La préface de l'auteur est datée du 6 juin 1608. Dans le patois du sonnet, l'*a* est conservé à la fin des mots féminins, qui bientôt après prirent généralement l'*e* dans le Béarn.

423. Sonnet, signé I. V., composé en 1624, à l'occasion du don que fit Louis XIII du baudrier qu'il avait ceint le jour de son sacre, au Sr Borilli, dont il visitait le cabinet de curiosités à son passage à Aix. Dans l'*Histoire générale de nostre temps*, *sous le règne du roy très-chrestienLouis XIII*. 1639, in-8, p. 316.

424. Sonnet, en toulousain, signé B. O., en tête de *Lou parterre gascoun*, per G. Bedout. 1642. — V. Bedout.

425. Sonnet, signé I. D. S. de Riguap, en tête de *La Margalide gascoue* de Bertran de Larade. 1604. — V. Larade.

426. Sounet, signé R. C., *Ancien Capitoul*, à la suite du *Triomphe du Soucy*, par Me de Peitevin, etc. *Toulouse*, J. Boude, 1683, in-4.

427. Sounet, signé J. D. P. T., en tête de *Le dret cami del cèl dins le pays moundi*, etc., de B. Grimaud. 1659. — V. Grimaud.

428. Sounet, signé G. H. A. T., en tête de *La Granoulratomachio*, par Grimaud. 1664. — V. Grimaud.

429. Sounet, signé I. D. C. de S. Fa., en tête de *La Margalide gascoue* de Bertran de Larade. 1604. — V. Larade.

430. Sounet de Moussu de ....., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par M. de Palaprat, advocat en parlement. *Tolose*, F. Boude, 1671, in-8.

431. Stances, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

432. Stances sur le puits de la cité de Carcassonne, pièce de vers citée dans l'*Histoire des antiquitéz et comtes de Carcassonne*, par G. Besse, citoien (*sic*) de Carcassonne. *Béziers*, pour Arnaud Estradier, 1645, in-4, p. 39.

G. Besse a fait précéder les Stances de ces quelques lignes : « ..... Certes, c'est une chose » prodigieuse que de la grandeur et profondeur de ce puits; il n'y a encore personne qui l'aye » peu trouver, quelque peine qu'on s'en soit autres fois faite, parce que c'est un rocher creux, » et qui a de grandes concavités. Un faiseur de vers de nostre ville en a entre autres Stances » faites celles-cy. »

433. Stances, signées R. C. A. C., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par noble Jean d'Olive. *Toulouse*, Jean Pech, 1675, in-4.

434. Stanços, signées I. D. P., à la suite de *La métamorphose de Philomèle en Rossignol*, *pour le triomphe du Soucy*, par noble Nicolas-Etienne du Pujet. *Toulouse*, Jean Pech, 1673, in-4.

435. Stansos sur le Ramelet moundi de M. Goudelin, signées S. H. T., à la suite du *Ramelet moundi*, *prumièro floureto*, et dans *Las Obros*, p. 76.

436. Statuts (leis) de Seng Peyre, que tous leis confraires devon gardar et observar selon sa formo et tenour. — V. *Lou Jardin deys Musos provençalos*.

437. Strophes, à Moussu d'Astros sur soun trinfe de la lenguoüo gascoüo, signées des lettres P. L., en tête du *Playdeiat deous elomens*, per J. G. d'Astros. — V. d'Astros.

438. Suplici. Epigrammo, à la suite de *Les sentiments du véritable François pour le triomphe de la Violette*, par M. Santussans. *Tolose*, veuve d'Arnaud Colomiez, 1669, in-4.

439. Suplici. Madrigal, à la suite de *Le triomphe du Soucy*. Par Me Joseph de Pradines. *Toulouse*, Jean Pech, 1680, in-4.

440. Taillasson (G. de). Stances, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*.

par M. Jean-Raymond Pader, toulousain. *Toulouse*, Jean Pech, 1676, in-4.

441. TAILLASSON (Pierre), de Saint-Martin. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Jean-François de Robert, toulousain. *Toulouse*, Jean Boude, sans date (1691), in-4.

442. THOURON (B.-B.), toulousain. Sounet, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Victor Cironis de Beaufort, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

443. Thresor (le) descubert dins l'estable de Bethleem, ou autromen La mouralo su la Naissenço de Nostre-Seigne, su la bisito des pastous, su l'Estelo des tres Reys, è lour bisito. Nouels coumpousats su les Ayres les plus bèls è noubèls que se canten aquesto Annado din Toulouso. *Tolose*, B. Guillemette, sans nom d'auteur et s. d. (1668, à la main), in-12.

444. Tindet (sonnet), en gascon, signé La S. D. Mounr, à Monseur de Larade, sur sa Muse Gascoune. En tête de *La Muse gascoune* de Bertrand Laradé, 1607. — V. Larade.

445. Tombeu (le) de Beulieu, poète d'opinion, negat au petit ramié de Tholose. Dans les manuscrits pour servir à l'histoire et description de la ville d'Auch, par Louis d'Aignan.

Pièce reproduite en entier par M. Ph. Abadie, à la suite de son édition de *Lou parterre gascoun*, p. 90 et suiv. — V. Aignan et Bedout.

446. TREMOLET. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Me Jean Raymond Pader, tolosain. *Toulouse*, 1680, in-4.

447. TROETTE. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par Me Jean d'Olive, avocat en parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1677, in-4.

448. VALÈS (Jean de), de Montech. Manuscrit in-4, autographe de l'auteur. Il contient : 1° Las 6 satiros de Perso en berses gascous, per Jean Valés de Mountech; 2° Las Bucolicos ò Eglogos de Virgilo; 3° Las Georgiquos de Virgilo; 4° L'Eneido de Virgilo; 5° Virgilo deguisat ò l'Eneido burlesco del Sr de Valés, de Mountech.

Les quatre premiers livres de ce poëme ont été imprimés à Toulouse, chez Fr. Boude, en 1648. V. ci-après.

449. VALÈS (Jean de). Lous set salmes penitencials de Dabid, del Sr de Valès, de Montech. Dediats à Mounseignou l'illustrissime Abesque d'Utiquo. *Mountalba*, I. Rouyer, 1652, in-4.

450. VALÈS (Jean de), de Montech. A Moussur Goudeli, presentaciu de serbici. A la suite du *Ramelet moundi*, *tresièmo floureto*, et dans *Las Obros*.

451. VALÈS (Jean de). Pastouralle de moussu Vales. Manuscrit grand in-fol. de 36 pp.

Ce manuscrit est du dix-septième siècle, imitant les caractères d'impression. La Pastorale aurait-elle été publiée, et notre manuscrit n'est-il qu'une copie de l'œuvre imprimée?
Un manuscrit in-4 du dix-huitième siècle me donne ce titre : *Pastouralle de Moussu Valles*; le poëme n'est pas complet; il fournit quelques bonnes variantes.
Le manuscrit du dix-septième siècle contient, en outre : Requesto; Estrennos à la camarado; les salmes, Virgilo deguisat à mes seignous de la segoundo d'Enquestos.

452. VALÈS (Jean de). Virgilo deguisat ò l'Eneido burlesco del sr de Valès de Mountech. *Toulouso*, F. Boude, 1648, in-4.

Ce volume ne contient que le travestissement des quatre premiers livres de l'Enéide. Le manuscrit autographe cité contient ce poëme tout entier.

453. VARÈS. Vers, à la suite de *Recueil de toutes les pièces gasconnes et françoises*, etc., par Dominique Dugay de Lavardens. 1642. — V. Dugay.

454. VARÈS (de). Madrigal, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par noble Jean François de Labat, Escuyer, Tolosain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1683, in-4.

455. **Varés**. Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. J. François de Labat, Escuyer tolosain. *Toulouse*, B. Guillemette, 1685, in-4.

456. **Varés** (de). Vers, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Jacques Vincens, toulousain, Bachelier en théologie. *Toulouse*, J. Pech, 1685, in-4.

457. **Varés** (F.). Sizain, à la suite du *Muet amoureux*, etc., par Pader. 1663. — V. Pader.

458. **Varés Piet** (F.). Trioulet, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par de Boisson d'Aussonne. *Toulouse*, 1687, in-4.

459. **Varés Piett** (*sic*) (F.). Madrigal, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Victor Cironis de Beaufort, tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

460. **Varés Piet** (F.). Sizain, à la suite de *Le triomphe de l'Œillet*, par J. P. Colomez, Tolosain. *Toulouse*, Dominique Desclassan, 1687, in-4.

461. **Varés Piet** (de). Madrigal, signé de V. Piet, à la suite de *Le triomphe du Soucy*, par Me Ant. Pages, tolosain. *Toulouse*, A. Colomez, 1690, in-4.

462. **Vaysse** (Claude), toulousain. Madrigal, signé Claude Baysso Toul., à la suite de *Les progrez de la France sur l'Empire et l'Espagne, pour le triomphe du Soucy*, par Me G. Vaysse, tolosain. *Tolose*, I. Rellier, 1668, in-4.

463. Vers, signés D. P. N., à la suite de *Clélie ou la genereuse romaine, pour le triomphe du Soucy*, par M. G. Masson, de Beziers. *Tolose*, J. Rellier, 1678, in-4.

464. Vers, signés des initiales I. I. C. T. D. E. M., à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par M. Cartier, avocat en Parlement. *Toulouse*, Jean Pech, 1679, in-4.

465. Vers al lengatge de Toulouso, signés P. T. B. C., à la suite de *Le triomphe du Soucy*, etc., par Me de Peitevin. *Toulouse*, Jean Boude, 1683, in-4.

466. Vers, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me A. Pages, tolosain. *Toulouse*, A. Colomiez, 1688, in-4.

467. Vers, à la suite de *Le triomphe de la Violette*, par M. Jean-François de Robert, *Toulouse*, Jean Boude, s. d. (1691), in-4.

F. Robert obtint la Violette aux Jeux-Floraux en 1691.

468. **Vincens** (B.). Quatrain, à la suite de *Le triomphe de l'Eglantine*, par Me Jacques Vincens, Bachelier en théologie. *Toulouse*, J. Pech, 1682, in-4.

469. **Voltoire**. Le Marchant, traitant des propriétéz et particularitéz du commerce et negoce, de la qualité et condition du bourgeois et marchant, avec certaine instruction à la jeunesse pour s'y advencer et maintenir. Du motif de la décadence ou ce negoce ce void maintenant reduict. Contenant aussi un recueil de certaines similitudes ou considérations. Ensemble les motets gascons ou sentences récréatives, le tout produit et disposé soubs l'adresse et inventions de son embarquement et voyage en forme de dialogue. *Tolose*, vefve de J. Colomiez et R. Colomiez, 1607, in-12.

Le nom de l'auteur se trouve au bas de la dédicace.
M. G. Brunet a reproduit 34 des 1616 *Moutets gascouns* donnés par Voltoire, dans *Anciens proverbes basques et gascons, recueillis par Voltoire et remis au jour par G. B. Paris*, Téchener, 1845, in-8, 14 pp.

470. **Zerbin** (B.). Sounet, aux œuvres du sieur de Bellau, signé B. Zerbin, en tête de *Lou passotens* de La Bellaudière. 1595. — V. La Bellaudière.

Cette pièce est suivie d'une odelette en français du même auteur.

471. **Zerbin** (Gaspard). La perlo deys musos et coumedies provensalos, per Gasp. Zerbin. *Ays*, J. Roize, 1655, in-12.

FIN.

